

HISTOIRE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU PRINCE

EUGÈNE NAPOLÉON,

VICE-ROI D'ITALIE.

I.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN,
RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.



LE PRINCE EUGÈNE

Duc de Leuchtemberg.

Publié par P. Mongie aîné, Boulevard Italien, N.º 10

HISTOIRE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU PRINCE

EUGÈNE NAPOLÉON,

VICE-ROI D'ITALIE.

Frédéric François Guillaume baron

PAR

LE GÉNÉRAL DE VAUDONCOURT,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DES CAMPAGNES DE 1812, EN RUSSIE; DE 1813, EN ALLEMAGNE; DE 1813 ET 1814, EN ITALIE; ET DE 1814 ET 1815, EN FRANCE, ETC.; MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES MILITAIRES DE SUÈDE, ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES.

TOME PREMIER.



PARIS.

LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE P. MONGIE,

BOULEVART DES ITALIENS, N°. 10

1828.

INTRODUCTION.

Le dix-neuvième siècle pourrait à juste titre être appelé le *siècle des biographies*. En effet, aucune époque de l'histoire n'a vu répandre avec une aussi dégoûtante abondance ces productions bâtardes, fruit de la médiocrité et souvent des spéculations les plus ignobles, qui sont à l'histoire, ce que le mélodrame est à la tragédie. Jamais leur effet n'a été plus universel ni plus funeste; parce que l'instruction, plus généralement répandue dans toutes les classes de la société, a singulièrement augmenté d'une part le nombre des lecteurs, tandis que celui des hommes crédules, de ceux qui ne veulent pas, ou ne peuvent même pas, dégager la vérité des faussetés qui l'offusquent, étant resté dans la même proportion, les idées erronées, que les biographies étaient destinées à répandre, ont pu prendre de profondes racines. Telle est la déplorable conséquence des dis-

cordes civiles et des révolutions, qui ébranlent ou renversent les empires; surtout lorsque, se succédant avec une rapidité phantasmagorique; amenant successivement en scène les théories politiques les plus disparates, les intérêts les plus opposés, elles remuent la société dans tous ses élémens. Lorsque des exemples d'un dévouement héroïque et les plus lâches défections; de grands crimes et des vertus sublimes; l'amour désintéressé de la patrie et le sordide intérêt personnel: en un mot, lorsque tous les sentimens les plus nobles des âmes généreuses, et les ignobles spéculations de la bassesse et de l'abjection, ont lutté pendant trente ans et se sont arraché tour-à-tour les palmes de la victoire; alors il ne faut pas s'étonner si les passions diverses, mises en jeu, produisent les fruits qui leur sont propres et les produisent en abondance. Le premier instant de calme qui naît après de grands orages, amène la réflexion; les sophismes dont chacun s'est entouré, pour se faire prévaloir, perdent leur illusion, et le jugement impartial et inexorable de l'histoire future se pré-

sente aux yeux de tous les acteurs, dont le nom a été prononcé sur la scène politique. S'il offre aux uns la récompense de leurs vertus et une douce consolation des maux qu'ils ont soufferts; il présente aux autres un miroir effrayant, où dépouillés de tout prestige, la postérité les verra tels qu'ils sont. De là, les éloges exagérés d'une part, et les calomnies les plus absurdes et les plus perfides de l'autre. Il importe à tous ceux qui peuvent craindre la sévérité du jugement de l'histoire, de chercher à tromper ce juge incorruptible, en l'entourant de matériaux infidèles. Personne n'ose hasarder ces falsifications pour son propre compte et isolément; mais chacun se replaçant sous les bannières sous lesquelles il a combattu, se cache au milieu des rangs de ses compagnons, dérive sa propre louange, de la flagornerie qu'il emploie à leur égard, et se justifie, lui et les siens, en calomniant leurs adversaires.

Mais si nous pouvons dire avec juste raison, que les libelles de tout genre sont bien plus répandus dans ce siècle, qu'ils ne l'ont

jamais été, et que leurs funestes effets s'étendent bien plus au loin, ce serait en tirer une fausse conséquence que d'attribuer ce mal réel à une plus grande corruption de la société humaine, ou à la découverte de l'imprimerie. Avant cette découverte, la classe supérieure de la société était la seule qui prît part aux affaires publiques et qui formât ou dirigeât les factions, et cette classe supérieure pouvait facilement se procurer les livres manuscrits, qui paraissaient alors, ou les écrire elle-même : elle les composait pour se justifier, ou elle y puisait les principes et les prétextes de sa conduite. Le peuple, à qui le haut prix des manuscrits en interdisait la connaissance, plongé dans un esclavage abrutissant, était le jouet et l'instrument aveugle des puissances, dont il suivait les bannières. Aujourd'hui le peuple lit, il n'est plus une machine privée tout-à-fait de raison, il prend lui-même part aux affaires publiques et ne se décide qu'après avoir fixé son opinion; et si d'un côté il peut être séduit par des libelles, de l'autre il est facilement ramené par les bons ou-

vrages, qui paraissent en foule : disons-le, le remède est plus puissant et plus abondant que le mal.

Quant à la corruption des mœurs, interrogeons l'histoire, et nous y verrons que la génération présente n'est ni meilleure, ni pire à cet égard, que ne le furent les générations passées, dans des circonstances semblables. Sans doute que les générations futures ne présenteront pas un tableau différent. Qu'étaient les Grecs sous les successeurs d'Alexandre, et jusqu'à l'instant où l'empire colossal des Romains vint les absorber? Qu'étaient ces Romains eux-mêmes, à la suite des révolutions qui préparèrent leur décadence? Le peuple souverain, ce peuple qui avait décerné l'empire, les faisceaux, les légions, tout en un mot, réduisait alors ses désirs et son ambition à deux objets seuls, du pain et des spectacles [1]. Les

[1] . . . . Nam qui dabat olim
Imperium, fasces, legiones, omnia, nunc se
Continet, atque duas tantùm res anxius optat,
Panem et circenses. . . . .

JUVENAL, X., v. 88-91.

écrivains, suivant l'empire des circonstances, n'avaient pas moins dégénéré. Ceux qui décrivirent les faits de la république, le firent avec éloquence et avec liberté. Lorsque la victoire d'Actium concentra le pouvoir dans une seule main, ces grands génies disparurent successivement. Sous Auguste, on en vit encore quelques-uns, jusqu'à ce que l'adulation s'accrût. L'histoire de Tibère, de Caligula, de Claude et de Néron, fut dictée par la crainte, pendant qu'ils régnaient, et par la haine, après leur mort. De même, la vérité fut outragée de toutes manières, soit par l'ignorance où les écrivains étaient des affaires publiques, soit pour flatter les passions, soit enfin par haine contre les gouvernans. Aucun d'eux ne s'inquiétait de la postérité, mais il était facile de démêler l'ambition qui les animait. Le blâme et l'envie rencontrent toujours des oreilles favorables, car la louange semble porter avec elle l'aspect honteux de la servitude, tandis que la malignité paraît sous le masque de la liberté [1].

[1] Veteris reipublicæ prospera vel adversa, claris scrip-

On peut facilement s'imaginer que, dans le débordement de biographies, qui a inondé la France, le prince Eugène n'a pas été oublié. En effet, on le trouve partout et habillé de toutes les couleurs, selon la bannière que suivaient ceux qui s'avisaient de vouloir le peindre. Placé sur les premières marches du trône, ayant gouverné l'Italie pendant neuf ans, il avait trop figuré sous l'empire de Napoléon, pour qu'il fût permis de ne pas lui consacrer au moins un article, dans des recueils dont la fastidieuse prolixité a souvent révélé, à l'Europe étonnée, l'existence obscure de quelques indi-

toribus memorata sunt : temporibusque Augusti dicendis non defuêre decora ingenia, donec gliscente adulatione deterrerentur. Tiberii, Caiique et Claudii, ac Neronis res, florentibus ipsis, ob metum falsæ, postquàm occiderant, recentibus odiis compositæ sunt....

TACIT, Annal, I, 1.

Simul veritas plurimis modis infracta. Primùm inscitiâ reipublicæ ut alienæ, mox libidine assentandi, aut rursus odio adversus dominantes. Ita neutris cura posteritatis, inter infensos vel obnoxios. Sed ambitionem scriptoris facilè adverseris : obtrectatio et livor pronis auribus accipiuntur, quippe adulationi fædum crimen servitutis, malignitati falsa species libertatis inest.

Idem, Histor., I, 1.

vidus, qu'ils ont, pour un instant, sauvé de l'oubli. Il est seulement remarquable qu'aucun de ces ouvrages n'a osé essayer de flétrir sa réputation, en masse; ce n'était pas par modération : les imputations hasardées et même les accusations mensongères, dont tous contiennent quelqu'exemple, en font foi. Ce ne fut donc que le juste respect que commande, même aux méchans, une réputation sans reproche, qui mérita au prince Eugène cette distinction honorable. Tous les biographes conviennent de ses grandes qualités, ainsi que du zèle et de la fidélité avec lesquels il a servi son bienfaiteur et son père adoptif. Cependant, tout en le louant en général, quelques-uns des biographes ont voulu essayer de détruire leur éloge en détail. C'est ainsi qu'on a vu la biographie de M. Michaud, attribuer la dernière convention conclue par le prince Eugène, en Italie, le 25 avril 1814, au dépit de l'ambition déçue. Un autre libelle, intitulé : *dernière campagne de l'armée franco-italienne*, etc., *par le chevalier S. J***., contient également une série d'imputations calom-

nieuses et de faits controuvés ou dénaturés, que nous avons déjà relevés dans le temps [1]. Même le recueil national, connu sous le nom de *Victoires et conquêtes*, etc., a été injuste à l'égard du prince Eugène, en essayant de lui ravir la gloire de la victoire de Raab, pour la transporter au maréchal Macdonald, qui n'était pas sur le champ de bataille.

On n'avait pas attendu la mort du prince Eugène, pour en faire l'objet de spéculations littéraires. Dès 1820, parut un ouvrage, qui, au moyen du changement de la feuille de titre, s'est traîné dans la librairie jusqu'en 1826, et qui, à cette époque, prit celui de *Mémoires sur la cour du prince Eugène et sur le royaume d'Italie.* Cette production informe, et mal digérée, ne mérite point de critique. Les faits y sont presque toujours altérés, et les motifs des actes du gouvernement dénaturés. Cette circonstance, et le titre *d'attaché à la cour d'Italie*, que se donne

[1] *Histoire des Campagnes d'Italie, en* 1813 *et* 1814. Londres, 1817; et Paris, chez Barrois l'aîné et chez Anselin, rue Dauphine, n°. 9.

l'auteur, pour accréditer ses inventions, nous obligeront cependant à le citer quelquefois, dans le courant de cet ouvrage. Mais nous ne le ferons que lorsque la gravité des faits nous obligera à une réfutation raisonnée. Quoique son auteur se serve de l'expression *nous*, en parlant des Italiens, et veuille faire croire qu'il n'en est que le traducteur, il est connu, et lui-même nous indique les emplois qu'il a occupés, et qui sont trop subalternes, pour qu'il ait pu avoir, sur les motifs de la conduite du gouvernement les notions profondes qu'il affecte. Petit employé dans la direction des postes en France, et passé en Italie sous la protection de M. Darnay, sa carrière politique ne s'est pas élevée au-dessus de la sous-préfecture de Ravenne. Il y a même dans cette partie de sa carrière une particularité remarquable. Comment se fait-il que le sous-préfet de Ravenne, en 1810, époque à laquelle fut découverte la conspiration *théocratique anti-napoléonienne*, dont le foyer était à Lugo, sur les confins de l'arrondissement de Ravenne; comment se fait-il, dis-je,

que ce sous-préfet, qui n'a pu ignorer une conspiration pareille, n'en ait pas fait mention dans son ouvrage? Nous reviendrons plus tard sur cet objet. Le fait est que l'ex-sous-préfet, employé au ministère de l'intérieur en France, écrivit alors pour le parti auquel appartenait cette conspiration, toute jésuitique, et dirigée du Vatican.

L'ouvrage du chevalier S. J**, et celui du sous-préfet de Ravenne, M. la F*, sont les seuls antérieurs à la mort du prince Eugène, qui aient été écrits dans un but visiblement hostile et que je connaisse. Je ne sais donc pas si c'est à l'un des deux, ou à quelqu'autre production pareille, restée en portefeuille, que se rapporte l'anecdote suivante. Vers la fin de 1819, ou au commencement de 1820, pendant que j'étais à Munich, le prince Eugène me dit un jour, en me montrant une lettre, qu'il venait de recevoir de Paris : « Vous ne devineriez pas la pro-
» position que contient cette lettre? On
» m'annonce que quelqu'un vient d'écrire
» une histoire de ma vie, où je suis sévè-
» rement traité, et qu'il m'offre de me livrer

» le manuscrit, pour une somme de 6000 fr.,
» menaçant de le faire imprimer, si je re-
» fuse.—Gardez votre argent, lui répondis-
» je, et laissez imprimer. Vous n'avez rien
» à craindre du jugement de la postérité;
» et si vous montriez une susceptibilité pu-
» sillanime, permettez-moi de le dire, toute
» votre fortune ne suffirait pas, avec l'esprit
» spéculateur qui règne aujourd'hui, pour
» payer des manuscrits dont on trouverait
» un débit assuré. » Le prince Eugène ne
paya rien. Le manuscrit a-t-il été imprimé ?
C'est ce que je soupçonne, mais je ne puis
l'assurer.

Depuis la mort du prince Eugène, M. Aubriet a publié une histoire de sa vie politique et militaire; et le général Pelet, dans celle de la campagne de 1809, a rapporté les opérations militaires de l'armée d'Italie, que le prince commandait. Le premier ouvrage est écrit avec le sentiment d'un attachement sincère, et dans le but bien prononcé de faire partager à ses lecteurs l'admiration que l'auteur éprouve pour celui dont il est l'histoire. Mais, outre quelques inexactitudes,

produites par le manque de matériaux fidèles, on peut lui reprocher, d'avoir introduit dans son livre une histoire assez détaillée des premières campagnes d'Italie, qui y sont étrangères, et d'avoir négligé la partie de l'histoire du prince Eugène, qui doit le plus intéresser, puisque c'est celle qui doit le faire juger sous son véritable point de vue; je veux dire l'histoire du vice-roi d'Italie. Quant à l'ouvrage du général Pelet, il est aisé de voir, en le lisant, qu'il a manqué de matériaux exacts sur les opérations de l'armée d'Italie, à laquelle il n'était pas attaché. A défaut des sources dans lesquelles il n'a pu puiser, il s'est servi des bulletins, et de la relation ampoulée et dénaturée, qui a paru sous le nom de l'archiduc Jean, et que le gouvernement autrichien même a cru devoir défendre dans ses états. Au reste, le général Pelet ne peut pas être compté parmi les panégyristes du prince Eugène. Il règne au contraire dans son ouvrage un esprit d'aigreur et de dénigrement contre ce prince, trop marqué pour ne pas le décréditer. On y cherche en vain l'impartialité historique,

encore plus rigoureusement exigible lorsqu'on ignore les faits, ou qu'on les connaît mal, que lorsqu'on les rapporte bien.

Il résulte de ce que nous venons de dire, que nous n'avons réellement pas encore une histoire du prince Eugène, qui embrasse toute sa vie politique et militaire, et puisse servir à asseoir le jugement de la postérité, sur un homme qui a joué un rôle aussi important, et occupé une partie intéressante des fastes de l'empire français.

Le prince Eugène a été général et administrateur. Il a commandé des armées et les a guidées à la victoire; il a gouverné un royaume naissant, il l'a organisé, et il l'avait conduit sur la voie d'une prospérité rapide. C'est sous ce double point de vue qu'il convient d'écrire son histoire, et que la postérité doit le juger. Qu'était le royaume d'Italie, lorsque Napoléon lui en confia le gouvernement? que devint-il dans ses mains? Telles sont les questions qui doivent naturellement se présenter à l'esprit, de quiconque cherchera à asseoir un jugement impartial sur le mérite du prince Eugène. Ce n'est pas dans

les ouvrages qui ont été écrits jusqu'à présent, qu'on pourra en trouver la solution. Aucun ne s'est occupé de l'administration du royaume d'Italie, depuis 1805 jusqu'en 1814; et cependant les résultats de cette administration méritaient bien d'être examinés. En 1805, la république italienne fut constituée en monarchie, sous le nom de royaume d'Italie. La république italienne avait existé trois ans et avait succédé à la cisalpine, qui comptait six ans de durée : il semblait donc que l'établissement du royaume d'Italie ne fût qu'un simple changement de forme, dans le gouvernement d'un état, dont tous les élémens existaient déjà. En effet, la république italienne avait une administration, des lois organiques, une armée. Mais ces créations successives, nées chacune sous une influence différente, et dans des circonstances qui n'étaient pas toutes favorables à une organisation régulière, se ressentaient de la précipitation et de l'incertitude qui avaient présidé à leur établissement. Partout on remarquait le défaut d'harmonie, et l'insuffisance se faisait sentir partout. Il fallait donc tout refon-

dre, et, en matière d'administration, refondre est presque toujours plus difficile que créer : il fallait donner de la stabilité à des institutions, établies, dès leur origine, sur une base provisoire. Il fallait organiser un état militaire suffisant et permanent, qui trouvât en lui-même les élémens de sa conservation et de sa reproduction. Il fallait, pour tout dire en un mot, former en corps de nation des provinces séparées depuis plusieurs siècles; fondre dans une opinion uniforme et dans un intérêt unique, des intérêts long-temps contraires et des opinions divergentes. Telle était la tâche que devait remplir le prince Eugène, devenu vice-roi d'Italie. S'en est-il acquitté? C'est ce que développera en détail la suite de cette histoire.

Comme général d'armée, le prince Eugène n'a pas de moindres titres à la gloire et à l'estime de ses contemporains et de la postérité. La guerre d'Italie, en 1809, commença par un revers, dont les causes furent indépendantes de son courage et de ses talens. C'est ce que l'histoire développera d'une manière incontestable. Mais ce revers fut bien-

tôt racheté par de brillans succès. Les passages de la Piave et des Alpes Juliennes, la jonction de l'armée d'Italie avec la grande armée, la victoire de Raab, sont des opérations stratégiques et des faits d'armes d'un mérite éclatant. Chacun sait les services importans que rendit le prince Eugène, dans la campagne de 1812, à la tête des débris de notre armée au commencement de 1813, et à la bataille de Lutzen. La guerre d'Italie, en 1813 et 1814, a couronné sa gloire militaire.

Ce sont ces considérations qui m'ont encouragé à entreprendre une tâche, dont je ne me dissimule pas les difficultés. Elles peuvent et elles doivent m'imposer la loi de ne rien dire que de positif et de bien prouvé; mais elles ne sont pas de nature à m'intimider, parce que je me sens capable de les surmonter. J'ai servi en Italie depuis 1796 jusqu'à la dissolution de cet état; pendant la durée des républiques cisalpine et italienne, la position où me plaçait l'emploi de directeur général de l'artillerie, et les missions spéciales dont j'ai été chargé, ont pu m'ini-

tier dans les secrets du gouvernement. Depuis 1805, je n'ai pas eu moins d'occasions de m'instruire, ni des emplois moins honorables. Aussi trouvera-t-on, je crois, dans cet ouvrage, quelques faits importans qu'on chercherait en vain dans les histoires de notre temps, et qui serviront à éclaircir sans doute quelques controverses, dont personne ne tenait la clef, ou plutôt *dont ceux qui la tenaient comme moi, n'ont pas voulu le dire.* A tous les matériaux que j'ai pu réunir dans le temps, et dont quelques-uns sont liés à mes états de service, j'ai pu encore ajouter ce que j'ai recueilli du prince Eugène même, pendant quatre heureuses années que j'ai passées auprès de lui à Munich. Quand la confiance particulière dont il m'a honoré, ne suffirait pas pour écarter toute idée d'une dissimulation, incompatible avec la noble loyauté de son caractère, il suffirait de réfléchir qu'il n'y avait alors plus de motifs de dissimulation, pour qu'on se persuade de la véracité de tous les documens, qu'ont fournis ces conversations. Enfin, la princesse, son auguste épouse, en daignant me faire communiquer

les matériaux qu'il pouvait encore m'être nécessaire de consulter, m'a permis de compléter tous les élémens de l'ouvrage que j'ai résolu de publier [1].

Je ne perdrai pas mon temps à faire une protestation banale d'impartialité. Je crois avoir prouvé, dans mes écrits, qu'aucune considération de haine, ni de flatterie, ne dirigeait ma plume. Je ne cacherai pas les sentimens de respect et d'attachement pour le prince Eugène, que les dernières années que j'ai passées près de lui ont gravés si profondément dans mon cœur. Il n'est pas nécessaire d'être indifférent pour être juste. Je me complais d'autant plus de les professer hautement, que précisément à l'époque où

[1] Le 7 mars 1826, la duchesse de Leuchtemberg, en faisant adresser à l'auteur les premiers matériaux dont il avait besoin, lui faisait écrire ce qui suit : « Son altesse » royale m'a ordonné de vous écrire, mon général, » qu'elle verrait avec d'autant plus de plaisir la publi- » cation de ce manuscrit par vous, que vous avez été à » même d'apprécier les vertus et les talens militaires de » son illustre époux, et qu'il vous sera plus facile qu'à » tout autre de la faire ressortir, surtout dans le récit » de la mémorable campagne de 1809, qui a été si glo- » rieuse pour le prince Eugène. »

je les puisais dans ses conversations, il n'était plus vice-roi d'Italie; je n'étais plus le sujet du souverain qu'il représentait; je ne recevais de lui que la seule chose qui eût droit de me flatter, l'estime et la confiance, et je ne pouvais voir dans les preuves qu'il m'en donnait, que l'épanchement d'un cœur juste, généreux, noble et sensible. Je ne dirai donc pas comme Tacite : *Nec beneficio, nec injuriâ cognitus*[1]. Mais en élevant ce monument modeste à la mémoire du prince Eugène, en remplissant ainsi un vœu cher à mon cœur, et dont j'avais pris l'engagement, dès que la mort nous l'eût enlevé, je suivrai fidèlement le précepte que trace l'immortel écrivain, que je viens de citer, et qu'aucun historien ne devrait perdre de vue : *Ceux qui font profession d'une bonne foi incorruptible, doivent écrire sans se laisser égarer par l'amour ou par la haine*[2].

[1] Tacit., Histor., I, 1.

[2] Sed incorruptam fidem professis, nec amore quisquam et sine odio dicendus est. *Id., ibid.*

HISTOIRE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU PRINCE

EUGÈNE NAPOLÉON,

VICE-ROI D'ITALIE.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance du prince Eugène. — Ses premières années. — Carrière qu'il a parcourue jusqu'au moment où il fut nommé vice-roi d'Italie. — La république italienne est érigée en royaume. — Napoléon, roi d'Italie. — Son couronnement. — Le prince Eugène est nommé vice-roi.

La vie d'un homme privé se compose aussi-bien des petites anecdotes de son enfance, et des projets, des illusions et des passions de sa jeunesse, que des travaux et des événemens plus graves de l'âge mûr. En écrivant son histoire, on ne peut avoir pour objet que de peindre l'homme dans ses rapports avec sa famille et avec le cercle resserré au milieu duquel il a vécu. C'est un

simple tableau moral, auquel appartiennent toutes les nuances, toutes les épisodes qui peuvent le rendre complet, et atteindre le but qu'on se propose : celui de développer les vertus modestes d'un citoyen paisible, de faire connaître ce qu'il a fait d'utile pour la société, ou quelquefois de retenir les lecteurs dans le chemin du bien, en leur montrant la marche et les résultats des grandes erreurs ou des crimes. Il n'en est pas de même de l'histoire d'un homme qui a occupé dans la société un poste éminent, et dont les actions, sortant du cercle de la vie privée, ont eu une influence directe sur la société toute entière. Tout ce qu'il a pu faire dans son enfance ne peut avoir aucun intérêt à côté de ses actions comme homme public. Cette première portion de sa vie n'a des relations qu'avec le cercle familier au milieu duquel il vivait; elle disparaît devant celle bien plus importante, où se trouvant en contact avec la société, celle-ci a le droit de lui demander compte de ce qu'il a fait pour elle. Nous passerons bien légèrement sur les premières années du prince Eugène, et nous nous contenterons de suivre sa marche progressive dans la carrière qu'il a parcourue jusqu'à l'instant où, nommé vice-roi d'Italie, et chargé de l'administration d'un pays neuf, comme état réuni, il se trouva placé de manière à faire briller les grandes qualités dont la nature l'avait doué. C'est là que doit,

à proprement parler, commencer l'histoire de sa vie.

Le prince Eugène naquit à Paris, le 3 septembre 1781, du vicomte Alexandre de Beauharnais, député de la noblesse de Blois, aux états généraux en 1789, et de Joséphine Tascher de la Pagerie, d'une des familles les plus distinguées de la Martinique. Le vicomte de Beauharnais fut du nombre des membres de la noblesse qui se réunirent au tiers état, et concoururent à la formation de l'assemblée nationale. Quelque jeune que fût son fils, l'exemple et les premières leçons de son père ne furent pas sans fruit pour lui; et jusqu'au dernier instant de sa vie, on le vit professer invariablement les principes qu'il reçut dans son enfance. Le vicomte de Beauharnais ne se contenta pas de servir sa patrie dans l'assemblée constituante; il voulut porter les armes, pour la défendre de l'invasion des étrangers. Ayant servi avec distinction, dans la campagne de 1792, il se trouvait, vers le milieu de 1793, à la tête de l'armée du Rhin, lorsque le décret du 13 août, qui obligeait les nobles à se retirer des armées, vint l'y atteindre et le priver de son commandement. Les services qu'il avait rendus, et sa loyauté bien connue, auraient dû le soustraire à une mesure pareille. En vain fit-il valoir ces motifs, en vain voulut-il objecter que sa destitution le frappait au milieu des combinaisons, qu'il croyait devoir

lui assurer la victoire; il fallut se soumettre à la nécessité. Le général de Beauharnais se retira dans sa terre de la Ferté-Beauharnais, dans le département de Loir-et-Cher. Il y serait probablement resté tranquille, si la confiance de ses concitoyens ne l'avait bientôt appelé à des fonctions administratives, qui le mirent de nouveau en évidence, et l'exposèrent à tous les dangers du choc des factions qui agitaient alors la France. Nommé maire de sa commune, il fut peu après compris dans le décret d'accusation, qui frappa un grand nombre de ses collègues. Conduit à Paris, et déjà jugé d'avance, ainsi qu'il était d'usage alors, et que nous l'avons encore vu depuis, dans des circonstances parallèles, la formule de sentence qui le condamnait à mort fut bientôt prononcée. Le général de Beauharnais périt à l'âge de 34 ans, le 23 juillet 1794 (8 thermidor an II). Vingt-quatre heures de délai, dans son jugement, l'auraient sauvé, en lui faisant atteindre l'instant où périt lui-même le chef de la faction sanguinaire, qui recevait son impulsion de la rive droite du Rhin, et qui travaillait à détruire la révolution à force de sang et de crimes. Madame de Beauharnais, arrêtée en même temps que son époux, et renfermée avec lui à la Conciergerie, était destinée à partager son sort. Quoiqu'atteinte d'une maladie grave, fruit des peines physiques et morales qui l'affligeaient, cette con-

sidération ne l'aurait pas sauvée, si le médecin polonais, qui la traitait, n'eût déclaré que sa maladie était arrivée à un tel période de danger, que madame de Beauharnais aurait infailliblement péri dans le trajet, avant que d'arriver au lieu de l'exécution.

La mort du général de Beauharnais fut le signal de la ruine de sa famille, dont les propriétés avaient été saisies et confisquées. Nous nous abstiendrons de toutes réflexions sur le malheur qui atteignit cette famille, et qui planait alors sur toute la France. C'est le résultat infaillible des violentes commotions politiques. Depuis Sylla jusqu'à nos jours, on a constamment vu le parti victorieux poursuivre l'extermination des vaincus, les haines particulières profiter de l'irritation générale, et les nuances de partis produire assez souvent des disparates frappantes dans la qualité des victimes, dont l'une aurait semblé devoir exclure l'autre. Depuis le fameux acte de proscription dicté par les Triumvirs à Bologne, et que l'historien Appien nous a conservé, tous les actes de cette espèce ne sont plus que des copies, basées sur les mêmes prétextes, conçues dans les mêmes termes et tendantes aux mêmes résultats, du sang et des dépouilles. Si nous avons vu reproduire, en 1793, les placards triumviraux qui couvrirent Rome de deuil, l'année 1815 ne laisse pas beaucoup à envier à ces deux époques. Il

faut cependant remarquer, en 1793, une anomalie dont les causes ne sont peut-être pas assez connues. C'est la préférence de proscription qu'obtinrent les nobles qui avaient, par conviction et par principes, embrassé la cause de la réformation politique. Ils ne devaient pas être immolés par le parti libéral; aussi ne le furent-ils pas par lui. Leur proscription appartient à une classe d'hommes qui, sous le masque de l'exagération révolutionnaire, étaient les instrumens des vengeances du parti que ces nobles avaient abandonné, et poussaient la révolution aux excès, pour la renverser par l'explosion de la haine générale.

Pendant que madame de Beauharnais attendait en prison le jugement qui devait la rejoindre à son époux, ses deux enfans, Eugène et Hortense, restèrent dans l'abandon. Il n'est guère en usage, dans les temps de proscription, qu'on s'occupe du sort des enfans des proscrits, et il est hors d'exemple, jusqu'à présent, qu'on ait songé à distraire une partie de la confiscation acquise sur leurs parens, pour leur faire une pension alimentaire. Hortense resta dans la maison qu'avait occupée sa mère, où sa vieille gouvernante prit soin d'elle. Eugène, moins heureux, fut mis en apprentissage chez un menuisier. Il était bien juste qu'après lui avoir ôté sa fortune, on voulût lui donner un état qui pût le faire vivre;

mais il est assez singulier qu'on ait choisi celui-là pour le jeune Eugène de Beauharnais. Agé alors de treize ans, il ne pouvait pas encore avoir achevé l'éducation que son père lui destinait, et il aurait été et plus libéral, et plus avantageux, de la lui faire terminer dans un collége national : on le mettait au moins à portée de rendre des services utiles. Mais telle n'est pas la manière de raisonner qu'on voit mettre en usage dans les grandes secousses politiques : une victime rappelle toujours un souvenir odieux, et, pour s'en débarrasser, on s'applique à empêcher ses descendans de la remplacer jamais.

La mort de Robespierre ouvrit les portes de la prison de madame de Beauharnais, et lui permit de rappeler ses enfans auprès d'elle. Mais dans l'état de pénurie et de privations où elle devait nécessairement se trouver, elle ne pouvait leur être utile qu'en essayant de se recomposer une existence des débris de sa fortune passée. Le gouvernement qui remplaça la Convention montrait une apparence de volonté de réparer, au moins en partie, le mal fait aux victimes de la terreur. Barras arriva au Directoire : son caractère, ses opinions, le crédit dont il jouissait, tout, en un mot, offrait en lui une espérance fondée d'en obtenir encore plus que de ses collègues. Ce fut à lui que madame de Beauharnais s'adressa, afin de tâcher d'obtenir la restitution, au moins

d'une partie des biens que la confiscation lui avait enlevés lors de son arrestation. Telle fut l'origine de sa connaissance avec ce célèbre directeur, que nous verrons plus tard, quoique dans son intérêt personnel, le premier artisan de la fortune militaire du général Bonaparte dont il sut distinguer le mérite, et présider pour ainsi dire à l'union de deux personnages qui devaient un jour l'éclipser.

Bientôt arriva le 13 vendémiaire (5 octobre 1795). Le général Bonaparte, mis hors d'activité malgré les services qu'il avait rendus, surtout au siége de Toulon, se trouvait alors à Paris. Ayant fait de vains efforts pour être de nouveau employé, il s'était, dit-on, décidé à passer en Turquie; et il est probable que, sans la tentative contre-révolutionnaire qui se préparait, il aurait quitté la France. Quoi qu'il en soit, Barras, qui s'était fait donner le commandement des troupes de Paris, avait trop d'esprit pour ne pas sentir et juger son incapacité militaire: mais il avait apprécié les talens du général Bonaparte, au moins jusqu'à un certain point. Il voyait en lui l'homme capable de diriger les opérations nécessaires pour comprimer le mouvement qui se préparait, par une masse indisciplinée et non aguerrie, que commandait l'homme le plus incapable, par le manque absolu de toutes les qualités nécessaires à un chef de parti, de l'organiser et de s'en servir avec quelque succès.

A ces réflexions, qui portaient sur les circonstances du moment, s'en joignirent d'autres qui appartenaient à l'avenir. Barras voyait dans le général Bonaparte un jeune homme sans appui dans aucun des partis qui divisaient la France, et ambitieux d'avancer dans une carrière où ses premiers essais avaient été si encourageans. Entraîné par une illusion, que partagent trop souvent les hommes qui occupent un poste élevé, et qui jouissent d'un crédit né de circonstances qui sont quelquefois hors d'eux, Barras jugea Bonaparte comme un protecteur juge ordinairement un protégé, qu'il trouve dans un rang inférieur; il ne vit en lui que l'instrument docile de ses projets futurs, qui, satisfait d'avancer sous ses auspices de grade en grade dans la carrière militaire, se contenterait toujours du troisième, ou tout au plus du second rang. Il se l'adjoignit donc dans le commandement, et n'eut pas d'abord lieu de s'en repentir : le général Bonaparte dispersa sans peine des factieux mal guidés et manquant d'esprit militaire, et assura la victoire au gouvernement.

Lorsque madame de Beauharnais fut rendue à la liberté, le jeune Eugène, son fils, n'avait pas encore quatorze ans. Il ne tarda pas cependant à faire le premier essai de cette carrière militaire qu'il devait illustrer un jour, et qui, dans la situation où il se trouvait alors, était la seule voie

qu'il eût pour réparer les torts de la fortune à son égard. Trop jeune encore pour être placé dans un corps, le général Hoche, qui s'intéressait à lui, le prit à son état major, et l'employa comme ordonnance auprès de sa personne. Eugène se trouvait à Paris le 13 vendémiaire, et peu de jours après il se présenta chez le général Bonaparte, qui commandait en chef l'armée de l'intérieur, pour réclamer l'épée du général de Beauharnais, son père : elle se trouvait faire partie du dépôt d'armes provenantes du désarmement de Paris. La larme à l'œil, et avec l'accent d'une émotion profonde, il pria le général en chef de lui faire rendre l'épée que son père, général républicain, avait employée à la défense de la république, et la reçut avec le sentiment inexprimable d'une douloureuse satisfaction. Le mouvement de piété filiale et de noblesse d'âme qui avait dicté la démarche du jeune Eugène, l'expression touchante de sa réclamation, intéressèrent le général Bonaparte, qui ne put s'empêcher de l'exprimer dans les termes les plus flatteurs. Madame de Beauharnais, à qui son fils rendit compte de sa démarche et du succès qu'elle avait eue, ne crut pas pouvoir se dispenser d'aller en remercier le général Bonaparte.

Quiconque a approché madame de Beauharnais, et a su apprécier sa douceur, sa bonté, les grâces de sa personne et le charme de sa conver-

sation, se persuadera facilement que le général Bonaparte ne put résister à tant d'attraits réunis. Cette première visite amena une liaison, qu'il cultiva avec ardeur. Bientôt une convenance réciproque rapprocha le jeune général, qui déjà posait le pied dans la carrière brillante qu'il devait parcourir, et la veuve d'une victime des aberrations produites par le choc des factions politiques. Le 8 mars 1796, le général Bonaparte épousa madame de Beauharnais. A cette époque, il venait d'être nommé général en chef de l'armée d'Italie. Le Directoire exécutif sentait la nécessité de changer le système de la guerre qui se faisait dans ce pays, ou plutôt d'en confier la conduite à un général qui sût retirer cette armée de sa situation presque stationnaire, et obtenir des succès réels et avantageux. L'inutile victoire de Loano n'avait produit que des lauriers stériles. Elle aurait dû ouvrir au général Schérer l'entrée des plaines de la Lombardie; mais il ne sut pas profiter d'un succès qu'il devait aux talens des généraux qui servaient sous ses ordres et à la valeur des troupes, bien plus qu'à ses combinaisons. L'armée d'Italie était rentrée dans les montagnes de Gênes, en proie à tous les genres de privations, et à charge à la république, déjà obérée par les efforts plus qu'humains, auxquels la coalition l'obligeait depuis quatre ans. Le général Bonaparte était parvenu à faire goûter au gouvernement un plan

de campagne, qui ne promettait rien moins que la conquête de l'Italie : l'exécution lui en fut confiée. Il partit de Paris peu de jours après son mariage, pour se mettre à la tête de l'armée. Eugène, trop jeune pour pouvoir être nommé officier, resta près de sa mère, afin d'achever son éducation, et de réparer, autant qu'il était possible, le temps que lui avait fait perdre la proscription de ses parens.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur l'immortelle campagne de 1796 et sur celle de 1797, qui acheva la conquête de l'Italie; elles sont, ainsi que nous l'avons vu, étrangères à l'histoire du prince Eugène. C'est donc à tort que M. Aubriet et quelques autres écrivains, trompés sans doute par des matériaux inexacts, comptent la campagne de 1796 au nombre de celles du prince Eugène, et le nomment parmi ceux qui se distinguèrent à la bataille de Montenotte. Ce ne fut qu'à la fin de 179 , lorsqu'Eugène eut atteint l'âge de seize ans, qu'il put être nommé sous-lieutenant, selon les règlemens militaires. Choisi par le général en chef Bonaparte, pour un de ses aides de camp, il partit pour l'Italie, et joignit le quartier général vers le temps de l'armistice de Léoben.

Le traité de Campo-Formio ayant fait passer les îles Ioniennes sous la domination de la France, Eugène y fut envoyé par le général en chef Bo-

naparte, pour en surveiller l'exécution. Il fut reçu avec enthousiasme par les Ioniens, las de la domination tyrannique et corrompue des proconsuls vénitiens. Cette république dégénérée n'avait plus conservé de sa grandeur et de sa gloire passées, que l'orgueil de ses nobles et l'habitude d'op primer les peuples qui lui étaient soumis. Les emplois de provéditeur servaient ordinairement à rétablir la fortune des nobles, ruinés par leur luxe et leurs vices. Le pouvoir de ces proconsuls était tout-à-fait despotique à l'égard des peuples qu'ils gouvernaient; l'inquisition d'état non-seulement leur pardonnait tout, lorsqu'il ne s'agissait que de leurs subordonnés, mais elle les soutenait, et ne répondait aux plaintes qu'on osait lui adresser, qu'en aggravant les peines prononcées par les provéditeurs. Ces derniers vendaient donc impudemment les places, la justice, et jusqu'à la protection qu'ils avaient l'infamie d'accorder aux vengeances personnelles. Non contens de profiter des divisions et des rixes, déjà assez nombreuses, qui s'élevaient entre les principaux du pays, ils les excitaient lorsqu'elles semblaient vouloir se calmer ou s'éteindre, afin d'avoir à protéger ou les nobles, que la vengeance portait au crime, ou les sicaires qu'ils employaient, et qui les uns et les autres achetaient l'impunité à prix d'argent. Malgré le soin que prenait le gouvernement vénitien de tenir les peuples, qui lui étaient soumis,

en arrière de la culture du restant de l'Europe, et surtout à l'abri des idées philosophiques qui commençaient à s'étendre depuis un siècle, ces idées avaient pénétré dans les îles Ioniennes. C'était précisément à cette époque que l'illustre et malheureux Rigas commençait à préparer ses compatriotes à leur émancipation. Les îles Ioniennes étaient un des foyers principaux d'où devaient partir les élémens de l'indépendance de la Grèce. Il ne faut donc pas s'étonner si les Ioniens furent satisfaits de se voir réunis à une république, qui professait les sentimens qui les animaient eux-mêmes, et s'ils accueillirent avec distinction l'heureux envoyé qui leur en apporta la nouvelle. On peut se faire une idée de l'impression que fit, dans les îles Ioniennes, la nouvelle forme de gouvernement qu'elles reçurent, par l'aveu sincère d'un homme d'état, leur concitoyen, le comte Capo-d'Istria. A une époque où, quand même il n'aurait pas été le ministre d'une puissance ennemie, il n'avait certes aucun intérêt de nous flatter, en 1816, dans une note confidentielle remise par lui au ministère anglais. il s'exprime à peu près dans ces termes : « Malgré les abus » inséparables d'un gouvernement militaire, » l'occupation des sept îles par les Français fut un » bienfait. Le nom de la patrie, long-temps ou- » blié, ressuscita; l'ordre naquit, par une police » juste et sévère. Les Grecs, rendus à leur religion

» et à leur langue, se familiarisèrent avec les » travaux de l'administration. »

En revenant de cette mission par Naples et par Rome, Eugène de Beauharnais arriva dans cette dernière ville, à l'époque où se préparaient les mouvemens populaires qui coûtèrent la vie au général Duphot. Dès l'entrée de l'armée française en Italie, le gouvernement papal s'était présenté hostilement dans l'arène, et il aurait pris une part immédiate aux premières hostilités, s'il avait eu une armée qui pût entrer en lice; mais il était impossible de songer à opposer aux troupes aguerries, qui venaient de vaincre les Autrichiens et les Piémontais, des milices avilies, composées, par enrôlement volontaire, de l'écume de la populace, commandées par des officiers qui n'en avaient que le nom, et soumises au régime sacerdotal. Cette considération, qui ne pouvait pas échapper aux membres les plus clairvoyans du conseil de Pie VI, servait à contrebalancer l'expression de la haine que tout le clergé latin portait à une révolution, dont les principes, par là même qu'ils étaient conformes à l'esprit de l'église évangélique primitive, se trouvaient en opposition directe avec l'ignorance et la corruption, qui seules peuvent soutenir la théocratie pontificale. Le contraste entre les sentimens d'une haine active et l'impossibilité d'en soutenir les démonstrations, causa la fluctuation qu'on observa dans la

conduite du gouvernement papal pendant l'année 1796.

Si l'invasion de Wurmser, put un moment engager le pape à se déclarer, bientôt la bataille de Castiglione retint ce premier mouvement. Mais les efforts réitérés de l'Autriche, la situation douteuse où se trouva encore pendant quelque temps l'armée française d'Italie, et les suggestions de l'oligarchie vénitienne, qui se préparait elle-même à une levée de boucliers, encouragèrent enfin le sacré collége. La ridicule tentative qui amena la bataille encore plus ridicule du Senio, aboutit au traité de Tolentino, qui priva sans retour la cour de Rome de ses usurpations dans l'Italie supérieure. Quelque temps après, elle perdit par les nouvelles victoires du général Bonaparte, et par l'armistice de Léoben, l'espérance d'être appuyée par les forces de l'Autriche, et, forcée de dévorer son humiliation, elle affecta d'abord de vivre dans une harmonie apparente avec le gouvernement français.

Mais cette harmonie factice ne pouvait pas durer long-temps. La cour de Rome, qu'avait effrayée la révolution française, ne pouvait pas voir, sans un sentiment de crainte, mélée d'aversion, les principes de cette révolution transplantés en Italie, et même dans les provinces que le traité de Tolentino lui avait arrachées. D'un autre côté, la cour de Naples se préparait à rompre la paix,

que la crainte lui avait fait conclure avec la France, en 1796. Ce royaume était gouverné par la reine et par le ministre Acton. La reine, douée de qualités brillantes, d'une énergie de caractère qui rappelait le souvenir de son illustre mère, d'un esprit vif et entreprenant, d'un cœur ardent et susceptible des impressions les plus violentes; la reine, dis-je, était toute portée à se laisser entraîner par l'espérance illusoire de réussir dans des projets, qui devaient fixer les destinées de l'Italie et réaliser le désir tant de fois exprimé par Jules II, celui de voir ce pays affranchi de toute domination étrangère. Elle en a donné des preuves à plusieurs époques et dans toute sa conduite politique. Mais alors, entièrement dominée par son premier ministre, elle se laissait conduire par lui. Acton, ministre dirigeant du cabinet de Naples, était Anglais. C'est assez dire que sa politique était toute dans les intérêts de l'Angleterre. Il sut tirer parti de la haine que le malheureux sort de sa sœur avait inspiré à la reine contre la France en masse, et plus encore contre son gouvernement. En lui faisant voir l'Angleterre disposée à servir ses ressentimens, et assez puissante pour l'aider, il sut la décider à essayer d'expulser les Français de l'Italie. Le royaume de Naples avait une armée organisée et assez nombreuse. On se crut assez fort pour entrer en campagne,

parce qu'il est facile, à quiconque n'a pas fait la guerre, de se faire illusion sur la valeur réelle d'une réunion d'hommes revêtus d'un uniforme et portant des fusils. D'ailleurs il suffisait, pour assurer le succès de la guerre, que l'armée napolitaine pût arriver sur les bords du Pô. L'Autriche, qui, de même que le divan de Constantinople, se réserve toujours *in petto*, malgré les conventions et les cessions les plus solennelles, des droits qu'elle regarde comme imprescriptibles sur les provinces qu'elle a une fois possédées ; l'Autriche était déjà, à la fin de 1797, disposée à renouveler la guerre. Une partie de l'armée française avait quitté l'Italie. Les rênes du gouvernement français flottaient dans des mains infidèles ou inhabiles, luttant mal contre des factions, qu'une administration nulle et incertaine faisait naître, par cela même qu'elle ne savait pas les comprimer. Toutes les chances, en apparence les plus favorables, se réunissaient donc pour favoriser l'agression que préparait l'agent de l'Angleterre, Acton.

Il ne fut pas difficile de faire entrer la cour de Rome dans un projet qui flattait toutes ses passions et ses intérêts. Bientôt on la vit se refroidir à l'égard de l'ambassadeur de la république française. C'était alors Joseph Bonaparte, frère du général en chef. En même temps, le gouvernement papal travaillait presque ouvertement à

réorganiser et à compléter son armée. L'ambassadeur de France, fidèle au système de modération qu'avait adopté le gouvernement français, se contenta d'abord des protestations banales, par lesquelles on répondit aux observations qu'il fit sur ces démonstrations hostiles. Mais lorsque le cabinet du Vatican, poussé d'un côté par celui de Naples, et encouragé par la modération de l'ambassadeur français, eut fait venir à Rome le général Provera, nommé au commandement des troupes papales, Joseph Bonaparte crut devoir remettre à ce sujet une note plus énergique. Le moment d'éclater n'était pas encore arrivé, et il fallut que la cour de Rome cédât et consentît à renvoyer son nouveau général.

Alors le gouvernement pontifical, pour se donner un prétexte de rompre et se débarrasser par là de la surveillance d'un ambassadeur qui gênait ses préparatifs, eut recours à l'intrigue. L'effervescence produite en Italie, par les principes libéraux qu'avait proclamés la révolution française, s'était étendue jusqu'à Rome. Une partie des citoyens de cette ancienne capitale du monde civilisé, désiraient un gouvernement meilleur, et qui assurât au moins les droits et la liberté civile du citoyen. L'exemple de l'organisation de la république cisalpine ajoutait encore à ce désir, qui déjà commençait à s'exprimer par une fermentation visible. Le gouvernement pontifical résolut

de se servir précisément de cet élément qui le menaçait de dissolution, d'amener, par une agression qu'il fomenterait lui-même, et dont il rejeterait l'odieux sur la France, la rupture qu'il cherchait, et de se débarrasser tout à la fois de l'ambassadeur de France et de ses sujets désaffectionnés. C'était sans doute une imprudence; mais elle était déguisée par une illusion que partagent tous les gouvernemens absolus. La majeure partie de la population de Rome se composait d'un clergé trop nombreux, de ceux qui en recevaient des honneurs et des emplois lucratifs, et enfin de ceux qui vivaient de la desserte ou des accessoires des prélats et des couvens. Cette majorité, opposée à la classe des mécontens connus, présentait une telle supériorité numérique, que le gouvernement ne douta pas un instant de la victoire. Il oubliait que le despotisme théocratique, plus que tout autre, portant son oppression jusque sur la conscience et la pensée, dénature et détruit même les bases de la religion morale. Son fruit inévitable est l'hypocrisie; et l'hypocrisie qui le flatte, le trompe, en couvrant du même masque les sectateurs zélés, les serviteurs indifférens, et les ennemis les plus acharnés.

Il y avait à Rome quelques Français, qui y suivaient la plupart l'étude des arts, et un nombre de sujets de la nouvelle république cisalpine.

Les uns et les autres étaient en liaison avec les Romains qui partageaient leur opinion. Le gouvernement papal introduisit dans leurs réunions, jusqu'alors paisibles, des agens provocateurs, chargés de les échauffer et de les porter à l'insurrection. D'après les instructions que ces agens reçurent du cardinal secrétaire d'état Doria Pamphili, qui voulait à tout prix compromettre l'ambassadeur français, ils s'appliquèrent à engager les patriotes à réclamer la protection de la France, et ils y réussirent. Le 27 décembre 1797, un rassemblement, ayant en tête des individus appartenans à la police papale, parut devant le palais de France, aux cris de vive la république romaine, et demandant à l'ambassadeur son appui. Presqu'en même temps un piquet de cavalerie et un d'infanterie des troupes du pape, accoururent au palais. Joseph Bonaparte, revêtu de son costume d'ambassadeur, et accompagné de plusieurs officiers français, au nombre desquels étaient le général Duphot, l'adjudant-général Sherlack, le jeune Eugène Beauharnais et Arrighi, était alors occupé à contenir les insurgés et à les écarter du palais de l'ambassade. Les troupes du pape firent feu indistinctement sur le peuple et sur l'ambassadeur; le général Duphot, qui voulait se porter au devant du piquet d'infanterie, pour l'engager à cesser le feu, fut entraîné, par ordre de l'officier, vers la porte Settimiana.

Là il fut assassiné à coups de fusils et de baïonnettes; le capitaine Amadeo, qui commandait les troupes, s'empara de l'épée et du ceinturon du général, et un curé, qui accompagnait Amadeo, prit la montre. Ainsi furent exécutés les ordres de la cour de Rome.

Chacun sait que cet assassinat, le pendant de celui de Basseville, et dont le gouvernement papal ne saurait jamais se laver, fut suivi de l'occupation de Rome, et de l'établissement de la république romaine. Joseph Bonaparte, qu'on n'avait pu compromettre, quitta Rome le 29 décembre, avec tous les Français qui s'étaient réunis autour de lui; Eugène de Beauharnais était du nombre. Non-seulement, pendant cette scène de carnage, il avait déployé ce courage, qui ne le quitta jamais, mais il avait montré un sang-froid et une fermeté rares dans un jeune militaire qui n'avait pas dix-sept ans.

Eugène de Beauharnais accompagna à l'expédition d'Égypte le général Bonaparte, dont il était toujours l'aide-de-camp. Sa vie politique et militaire, ainsi subordonnée à celle de son chef, ne put offrir qu'un petit nombre d'incidens, qui lui appartiennent en propre. Mais son courage et son zèle toujours égaux, et ses talens militaires, qui se développaient chaque jour, lui méritèrent toujours plus la confiance et l'attachement de son général en chef et son beau-père. Partout

où il eut à remplir les fonctions d'aide-de-camp il se distingua, et à la prise de Suez, où il entra, le 8 novembre 1798, à la tête de l'avant-garde, il fut promu au grade de lieutenant. A l'un des assauts qui eurent lieu au fameux siége de Saint-Jean-d'Acre, il reçut une blessure, la seule dont il fut atteint au milieu des nombreux combats où il assista, ou qu'il dirigea.

Pendant que le général Bonaparte, achevant et consolidant la conquête de l'Égypte, préparait le développement des conséquences avantageuses que devait avoir ce vaste projet, la guerre s'était rallumée en Europe et avait changé la face des affaires politiques. L'Angleterre ne s'était point endormie sur les dangers dont la menaçaient l'établissement des Français en Égypte, et le rétablissement du commerce des Indes, par le Caire et Alexandrie. Les journaux anglais couvraient les inquiétudes réelles de leur gouvernement, sous le masque du ridicule et des sarcasmes. Les badauds de la France les répétaient comme des perroquets, et, couvrant la voix des hommes sensés, cherchaient à décréditer une expédition digne d'un gouvernement moins inepte, que celui qui l'avait approuvée et ordonnée. C'était servir l'Angleterre que d'ajouter encore un motif de désaffection, à tous ceux que le Directoire accumulait déjà contre lui. Mais il a toujours existé en France une faction auxiliaire de l'étranger,

sous cent prétextes différens, et qui, jusqu'à nos jours, a cherché à dominer aux dépens de l'intérêt et de l'honneur national.

L'Angleterre alarmée, ainsi que nous l'avons déjà dit, du succès de l'expédition d'Égypte, s'appliqua par tous les moyens possibles à la faire échouer, soit en détruisant l'armée qui occupait ce pays, soit en mettant la France hors d'état de la secourir et de la soutenir. A l'intérieur elle excita et soudoya les factions, dont le choc devait paralyser et renverser le gouvernement. En même temps elle préparait dans ses ports une expédition formidable, commandée par le meilleur de ses généraux. Dans le restant de l'Europe, elle organisait une nouvelle coalition. Nous avons vu que, dès la fin de 1797, le gouvernement napolitain, dirigé par Acton, se préparait à rompre avec la France. Le roi de Danemarck n'était pas dans de meilleures dispositions. L'Autriche s'occupait à réorganiser ses armées, et à se mettre en état de renouveler la guerre, à la première occasion. A peine le traité de Campo-Formio était-il signé, et déjà elle refusait de recevoir l'ambassadeur de la république cisalpine. La Russie, depuis 1792, s'était contentée de menacer la France, par des manifestes et des déclamations. Mais à peine Catherine II fut-elle descendue au tombeau, que son successeur Paul Ier., plein d'une ardeur bouillante, s'ap-

prêta à attaquer la révolution française par les armes. Le 28 décembre 1798, un traité d'alliance fut conclu entre la Russie et le royaume des Deux-Siciles. Le roi de Sardaigne et le grand-duc de Toscane, entrèrent également dans la ligue formée par l'Angleterre contre la France.

Dès que le Directoire eut appris l'assassinat du général Duphot, il avait déclaré la guerre au pape, et le 15 février 1798 les troupes françaises occupèrent Rome. A peu près à la même époque les Piémontais, proscrits pour la tentative faite à Turin en 1792, ou pour leurs opinions républicaines, et qui s'étaient réfugiés dans la république cisalpine, firent une tentative pour rentrer à main-armée dans leur pays. Aidés par leurs partisans secrets, et joints par un bon nombre de Polonais, de Cisalpins et de Français, ils entrèrent en Piémont par la vallée de la Sésia et par la Rivière de Gênes. Bientôt ils furent aux portes de Novare et d'Alexandrie. Peu de jours suffisaient pour achever la révolution, lorsque le Directoire l'arrêta, et fit intimer aux insurgés la menace d'employer contre eux l'armée française. Ce fut une faute grave et dont le Directoire ne tarda pas à porter la peine.

Cependant les préparatifs du gouvernement napolitain étant achevés, et s'étant assuré l'appui de l'Angleterre, par une convention du 28 juin 1798, il réunit son armée, dans le mois d'oc-

tobre, sur ses frontières. Le 23 novembre, l'armée napolitaine attaqua les troupes françaises qui occupaient l'état romain, et parvint même à occuper Rome, où elle autorisa les vengeances et les massacres du parti qu'elle venait secourir. Ces succès ne furent pas de longue durée. Le Directoire, ouvrant les yeux, déclara la guerre au roi de Naples et à celui de Sardaigne, qui était également entré dans la coalition. Le Piémont fut facilement occupé, et des renforts envoyés dans les états romains formèrent une petite armée, qui fut confiée au général Championnet. Les Napolitains, attaqués à leur tour, furent balayés partout, et, acculés à Capoue, ils y capitulèrent le 10 janvier 1799, et le 23 Naples fut occupée. Le général Mack, qui commandait l'armée napolitaine, fit voir dans cette campagne la même présomption et la même incapacité qui amenèrent, en 1805, la catastrophe d'Ulm.

Le moment étant enfin arrivé où l'Autriche, assurée de la coopération de la Russie, pouvait entrer en campagne, ses troupes passèrent l'Inn, et entrèrent en Bavière. Dès le mois de février deux armées de cent mille hommes chacune, se trouvaient réunies, l'une vers Augsbourg sur le Leck, et l'autre en Italie sur l'Adige. Le gouvernement français, quoique prévenu depuis longtemps de la coalition qui se formait contre lui, n'était pas en mesure de repousser une agres

sion, soutenue par d'aussi grandes forces. Les armées étaient affaiblies et presques désorganisées; les factions qui s'agitaient dans l'intérieur paralysaient l'action du gouvernement: tout, en un mot, présageait des revers, et indiquait que les intérêts d'un parti les rendraient inévitables. Cependant le Directoire eut l'air de vouloir commencer la guerre par un coup de vigueur. Dès le 1er. mars 1797, le général Joubert passa le Rhin; Schérer en Italie n'attaqua que le 23 du même mois. Mais les armes de la France furent malheureuses partout. Au mois de mai, l'armée autrichienne, de l'archiduc Charles, était sur les bords du Rhin; l'armée austro-russe d'Italie avait passé le Pô et acculait l'armée française aux montagnes de Gênes. Pendant que ces événemens militaires se passaient, les plénipotentiaires français au congrès de Rastadt furent assassinés le 28 avril, par un ordre du gouvernement autrichien et par un détachement de hussards de Szeckler, et leurs papiers, causes de l'assassinat, tombèrent au pouvoir du cabinet de Vienne. De nouveaux revers en Italie ramenèrent toute l'armée française en Piémont, derrière le Var et dans la Rivière de Gênes. Cette armée découragée, affaiblie, manquant de solde, de vivres et presque d'artillerie, ne semblait plus en état de défendre les frontières de la patrie. Le Directoire, sans énergie, et dont une partie des membres travail-

lait au renversement de la République et au rétablissement de la monarchie, aggravait encore les maux de la France par son apathie et sa mollesse.

Ce fut dans ces circonstances que le général Bonaparte, rappelé en France par la situation intérieure de la patrie, et par les dangers qui la menaçaient à l'extérieur, quitta l'Égypte, dont la conquête était achevée. Le 9 octobre 1799, il débarqua à Fréjus, d'où il se rendit à Paris. Son arrivée y excita un enthousiasme universel; dès ce moment chacun jugea que la crise, qui menaçait de détruire la France et de la livrer sans défense à l'ennemi, allait cesser. Tous les partis étaient en présence, chacun avec ses projets, ses espérances et surtout ses vengeances. Le Directoire, divisé et avili, n'était plus que le jouet des factions, et devait plutôt être considéré comme le centre des intrigues, que comme le point de ralliement des citoyens qui voulaient sauver la patrie. Le membre le plus influent de ce corps voulait le rétablissement de l'ancienne dynastie, et était entré en négociation à ce sujet avec le prétendant. Mais si tous les partis désiraient et espéraient se saisir du timon des affaires, aucun n'était en état de s'en rendre maître, aucun n'avait un chef capable de le diriger et de maintenir l'autorité, à laquelle il serait parvenu. Il résulta de cette disposition générale, que tous s'empres-

sèrent autour du général Bonaparte, croyant trouver en lui le chef ou l'agent qu'ils espéraient. Absent de la France depuis quinze mois, cet éloignement l'avait dispensé de prendre un parti, au milieu des intrigues qui commencèrent peu après la paix de Campo-Formio. Il lui fut donc possible de se montrer neutre et de conserver la réserve nécessaire, pour choisir lui-même celui qu'il voudrait embrasser. Bientôt son choix fut fait; le 18 brumaire mit fin à la domination avilie du Directoire. Un gouvernement énergique s'éleva à sa place et sauva la France, en comprimant tous les partis, qui jusqu'alors l'avaient divisée et affaiblie.

Eugène de Beauharnais, qui avait accompagné le général Bonaparte à son retour en France, fut nommé capitaine, et prit le commandement des chasseurs à cheval de la garde consulaire. Ce fut en cette qualité qu'il suivit le consul en Italie et qu'il prit part à la bataille de Marengo. Après la défaite et la prise du général Zach, qu'on dut à un mouvement rapide et judicieux du général Kellermann, la cavalerie de la garde consulaire, sous les ordres du général Bessières, fut chargée d'appuyer le mouvement du général Lannes, contre la troisième ligne autrichienne. Une charge brillante enfonça la cavalerie ennemie qui couvrait cette ligne, entama l'infanterie et assura la victoire. Eugène, à la tête de ses chasseurs à

cheval, se distingua particulièrement dans cette attaque, et mérita d'être nommé chef d'escadron sur le champ de bataille. On cite également de lui un trait, moins remarquable peut-être par le sentiment d'humanité qui le dirigea, et qui ne saurait étonner dans un guerrier français, que par le calme et le sang-froid au milieu des dangers du combat, dont il était déjà doué, dans un âge aussi jeune. Nous verrons dans la suite de l'histoire du prince Eugène, que ces deux qualités formèrent la base de son caractère, comme général d'armée. Pendant cette charge Eugène aperçut, devant les rangs de ses chasseurs, un Autrichien étendu sur la terre, qui tendait les mains suppliantes et implorait la pitié des Français, prêts à le fouler aux pieds de leurs chevaux. « Ouvrez les rangs! s'écrie Eugène, res-» pect au courage malheureux. » Ses chasseurs lui obéirent avec empressement, et l'ennemi abattu fut épargné.

De retour à Paris avec le premier consul, Eugène continua à servir dans la garde consulaire, où il conserva le commandement des chasseurs à cheval. En 1802, il fut promu au grade de colonel. En 1804, l'empereur Napoléon le nomma général de brigade et colonel général des chasseurs, et le 14 juin, jour anniversaire de Marengo, il l'éleva à la dignité de prince français. Le 1er. février 1805, le prince Eugène fut créé

archi-chancelier d'état de l'empire français, et le lendemain grand-officier de la Légion-d'Honneur.

Après la paix de Lunéville, une consulte extraordinaire de la république cisalpine, réunie à Lyon, avait nommé le premier consul Bonaparte, président de cette république, qui prit le nom d'Italienne. Pendant les trois années que dura cette forme de gouvernement, le comte Melzi d'Eril, nommé vice-président, avait administré la nouvelle république italienne, sous l'autorité et la direction du premier consul Bonaparte; mais ce choix n'avait pas été heureux. Melzi, imbu des idées et des vœux qui ont dominé en Italie, depuis le pape Jules II, jusqu'aux carbonari de nos jours, se voyait avec peine obligé de suivre une politique qui lui paraissait étrangère à son pays. Plus propre aux intrigues qu'aux conceptions d'une haute politique, plein de vanité et d'ambition, il était peu propre à maintenir l'équilibre entre les partis qui se heurtaient autour de lui. Nous n'entrerons pas dans le détail des intrigues qui agitèrent l'Italie en 1802 et 1803. Ces intrigues, fomentées par les agens de l'Autriche qui, alors, comme en 1814, se masquèrent sous les apparences du patriotisme, et combinées avec les cours de Rome et de Naples, pensèrent amener un soulèvement. C'était là ce que l'Autriche et l'Angleterre attendaient, afin d'envahir de nouveau l'Italie, et de lui

donner, comme ils le firent, en 1814, une preuve de la bonne foi de leurs promesses et de la loyauté de leurs intentions.

Les manœuvres des conspirateurs ne purent être tellement secrètes que le gouvernement français les ignorât entièrement. Sans en avoir la clef, les ambassadeurs de France à Rome et à Naples recueillirent des notions suffisantes pour réveiller l'attention du premier consul. Quelques mesures énergiques rompirent, pour le moment, les fils de la conjuration; mais le principal agent de la cour de Naples, le chevalier Marulli, ayant été assez heureux pour soustraire ses papiers, elle ne put être complètement détruite. Quelques fonctionnaires de la république italienne furent punis par la destitution; mais Melzi, Pino, les généraux Polfranceschi et Salimbeni, et les autres chefs de la conjuration, qui s'étaient tenus un peu mieux à l'écart, échappèrent aux recherches. Melzi, pour mieux éloigner toute espèce de soupçon, se prêta avec zèle à sévir contre ceux dont il partageait les opinions, et dont il avait dirigé les actions. L'agitation des esprits cessa dans la république italienne, et tout sembla rentrer dans l'ordre. Mais d'un côté il était facile de prévoir que Melzi et les cours de Rome et de Naples, enhardis par le bonheur qui les avait sauvés, reprendraient bientôt leurs trames. D'un autre côté, le premier consul, connaissant bien

Melzi, le faisait surveiller, et ne lui avait conservé la vice-présidence, que parce qu'il manquait de *preuves authentiques* pour la lui ôter, et qu'il ne voulait pas que les esprits égarés pussent lui reprocher un acte arbitraire, en apparence. Cet état de choses dura encore un an, et alors les événemens détruisirent les espérances des conspirateurs, en ôtant Melzi du timon des affaires.

Le premier consul Bonaparte ayant été élevé sur le trône impérial de France, il n'était plus possible que l'Italie supérieure, appartenant au système politique du nouvel empire, et dont le premier magistrat était l'empereur des Français, restât sous la forme républicaine. Il y aurait eu entre les noms et les choses, entre le droit et le fait, un disparate qui ne pouvait être que nuisible à la marche des affaires. Aussi Napoléon, dès son avénement, songea-t-il à ériger la république italienne en monarchie. On s'est étonné, dans le temps, qu'il ait pris cette nouvelle couronne pour lui, et c'est à tort, ou de mauvaise foi, que bien des gens se sont étonnés. La vieille haine de l'Angleterre et l'avidité de l'Autriche exigeaient que la France dominât en Italie; au moins jusqu'à ce qu'une paix continentale, solide et durable, la débarrassât des dangers dont elle était menacée par des ennemis héréditaires. A qui Napoléon aurait-il pu destiner la couronne d'I-

talie, qui ne fût devenu son ennemi dès qu'il l'aurait ceinte? La France ne comptait aucun ami parmi les princes des maisons d'Italie, quand même leur incapacité ne les aurait pas écartés d'un trône, qui demandait la main ferme d'un créateur. Parmi les citoyens de la république italienne, le seul Melzi avait acquis assez de réputation pour réunir en sa faveur l'opinion de ses concitoyens. Nous avons vu quels étaient ses projets et ses opinions. Napoléon, en séparant la couronne d'Italie de celle de France, en 1805, n'aurait fait autre chose que de renoncer à nos conquêtes et au fruit de tant de sang répandu. Quel est l'homme de bonne foi qui n'aurait pas blâmé une faute pareille? Les Italiens, aveuglés par les illusions de leur amour-propre, ont pu penser autrement en 1805, et même jusqu'en 1814; mais depuis lors ils en sont bien revenus. La coalition a beaucoup déclamé jusqu'en 1814 contre un acte qui, en augmentant et en consolidant la force de l'empire français, lui faisait perdre l'espérance de le déchirer et de l'avilir; les Anglais surtout, à la faveur de la réputation de libéralisme et de philanthropie, qu'ils ont usurpée dans l'esprit des niais de l'Europe, ont attaqué une réunion qu'ils ont appelée violation du droit des nations, parce qu'elle n'était pas faite à leur profit. En bonne foi, appartenait-il aux dévastateurs et aux spoliateurs de la Pologne,

aux assassins de dix rois dans l'Inde, de se déclarer les défenseurs de l'indépendance et de la liberté des peuples?

Dans le commencement de 1805, le vice-président Melzi et les consulteurs d'état de la république italienne furent appelés à Paris. Une délibération de ce comité, en date du 15 mars, énonça le vœu que la république italienne fût érigée en royaume d'Italie, et que son fondateur en fût le souverain. Cette délibération, rédigée sous la forme d'un acte constitutionnel, posait les bases organiques suivantes :

Que le trône d'Italie fût héréditaire, selon la descendance directe et légitime, naturelle ou adoptive, mais de mâle en mâle, à l'exclusion des femmes et de leur descendance ;

Que cependant le droit d'adoption ne pût être exercé, qu'en faveur d'un citoyen du royaume d'Italie ou de l'empire français.

Que la couronne d'Italie ne pût être réunie à celle de France, que sur la tête de Napoléon seul.

Que le roi Napoléon eût le droit de nommer un successeur de son vivant, mais seulement lorsque l'intégrité et l'indépendance du royaume seraient assurées, par la paix continentale ;

Que le roi Napoléon serait prié de se rendre à Milan, pour y être couronné, et pour donner à la nation une constitution qui garantît :

1°. La religion nationale,

2°. L'inviolabilité du territoire et son intégrité,

3°. L'irrévocabilité de la vente des biens nationaux,

4°. Le vote des impôts par la loi,

5°. L'admission exclusive des nationaux aux emplois de l'état.

Ces bases organiques étaient celles de la constitution de 1802. Napoléon ayant accepté la couronne, la délibération de la consulte d'état fut publiée sous la forme d'un statut constitutionnel, le 17 mars. Le 22 mars, un décret royal fixa le couronnement à Milan, le 23 mai; un second décret du même jour convoqua le corps législatif pour le 15 mai, et les colléges électoraux pour le 18.

Le 29 mars, un second statut constitutionnel, établit, pour la dotation de quatre des grands dignitaires du royaume, le grand-chancelier, le grand-chambellan, le grand-écuyer et le grand-majordome, quatres commanderies de 36000 fr. de rente chacune, en biens nationaux. La première devait être située entre la Sésia et l'Adda; la seconde entre l'Adda et l'Adige; la troisième entre le Crostolo et le Senio; la quatrième entre le Santerno et le Rubicon.

Le 31 mars, le premier statut constitutionnel fut proclamé à Milan.

Cependant l'empereur Napoléon quitta Paris dans les premiers jours du mois d'avril, avec l'Impératrice Joséphine, se dirigeant à Milan où il devait être couronné. Il reçut en route les adresses de félicitation des différentes autorités et des corps constituants du royaume d'Italie. Depuis la révolution de 1814, on a eu grand soin d'imprimer partout que ces adresses, *trop prodiguées*, dit-on, prouvaient moins le vœu du peuple, que la volonté du pouvoir. Ce n'était assûrement pas le cas en 1805, époque à laquelle les Italiens n'éprouvaient d'autre sentiment que celui de voir leur patrie, constituée en état politique, reprendre rang au milieu des puissances de l'Europe, après en avoir été effacée pendant plusieurs siècles. Au reste, les adresses n'ayant pas été exigées [1], si l'on veut admettre qu'elles étaient mensongères, le blâme n'en retombe que sur ceux qui, en les écrivant et en les signant, se prostituaient gratuitement. C'est pour cela qu'on a pu observer, même en France, depuis 1815, que ceux qui déclament le plus contre l'abus de ces adresses de félicitation, sont précisément ceux qui en ont fait de plus adulatrices et de plus abjectes que les autres; ceux qui ont tra-

[1] L'auteur, qui était chef de service dans sa branche, ne fit point d'adresse à cette époque, et il ne s'est jamais aperçu que l'empereur Napoléon lui en sût mauvais gré.

vaillé constamment à donner à l'empereur Napoléon plus de pouvoir, même qu'il n'en demandait.

Napoléon arriva à Milan le 8 mai, et y fut reçu avec les démonstrations de la joie la plus vive. Les premiers momens furent consacrés à des travaux administratifs, qu'il avait réservés pour cette époque, et aux mesures préparatoires de son couronnement. Le corps législatif se réunit le 15 et les colléges le 18. Le lendemain de leur installation, chacun de ces deux corps nomma une députation, qui avec le président fut chargée de complimenter le souverain. Les députations des différens corps de l'état, les officiers supérieurs et les généraux italiens, présents à Milan, lui furent également présentés. Quoiqu'il les reçût tous fort bien et qu'il s'adressât à beaucoup d'entre eux dans des termes flatteurs, il fut facile, à ceux qui connaissaient les trames de 1803 et de 1804, de s'apercevoir de l'impression qu'elles avaient laissée dans son esprit. Melzi, Salimbeni, Polfranceschi et les autres individus qui avaient figuré comme chefs secrets de cette conspiration, furent traités avec une froide sévérité, qui contrastait avec l'affabilité et même l'épanchement de Napoléon envers ce qu'il y avait d'hommes illustres et remarquables par leurs services et leur conduite. Le 21 mai un détachement de la garde nationale à cheval de Milan, se rendit à

Monza pour y chercher la couronne de fer du roi des Lombards, qui est déposée dans le trésor de cette cathédrale, et qui fut apportée à Milan le 22.

Le 23, le couronnement se fit dans la cathédrale de Milan, richement ornée, et pleine d'une foule de spectateurs des premières classes de la société. La nef centrale était occupée par les grands corps constitués, tels que les colléges électoraux, le corps législatif, le conseil d'état, par les députations des autorités civiles et judiciaires, de l'état-major et des différens corps de l'armée, et de la garde nationale. On y voyait également un corps qui parut alors pour la première fois. C'était celui des notables du royaume, choisis parmi les citoyens les plus distingués, convoqués par lettres closes [1], et qui prit rang immédiatement après le corps législatif et avant les ministres. On a beaucoup glosé sur ce que le portier du grand théâtre était chargé, à la porte de la cathédrale, de recevoir les billets d'entrée. Mais il y avait des maîtres de cérémonie chargés d'indiquer à chacun sa place, et d'y conduire les dames; et pour recevoir des billets en dehors de la porte, un portier est ce qu'il faut. L'au-

[1] L'auteur, quoique appartenant de droit, par son grade, aux députations militaires, prit rang parmi les notables, ayant reçu ses lettres de convocation en cette qualité.

teur des Mémoires sur la cour du prince Eugène, qui a relevé aigrement cette circonstance, aurait ambitionné pour lui-même cette place de valet. Il dit aussi que, quelques jours auparavant, Napoléon fit arrêter et punir les vagabonds, les gens suspects, et ceux qui lui étaient peu affectionnés. Le fait est faux. Une mesure de police de précaution, dans une circonstance qui réunit plus de trente mille étrangers dans Milan, loin d'être déplacée, aurait été raisonnable; mais elle ne fut pas prise, et Napoléon s'y opposa. Il est également faux qu'il y ait eu une conspiration, découverte peu d'instans avant le couronnement, dans la garde même. Tout était dans l'enthousiasme, et personne ne songeait à conspirer. Les deux soldats de ligne, et non pas de la garde, qui furent graciés le 26, avaient été condamnés à mort, pour délit militaire, par un conseil de guerre, et loin de Milan. Dans cette capitale aucun individu ne fut exécuté plus de trois mois avant et de trois mois après le couronnement. Il n'y eut d'arrêtés que quelques filous, pris sur le fait.

Napoléon sortit du palais le 23, à dix heures du matin, accompagné des grands dignitaires de la couronne, des ministres et des généraux, et traversa la place au milieu des acclamations répétées de la foule innombrable qui l'encombrait. La garde formait une double haie entre le palais

et la cathédrale. Sans cette précaution il eût été impossible de traverser la foule. C'est là où des conspirateurs, s'il y en avait eu, auraient pu le frapper. Bien des individus pénétrèrent jusque dans la file des grenadiers, et se vantèrent d'avoir touché à son manteau royal. De nouvelles acclamations accueillirent Napoléon en entrant dans la cathédrale.

Après les cérémonies d'usage, Napoléon, précédé par le prince Eugène et par les grands dignitaires de la couronne, se rendit de son trône à l'autel, où il reçut, du cardinal Caprara, archevêque de Milan, les insignes de la royauté. Mais il prit lui-même la couronne sur l'autel, et la tenant élevée, et la montrant aux assistans, il s'écria : *Dio me la diede, guai a chi la tocca!* (Dieu me l'a donnée, malheur à qui la touche!) Ensuite l'ayant posée sur sa tête, il retourna à son trône. Ce fut là le moment d'un enthousiasme difficile à peindre, et dont le souvenir ne peut s'effacer de la mémoire de ceux qui étaient présens à cette cérémonie. Électeurs, députés, notables, généraux, tous se levèrent spontanément de leurs siéges, devant lesquels Napoléon passait, l'entourèrent, le pressèrent même, versant des larmes de joie, et couvrant de bénédictions le libérateur et le restaurateur de l'Italie, celui qui avait rompu ses fers, et l'avait rendue à la liberté et à son existence politique. Plus de dix

mille spectateurs, l'élite des citoyens du royaume, répondaient à ces acclamations, qui ne cessèrent que lorsque Napoléon, remonté sur son trône, les yeux humides lui-même d'une douce satisfaction, demanda d'être entendu, et répondit à cet élan national. Son allocution, en langue italienne, fut noble et touchante; elle fit d'autant plus d'impression, qu'elle se ressentait de l'émotion que lui avait fait éprouver une scène aussi majestueuse et aussi imprévue.

Le corps législatif avait été prorogé jusqu'au 7 juin. Ce jour-là Napoléon en fit l'ouverture, et y fit lire le troisième statut constitutionnel. Ce statut fixait le domaine de la couronne; établissait un vice-roi, pour gouverner pendant l'absence du souverain; réglait la formation du conseil d'état, composé du conseil des consulteurs, du conseil législatif et de celui des auditeurs, et le divisait en sections; établissait et organisait l'ordre de la Couronne de Fer. Le même statut réglait les attributions du corps législatif et les bases de l'ordre judiciaire. Il déterminait enfin, que les trois colléges électoraux se réuniraient pour se compléter, et compléter le corps législatif; et que les membres résidans dans chaque département se réuniraient en collége départemental, pour nommer les candidats aux conseils généraux de département et aux justices de paix.

Un décret du même jour, 7 juin, avait nommé vice-roi le prince Eugène, qui fut admis dans cette séance à prêter le serment de fidélité.

Un décret du 10 mai avait déjà nommé les grands dignitaires et les ministres. Les premiers étaient,

Melzi, grand-chancelier;

Codronchi, archevêque de Ravenne, grand-aumônier;

Litta, grand-chambellan;

Caprara, grand-écuyer;

Fenaroli, grand-majordome.

Les ministres furent : *Luosi*, pour la justice; *Felici*, pour l'intérieur; *Bovara*, pour le culte; *Prina*, pour les finances; *Veneri*, pour le trésor; *Pino*, pour la guerre et la marine; *Marescalchi*, pour les affaires étrangères; *Aldini*, secrétaire-d'état, résident à Paris, près du roi.

Aux ministres furent adjoints six directeurs-généraux; savoir : à l'intérieur, *Guicciardi*, pour la police; *Moscati*, pour l'instruction publique; *Paradisi*, pour les ponts et chaussées; aux finances, *Barbò*, pour le cens et les contributions indirectes; *Lambertenghi*, pour les douanes; *Pensa*, pour la liquidation de la dette publique. Le conseiller-d'état *Testi* fut chargé du portefeuille des affaires étrangères, Marescalchi devant résider près de Napoléon.

Melzi, trompé dans son espoir d'être au moins

vice-roi, s'abandonna à la bouderie. Sous prétexte de la goutte, il quitta le royaume, pour aller prendre les eaux. Dans la suite il recourut à ce prétexte, toutes les fois qu'il eut de l'humeur, ou qu'il voulut se tirer d'embarras, sans choquer. Quant à Costabili, plus imprudent que coupable, il fut relevé de la disgrâce où l'avait plongé Melzi en le sacrifiant; Napoléon le nomma intendant général des biens de la couronne. Pio Magenta fut de même réemployé.



CHAPITRE II.

L'Autriche se prépare à la guerre. — Le prince Eugène entre en fonctions. — Déclaration de guerre des Napolitains. — Le prince Eugène réunit les gardes nationales du royaume. — Il est nommé au commandement de l'armée d'Italie. — Son mariage. — Réunion des provinces vénitiennes au royaume d'Italie. — Intrigues de la cour de Rome. — Préparatifs de l'Autriche. — Administration intérieure. — Voyage de Napoléon en Italie. — Anecdote sur Cesarotti. — Réunion des Marches au royaume d'Italie. — État militaire et financier du royaume.

PENDANT que ces événemens se passaient en Italie, l'Autriche se préparait à la guerre. Dès les premiers jours de l'an 1805, ce gouvernement, sous le prétexte de l'épidémie, qui s'était déclarée à Livourne, forma un cordon de troupes sur les bords de l'Adige. A la faveur de ces postes, assez resserrés, et des précautions de police, que l'Autriche entend si bien, plusieurs régimens passèrent de la Hongrie, de l'Autriche et de la Bohême, en Italie et en Tyrol, où bientôt une armée de cent mille hommes se trouva réunie et cantonnée à portée des frontières. L'empereur Napoléon n'avait encore, au mois de juin, que vingt-cinq mille hommes environ en Italie.

Il ne jugea pas à propos d'en augmenter d'abord le nombre. La disposition de son armée principale, sur les côtes de l'Océan, l'obligeait à porter la guerre sur le Danube, en sorte que les opérations en Italie ne devaient être que secondaires, dans son plan de campagne. Il n'était par conséquent pas fâché que l'Autriche, poussée par le désir de s'emparer de nouveau de l'Italie, y portât ses plus grands efforts. L'armée employée à cette conquête devait, par ses succès mêmes, se voir exposée à être coupée des états héréditaires, par la marche de la grande armée française sur le Danube. Cependant Napoléon crut nécessaire de réunir les corps dispersés dans différentes garnisons, afin de les avoir sous la main en cas de besoin. Il ordonna donc la formation d'un camp de manœuvres à Montechiaro. Le maréchal Jourdan, général en chef de l'armée d'Italie, qui en prit le commandement, y réunit trois divisions d'infanterie et une de cavalerie. Les manœuvres commencèrent en effet dans les premiers jours de juin.

Le 10, au matin, Napoléon partit de Milan, pour se rendre à Brescia; et le 13, après avoir fait manœuvrer devant lui les troupes du camp de Montechiaro, il les passa en revue. De Brescia, Napoléon, après avoir visité les places de Peschiera et de Mantoue, parcourut les départemens de la rive droite du Pô. De là il revint à Milan et

à Turin, d'où bientôt les préparatifs hostiles de l'Autriche le rappelèrent en France. Pendant son séjour en Italie, il rendit un grand nombre de décrets, non-seulement relatifs à l'administration du royaume, mais encore dans les intérêts particuliers de divers départemens. Nous nous contenterons de citer les principaux. Le 20 juin, un décret, daté de Mantoue, ordonna l'organisation d'une garde royale, composée comme il suit :

Gardes d'honneur.	4 compagnies.
Vélites.	3 bataillons.
Dragons.	1 escadron.
Grenadiers.	1 bataillon.
Chasseurs à pied.	1 bataillon.
Artillerie.	1 compagnie.

Les gardes d'honneur devaient être fournis par la conscription, et par chaque département, en les choisissant parmi les fils des familles les plus aisées, qui devaient leur faire une pension de 1200 fr. par an. Les vélites étaient choisis de même dans la seconde classe, et leurs familles n'étaient tenues qu'à une pension de 200 fr.

Pour achever de mettre l'administration du royaume d'Italie au pair de celle de la France, des décrets du 28 juin créèrent six administrations générales, savoir : les postes, le cens, les sels, tabacs, poudres et droits de consommation, la loterie, les douanes, les domaines et les droits réunis. Un autre décret, du 15 du même mois,

avait prononcé la suppression ou la réunion d'un grand nombre de couvens. D'autres décrets de différentes dates ordonnèrent que le Mincio serait rendu navigable dans tout son cours; qu'il serait ouvert un canal de navigation de Brescia à l'Oglio, et de Milan à Pavie; que la commune de Rivoli serait exempte de contributions pendant quatre ans, en dédommagement des pertes qu'elle avait éprouvées en 1796; que le cours torrentueux du Reno serait rectifié, afin d'éviter les dommages causés par ses inondations, avant que de se rendre dans le Pô. Enfin, et dans l'intérêt des Français, que lui-même avait placés au service d'Italie, ou y placerait, et que la constitution excluait de tout emploi politique, malgré leurs longs services, il décréta qu'une campagne, dans les corps italiens, suffirait pour leur acquérir le titre et les droits de citoyens. Un décret postérieur conserva à tous ceux qui y étaient passés par son ordre, le titre et les droits de citoyen français.

Pendant que Napoléon parcourait les départemens, le prince Eugène était resté à Milan, pour y exercer les fonctions de vice-roi. Le 13 juin, le président du corps législatif vint le complimenter à la tête d'une députation. La réponse que lui fit le prince mérite d'être conservée par l'histoire, non-seulement par sa modestie et sa candeur, mais parce qu'il remplit loyalement les promesses qui y sont énoncées.

« Appelé, bien jeune encore, par le héros qui » préside aux destinées de la France et à celles » de l'Italie, à demeurer près de vous l'organe de » ses volontés, je ne puis vous offrir aujourd'hui » que des espérances. Croyez-en, messieurs, les » sentimens qui m'animent, ces espérances ne » seront pas trompées.

» Dès ce moment j'appartiens tout entier aux » peuples dont le gouvernement m'est confié. » Aidé du concours de toutes les autorités et » particulièrement du zèle et des lumières du » corps législatif, toujours dirigé par le vaste et » puissant génie de notre auguste Souverain, » plein des grandes leçons et des grands exem- » ples que j'ai reçus de lui, je n'aurai qu'un but » et qu'un besoin, la gloire et le bonheur du » royaume d'Italie.

Si la présence de Napoléon en Italie, pendant les mois de juin et de juillet, suspendit l'exercice des fonctions du vice-roi, bientôt après il fut appelé à donner une preuve de ce qu'on pouvait attendre de lui et à justifier la confiance qui l'avait placé au timon des affaires. Napoléon n'avait pas perdu de vue les projets et les préparatifs de l'Autriche, que devait appuyer la Russie. Il convenait à sa politique de se laisser prévenir par les hostilités, mais non pas de se laisser surprendre. Le 29 juin, une conscription de 6000 hommes avait été décrétée dans le

royaume d'Italie; mais cette conscription ne pouvait rien ajouter à la défense du royaume: il fallait, pour y pourvoir, une armée française. Le maréchal Jourdan avait sous ses ordres une armée d'environ 30000 hommes, dans l'Italie supérieure; environ 15000 hommes, qui étaient dans le royaume de Naples, sous les ordres du général Saint-Cyr, y étaient retenus par les préparatifs des Russes et des Anglais, qui menaçaient les côtes de ce royaume. L'armée du maréchal Jourdan, mise sur le pied de paix, n'avait pas un matériel d'artillerie suffisant, pour entrer en campagne, surtout après la remise faite au royaume d'Italie, par le décret du 30 août 1802. Napoléon pouvait renforcer cette armée d'environ dix mille hommes, tirés du Piémont et des départemens méridionaux de la France, qu'il suffisait de faire avancer au dernier moment. Il n'en était pas de même pour l'artillerie, qu'il fallait tirer des arsenaux de Besançon, Grenoble et Toulouse; s'il attendait le moment où il serait forcé de se déclarer, il était impossible qu'un matériel, aussi nombreux et aussi compliqué, arrivât en temps utile: il ne convenait cependant pas de le mettre en mouvement d'avance. Napoléon, en demandant compte à l'Autriche du rassemblement considérable de troupes, que cette puissance avait fait en Italie et en Tyrol, avait annoncé que lui-même ne tenait en Italie qu'une

faible armée, de moins de cinquante mille hommes et sur le pied de paix. Voulant laisser à l'Autriche tout l'odieux de l'agression, il lui importait de ne pas se démentir : il fallait cependant se préparer. Il donna donc l'ordre au prince Eugène de réunir sans bruit tout le matériel d'artillerie, qu'il lui serait possible de mettre en état, dans les arsenaux italiens, et de le tenir à la disposition de l'armée française. C'est ce que le vice-roi fit, de la manière suivante.

Vers la fin de juillet, l'auteur, qui était toujours directeur général de l'artillerie italienne, reçut l'ordre de préparer en secret à l'arsenal de Pavie, un équipage de campagne d'au moins cent bouches à feu et un double équipage de ponts; tout devait être prêt avant le 15 septembre. Ces dispositions furent exécutées avec toute la promptitude possible, sans que rien transpirât dans le public, ou que le gouvernement autrichien pût le savoir, malgré la présence à Pavie du général Provera, qui y avait été envoyé, sous prétexte de revoir sa famille. Le 3 septembre, l'ordre fut donné de réunir l'armée d'Italie à la rive droite du Mincio, et le maréchal Jourdan porta son quartier général à Valeggio. A la même époque, des compagnies d'artillerie française, venues du midi de la France, arrivèrent à Pavie pour renforcer le personnel de l'artillerie italienne, qui n'était pas suffisant pour une armée,

dont l'empereur Napoléon voulait contrebalancer la faiblesse numérique par une plus grande proportion de bouches à feu. Le 7, l'auteur, nommé directeur général d'artillerie de l'armée d'Italie, se mit en mouvement vers le Mincio, avec cent cinquante bouches à feu; trente restèrent en réserve à Pavie.

La position du maréchal Jourdan n'était pas brillante. Il n'avait qu'environ trente mille hommes [1], et l'archiduc Charles était en présence sur l'Adige avec plus de quatre-vingt mille.

Pendant que l'armée française se réunissait sur le Mincio, le prince Eugène s'occupait de l'organisation des moyens matériels de défense du royaume. La loi des finances, publiée le 18 juillet, et qui portait le budget des dépenses à 76 millions, avait destiné 6 millions à l'approvisionnement des places de guerre, et 15 aux dépenses extraordinaires et imprévues. Ces deux dernières sommes furent employées, à munir les places fortes des vivres, qui leur étaient nécessaires pour soutenir un siége, et à assurer les subsistances de l'armée, pendant le temps qu'elle passerait sur le territoire du royaume. Il était impossible de songer à faire ces approvisonnemens

[1] Il résulte des états de la première distribution de munitions, faite par l'auteur, que l'armée française ne comptait que 25,000 sabres ou baïonnettes.

par des achats, ni par des entreprises. Outre le long temps qui aurait été employé à des achats de vivres, et les dilapidations auxquelles les entreprises donnent toujours lieu, la hausse, qu'aurait produite une opération de ce genre, aurait trop augmenté les dépenses. Le vice-roi, par une mesure simple, sut réunir l'économie et la célérité, sans léser l'intérêt des particuliers. Des réquisitions, des diverses denrées nécessaires, furent frappées, dans chaque département, sur les principaux propriétaires, avec ordre de les livrer aux magasins qui leur furent indiqués. Sur la présentation du certificat de versement, les trois quarts de la fourniture faite étaient payés comptant aux propriétaires; le dernier quart le fut après la liquidation régulière de la fourniture. Le prix des denrées étant fixé sur le prix commun, à la date du décret de réquisition, la hausse fut prévenue, et le propriétaire, promptement remboursé, ne fit aucune perte. D'un autre côté, l'armée ne fut jamais en souffrance de vivres, et avant la fin de septembre des magasins de réserve, bien fournis, assurèrent ces subsistances pour l'avenir.

Un décret du 14 septembre ordonna la mise en activité d toutes les gardes nationales du royaume. Cependant elles restèrent dans leurs foyers, et eurent seulement l'ordre de se tenir prêtes à marcher.

Mais toutes ces dispositions ne reposaient que sur les succès que la grande armée, où Napoléon se trouvait en personne, obtiendrait en Souabe. L'armée d'Italie n'était pas en état de résister à l'archiduc Charles, s'il se décidait à passer l'Adige. Dans ce cas la garde nationale ne pouvait être d'aucun secours; il ne fallait pas même songer à l'employer. La difficulté de sa position n'échappa pas au maréchal Jourdan; et avant que de penser à marcher en avant, ce qu'il ne croyait pas possible, jusqu'à ce que la grande armée fût arrivée à la hauteur du Tyrol, il songea plutôt à se préparer à une retraite, qu'il regardait comme inévitable. Sa première idée fut de suivre la même direction que Moreau en 1799; c'est-à-dire, de repasser successivement l'Oglio, l'Adda, le Tesin et le Pô, en se dirigeant sur Alexandrie ou sur Turin. C'était abandonner le corps qui occupait le royaume de Naples, sous les ordres du général Saint-Cyr. On savait qu'il allait recevoir l'ordre de rejoindre l'armée d'Italie; en arrivant sur le Pô, il se serait trouvé enveloppé par l'ennemi. On en fit l'observation au maréchal Jourdan, et il se décida alors à marquer sa retraite sur la rive du Pô, vers Modène. A cet effet l'auteur reçut l'ordre de faire jeter deux ponts sur ce fleuve, à Sacca, non loin de Casal-Maggiore.

Mais l'intention de Napoléon n'était pas de confier la direction des opérations militaires en

Italie à Jourdan, qui ne connaissait pas ce pays. Masséna fut nommé pour le remplacer, et arriva au quartier-général de Valeggio le 11 septembre. Le petit nombre de renforts qui étaient destinés pour l'armée d'Italie, était en route pour se rendre sur le Mincio; et le premier soin de Masséna, en arrivant, fut d'achever l'organisation de son armée, et de s'asseoir militairement entre Mantoue et Peschiera, en attendant le commencement des hostilités. Les Autrichiens entraient alors en Bavière, mais on ne le sut en Italie que vers le 25 septembre. Justement étonné alors de n'avoir pas encore été attaqué, Masséna s'attendit à l'être de jour en jour. Le grand parc d'artillerie qui était à Volta, près du Mincio, reçut l'ordre de se préparer à rétrograder vers Castiglione, et toutes les dispositions furent prises pour défendre le passage de la rivière, et donner à environ six mille hommes, qui devaient encore se réunir à l'armée, le temps de joindre. Quelques jours se passèrent dans cette incertitude; et on ne savait que penser de la conduite de l'archiduc Charles, lorsque, pour combler la mesure de l'étonnement, le 2 octobre, l'archiduc fit proposer au maréchal Masséna un armistice de quinze jours. Comme on peut bien le penser, il fut accepté; et l'on convint, de part et d'autre, que toute hostilité resterait suspendue jusqu'au 17 octobre, après mi-

nuit. Nous ne rechercherons pas les causes d'une détermination pareille, qui est une faute de plus à ajouter aux nombreuses bévues des meneurs du cabinet autrichien dans cette campagne. Dès lors même personne ne l'a attribuée à l'archiduc Charles, et chacun de nous est resté convaincu que, sans des ordres précis et positifs, il n'aurait pas balancé à nous attaquer.

Nous ne suivrons pas l'armée d'Italie dans le cours de cette brillante campagne, qui est, par le fait, étrangère à l'histoire du prince Eugène. Les hostilités ne commencèrent que le 18 octobre, époque de l'expiration de l'armistice; peu de jours après, la catastrophe d'Ulm décida du sort de l'armée autrichienne d'Allemagne; cet événement malheureux décida la retraite de l'archiduc Charles. Elle fut rapide et vivement suivie par Masséna; mais, l'archiduc évitant tout engagement, aucun événement important ne la signala. L'armée d'Italie s'arrêta sur la rive gauche de l'Isonzo, occupant la Carniole, jusqu'à Laybach et Trieste, tandis que l'empereur Napoléon s'avançait en Moravie au-devant de l'armée russe.

Le premier semestre de l'administration du prince Eugène, comme vice-roi d'Italie, fut à peu près vide d'événemens et stérile en mesures administratives. D'un côté, la guerre absorbait toute l'attention, de l'autre, le prince était obligé d'étudier et d'examiner tout, avant que de pou-

voir se livrer à l'activité qu'il déploya dans la suite. Le 1er. octobre il annonça, par une proclamation[1], aux peuples du royaume d'Italie, la guerre que l'Autriche faisait à l'empire Français et à ses alliés. Pendant que l'armée d'Italie s'avançait vers l'Isonzo, le prince s'occupa avec la plus grande activité du complétement et de l'organisation des troupes italiennes, et de la régularisation de celle des gardes nationales, afin d'avoir une réserve prête au besoin. Ce n'était cependant pas contre l'Autriche qu'il croyait devoir l'employer; mais le midi de l'Italie presque dégarni de troupes françaises, par le départ du corps de Saint-Cyr, qui était venu bloquer Venise, était livré à l'influence des agens de la coalition, et rien ne garantissait que le gouvernement napolitain voulût rester en paix. Vers la fin du mois de novembre, trois conseillers d'état, Giovio, Guastavillani et Fè, furent envoyés dans les départemens, avec la mission spéciale de hâter la mise en activité de la garde nationale et sa formation, par départemens, en bataillons et en régimens.

Bientôt le moment de les employer arriva. Le 20 novembre, douze mille Russes et six mille Anglais débarquèrent à Naples. A peine le traité de neutralité avec la France avait-il été ratifié, le

[1] Voyez pièces justificatives, No. I.

8 octobre, par Ferdinand, que déjà on s'apprêtait à le violer; il n'avait été conclu que pour se débarrasser de la présence d'un corps d'armée français. La reine, dominée par l'Anglais Acton, et par l'esprit d'intrigue et la haine aveugle qui l'égaraient, avait, d'elle-même, signé le traité d'accession à la coalition contre la France. D'après ce traité, une armée anglo-russe devait être débarquée dans le royaume de Naples, et, réunie à vingt-cinq mille Napolitains, marcher vers la Haute-Italie, afin de seconder les opérations des Autrichiens. L'escadre anglo-russe arriva devant Naples, et le roi, accoutumé par la nullité de son caractère, et son incapacité[1], à être gouverné par sa femme, consentit à la recevoir et à ratifier le traité que la reine avait conclu.

La nouvelle de la déclaration du roi de Naples et celle de l'entrée de Napoléon à Vienne, arrivèrent à Milan, en même temps. Le premier soin du prince Eugène fut de songer à couvrir les frontières du royaume, à la droite du Pô. Il n'avait de troupes de ligne à sa disposition, que les dépôts des corps français qui étaient à l'armée et quel-

[1] Le rôle des trois personnages qui régnaient à Naples, le roi, la reine et Acton, était si bien connu et apprécié par les Napolitains, que, parmi les pasquinades journalières, on afficha un jour, à la porte du palais de Caserta, la plaisanterie suivante : *Hic regina, hæc rex, hic, hæc, hoc Acton.*

ques bataillons italiens[1]. Il est vrai, qu'au besoin il aurait pu retirer une partie des trois divisions qui étaient devant Venise. Au moyen de ce renfort il aurait pu compter sur environ dix mille hommes de troupes de ligne. Il était probable que ce corps serait suffisant pour opposer aux Russes et aux Anglais, qui seraient, sans doute, obligés de laisser quelques troupes dans le royaume de Naples et dans l'état romain, pour couvrir leurs communications. Quant aux Napolitains, le prince savait combien ces adversaires étaient peu redoutables. Plus capables de jeter la déroute parmi leurs auxiliaires, que de se battre eux-mêmes, la garde nationale du royaume d'Italie était plus brave et plus exercée qu'il ne fallait pour s'en débarrasser.

Un décret, du 26 novembre, ordonna la formation à Bologne, d'un camp de gardes nationales, auquel chaque département devait envoyer de cinq cents jusqu'à mille hommes, selon sa population; cela faisait environ douze mille hommes. Plus tard, ce nombre fut doublé, et dans les premiers jours de décembre, le prince ordonna la formation de deux autres camps à Modène et à Reggio.

Un second décret, du 29 novembre, ordonna

[1] La division Lecchi faisait partie du corps du général Saint-Cyr, et la division Teulié était à la grande-armée.

qu'une députation de dix citoyens des plus notables du royaume, se rendraient à Vienne, pour complimenter l'empereur Napoléon sur ses victoires. Cette députation fut composée de MM. Caprara, Luosi, Moscati, Carlotti, Strigelli, Battaglia, Lamberti, Monti, Zanca et le banquier Balabio.

Le zèle et l'activité qui présidèrent à la formation de ces camps furent tels, que, dès le 15 décembre, ils étaient formés, et que le prince Eugène put en passer la revue. Ils prirent alors la dénomination de divisions, dont la première était à Bologne, sous les ordres du général Dombrowsky; la seconde à Modène, et la troisième à Reggio. Le nombre des gardes nationaux, qui y étaient réunis, s'élevait à environ vingt-cinq mille hommes. Un ordre du jour du vice-roi, du 18 décembre, ordonna la translation du camp de Bologne sur les bords de l'Adige, près de Vérone. Les deux divisions, qui se trouvaient à Modène et à Reggio, lui parurent suffisantes pour garantir cette partie des frontières pendant quelque temps. La victoire d'Austerlitz, et l'armistice conclu avec l'Autriche le 6 décembre, annonçaient une paix prochaine, qui permettrait à l'empereur Napoléon de faire marcher des troupes contre Naples. Mais le Tyrol, quoique dégarni aussi-bien de troupes autrichiennes que de troupes françaises, était encore dans une attitude hostile. Les milices

avaient été réunies, et, n'ayant pas été désarmées depuis, pouvaient, non pas faire une diversion de quelque importance, mais inquiéter les frontières du royaume vers Brescia et Vérone. Ce fut pour les contenir que la première division de gardes nationales fut placée sur l'Adige.

L'empereur Napoléon, de retour à Vienne après la bataille d'Austerlitz, dissolvit l'armée d'Italie. Les troupes françaises qui étaient en Carniole avec le maréchal Masséna, formèrent le 8ᵉ. corps de la grande armée; celles qui se trouvaient dans le royaume d'Italie, et à la droite du Tagliamento, y compris les divisions du blocus de Venise, formèrent l'armée d'Italie, dont le prince Eugène prit le commandement, par un ordre du jour du 24 décembre, de son quartier-général de Padoue. A ce commandement était joint celui des provinces ci-devant vénitiennes, reconquises sur l'Autriche. Son premier soin fut de s'occuper de l'administration de ces provinces, et de les soulager, autant qu'il était possible, des charges qui pesaient sur elles. La rapidité de la retraite de l'archiduc Charles lui avait fait perdre la presque totalité de ses immenses magasins de vivres. Le maréchal Masséna ne prit pas toutes les précautions qu'il aurait pu, malgré la vitesse de sa marche, pour sauver ces magasins, en faisant constater les quantités qu'ils contenaient, et en en confiant la conservation à des agens qui eussent

quelque probité. Mais si l'armée d'Italie fut, en 1805, l'armée de la victoire, elle fut également celle des dilapidations et des exactions les plus criantes. Tous les approvisionnemens, perdus par les Autrichiens, restèrent sous la griffe de cette nuée de voleurs, qui, ne pouvant pas conspirer en France contre la révolution, venaient en recueillir les fruits par leurs larcins à la suite des armées. Les provinces fournissaient, par réquisition, à la subsistance des troupes françaises, et les magasins qu'elles avaient réunis pour les Autrichiens, et qui auraient dû servir aux Français, se vendaient au profit de leurs gardiens, et de ceux qui devaient veiller à leur conservation. Une circulaire sévère, du prince Eugène, datée de Padoue le 25 décembre, enjoignit aux gouverneurs, et aux commandans provisoires, établis dans ces provinces, de prendre la surveillance des approvisionnemens de l'armée, et d'empêcher leur dilapidation. Quelques exemples, faits à propos, firent voir aux coupables que le vice-roi était déterminé à sévir, sans égard, contre ceux qui enfreindraient ses ordres, et le pillage cessa [1].

[1] Outre le pillage d'une grande partie des magasins saisis sur l'ennemi, les exactions s'étendirent jusque sur les particuliers. Des contributions énormes furent frappées sur les villes et les provinces, au profit de quelques généraux. L'auteur, se trouvant à Trieste, vit la délibération et la pétition des principaux négocians, qui fut

La subsistance des troupes qui occupaient les provinces vénitiennes se trouva ainsi assurée; et, afin de ne pas manquer des fonds nécessaires, pour ne laisser aucun service en souffrance, le prince Eugène avait eu la précaution de décréter, dès le

présentée à Napoléon, à Vienne, par une députation envoyée à cet effet. Il y vit tous les griefs articulés et les noms des accusés; il vit également les réclamations du Frioul, présentées au prince Eugène, par le comte Valvasone, maréchal de la noblesse et ancien ami de l'auteur. Il n'est personne qui ait pu se défendre du sentiment d'indignation et de douleur qu'éprouva l'auteur, à la vue des exactions de ses concitoyens. Le prince Eugène, gouverneur général des provinces destinées à être réunies au royaume d'Italie, ne pouvait se dispenser de faire parvenir ces réclamations à son souverain, et il le fit sans observations: elles n'en exigeaient pas. Ce fut sur cette réunion de plaintes et de faits prouvés, que Napoléon condamna le maréchal Masséna à une restitution de deux millions et demi; le général Solignac et le payeur général Meny à d'autres restitutions, et destitua ces deux derniers. Les fonds du maréchal Masséna étaient chez les banquiers Bignami et Vassalli, et Napoléon en ordonna la saisie. Le prince Eugène représenta que la maison Bignami ayant remis des lettres de change pour cette valeur, au profit du dépositaire, cet enlèvement ne pouvait se faire sans s'exposer et compromettre le crédit commercial. Il aurait fallu mettre le maréchal Masséna en jugement; Napoléon préféra employer la force, et ordonna au prince Eugène de faire faire chez MM. Bignami et Vassalli une descente à main armée. La famille de Masséna, et surtout le maréchal, vouèrent une

5 décembre, que deux douzièmes de la contribution foncière du royaume d'Italie, pour 1806, seraient payés, par anticipation, dans le mois de janvier.

Le blocus de Venise, tenu par les troupes de Saint-Cyr, ne donna lieu à aucune hostilité, si

haine acharnée au prince Eugène, qu'ils accusèrent d'avoir enlevé *leur patrimoine*. Il est possible que Napoléon, pour se débarrasser des tracasseries, ait tout rejeté sur Eugène absent ; mais il était facile de s'assurer du contraire. M. Pelet, lieutenant-ingénieur-géographe en Italie, passa vers cette époque à l'état major de Masséna, et embrassa, comme de raison, les affections et les intérêts de son général : c'est à ce motif qu'on attribue la haine qu'il laisse percer partout contre le prince Eugène. Il est à désirer qu'on se trompe, et que cette désaffection, qu'on ne peut méconnaître, ait un motif plus juste et plus honorable. Quant à M. Meny, quoi qu'en dise l'écrivain des Mémoires sur la cour du prince Eugène, il ne fut pas destitué comme dépositaire des fonds de Masséna. L'accusation contre lui parlait de paiemens faits aux troupes en *monnaie autrichienne de billon*, lorsque les contributions des provinces se payaient en *or* et en *argent*. Le billon *donné au pair* ne pouvait s'échanger qu'avec une perte de 7 pour cent, que supportaient les officiers et les soldats. L'auteur, directeur-général du parc, a vu payer les troupes d'artillerie qu'il commandait de cette manière, et l'a constaté par procès-verbal. Il est possible que l'opinion publique ait justifié M. Meny, depuis 1815, lorsqu'il fut nommé directeur-général des salines de l'est. L'auteur n'a l'intention d'accuser personne ; il rapporte les faits.

ce n'est l'échange de quelques coups de canon, entre les batteries autrichiennes les plus rapprochées et les nôtres. Bientôt même, le 31 décembre, le traité signé à Presbourg le 26, ayant été connu, les hostilités cessèrent formellement. Une proclamation du prince Eugène annonça la prochaine réunion des provinces vénitiennes au royaume d'Italie.

Dès le 27 décembre, l'empereur Napoléon avait déclaré la guerre au roi de Naples, et avait chargé le maréchal Masséna de la faire, avec trente mille hommes tirés de son corps et de l'armée d'Italie. En conséquence de cette disposition, les trois divisions du général Saint-Cyr, quittèrent le blocus de Venise, dans les premiers jours de janvier. Elles y furent remplacées par une division formée de troupes que le prince Eugène avait eues à sa disposition, et dont le commandement fut donné au général Miollis.

Pendant le peu de jours que le vice-roi passa encore à Padoue, dans une inaction militaire complète, il s'occupa de l'administration du royaume; ses courses dans les départemens, et l'attention qu'il y portait, l'avaient déjà familiarisé avec les localités, et l'avaient mis à portée de connaître les intérêts et les besoins des peuples, de les soigner, et d'y remédier par lui-même, sans être obligé d'attendre des réclamations, qui, en suivant la marche hiérarchique, n'arrivaient que tard, et

accompagnées d'observations qui ne faisaient souvent que les compliquer. Les grands actes d'administration étaient réservés à la personne du roi; mais ces actes principaux ne sont jamais qu'organiques. On n'administre que par le soin et la surveillance des détails, et c'est là peut-être où l'on peut faire le plus de bien. Cette tâche était laissée au prince Eugène, et, dès les premiers pas, il fit voir qu'il s'en acquitterait bien.

Nous avons déjà vu que la guerre que l'Autriche avait faite en 1805, n'était pas un acte isolé de sa part; et que cette nouvelle coalition se liait avec toutes les intrigues tramées en Italie, dès le temps de la vice-présidence de Melzi. Des germes d'insurrection étaient préparés sur divers points de l'Italie. La marche du maréchal Masséna, sur Naples, contint la Toscane et l'État romain. Il semblait même, à plus forte raison, qu'elle aurait dû contenir le Parmesan. Il n'en fut cependant pas ainsi. Dès les premiers jours de janvier, une insurrection, fomentée principalement par le clergé, éclata dans cette province. Ce mouvement isolé ne pouvait avoir ni but, ni appui; aussi fut-il facilement comprimé. Les moyens que déploya le prince Eugène étaient tellement hors de proportion avec la résistance, qu'il n'y eut presque pas de sang répandu. Le clergé s'était tenu derrière le rideau, et échappa aux recherches, qui ne furent pas bien sévères; et la masse

ignorante et fanatique, qu'il avait voulu sacrifier, en la lançant en avant, fut épargnée par le vice-roi.

Une autre insurrection, plus grave parce qu'elle portait le caractère de la trahison, avait éclaté, au mois d'octobre, dans une commune du royaume d'Italie. Le bourg de Crispino, situé dans le Polésine de Rovigo, à la gauche du Pô, à quelques lieues au-dessous de Ferrare, avait pris les armes en faveur des Autrichiens, aussitôt que la guerre fut déclarée; et sans attendre même qu'il leur vînt des troupes autrichiennes, les habitans avaient attaqué les détachemens français, qui occupaient le Polésine et qui gardaient le passage de Ponte-di-Lago-Scuro. Cette révolte était absolument sans motif plausible, puisque Crispino, ni le Polésine, n'avaient jamais appartenu aux Autrichiens. Lorsque nous eûmes expulsé ces derniers de l'Italie, Crispino fut occupé militairement, les habitans désarmés, et les deux chefs principaux livrés à un conseil de guerre, qui les condamna à mort. A moins d'être, par inclination ou par besoin, l'apologiste de la trahison, chacun conviendra qu'il fallait un exemple. La consulte d'état ordonna une information et fit un rapport, dont les conclusions, avec les pièces qui les appuyaient, furent soumises à la décision du souverain. Un décret de Napoléon, pris sur ces conclusions, et daté du 11 fé-

vrier, suspendit indéfiniment, pour les habitans de Crispino, l'exercice des droits de citoyens du royaume d'Italie. Il leur était défendu de vendre leurs propriétés ni de s'établir ailleurs; et pour leur faire connaître ce gouvernement autrichien, qu'ils désiraient tant, on les soumit aux dispositions de la police autrichienne et à son principe fondamental : la peine du bâton devait remplacer celle de la prison, pour ceux qui s'en rendraient coupables. L'occupation militaire fut confiée à un détachement de gendarmerie, commandé par un lieutenant-colonel. La commune resta dans cet état jusqu'au 11 janvier 1807, où un nouveau décret la releva de sa peine: Le commandant, homme juste, né dans le pays même et d'un caractère doux, guidé d'ailleurs par les instructions du vice-roi, adoucit la situation pénible de Crispino, autant qu'il le put; aucun ne périt, ni ne fut condamné à une peine afflictive, pendant ce temps. Au reste, l'exemple servit de leçon; non-seulement le même cas ne se présenta plus de nouveau dans le royaume; mais en 1809, lorsque le prince Eugène fut forcé de se replier sur l'Adige, les habitans de Crispino demandèrent la permission de se lever en masse et de marcher contre l'ennemi. Le vice-roi leur répondit que, Crispino n'étant pas en état de faire une résistance prolongée et utile, il se croirait coupable, s'il permettait aux habitans de courir

au-devant d'une perte certaine, sans résultat avantageux pour la patrie ; qu'il ne doutait pas de la sincérité de leur patriotisme, mais qu'en fournissant, comme ils l'avaient fait, les subsides d'argent et d'hommes, que la loi leur imposait, ils avaient rempli tous leurs devoirs.

Tel est le fait que le faussaire qui a publié les *Mémoires sur la cour du prince Eugène*, a dénaturé, afin de le transformer en une cruauté gratuite. Il était cependant alors en Italie ; mais il est une destinée fatale, à laquelle n'a pu échapper Napoléon, pendant sa domination. Trop facile à croire aux protestations et à la conversion de certains hommes, il a eu le malheur d'employer une tourbe d'intrigans de toutes les classes, qui non contens d'avoir créé eux-mêmes, par leurs malversations, tous les motifs de reproche qu'ils allèguent contre le gouvernement impérial, et d'avoir trahi celui qui avait eu le tort de les préférer à des hommes probes, se sont mis au nombre de ses plus ardens détracteurs.

La paix de Presbourg, et la marche d'une armée française dans l'Italie méridionale, rendaient inutiles les services des divisions de gardes nationales réunies ; un décret 10 janvier 1806 les licencia et les renvoya dans leurs foyers. Deux jours après, le prince Eugène quitta Padoue pour se rendre à Munich, où il était appelé par l'empereur Napoléon.

La paix de Presbourg avait érigé les électorats de Wurtemberg et de Bavière en royaumes, et avait donné le Tyrol à ce dernier. Napoléon songea à profiter de cette circonstance, pour resserrer les liens qui devaient unir le nouveau possesseur du Tyrol avec le royaume d'Italie. En effet, chacun d'eux flanquait son voisin et le défendait des agressions de l'Autriche, de sorte qu'il semblait que ces deux états nouveaux devaient toujours rester dans le même intérêt politique. Dès son retour à Munich, l'empereur Napoléon conclut donc le mariage du prince Eugène, que tout annonçait alors devoir être son successeur au trône d'Italie, avec la princesse Auguste Amélie, fille du roi de Bavière; et, afin de ne laisser aucun doute sur ses intentions, en faisant cette alliance, deux jours après la cérémonie, il adopta le prince Eugène, et lui donna le nom d'*Eugène Napoléon de France*. L'acte de cette adoption fut proclamé à Milan, et un décret, du 30 mars, détermina que l'héritier présomptif de la couronne d'Italie porterait le titre de prince de Venise.

Appelé à Munich par l'empereur Napoléon, le prince Eugène quitta Padoue le 10 janvier; son mariage fut célébré le 14, et les noces se firent avec magnificence et au milieu de l'allégresse du peuple bavarois. L'invasion des Autrichiens dans ce pays, et les propositions insultantes

qui l'avaient précédée, avaient porté au plus haut degré la haine héréditaire des Bavarois, contre les Autrichiens. Napoléon avait été leur vengeur, et la paix de Presbourg, en même temps qu'elle abaissait l'Autriche, élevait la Bavière, et la plaçait dans un état où elle pourrait mieux faire respecter son indépendance. L'enthousiasme des Bavarois était au comble, et il se reporta, par les expressions les plus vives, sur les solennités qui suivirent le mariage de leur princesse.

Peu de jours après leur union, la nouvelle vice-reine et son époux quittèrent Munich, et vinrent en Italie. Un décret impérial, du 19 janvier, ayant nommé le prince Eugène gouverneur général des provinces vénitiennes, jusqu'à leur réunion au royaume, les deux époux se rendirent d'abord à Venise, où ils arrivèrent le 3 février. Cette ville avait été remise, le 19 janvier, aux autorités françaises. Les six années qu'elle avait passées sous la domination autrichienne avaient été pour elle six années d'oppression. La police farouche, minutieuse et arbitraire de l'inquisition d'état, avait été soigneusement conservée par un gouvernement despote et inquisitorial; met les patriciens mêmes, que les égards dus aux souverains de l'état, mettaient souvent à l'abri de la vieille inquisition, étaient, à l'égal des plébéiens, courbés sous le joug de la nouvelle. Les fêtes, les divertissemens publics, par lesquels le sénat véni-

tien cherchait à faire illusion au peuple sur son esclavage, avaient disparu. Cette portion de liberté d'action et même de paroles, que le sénat laissait souvent approcher de la licence, lorsqu'elle ne s'attaquait pas aux actes et aux principes de l'état, avait cessé d'exister sous un gouvernement méticuleux, assez borné dans ses vues, et qui ne veut que des machines silencieuses, des automates comme ses propres sujets. Le commerce ne pouvait pas exister sous la domination de l'Autriche, qui ne sera jamais ni commerçante ni maritime, et qui préférait l'entrepôt de Trieste, plus voisin de l'Allemagne, au port de Venise, fait pour dominer l'Adriatique. L'arsenal tombait en ruine, et les vaisseaux qui y étaient restés y pourissaient. Les canaux intérieurs même se comblaient, faute de curage, par l'ineptie des autorités autrichiennes, et la basse lésine du gouvernement [1]. L'expulsion des Autrichiens de Venise parut aux Vénitiens le jour de leur résurrection. L'enthousiasme fut tel, que, dès que les troupes françaises qui devaient en pren-

[1] On croirait difficillement que la ville de Venise ayant obtenu, en 1801, l'envoi au conseil aulique d'une demande de 60,000 francs, pour les réparations du littoral contre les entreprises de la grosse mer, une commission fut envoyée, six mois après, de Vienne pour une nouvelle visite et une nouvelle estimation. Le dommage s'était augmenté, comme de raison, pendant l'hiver, et

dre possession, débarquèrent sur la place Saint-Marc, non-seulement des acclamations unanimes les accueillirent, malgré la présence des Autrichiens, mais que le peuple, avant le départ de ces derniers, abattit lui-même le pavillon autrichien des deux colonnes et le remplaça par le pavillon italien. L'arrivée du vice-roi et de la vice-reine, au milieu de l'allégresse générale, la porta à son comble, et leur réception offrit tout ce qui pouvait flatter leur cœur, en même temps que sa magnificence excita une juste admiration.

Après avoir passé quelques jours à Venise, le prince et la princesse se rendirent à Milan, où ils firent leur entrée le 13 février. L'adoption du prince Eugène et son mariage avec une princesse de sang royal, avaient fait naître, chez les Italiens, l'espoir qu'il monterait un jour sur le trône d'Italie, soit par l'abdication de Napoléon, si elle avait lieu à l'époque de la paix générale, soit après sa mort. Ainsi devait être accompli le plus cher, et on doit le dire, le plus légitime de leurs vœux : celui de former un état indépendant, et d'entrer, pour leur propre compte, dans la

la nouvelle estimation fut supérieure à la première. Envoi d'une seconde commission pour le même objet; et le dommage allant toujours en croissant, des commissions se succédèrent jusqu'en 1805, sans rien faire; enfin, après notre entrée, le travail se fit, et il en coûta plus de 600,000 francs pour mettre le littoral à l'abri.

grande fédération européenne. La réception des deux illustres époux, dans la capitale du royaume, se ressentit de cette douce et brillante illusion. Les hommages qu'on leur rendit étaient aussi vifs que sincères; c'étaient ceux qu'on adressait aux futurs souverains de l'Italie, libre et régénérée. Mais si, dans ce premier moment, l'intérêt national et l'amour de la patrie furent un des plus puissans mobiles des témoignages de l'allégresse publique, qui les entourait, ils ne tardèrent pas à mériter par eux-mêmes le respect et l'attachement des peuples. Le vice-roi, par son administration sage et humaine; la vice-reine, par elle-même. La beauté et les grâces, qui fixaient les regards sur elle seule, au milieu de sa cour, était le moindre de ses titres à l'admiration générale. Son aménité et sa douceur inaltérable; sa rare modestie, qualité si touchante lorsqu'elle orne la grandeur; sa bienfaisante humanité; les vertus dont elle était un si pur modèle : tout en elle commandait l'amour et le respect. Quelqu'un a dit que pour trouver une tache dans sa vie, il aurait fallu l'inventer. Hâtons-nous d'ajouter que jusqu'à ce jour, dans un temps aussi fécond en défections, en trahisons et en ingratitude, où pullulent les recueils alphabétiques de calomnies, sous le titre de biographies, personne ne l'a osé. Aujourd'hui sa mémoire est aussi chère en Italie, que lorsqu'elle y était assise sur les pre-

mières marches du trône. En perdant l'espérance de l'y voir assise, les Italiens n'ont pas perdu les sentimens de vénération et de gratitude qu'elle a si bien mérités.

Dès son arrivée à Vérone, le prince Eugène avait, par un décret du 29 janvier, organisé l'administration des provinces vénitiennes. Quoique cette organisation ne fût que provisoire, il lui donna cependant une forme analogue à celle des départemens du royaume. Il les divisa en neuf provinces, savoir : le Dogado, le Padouan; le Vicentin, y compris Bassano; le Véronais, à la gauche de l'Adige; le Bellunais, avec Feltre et Cadore; la Marche trévisane, le Frioul, l'Istrie, et la Dalmatie. Chaque province eut un gouverneur civil, dont les attributions étaient celles de préfet, mais qui, au lieu de correspondre avec les ministres du royaume d'Italie, s'adressait directement au vice-roi. Trente-quatre magistrats de district, remplissaient, sous les gouverneurs civils, les fonctions de vice-préfets. Toutes les dispositions de la constitution de Lyon, les statuts organiques et toutes les lois et les décrets qui régissaient le royaume d'Italie, furent appliqués à ces provinces. L'adoption du code Napoléon, qui devait dater du 1er. avril, pour le royaume d'Italie, y eut lieu à la même époque.

A peine l'organisation de ces provinces était-

elle achevée, et l'administration mise sur un pied régulier, qu'un décret impérial, du 21 mars, prononça leur réunion au royaume d'Italie. Douze titres de duchés y furent créés en même temps, c'étaient *Dalmatie*, *Istrie*, *Frioul*, *Trévise*, *Bellune*, *Feltre*, *Cadore*, *Conegliano*, *Bassano*, *Vicence*, *Padoue et Rovigo*. Nous nous sommes servis du mot *titre*, en place de celui de *fief*, qu'on a mal à propos employé en désignant cette création. Elle n'avait, en effet, rien de commun avec les odieuses créations de la féodalité. Les ducs de Bassano, Vicence, etc., n'avaient pas plus de pouvoir, ni de prérogatives, dans les provinces dont ils portaient le nom, que les rois de Sardaigne n'en ont en Chypre ou à Jérusalem, dont ils s'attribuent la couronne avec tant de bonhomie. La dotation des titulaires de ces duchés fut fixée au capital de quarante millions, qui devaient être prélevés sur la vente des biens des commanderies de Malte.

Un petit nombre de frondeurs, parmi lesquels les plus ardens étaient même quelques intrigans, venus de Paris pour faire fortune en Italie, censurèrent vivement les dotations. Ils auraient voulu, dirent-ils, qu'elles fussent attribués à des italiens et non pas à des *étrangers*. Ce prétexte pouvait paraître spécieux, mais ce n'était qu'un prétexte, mis en avant par la coterie de Melzi et des fédéralistes de 1802, avec lesquels s'étaient

ligués les *jacobins* du système pontifical, les disciples de Loyola. D'abord, pour autoriser une prétention semblable, il aurait fallu que le royaume d'Italie, créé par la France, eût quelques droits sur les provinces qu'on lui donnait. Or, quel droit pouvaient avoir les ci-devant sujets de l'Autriche, du Pape, du Piémont, sur un pays qui avait appartenu aux Vénitiens? Ensuite il aurait fallu que les armes italiennes eussent assez concouru à sa conquête, pour en revendiquer les récompenses. Or la France avait seule fait cette conquête : elle la cédait en pur don, et ceux qui reçoivent gratuitement ne peuvent sans impudence exiger plus qu'on leur ne donne. Quel sang avait été versé en 1797 et en 1805, pour conquérir les provinces à la gauche de l'Adige? Et quels généraux avaient figuré avec les lauriers de la victoire? En 1797, aucun corps italien ne passa même l'Adige avec l'armée française. En 1805, le seul officier supérieur italien, qui fut employé à l'armée française d'Italie, était l'auteur, français lui-même. Avant d'exiger des récompenses il fallait donc que les généraux italiens attendissent de les avoir méritées; et ils n'avaient ni assez de services, ni assez de pratique de la guerre pour cela. Il était naturel que, dans la formation et l'augmentation rapide de l'armée italienne, leur avancement ait marché un peu vite. Mais ils avaient crû, on peut le dire,

comme des champignons. Les Pino, les Lecchi, les Peyri, les Polfranceschi, etc., étaient généraux avant d'avoir commandé des troupes, ni vu tirer un coup de fusil. Le vice-roi ne put donc pas être embarrassé, comme l'ont prétendu quelques écrivassiers, pour annoncer cette disposition aux peuples du royaume d'Italie, qui devaient s'estimer heureux de recevoir un accroissement de puissance, et au conseil d'état, dont les membres avaient trop le sentiment des véritables convenances, pour témoigner un mécontentement qui aurait été de leur part un acte d'extravagance.

Le 1er. mai fut le jour fixé pour proclamer la réunion. Dès le matin une salve d'artillerie annonça, dans chaque ville des nouveaux départemens, la fête qui se célébrait. A neuf heures la proclamation du vice-roi, au sujet de la réunion, fut publiée par les gouverneurs ou magistrats civils. Suivit un *Te Deum*, dans l'église principale de chaque lieu. Au sortir de cette cérémonie, toutes les autorités constituées prêtèrent le serment de fidélité, entre les mains des magistrats civils, et le signèrent sur un registre ouvert à cet effet. Le soir une nouvelle salve d'artillerie et une illumination clorent la fête.

La Dalmatie seule conserva son ancienne organisation, et fut gouvernée comme au temps des Vénitiens, par un provéditeur général. Le Véronais, à la gauche de l'Adige, fut réuni au

département de l'Adige. Les autres provinces formèrent les départemens dont le nom et la population sont compris dans l'état suivant. Le pays de Massa-Carrara et le canton de Garfagnana, tous deux au delà des Apennins, furent réunis à la principauté de Lucques; mais en récompense la principauté de Guastalla fut acquise par le royaume, de la princesse de Lucques, à qui elle avait été donnée.

Le royaume d'Italie se trouva alors composé comme il suit :

DÉPARTEMENS.	CHEFS-LIEUX.	POPULATION.
1. Adda.	Sondrio.	81,000
2. Adige. . . .	Vérone.	285,000
3. Adriatico . .	Venise.	313,500
4. Agogna. . . .	Novarre.	328,500
5. Alto-Pò. . . .	Cremone.	335,000
6. Basso-Pò. . .	Ferrare.	225,000
7. Bacchiglione..	Vicence.	310,000
8. Brenta. . . .	Padoue.	270,000
9. Crostolo. . . .	Reggio.	169,000
10. Lario.	Come.	283,000
11. Mella.	Brescia.	304,000
12. Mincio. . . .	Mantoue.	218,000
13. Olona.	Milan.	533,000
14. Panaro. . . .	Modène.	166,000
15. Passeriano. . .	Udine.	269,000
16. Piave.	Bellune.	125,000
17. Reno.	Bologne.	399,000
18. Rubicone. . .	Rimini.	277,000
19. Serio.	Bergame.	291,000
20. Tagliamento..	Trévise.	295,000
21. Istrie.	Capo-d'Istria. . .	245,000
22. Dalmatie. . .	Zara.	220,000
	TOTAL. . . .	5,742,000

La paix de Presbourg ayant terminé la seule guerre qui se fît sur le continent, le prince Eugène put s'appliquer à l'administration intérieure du royaume, à l'organisation et au complétement de l'armée. D'après les ordres donnés par l'empereur Napoléon, dès 1805, on augmentait et on complétait les fortifications de Mantoue. Peschiera, point d'appui de la gauche d'une armée, établie sur la ligne du Mincio, avait le défaut d'être dominée par les hauteurs qui l'entourent; un système d'ouvrages extérieurs fut tracé sur ces hauteurs, pour former une enceinte extérieure, que rien ne pût dominer. La Rocca d'Anfo, clef de la vallée de Chièse, par où un ennemi pouvait pénétrer du Tyrol en Italie, fut également agrandie par des ouvrages extérieurs, qui achevèrent de fermer le passage. La réunion de provinces vénitiennes avait donné au royaume d'Italie deux forteresses, Palma-Nova et Osopo. La première, destinée à devenir la place d'armes des opérations d'une armée sur l'Isonzo, avait un système de fortifications bien entendu, mais mal garni d'ouvrages extérieurs et à fossés secs. On compléta les premiers, et un système d'inondation fut établi, pour donner de l'eau aux fossés. Osopo n'était qu'un fort, mais que sa position sur une croupe isolée et escarpée rend d'une défense facile. On destina ce fort à servir de place d'armes, pour les opérations d'une armée qui se

dirigerait vers la Carinthie. En conséquence on y ajouta quelques ouvrages extérieurs, on y creusa, dans le roc, de vastes magasins, et un camp retranché, pour dix mille hommes, fut tracé sous la protection du canon.

Un des soins administratifs de Melzi, pendant sa vice-présidence, avait été d'établir la censure. Se trouvant naturellement sous sa main, par l'absence du président, elle le servait dans ses projets, en empêchant toute publication qui pût leur être contraire. Un décret du prince Eugène, du 17 juillet, supprima la censure préalable, et n'assujettit les auteurs et les journalistes qu'au dépôt de quatre exemplaires au ministère de l'intérieur. Une commission de surveillance, composée de trois membres, était chargée d'examiner les ouvrages qui avaient été publiés, et de déférer aux tribunaux ceux qui se rendraient coupables; contre les lois du royaume.

La situation de quelques provinces, surtout celles de Padoue, Venise, Ferrare, le Polesine et une partie du Bolognais, exigeait une surveillance particulière et une meilleure organisation des cours d'eau. L'Adige, le Pô et ses différentes branches, étaient tellement élevés par les atterrissemens qu'entraînaient les grandes crues, que le fond de leur lit était, dans les provinces inférieures, au-dessus du niveau des terrains voisins, et que la masse d'eau portait en entier sur les

digues. Le Réno était sujet à des débordemens si violens, que les eaux, ne pouvant s'écouler assez vite dans le Pô, ravageaient tout le pays, à son embouchure; il fallait diriger son cours, de manière à amortir le choc et diviser la masse d'eau. Il n'existait pour ces travaux, point de corps des ponts et chaussées, dans le royaume. Un premier décret du 23 juillet, le créa et en nomma les six inspecteurs généraux; un second décret du 20 août, nomma douze ingénieurs en chef pour les départemens et deux pour les travaux extraordinaires. Les premiers travaux du corps des ponts et chaussées reçurent bientôt une direction. Ce fut la réparation ou la construction de diverses routes, particulièrement celle de Ferrare à Padoue et à Fusine et celle de Bellune à Cadore; le creusement du canal et du port de Malamocco, à Venise; le dessèchement des marais entre Vérone et Ronco; le creusement d'un canal entre celui d'Este et l'Adige.

L'armée fut augmentée d'un cinquième régiment de ligne, d'un troisième d'infanterie légère, complétés à cinq bataillons, et d'un régiment d'artillerie à cheval. Elle comptait déjà trois régimens de chasseurs à cheval et deux de dragons. Un décret royal, du 24 mai, ordonna la formation à Zara et à Spalatro, d'un régiment dalmate, de quatre bataillons, et celle d'un bataillon d'Istrie à Parenzo; une cinquième compagnie

de gardes d'honneur, dite de Venise, fut ajoutée à la garde royale.

La guerre qui éclata cette année entre la France et la Prusse, à laquelle se joignit la Russie, ne troubla point le royaume d'Italie, qui n'y prit presqu'aucune part. La division Lecchi était rentrée de la Pouille. Le royaume d'Italie n'eut donc de troupes combattantes que la division Teulié, qui se trouvait à la grande armée, et un bataillon de vélites de la garde, qui fut envoyé en Dalmatie, pour prendre part à une expédition contre les bouches de Cattaro. Cette ancienne possession de Venise devait être remise à la France, d'après le traité de Presbourg, et faire partie du royaume d'Italie. Mais le commandant autrichien, par les ordres secrets de son gouvernement, avait appelé les Russes de Corfou, et leur avait livré la place et les forts qui défendent la rade. Les Russes, se voyant menacés par les Français, appelèrent les Monténégrins à leur aide, et s'avancèrent même jusques devant Raguse. Ils furent battus à leur arrivée devant cette place et obligés d'en lever le siége. Un second combat leur enleva le port de Castel-Novo et les resserra à Cattaro. Mais cette place était très-forte, et la guerre se soutint sur ce point jusqu'à la paix de Tilsitt. Le bataillon de vélites italien se distingua dans cette petite guerre et surtout au combat de Castel-Novo,

où il enfonça et prit un bataillon de grenadiers russes.

La conquête du royaume de Naples avait été faite sans résistance, et le nouveau roi, Joseph, frère de Napoléon, en était tranquillement en possession. Les menaces de débarquement, des Anglais et des Russes, ne pouvaient produire aucun effet bien dangereux, tant qu'ils seraient réduits à descendre dans la Pouille ou dans la Calabre. Mais les intrigues de la cour de Rome, qui avaient recommencé avec une nouvelle force, à l'époque de la coalition de 1805, avaient pris un caractère hostile, qu'aggravait encore le refus obstiné du pape, d'entrer dans la confédération italienne, et de fermer ses ports aux coalisés. L'accueil fait par le clergé romain aux Turcs, en 1799, prouvait assez que le cabinet du Vatican n'hésiterait pas à se liguer avec des hérétiques Anglais ou Russes, contre les catholiques, s'il pouvait en attendre quelque avantage temporel. En effet, les agens de la coalition parcouraient le pays ouvertement, et l'assassinat de nos soldats isolés était organisé, presque publiquement, depuis Pesaro jusqu'à Fermo. En 1805, Napoléon avait demandé au pape, ou qu'il fermât ses ports aux coalisés, ou qu'il reçût garnison française dans Ancône. Ayant été refusé, et voyant que les désastres de l'Autriche et la paix de Presbourg n'avaient pas rendu à la raison un

gouvernement qui se croyait encore aux temps de Grégoire VII, il fit occuper Ancône le 10 juin 1806.

Cette place fit partie du commandement de l'armée d'Italie, et passa sous les ordres du prince Eugène, qui s'occupa de la mettre en état de défense. Les stations navales des Russes et des Anglais, qui infestaient l'Adriatique, rendaient nécessaire l'occupation d'un port comme celui d'Ancône, dont la prise par les ennemis, dans l'état politique actuel des États romains, pouvait devenir dangereuse à l'armée de Naples. Mais le soin qu'il dut porter de ce côté ne fit point oublier au prince Eugène la ville de Venise, l'arsenal principal maritime du royaume d'Italie, et qu'il importait de relever de l'abaissement où l'avaient tenue les Autrichiens, et de rendre à sa destination naturelle. Outre les travaux considérables qui y avaient été ordonnés, et qui avaient pour but d'approfondir et de défendre les canaux des lagunes, et de rétablir l'arsenal, le port avait été déclaré franc, même pour les nations en guerre, à l'exception des seuls Anglais. Ceux-ci, par leur blocus maritime, dicté par l'esprit de piraterie qui distingue tous leurs actes de navigation, s'étaient mis eux-mêmes hors de la loi commune. Ils n'étaient plus Européens, mais seulement Anglais. Dans l'été de 1806, le prince revint une seconde fois à Venise, pour vi-

siter et activer les travaux de l'arsenal, et la construction de la flottille de défense des lagunes.

L'université de Padoue, conservée par un décret royal, forma la troisième du royaume, et reçut la même organisation que celles de Pavie et de Bologne. La ville de Venise eut un Mont-de-Piété établi comme celui de Milan.

Pendant que la fusion des provinces vénitiennes dans le royaume d'Italie s'achevait ainsi, par la communauté des institutions, il pensa éclater des troubles dans un des nouveaux départemens, et précisément dans celui du Passeriano, dont la population laborieuse et tranquille paraissait la moins disposée à se révolter. Loin d'avoir jamais témoigné le moindre éloignement pour le nouvel ordre de choses, dès 1797, les habitans s'étaient prononcés hautement en faveur d'une république italienne. Le défaut de bien s'entendre, et la dureté imprudente qui caractérise trop souvent les agens subalternes, furent la cause de ce trouble, qui, au reste, dura peu.

Dans le courant d'octobre, la loi sur la conscription avait été appliquée aux nouveaux départemens, et la levée de leur contingent ordonnée pour 1806. Le préfet du Passeriano était un homme bien intentionné, mais qui alors ne sut pas réfléchir qu'il était dans un pays neuf, et qui n'était point accoutumé à des levées autres que des enrôlemens volontaires. Au lieu de mander

les maires, et de s'entendre avec eux, il se contenta d'ordonner. Le district montagneux, qui est à la droite du Tagliamento, s'étant refusé à la conscription, il y envoya la gendarmerie, comme moyen de persuasion. Le peuple bon, mais ignorant et un peu fanatique, de ces montagnes, était travaillé par un clergé qui n'était pas beaucoup plus instruit que les paysans, mais qui en était d'autant plus soumis à Rome. Les prêtres firent croire aux paysans que les conscrits étaient destinés à être envoyés hors de l'Italie, au milieu des hérétiques et des athées, qui leur ôteraient leur religion. Ils seraient ainsi perdus pour leurs familles, et damnés à jamais. La présence des gendarmes augmenta l'irritation, comme le font ordinairement les mesures coërcitives employées mal à propos.

Le vice-roi, ayant appris ce qui se passait, se décida à y envoyer un officier supérieur, pour ramener l'ordre et faire exécuter la loi. Il jeta les yeux sur l'auteur, qui eut en même temps la mission de surveiller et de réorganiser les travaux d'Osopo, et de tâcher de savoir quels étaient les mouvemens des Autrichiens sur les frontières d'Italie. L'auteur, arrivé à Osopo, ne tarda pas à reconnaître la véritable cause de l'agitation qui régnait dans le Haut-Frioul. Il fit retirer la gendarmerie, fit relâcher les individus arrêtés, et, ayant parcouru les communes insurgées, il les

ramena par la persuasion et *par les sentimens patriotiques*. Quinze jours après, tous les conscrits étaient au dépôt d'Udine, où ils se rendirent joyeusement, sans gendarmes, et conduits par leurs officiers municipaux.

La guerre avait passé de la Prusse dans la Pologne, où la Russie se présentait avec toutes ses forces, pour défendre ou venger son alliée. Aidée par les subsides de l'Angleterre, cette puissance était capable de prolonger long-temps la lutte. La Suède inquiétait, autant que ses forces pouvaient le permettre, les derrières de la grande armée. L'Espagne, ébranlée par les intrigues anglaises, avait paru un instant chancelante. C'était un beau moment pour l'Autriche, pour se relever et s'indemniser de ses pertes passées. Elle parut en effet en avoir la volonté, et tandis que d'un côté elle négociait au camp de Napoléon, et offrait une médiation qu'elle aurait, selon son habitude, fait acheter chèrement; de l'autre elle se préparait à la guerre sur les frontières d'Italie. L'auteur de la vie de Napoléon, écrite par lui-même [1], lui fait dire, qu'il craignait que l'Autriche n'envoyât 150 *mille médiateurs sur l'Elbe*. C'est une erreur; l'Autriche n'avait rien à gagner de ce côté, et elle n'abandonne pas ses intérêts pour le plaisir de servir ses alliés. L'auteur,

[1] Tome II, page 369.

chargé de recueillir des renseignemens exacts sur les mouvemens militaires, qui avaient lieu en Autriche, en rendit compte au prince vice-roi, vers la fin de décembre, dans un rapport dont l'extrait suit :

« L'Autriche a publié et fait afficher un licenciement très-étendu, et qui réduirait son armée au-dessous du pied de paix ; elle a officiellement annoncé un recrutement qui ne devrait servir qu'à compléter l'état de paix Mais il résulte des rapports et des états de détail les plus exacts, qu'elle a licencié moins de 4000 soldats, et qu'elle en lève plus de 45,000. La police exerce la plus sévère surveillance sur tous les voyageurs, allant ou venant de France et d'Italie; les routes de Vienne à Gratz et Klagenfurt leur sont interdites. Un corps d'armée doit être réuni dans les environs de ces deux places. Depuis le 15 décembre, Ponteba est occupé par un détachement de cavalerie, appartenant à l'avant-garde du corps de droite, qui est échelonné entre Ponteba et Villach. Les troupes et le train d'artillerie voyagent avec des précautions extraordinaires. On les fait marcher de nuit; au point du jour les soldats sont cantonnés dans des villages à côté de la route, et l'artillerie enfermée dans des granges, etc. » Mais l'Autriche tergiversa, et, ne se croyant pas assez soutenue par la Russie, avec laquelle elle craignit

que Napoléon ne pût s'accommoder à ses dépens, elle ne fit que des démonstrations. D'un autre côté, non-seulement les corps français qui se trouvaient en Italie furent portés au complet, mais une conscription de 9000 hommes ayant été levée dans le royaume d'Italie, en janvier 1807, le prince Eugène se hâta de compléter également l'armée italienne.

Dès la fin de 1806, une nouvelle guerre qui s'était allumée entre la Russie et la Turquie, était venue compliquer la situation politique de l'Europe. Quoique le royaume d'Italie n'y ait pris part que par l'envoi d'un petit nombre de soldats et d'officiers, nous nous voyons forcé de nous en occuper, afin de relever une grave erreur dans laquelle est tombé l'auteur de l'ouvrage que nous avons cité ci-dessus [1], sans doute trompé par des notices erronées ou plutôt fausses. Il rapporte textuellement deux lettres, qui doivent avoir été écrites par ordre de Napoléon au général Marmont, qui commandait un petit corps en Dalmatie. Il résulte de la première que le général Marmont a dû envoyer cinq officiers du génie et cinq d'artillerie à Constantinople; adresser vingt à trente officiers d'état major ou de troupes aux pachas de Bosnie et de Bulgarie [2]; correspondre avec l'ambassadeur de France en

[1] Tome II, pag. 346 à 349, et page 378 à 380.

[2] Il n'y a point de pacha de Bulgarie.

Turquie; et enfin que Napoléon n'était pas éloigné de l'envoyer lui-même avec 25,000 hommes sur Widin. D'après la seconde, le général Marmont aurait été autorisé à faire passer jusqu'à 5000 hommes de troupes en Turquie, y compris 600 canonniers, qu'il devait envoyer sur-le-champ à Constantinople; il lui était ordonné de faire payer 200,000 francs à l'ambassadeur Sébastiani.

Le seul exposé des faits fera voir que ces deux pièces sont supposées, et que l'auteur qui les cite s'est trompé en les croyant authentiques. A cette époque, le général Marmont commandait en Dalmatie un petit corps de troupes, qui ne s'élevait pas à 10,000 hommes, tout compris. Le prince Eugène commandait l'armée d'Italie. La Dalmatie appartenait au royaume d'Italie; elle avait pour provéditeur le conseiller d'état italien Dandolo, et, quelque importance que le général Marmont voulût se donner, il était forcé de se limiter au commandement de ses troupes, et ne pouvait se mêler en rien de l'administration civile. Outre qu'il est ridicule de penser que l'empereur, qui avait le prince Eugène pour son lieutenant dans ce pays, ait adressé des ordres de cette importance à un général inférieur; comment le général Marmont aurait-il pu les exécuter et user de la latitude que lui donnait l'empereur? Comment pouvait-il envoyer à Constantinople 5000 hommes, sur moins de 10,000 qu'il

avait, et cela en présence des Russes à Cattaro? Où prendre les 25,000 hommes qui devaient aller à Widin, en traversant la Servie, occupée par l'ennemi, et lorsque la Porte recevait mal volontiers de petits détachemens? Où les 600 canonniers, sur environ 300, qui étaient en Dalmatie, et les officiers d'état major par trentaine, dans deux divisions? Napoléon, qui savait que non-seulement la Dalmatie ne rendait presque rien, mais que le général Marmont ne pouvait pas disposer de ce peu, ne lui a certainement pas donné l'ordre d'envoyer 200,000 francs à l'ambassadeur Sébastiani.

La vérité est que cinq compagnies d'artillerie et plusieurs officiers d'état major, parmi lesquels le général Sorbier, aide de camp du prince Eugène, furent envoyés à Constantinople; qu'un détachement d'artillerie et d'infanterie fut dirigé à Janina. Mais tout cela se fit par ordre du prinee Eugène. Ce fut également le prince qui chargea l'auteur de négocier avec les beys de l'Erzegovine, pour qu'ils joignissent leurs troupes à celles du général Marmont, contre les Russes et les Monténégrins; d'engager le pacha de Scutari à attaquer lui-même Cattaro et le Montenegro; de diriger l'expédition que le pacha de Janina voulait faire contre Saint-Maure, et qui était regardée comme une diversion avantageuse et capable de détourner les Russes d'un débarquement

en Italie. L'auteur dépendait si peu du général Marmont, pour sa mission, qu'il lui était défendu de communiquer les ordres à qui que ce fût, excepté au général Lauriston, à Raguse, de qui il devait recevoir ses dernières instructions.

Ce fut cette année que l'Angleterre, ayant complété la ruine des marines européennes, par l'infâme agression de Copenhague, et la destruction de la flotte danoise, acheva de consolider le système du monopole qu'elle voulait exercer sur le commerce du monde connu. Avec un peuple incapable d'aucun sentiment d'équité et de générosité dans ses transactions, ce monopole devait amener l'asservissement et la ruine de toutes les nations. Il fallait, pour recréer la marine des grands états du continent, une longue paix, qu'il n'était pas possible d'espérer de l'Angleterre. Il n'y avait donc, dans l'état actuel des choses, d'autre remède à opposer à ce mal imminent, qu'un système qui, en forçant l'industrie continentale à se déployer et à se suffire, surtout en objets manufacturés, en arrachât le monopole aux Anglais, et le leur arrachât pour toujours. Telle fut l'idée qui amena Napoléon au système continental, dont le prélude fut le décret de Berlin, du 21 novembre 1806, qui déclarait les îles britanniques en état de blocus. C'était le plus sûr moyen de forcer l'Angleterre à la paix, ou de la mettre hors d'état de continuer la guerre, en ta-

tissant les sources de sa prospérité. L'événement a prouvé la justesse des vues de Napoléon; l'industrie manufacturière s'est établie en Europe, et, malgré les efforts que quelques gouvernemens, lâchement vendus à l'Angleterre, ont faits pour en entraver le développement, elle se soutient avec un succès qui désespère les Anglais. Le 1er. janvier 1816, a été le plus haut point de la prospérité de l'Angleterre; depuis lors elle ne fait que déchoir, quoique lentement, parce qu'elle a encore trop d'auxiliaires dans quelques ministères européens. Dès 1807, tous les hommes éclairés et raisonnables, avaient applaudi à une mesure, qui, au prix de quelques privations qui devaient diminuer de jour en jour, assurait pour l'avenir la prospérité des nations continentales. On a cependant beaucoup crié contre ce système; on en a même fait un crime à Napoléon, quoiqu'on l'ait regretté après qu'il n'exista plus : et ce sont les négocians qui ont le plus crié. Il ne faut pas s'en étonner. Le commerce, en général, en habituant l'homme à l'avidité du gain, non-seulement lui fait dépasser souvent les limites de la délicatesse et de la bonne foi, pour y atteindre; mais il lui donne un caractère égoïste et sordide. Le négociant devient trop cosmopolite par ses liaisons et ses intérêts, pour ne pas presque cesser d'être citoyen. Gagner et gagner sans interruption, est son seul vœu; et la prospérité future, qui ne rem-

plit pas ses coffres-forts, lui est indifférente, s'il n'y perd rien, et lui devient odieuse, si, pour y parvenir, il faut sacrifier une partie du bénéfice présent.

Dès le 10 décembre 1806, les mesures ordonnées par Napoléon, reçurent leur exécution en Italie. Un décret du prince Eugène, ordonna dans tout le royaume la saisie des marchandises anglaises et l'arrestation des Anglais, sans distinction, qui s'y trouvaient.

Le code Napoléon était en vigueur dans le royaume, et l'organisation judiciaire y fut complétée par le décret du 18 décembre, qui fixa la circonscription des tribunaux d'appel, de la manière suivante :

Milan... Départemens de l'Adda, l'Agogna, l'Alto-Po, il Lario, l'Olona.

Venise.. *Idem*, de l'Adriatico, il Bacchiglione, la Brenta, l'Istrie, le Passeriano, la Piave et le Tagliamento.

Bologne. *Idem*, il Basso-Po, il Crostolo, il Tanaro, il Reno, il Rubicone.

Brescia. *Idem*, de l'Adige, il Mella, il Mincio, il Serio.

L'an 1807 fut encore, pour le royaume d'Italie, une année de paix et de tranquillité, dont le prince Eugène profita pour achever d'organiser et de consolider l'administration intérieure, par des institutions que réclamaient les besoins

des peuples. Dans ce nombre, nous remarquerons les suivantes : la création, le 9 janvier, d'une école centrale des Ponts et Chaussées, et le 9 février, d'une école pour les Sourds-Muets; l'établissement, par un décret du 1er. avril, de huit lycées; la création d'un conservatoire de musique à Milan, et d'une Commission d'embellissement pour cette ville et pour celle de Venise.

La Dalmatie, province pauvre et dont les Vénitiens se contentaient de tirer des soldats et des matelots, avait besoin de voir créer ou relever ses ressources intérieures, et an commerce que la Turquie voisine offrait, avec avantage. La culture du tabac y fut permise et encouragée; des foires franches furent établies à Spalatro, à Sebenico, à Macarsca et à Zara. Nous avons vu que cette province avait été soumise à une administration particulière, adaptée à l'état de sa civilisation; sous les Vénitiens elle n'avait eu de lois que les us et coutumes, et le caprice du provéditeur. Elle reçut un règlement d'administration judiciaire, qui aplanit les difficultés que pouvait présenter l'exécution des lois du royaume.

Les intrigues de la cour de Rome s'étendaient jusque dans le royaume d'Italie, où des confréries de toutes les couleurs et de toutes les dénominations étaient devenues des espèces de clubs de fanatisme et de révolte. Il était urgent d'y porter remède, et un décret, du 26 mai, supprima

toutes les confréries et congrégations religieuses, excepté celle du Saint-Sacrement. Il fut défendu à tout citoyen italien de s'associer à aucune société étrangère, et aux sociétés supprimées de s'assembler sous aucun prétexte. Les fabriques des églises furent seules exceptées de cette mesure.

Le Code pénal et les Codes de procédure de l'empire français furent mis en activité cette même année, et le projet du Code de commerce, soumis aux observations locales des tribunaux et des chambres de commerce, ne tarda pas à être adopté.

L'usure n'échappa pas à la surveillance répressive du gouvernement. Un décret, du 31 octobre, fixa l'intérêt de l'argent à cinq pour cent, en matière civile, et à 6 pour cent, dans le commerce. Le prêt à un intérêt plus fort, qualifié d'usure, devait être puni d'abord, par la réduction et la restitution de l'intérêt excédant, et, en cas de dol ou de fraude, par la prison.

La grossesse de la vice-reine, déclarée à la fin de 1806, avait fait naître au prince Eugène l'espoir d'obtenir un héritier de son nom et des espérances que lui donnaient l'estime et l'attachement de son père adoptif. Cette fois la fortune trompa en partie cette douce espérance. La vice-reine mit au monde, le 14 mars, une princesse, qui reçut le nom de Joséphine-Maximilienne-Eugénie.

Le traité de Tilsitt avait encore une fois rendu la paix à l'Europe. Napoléon, qu'une députation des notables du royaume était allée complimenter à Paris, avait promis à un de ses membres, le patriarche de Venise, de venir en Italie avant la fin de l'année, et bientôt en effet le prince Eugène en reçut l'avis. Il profita de l'intervalle entre cet avis et l'arrivée de l'empereur, pour poser la première pierre du magnifique arc de triomphe, qui devait marquer l'arrivée de la nouvelle route du Simplon, au forum Bonaparte. Tous les matériaux qui devaient composer et orner ce monument digne des beaux temps de Rome, et que les connaisseurs préfèrent à l'arc de Septime Sévère, étaient réunis dans des hangars sur le terrain, et Napoléon pouvait les voir prêts à être mis en œuvre. De l'autre côté du Forum, avait été construit un amphithéâtre capable de contenir plus de vingt mille spectateurs, et destiné à des courses de chars, à cheval et à pied. Les siéges en gazon, revêtus en pierre de taille, et garnis d'arbres, offraient aux spectateurs un ombrage aussi agréable que nécessaire. Le principal aquéduc, qui conduit les eaux du Seveso, sous les rues de Milan, avait reçu un déversement, au moyen duquel l'amphithéâtre pouvait être changé en naumachie.

Le 21 novembre, l'empereur Napoléon arriva à Milan, où arrivèrent également, peu de jours

après, le roi et la reine de Bavière. Napoléon ne resta que peu de jours à Milan; ayant convoqué les colléges électoraux pour le 10 décembre, il partit pour Venise, où il arriva le 28 novembre. C'était la première fois qu'il voyait cette ville, qu'il n'avait pas cru devoir visiter, lorsque la première paix avec l'Autriche l'obligeait à la sacrifier. Son entrée fut triomphale. Une corvette et sept bricks, et une nombreuse flottille de canonnières et de barques armées, construites par les soins du vice-roi, depuis la réunion des provinces vénitiennes, bordaient le canal de San-Secondo à Fusina. Une péote magnifique, aux armes de la ville, et gouvernée par les principaux gondoliers, reçut Napoléon à Fusina, et le conduisit à la place Saint-Marc. Le roi et la reine de Bavière, la princesse Charlotte de Bavière, la princesse de Lucques, le vice-roi, le grand-duc de Berg et le prince de Neufchâtel l'accompagnaient; toutes les autorités de la ville l'entouraient dans leurs gondoles.

Les jours que Napoléon passa à Venise, furent des jours de fêtes, où tous les divertissemens et les spectacles particuliers à Venise se succédèrent sans interruption. Un surtout était nouveau pour lui, c'était la course de gondoles, sur le grand canal, qui s'appelle *Regata*, et qui eut lieu avec toute la magnificence accoutumée du temps de la république de Venise. On lança également à

l'eau, en sa présence, une frégate et une corvette. Napoléon suivit à Venise sa coutume constante de tout visiter et de tout examiner, et de laisser des traces de son séjour, par des dispositions et des décrets favorables aux intérêts du pays.

Il fixa les bases de l'administration de la santé maritime; il assigna 100,000 francs pour les réparations du port de Lido, et 600,000 pour ouvrir une nouvelle sortie à l'arsenal, et diriger sur Malamocco un canal assez large et assez profond pour donner passage à un vaisseau de 74; il augmenta le revenu de la ville par diverses concessions; il destina l'île de Saint-Georges pour l'établissement du port franc, où les bâtimens étrangers pourraient entrer et sortir, sans être obligés de décharger. Il ne négligea pas l'embellissement et l'assainissement de la ville. L'île Saint-Christophe fut remise par le domaine à la ville, pour servir de cimetière général; des fonds furent assurés pour prolonger le quai des Esclavons; l'éclairage fut augmenté et mieux disposé; des promenades publiques durent être établies sur la rive de Saint-Joseph et à la Giudeca.

Napoléon, ayant quitté Venise dans les premiers jours de décembre, fut visiter Trévise, Palma-Nova, Udine et Osopo; le 14 il était à Mantoue, et le 15 à Milan. Dès le 17, il compléta les mesures du système continental par un

décret, qui déclarait de bonne prise tout bâtiment qui se serait laissé visiter par les croiseurs anglais.

Le même jour, la reine d'Étrurie et le jeune roi, son fils, vinrent à Milan, où ils devaient passer quelque temps, avant de se rendre en Espagne. Le traité conclu à Fontainebleau, le 27 octobre 1807, entre la France et l'Espagne, donnait la Toscane à la première puissance, contre des indemnités à recevoir en Portugal. La reine d'Étrurie, au reste, était une alliée infidèle de la France; livrée aux intrigues des agens de la coalition, elle avait voulu rompre dès 1805. Elle poussa même l'imprudence jusqu'à signer un décret de proscription, contre les Toscans désignés comme amis de la France. Heureusement pour elle, alors, que le chargé d'affaires de France détourna le coup. Il eut le courage de lacérer le décret en sa présence, en lui faisant observer qu'il la sauvait d'une perte certaine.

Les colléges électoraux étaient réunis et constitués dès le 14 décembre Le 20, Napoléon s'y rendit en séance royale. Il fit d'abord promulguer, dans les formes, le quatrième statut constitutionnel du 16 février 1806, qui déclarait l'adoption du prince Eugène, et le désignait, à défaut d'enfans mâles, légitimes et naturels, pour succéder à la couronne d'Italie. On promulgua ensuite le cinquième statut constitutionnel, qui

donnait à la consulte d'état le titre de sénat consultant; ordonnait qu'il serait composé au moins d'un membre par département; et ajoutait à ses attributions celle de présenter ses observations sur les besoins et les vœux de la nation. Dans cette même séance, furent publiés cinq décrets organiques, sous la même date : le premier donnait au prince Eugène le titre de prince de Venise, attribué à l'héritier présomptif de la couronne; le second portait la section législative du conseil d'état à dix-huit membres; le conseil des auditeurs à vingt, et lui adjoignait douze assistans; le troisième augmentait l'ordre de la couronne de fer de quinze dignitaires, cinquante commandeurs et trois cents chevaliers, et ajoutait à sa dotation un revenu de 200,000 francs, pris sur les domaines à la gauche de l'Adige; le quatrième donnait à la princesse Joséphine, fille du prince Eugène, le titre de princesse de Bologne; le cinquième donnait au vice-président Melzi le titre de duc de Lodi, et lui accordait une dotation à titre de majorat. L'ambitieux Melzi, que la goutte tenait depuis 1805, fut obligé de s'en débarrasser pour le moment, et reparut à la cour.

Environ un mois avant l'arrivée de Napoléon à Milan, la division russe, qui avait occupé Corfou, débarqua en Italie, où on lui assigna la ville de Padoue et ses environs, pour quartier

de résidence, jusqu'à ce qu'elle pût retourner en Russie. Les officiers russes se comportèrent dans cette ville avec une indécence dont on chercherait vainement un exemple parmi les nations civilisées, et qui passa même jusqu'à la puérilité. Non contens de se répandre en propos injurieux contre la France et contre Napoléon, dans toutes les sociétés où on les recevait, ils s'avisèrent un jour de ce qu'ils appelaient un coup d'éclat. Une troupe d'entre eux alla chez les principaux quincaillers acheter des tabatières à l'effigie de l'empereur, pour se donner le plaisir de les briser et de les fouler aux pieds; ils eurent cependant soin de n'acheter que celles en bois ou en carton, pour dépenser moins d'argent.

Le devoir et même la simple décence voulaient que les Padouans restassent spectateurs passifs des désordres commis par des étrangers. C'est aussi ce que firent les bourgeois. Quant aux nobles padouans, non-seulement ils applaudirent aux Russes, mais ils les encouragèrent par des éloges, et par les fêtes qu'ils leur donnèrent, et dans lesquelles se passèrent quelques scènes qui auraient été punies partout ailleurs. Napoléon, qui en fut instruit, se contenta, en allant à Venise, de faire le tour de la ville sans y entrer.

Les nobles padouans, épouvantés du refus de l'empereur Napoléon d'entrer dans Padoue, nommèrent, dans leur sein, une députation pour

implorer leur pardon et détourner le châtiment qu'ils craignaient. Mais il fallait s'excuser et tâcher de justifier des faits, qui n'étaient guère justifiables, et malheureusement aucun des nobles de vieille roche, qui composaient la députation, ne savait parler. Quelqu'un proposa de nommer l'abbé Cesarotti, au nombre des députés. Mais comment un bourgeois aurait-il pu être l'égal de la fleur des chevaliers de la Jobardière de Padoue? Les porte-parchemins, qui ne pouvaient cependant pas s'en passer, prirent un moyen terme : ce fut de l'adjoindre à la députation comme un orateur subalterne, chargé de porter la parole pour eux. Cesarotti le sut et résolut de s'en venger. Arrivée à Milan, la députation fut présentée à l'empereur Napoléon, et Cesarotti essaya de justifier les Padouans le mieux qu'il put, mais en se renfermant dans des protestations vagues de dévouement et de respect, sans rien articuler qui eût rapport à ce qui s'était passé. Napoléon opposa à ses protestations la conduite tenue avec les Russes; alors Cesarotti s'écria : « Mais, sire! ce » sont les nobles seuls qui sont coupables; et si » les nobles de Padoue sont des imbécilles, faut- » il que tous les citoyens en souffrent? » Qu'on se figure la honte et l'embarras des autres députés, qui avaient témoigné tant de dédain pour la personne bourgeoise de l'abbé Cesarotti. Napoléon ne put s'empêcher de rire, et répondit à l'orateur

que le passé était oublié ; et qu'à son prochain voyage il séjournerait à Padoue. La veille du départ de Napoléon de Milan, le 23 décembre, il confirma la pension qu'il avait déjà accordée à Cesarotti, en 1797, et qu'en 1806 il avait ordonné au prince Eugène de lui faire payer, et la porta à 4000 francs, en y joignant l'étoile de la Légion-d'honneur. Mais l'abbé Cesarotti en jouit peu, étant mort au mois de novembre 1808.

Dans le mois de janvier 1808, la division italienne qui avait servi à la grande armée, dans la guerre de Prusse, rentra dans le royaume. Elle était détachée depuis la rupture du traité d'Amiens, et elle avait perdu, au siége de Colberg, son chef, le général Teulié, tué par une bravade assez ridicule. Un jour qu'il avait longuement dîné, il vint visiter les batteries, et s'échauffant sur les faits d'armes de cette campagne, de jactance en jactance, il en vient à s'asseoir sur le parapet d'une batterie, prétendant que les Prussiens, renfermés dans la place, avaient trop peur pour penser à autre chose qu'à capituler et pour tirer sur lui. Il se trompa, car il n'y fut pas cinq minutes qu'un boulet de canon le renversa.

Le cinquième statut constitutionnel n'avait prononcé que la création d'un sénat consultant, sans rien déterminer sur ses attributions et sa composition. Le sixième statut, promulgué à Milan, le 29 février, régla l'organisation de ce nouveau

corps, qui entra en fonctions immédiatement après.

Nous avons vu plus haut toutes les démarches que Napoléon avait faites, en 1805, pour engager le pape à renoncer à son système d'hostilités envers la France et le royaume d'Italie, et à entrer en alliance avec ces deux puissances. Elles furent inutiles, envers un gouvernement dont les vues politiques étaient opposées aux siennes. Ce n'était cependant pas l'intérêt de la religion qui devait animer le cabinet du Vatican contre la France. Au contraire, sous ce rapport, la cour de Rome avait des obligations réelles à Napoléon; ce dernier avait relevé le catholicisme en France, et l'avait soutenu de tout son pouvoir, à une époque où il lui eût été facile d'achever de l'éteindre et d'y substituer un culte dont les chefs, moins ennemis de la puissance civile, ne fussent pas toujours disposés à lutter contre les souverains et à troubler les états par leurs querelles de suprématie. Mais l'empire de Napoléon, en s'étendant sur l'Italie, comprimait la puissance temporelle du pape, et menaçait de l'absorber. Le moment paraissait approcher où les papes ne seraient plus que les chefs spirituels de l'église catholique. Voilà ce que la cour de Rome redoutait, plus même que la séparation de la France de son obédience religieuse. Il suffit de lire l'histoire, pour voir à quels excès cette cour a tou-

jours porté son ambition temporelle ; si elle fut assez souvent modérée dans l'emploi des foudres spirituelles, lorsqu'il ne s'agissait que des intérêts de la religion, elle en fit le plus scandaleux abus, toutes les fois qu'il s'agit de défendre un domaine temporel, de consommer ou de préparer ses usurpations.

La conquête de Naples et l'occupation de ce trône par Joseph, frère de Napoléon, fut le premier motif d'hostilités de la part du pape. Il répondit à la notification d'usage, qui lui fut adressée, de même qu'aux autres souverains de l'Europe, par le refus de reconnaître le nouveau roi, qui devait recevoir de lui son investiture. Cette prétention ridicule, depuis que l'Europe est sortie des siècles de l'ignorance, fut, comme de raison, repoussée par Napoléon, qui, séparant le temporel du spirituel, répondit que le refus de reconnaître le nouveau roi de Naples, amenait, comme une conséquence légitime, le refus de sa part de reconnaître la souveraineté du pape en Italie.

La cour de Rome n'en persista pas moins et même elle se lia plus étroitement avec les puissances ennemies de la France. En se préparant à faire la guerre à la première occasion, et en levant l'argent nécessaire à cet objet, elle eut grand soin de faire croire aux peuples, et de déclarer dans ses édits, que ce n'était que pour subvenir aux *dépenses énormes* que causaient le passage et le

séjour des troupes françaises dans ses états. Or, en ce moment il n'y avait que la garnison d'Ancône et de Civita-Vecchia, c'est-à-dire, environ deux mille hommes. Napoléon, voyant augmenter l'effervescence du peuple, qu'excitaient les agens pontificaux, et fatigué de cette guerre d'intrigue, ayant d'ailleurs à craindre que la cour de Rome n'accueillît le premier corps ennemi qui débarquerait, fit occuper, dans l'été de 1806, Civita-Vecchia, Terracine, Anzo et les Trois-Marches, dont le gouvernement fut confié au général Lemarois, sous l'autorité du prince Eugène. Il exigea, en outre, le renvoi du secrétaire d'état, le cardinal Gonsalvi, ennemi juré de la France, et l'un des principaux meneurs du projet de fédéralisme italien, tramé en 1804, et où il figurait en première ligne avec Melzi, le chevalier Marulli et le cardinal Ruffo.

Après la bataille de Jéna, Napoléon, étant à Berlin, renvoya à Rome le légat du pape, qui se trouvait à Dresde, et le chargea d'engager de nouveau son souverain à rappeler son légat extraordinaire à Pétersbourg, et à fermer ses ports aux Anglais. Ni l'un ni l'autre état n'étant catholique, la religion ne pouvait rien avoir de commun avec ces liaisons. Enfin, il fit écrire par le ministre des cultes du royaume d'Italie, au secrétaire d'état à Rome, pour demander l'investiture des évêques du royaume d'Italie, nommés

par le roi aux siéges vacans. Le pape exigea d'abord une lettre séparée pour chacun des neuf sujets nommés, et signée par Napoléon même. On satisfit à cette demande, et alors le pape refusa l'investiture jusqu'à ce qu'on eût répondu à ses réclamations sur celle de Naples et sur l'extension du concordat à la principauté de Lucques, et aux provinces vénitiennes.

A cette époque, le pape ayant écrit au prince Eugène, pour se plaindre du général Tisson, qui commandait à Ancône, le prince profita de l'occasion pour lui faire des représentations sur le scandale, que causaient les dissensions entre la puissance civile et le ministère religieux, et surtout le refus de l'institution canonique des évêques nommés. C'était en effet un scandale réel que celui de prétendre se venger d'un souverain, dont on croyait avoir à se plaindre, en privant ses sujets d'une partie des secours et des consolations de leur religion. Ou c'était se jouer de la religion même, en la faisant servir d'auxiliaire à des intérêts d'ambition personnelle; ou c'était se croire encore au siècle de Grégoire VII, et tenter de soulever les peuples contre leur souverain. La lettre du prince Eugène, écrite avec modération et sagesse, était forte de raisons et faite pour toucher un esprit qui n'eût pas été prévenu par une passion dominante [1].

[1] Voy. pièces justific., N°. II.

Le pape, en effet, tout en combattant, dans sa réponse, les motifs allégués par le vice-roi, céda sur l'article des institutions, et demanda qu'on lui envoyât à Rome les sujets nommés. Mais l'empereur Napoléon, à qui le prince rendit compte de cette demande, défendit que les évêques italiens allassent à Rome, pour y recevoir des instructions *de sédition et de révolte*. Le vice-roi, en faisant part au pape, de cette nouvelle disposition de Napoléon, crut devoir lui donner communication des passages principaux de la lettre que l'empereur lui écrivait [1]. En même temps le prince d'un côté et l'ambassadeur de France de l'autre, sollicitèrent le pape d'envoyer un cardinal à Paris, pour y négocier un rapprochement. Le cardinal de Bayanne reçut cette mission. Mais pendant qu'elle paraissait ainsi disposée à négocier, la cour de Rome travaillait à soulever, en France et en Italie, le clergé inférieur contre Napoléon. C'était le moyen d'arriver plus directement au peuple, de le détacher du souverain, et de le préparer à la révolte. Ses agens actifs et zélés, les jésuites, introduits dans les deux pays sous d'autres noms et d'autres formes apparentes, secondaient puissamment ces criminelles intrigues. Dès le premier novembre, le général Lemarois avait pris le titre de gouverneur géné-

[1] Voy. pièces justific., N°. III.

ral des légations d'Urbin, Ancône, Macerata, et Fermo, et, dans cette qualité, il commença à administrer les provinces indépendamment du gouvernement pontifical. Cette mesure fut le signal d'un nouveau genre d'hostilités, qui, pour n'être pas ouvertes, n'en étaient pas moins dangereuses. Dans les états romains on distribua des cocardes d'une nouvelle couleur, qui devaient servir de signe de ralliement contre les armées italienne et française; les confréries clandestines se formaient, des écrits fanatiques et prêchant la rébellion à l'autorité civile, se répandaient dans les campagnes, en Italie, surtout, et forcèrent le vice-roi à sévir contre les colporteurs et distributeurs. Alors Napoléon irrité ordonna, à la fin de janvier 1808, à un corps de troupes françaises d'occuper Rome, fit notifier au pape qu'il eût à entrer franchement dans l'alliance de la France, et confisqua les Marches. Le pape, loin de céder, redoubla de résistance [1], et recourut aux armes spirituelles. Les brefs et les bulles dans le style de Grégoire VII et des autres compétiteurs de la puissance des empereurs d'Allemagne, en Italie, se succédèrent; le bref du

[1] Un prélat italien, homme de mérite et révéré par sa piété, l'archevêque de Ferrare, en parlant à l'auteur de cette résistance, la qualifiait d'osbtination et d'entêtement irréfléchi, dont l'effet était nuisible à la religion.

27 mars, surtout, rompit toute mesure et menaça Napoléon d'excommunication.

Ce souverain, fatigué et irrité d'une lutte d'autant moins excusable de la part du chef de la religion catholique, que la religion n'y entrait pour rien, et qu'il ne s'était adressé qu'au souverain séculier, répondit à ce dernier bref par le décret du 2 avril 1808, qui réunit les légations d'Ancône, Urbin, Macerata et Fermo, au royaume d'Italie. Ce décret était fondé sur deux considérations dont on ne pouvait méconnaître la justesse. La première était, que le souverain temporel de Rome, ayant refusé de se réunir aux rois d'Italie et de Naples, contre leurs ennemis communs, était en hostilité directe contre eux, et se trouvait par là sous le droit de guerre. La seconde, que l'intérêt des deux royaumes ne permettait pas, dans l'état où ils se trouvaient, qu'ils fussent séparés par une puissance ennemie de fait. On y ajouta une troisième considération moins importante, en admettant la fabuleuse donation de Charlemagne; on observait qu'elle avait été faite pour le bien de la catholicité et non pas en faveur des puissances non-catholiques.

Ces légations formèrent trois nouveaux départemens, savoir :

Metauro. . . .	Ancône. . . .	304,000 habitans.
Musone.	Macerata. . . .	227,600
Tronto.	Fermo.	189,000
		720,600 habitans.

Ce qui porta la population totale du royaume à. . . . . 6,662,000 habitans.

Un tribunal d'appel, duquel ressortirent ces trois départemens, fut érigé à Ancône.

Le prince Eugène nomma, pour l'organisation de ces départemens, une commission composée du général Lemarois, qui en était gouverneur, et des conseillers d'état Luini et Verri.

Aussitôt après leur réunion, les statuts constitutionnels, le concordat et les lois relatives au domaine et aux corporations ecclésiastiques, furent promulgués et mis en vigueur dans les nouveaux départemens. Dans le mois de juillet, le prince vice-roi s'y rendit en personne pour les visiter. Pendant son séjour, il s'occupa, autant qu'il était en lui, d'accoutumer et d'affectionner les habitans de ces départemens au gouvernement sous lequel ils allaient se trouver. Deux choses surtout devaient fournir aux agens de discorde un prétexte, pour exciter le mécontentement. La première était la conscription, qui n'avait jamais eu lieu sous le régime théocratique, et que l'état de guerre, où se trouvait encore l'Europe, allait faire paraître énorme. La seconde

était les impositions, qui, toutes réunies, présentaient une charge supérieure à l'impôt direct, que percevait le gouvernement pontifical; quoique cependant les subventions de toute espèce et sous toutes les dénominations, que les prêtres et les corporations ecclésiastiques tiraient des habitans, et qui se trouvaient supprimées, représentassent une somme bien plus forte.

Au nombre des mesures que le prince Eugène prit, dans l'intérêt des nouveaux départemens, nous citerons la construction des routes de Sinigaglia à Ancône, et de Pesaro à Urbin; la confirmation de la franchise des ports d'Ancône et de Sinigaglia et de la foire de cette dernière ville; l'établissement des lycées de Fermo, Macérata et Urbin. Elles ne suffirent cependant pas pour empêcher tout-à-fait l'effet des intrigues du clergé romain; et il s'y manifesta quelques symptômes d'effervescence. Mais ils n'eurent pas de suite, et une proclamation du vice-roi, accompagnée de quelques mesures de simple précaution, suffirent pour les calmer.

L'administration du royaume d'Italie, entièrement organisée, ne réclamait plus que les mesures de développement que peut exiger la marche du temps et des événemens. De ce nombre furent l'établissement à Milan d'une bourse de commerce; celui d'un tribunal de commerce à Modène; la création d'un conseil des mines, an

ministère de l'intérieur; celle d'une école d'accouchement à Milan; la division du territoire maritime du royaume en dix-sept syndicats; la création à Milan d'une maison d'éducation de jeunes demoiselles. Cette maison, organisée à peu près sur le modèle de celle de la Légion-d'Honneur, en France, devait recevoir cinquante jeunes personnes au-dessus de huit ans et au-dessous de douze; elles en sortaient à dix-huit ans; le gouvernement y tenait douze places gratuites, pour les filles des militaires ou des employés civils, qui avaient bien mérité de la patrie, et, de préférence, pour les orphelines.

Les seules mesures législatives qui eurent lieu en 1808, furent la convocation des colléges électoraux, qui ouvrirent leur session le premier septembre; et la promulgation du septième statut constitutionnel en date du 14 octobre. Ce statut établit dans le royaume d'Italie les titres et les majorats, de la même manière qu'ils l'étaient en France.

Le 23 décembre, la vice-reine mit au monde une seconde princesse, qui reçut les noms de Hortense-Eugénie.

Pendant que ces choses se passaient en Italie, la révolution d'Aranjuez et les actes de Bayonne avaient fait descendre du trône la maison régnante, que remplaça celle de Napoléon, dont le frère, Joseph, passa de Naples en Espagne.

Le royaume d'Italie prit une part à cet événement, par l'envoi d'une division qui entra en Catalogne, sous les ordres du général Lechi.

Les accroissemens de l'empire français et du royaume d'Italie, dans ce dernier pays, et la révolution d'Espagne, offraient à l'Autriche un trop beau prétexte, comme la dissémination des forces de la France lui présentait une chance trop favorable, pour n'en pas profiter. Aussi, dès la fin de 1808, elle se prépara à la guerre. Mais ces préparatifs n'échappèrent pas à Napoléon, qui ne pouvait manquer de prévoir une guerre en Italie, et il se tint, autant qu'il le put, en mesure. Le prince Eugène, de son côté, par les conscriptions successives, s'était vu en état d'organiser, d'instruire et de discipliner une armée italienne, qui s'élevait à plus de cinquante mille hommes, tout compris. Lors de la fondation du royaume d'Italie, celle qu'avait dû former Melzi, ne se trouva que d'environ quinze mille hommes. En 1805, la conscription avait été de six mille hommes; en 1806 et 1807, de neuf mille; et en 1808, de douze mille, c'est-à-dire, environ un cinq centième de la population. C'est une proportion assez faible, en comparaison des levées qu'exige l'armée active dans tous les pays. Le total de la conscription ajouté à l'existant, en 1803, s'élevait donc à cinquante-deux mille hommes, et il en restait plus de cinquante

mille sous les armes. Voilà ce que des déclamateurs impudens ont appelé la sanglante moisson de conscrits, qui a commencé en Italie en 1805.

Les régimens d'infanterie italienne étaient, comme les Français, organisés à quatre bataillons de guerre, et un de dépôt, et les régimens de cavalerie à quatre escadrons. A la fin de 1808, l'armée italienne pouvait entrer en campagne au nombre de quarante mille combattans, selon l'état suivant :

Garde royale.			
Grenadiers.	2 bat.	1,600	
Chasseurs.	2	1,600	
Vélites.	3	2,400	
Dragons.	2 escad.	300	
Gardes d'honneur.	4 comp.	600	
Artillerie et Train.	»	150	
		6,650	6,650
Artillerie et Génie.			
Artillerie à pied.	2 bat.	2,400	
Artillerie à cheval.	6 escad.	600	
Train.	1 bat.	600	
Sapeurs et Mineurs.	2	1,500	
		5,100	5,100
Infanterie [1].			
Sept régimens de ligne. . . .	28 bat.	22,400	
Trois d'infanterie légère. . .	12	9,600	
Chasseurs d'Istrie.	1	800	
		32,800	32,800
			44,550

[1] C'étaient les 1er., 2e., 3e., 4e,, 5e. et 7e. de ligne, le régiment Dalmate, les 1er., 2e. et 3e. légers. Le bataillon

Cavalerie.

	Report. .		44,550
Deux régimens de dragons.	8 escad.	1,200	
Trois régimens de chasseurs.	12	1,800	
		3,000	3,000
	Total général.		47,550

Les finances n'étaient pas dans un état moins florissant. En 1805, les revenus du royaume ne s'étaient élevés qu'à soixante-seize millions sept cent cinquante mille francs. Par la réunion des provinces vénitiennes et des Marches, ils se trouvèrent, en 1808, de cent quatorze millions. On a beaucoup crié, depuis 1815, contre les charges insupportables qui pesaient sur le royaume d'Italie; et le misérable calomniateur que nous avons tant de fois été obligé de réfuter, a eu l'impudence d'avancer que, surtout dans les provinces vénitiennes, un grand nombre de propriétaires avaient été obligés d'abandonner leurs propriétés au fisc, faute de pouvoir payer des impôts trop exorbitans, et cela dès 1806. Un peu de réflexion suffit pour faire voir combien une telle allégation est absurde. Un état de choses pareil à l'a-

de chasseurs de Brescia avait fait le fonds du 3e. léger. Outre ces troupes il y avait la légion de l'île d'Elbe, forte de 2000 hommes, et composée de conscrits réfractaires, et d'individus condamnés pour simple délit de rébellion aux autorités, ou notés pour inconduite. On en tira plus tard le 6e. régiment de ligne.

bandon des propriétés, par une portion considérable de citoyens, aurait-il pu subsister longtemps, sans amener une subversion totale? Aurait-il pu exister sans qu'il fût venu, dans le temps même, à la connaissance de toute l'Europe? Et c'est lorsque tous les étrangers, qui ont vu l'Italie, s'accordent à la peindre florissante de 1805 à 1812, qu'un état de misère inconnu est révélé, dix ans après, par un misérable barbouilleur de papier, qui veut s'ériger en censeur politique! Ce serait le cas de lui répéter le compliment que Molière fait adresser à Trissotin [1].

Au reste, un calcul de comparaison prouvera combien les impôts étaient modérés en Italie. Personne ne révoquera en doute la modicité des impôts en France, à l'époque où nous sommes. Il suffit pour cela de lire le Moniteur et les discours qui peignent la prospérité de notre patrie. Eh bien! la France, avec une population de trente millions et une armée qui n'est pas de cent cinquante mille hommes, paie par an neuf cents millions. Le royaume d'Italie avait une population de plus de six millions, et une armée de soixante mille nationaux et trente mille Français. Il aurait donc dû payer plus de cent soixante millions d'impôts, et encore les charges auraient-elles été modérées.

[1] Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que, pour être imprimés et reliés en veau, etc.

FEMMES SAVANTES.

Mais ce qui regarde plus particulièrement le prince Eugène, c'est l'administration des revenus de l'état, et l'emploi sage et économique qu'il faisait de ces fonds. Le royaume d'Italie payait à la France un subside annuel de trente millions, pour une armée de trente mille hommes, que la France soldait, armait, habillait et équipait. Il ne restait donc que 84 millions, dont le prince Eugène pût disposer pour le royaume d'Italie. L'armée, selon l'état ci-dessus, offrait un total de soixante mille hommes, y compris les bataillons et escadrons de dépôts, la gendarmerie, les garde côtes, etc. L'administration de vingt-trois départemens, l'ordre judiciaire, les ministères et les autres employés soldés, étaient nombreux. Cependant le vice-roi faisait face à tout avec soixante-dix, ou au plus soixante-douze millions par an. Douze à quatorze millions, excédant chaque année, formaient un fonds de réserve qui s'accrut jusqu'en 1812. Nous n'ajouterons rien à ce simple exposé; il contient un éloge supérieur à tout ce que nous pourrions dire.



CHAPITRE III.

Préparatifs de l'Autriche pour la guerre. — Situation où se trouvait le prince Eugène. — L'armée autrichienne se réunit. — Invasion du Frioul, sans déclaration de guerre. — Le corps du Frioul se retire derrière le Tagliamento et le Livenza. — Combat de Pordenone. — Bataille de Sacile.

Quoique tout annonçât qu'une nouvelle guerre allait éclater entre la France et l'Autriche, et menacer de compromettre encore une fois les destinées de l'Italie, les trois premiers mois de 1809 se passèrent tranquillement dans le royaume. Il n'y avait sur les frontières que les deux divisions qui occupaient le Frioul, depuis 1808. Le restant de l'armée d'Italie était cantonné dans l'intérieur du royaume. Les troupes qui devaient la compléter, et qui furent appelées plus tard de la Toscane et du royaume de Naples, n'étaient pas encore en mouvement au 1er. mars. Aucune mesure ostensible, tendante à la guerre, ne fut prise pendant ce premier trimestre. Les vélites de la garde, employés jusqu'alors en Dalmatie, rentrèrent à Milan à la fin de janvier. Le prince Eugène continua à s'occu-

per, tout ce mois et les deux suivans, de mesures purement administratives.

Un décret, du 3 février, apporta un remède aux maladies épidémiques, que causaient l'abus des rizières et le manque de règlement et de précaution dans leur placement. Elles s'approchaient jusqu'aux faubourgs de plusieurs grandes villes, et c'était précisément au milieu des populations entassées en grandes masses, que les fièvres se déclaraient avec violence, pendant l'automne, et faisaient de grands ravages. Il fut défendu d'établir de nouvelles rizières, sans en avoir obtenu la permission du gouvernement, par le canal du préfet du département; et il était défendu de les ouvrir à moins de 8,000 mètres de la capitale, 5,000 des villes de première classe et places fortes, 2,000 de celles de deuxième classe, et 500 de celles de troisième classe. Les rizières placées à une moindre distance de la capitale, devaient être supprimées dans trois ans; quant à celles existantes près des autres villes du royaume, il devait être statué sur leur suppression, d'après des rapports spéciaux.

L'établissement des dépôts de mendicité avait été poussé avec tant d'activité, que le royaume était presque purgé de cette classe d'hommes qui pullulent, surtout dans les pays où le clergé domine le gouvernement, et où l'avidité des richesses, qui en caractérise le plus

grand nombre des membres, n'est retenue par aucun frein.

Cette même année, la vente des domaines nationaux fut singulièrement facilitée, par le décret du 29 mars, qui ordonna qu'elle eût lieu aux enchères publiques, selon l'usage et les formes reçues dans le royaume, et qui disposa que les quatre cinquièmes du prix seraient payés en rescriptions, et un cinquième seulement en numéraire effectif.

Cependant la guerre avec l'Autriche paraissait de jour en jour plus inévitable. L'empereur Napoléon, qui ne pouvait plus douter d'être attaqué bientôt, était revenu de Madrid à Paris à la fin de janvier. Le 1er. mars, l'ambassadeur de France en Autriche (le général Andréossy) avait quitté Vienne. Le prince Eugène se tint prêt à se mettre à la tête des troupes qu'il avait disponibles, et se disposa à porter son quartier-général à Mestre. Le 11 mars, les gardes d'honneur et les grenadiers de la garde partirent de Milan, pour se rendre à Padoue; les autres corps restèrent encore dans la capitale. Le prince Eugène lui-même y resta, pour présider l'ouverture du sénat. Un décret de Napoléon, du 27 février, avait nommé les membres qui devaient composer ce corps, et en avait fixé l'installation au 1er. avril. Cette cérémonie eut lieu le jour fixé, en présence du prince Eugène, représentant, en séance royale,

le roi d'Italie. Le 5, le vice-roi quitta Milan et se rendit d'abord à Mestre, où il établit son quartier-général, et de là à Udine, où il fut le 9.

En passant à Vérone, le 6 avril, le prince Eugène fit une excursion en Tyrol. Connaissant les menées des Autrichiens dans ce pays, et prévoyant l'insurrection qui ne tarda pas à y éclater, il avait songé, dès le mois de mars, à faire reconnaître la vallée de l'Adige, les positions de Lavis et du torrent d'Avisio jusqu'à Cembra, et surtout la communication de Trente avec Brescia, par la vallée de la Sarca et par Anfo, où Charlemagne avait fait ouvrir une route, qu'on supposait praticable pour de l'artillerie, et qui l'était en effet. Ce fut l'auteur qui fut chargé de cette reconnaissance, et d'un rapport sur le moyen d'utiliser les positions défensives, qui devaient se trouver en avant de Trente. Le soir même de son arrivée à Vérone, le prince Eugène en partit, incognito, à ce qu'il crut, avec le général Charpentier, l'auteur et le chambellan Bellisomi, et se rendit à Trente. De là il parcourut à pied les positions qui se trouvent entre Lavis et Cembra, sans escorte, et sans autres précautions que celle de faire placer à Salurn, un piquet de vingt-cinq chasseurs à cheval, pour l'escorter à son retour. Arrivé à Salurn, le prince, après environ quatre heures de marche à pied, songeait à se reposer, et on se disposait à lui donner à dîner. Mais il avait été reconnu, et les

habitans de Salurn, voulant donner un gage de fidélité à l'Autriche, complotaient de l'arrêter, et ne se croyant pas assez forts, à raison du piquet de chasseurs à cheval qui heureusement était arrivé, ils avaient envoyé réunir des hommes armés dans les villages voisins. L'auteur, qui parle la langue allemande, entendit le complot en passant sur la place publique, où les habitans causaient librement, ne croyant pas être compris par des Français et des Italiens. Il se hâta de prévenir le prince Eugène, et on repartit sur-le-champ pour Trente.

L'Autriche s'était préparée depuis long-temps à la guerre qu'elle allait entreprendre. Nous avons déjà vu que cette puissance avait paru vouloir, au commencement de 1807, entrer en lice, en se réunissant aux Prussiens et aux Russes. Mais à cette époque le cabinet de Vienne était partagé. Les plus violens ennemis de la France, et à leur tête était l'archiduc Jean, pressaient l'empereur François de se déclarer, et de changer le cordon de neutralité de la Silésie et de la Galice, en armée d'opérations, afin de profiter du premier revers que Napoléon éprouverait en Pologne, pour marcher sur Breslau et couper ses communications. La cour de Prusse appuyait les représentations de ce parti, de tout son crédit, dès le commencement de la guerre en 1806, et le comte Gœtzen, aide-de-camp du roi, alla jusqu'à offrir

à l'Autriche l'occupation des forteresses de la Silésie. Un autre parti, moins violent et moins irréfléchi, voyait, dans une guerre avec la France, moins le désir de nuire que l'intérêt de l'Autriche même. Or, cet intérêt devait porter ses armes de préférence en Bavière et en Italie, où elle avait à gagner, et non pas au nord, où elle ne faisait qu'aider la Prusse. Pour engager une guerre pareille, il fallait une armée nombreuse, et par conséquent il était nécessaire de réparer d'abord les désastres de 1805, et d'organiser un système militaire, mieux entendu que celui qu'on avait suivi jusqu'alors. Tout cela demandait du temps, surtout avec la lenteur autrichienne, et au milieu des cabales de la cour, où les trois individus qu'on avait mis à la tête de l'organisation militaire, les généraux comte de Grunne, baron de Winpfen et Mayer, loin de s'entendre, se disputaient et travaillaient réciproquement à s'écarter.

Cependant, dès le commencement de 1808, l'organisation militaire offensive et défensive de l'Autriche commença. Le 12 mai parut le décret d'organisation des réserves. Le 29, un grand conseil des gouverneurs et des chefs militaires fut réuni, sous la présidence de l'archiduc Jean, pour arrêter le plan d'organisation militaire. Le 9 juin, parut le décret de formation des *landwehr*, ou milices provinciales; et un archiduc fut

envoyé dans chaque province pour en surveiller l'exécution. D'après le plan arrêté, l'armée autrichienne devait être composée, savoir : l'armée d'opération, de 300,000 hommes de troupes de ligne, et celle de réserve, de 154 bataillons de landwehr, 162 compagnies de dépôt de troupes de ligne, et 34 escadrons de cavalerie : en tout 200,000 hommes. La diète de Hongrie accorda 20,000 recrues et ordonna une levée extraordinaire, dans les proportions suivantes : insurrection hongroise, 20,800 hommes d'infanterie et 15,000 chevaux ; insurrection esclavone, 5,000 hommes d'infanterie ; insurrection croate, 11,400 hommes d'infanterie et 1,700 chevaux.

Au mois d'août, un million de florins (2,597,000 fr.) fut destiné à l'établissement de huit forts ou camps retranchés, destinés à défendre les défilés qui couvrent l'Autriche, vers la Bavière et l'Italie. C'étaient *Predill*, *Malborghetto* et *Sachsenburg* en Carinthie ; *Tauren*, *Lueg* et *Wolfgangersec*, dans le pays de Salzbourg ; *Altenmarkt*, en Styrie ; et *Laybach*, en Carniole. Il fut décidé qu'après ces points on fortifierait les suivans : en Carniole *Prevald* ; en Carinthie, *Federaun* près Villach, et le *Loibel* ; en Styrie, *Zell*, *Saint-Sigismund*, le *Semmering* et le château de *Gratz* ; dans le pays de Salzbourg, *Embach* et *Rauchenkatsch*.

Mais l'Autriche ne s'en tint pas à ces prépara-

tifs militaires seuls. Tout en prétendant qu'elle faisait la guerre à la révolution française, elle cherchait à s'appuyer elle-même sur des moyens révolutionnaires. Elle se mit en correspondance avec la société du *Tugend bund*, qu'on peut appeler les carbonari de l'Allemagne; le duc de Brunswick-Oels, le major prussien Schill, le général westphalien Dorenberg, devaient être les agens principaux d'une insurrection allemande, que favorisait le ministre prussien Scharnhorst, et que devait appuyer l'Angleterre. L'Italie ne fut pas oubliée, et des agens y furent envoyés, ainsi que dans le Tyrol, dès le commencement de 1808. Le baron de Hormayer fut chargé d'organiser l'insurrection de cette dernière province, et de s'entendre avec les chefs, qui envoyèrent à cet effet une députation à Vienne. Le major Saint-Ambroise, le lieutenant-colonel Latour, piémontais, et le marquis d'Assaretto, génois, furent envoyés à Palerme et en Sardaigne, pour négocier avec les Anglais une diversion en Italie, et pour organiser, au moyen de leurs correspondans, l'insurrection du Piémont, des États Romains et de Naples. Le comte Paraviccini et son beau-frère Juvalta se chargèrent de préparer la révolte de la Valteline; les Materzani en firent autant dans le val Camonica et le val Trompia. Dans la Dalmatie, les agens qui devaient exciter la rébellion, étaient le colonel Maccarelli, le

major Dabovich et le provincial des franciscains Dorotich. De nombreux émissaires étaient répandus dans les départemens du royaume d'Italie.

Cependant les événemens d'Espagne, et la guerre qui s'alluma dans ce pays, hâtèrent le développement des projets de l'Autriche. Le moment lui parut trop favorable pour risquer de perdre une occasion, qui pouvait ne plus se représenter, en voulant attendre le développement complet de la nouvelle organisation militaire qui avait été adoptée. En effet, l'Espagne et le Portugal devaient occuper la majeure partie des forces de la France; le reste se trouvait dispersé, en Allemagne jusqu'à Hambourg, et en Italie jusqu'à Naples. Le gouvernement autrichien se décida donc à attaquer la France, dès le printemps de 1809. Dès ce moment sa politique changea de marche et de langage, et les derniers préparatifs furent poussés avec toute la promptitude possible. L'Autriche était assurée de n'avoir à lutter que contre les forces que pourrait lui opposer la France seule; car elle ne faisait pas entrer en ligne de compte les troupes que devaient fournir les Polonais et les Italiens. L'alliance de la Russie avec la France ne lui donnait aucune inquiétude; elle savait bien qu'elle n'aurait jamais aucun danger réel à craindre, de la part de cette puissance. En effet les Russes se comportèrent en 1809 envers les Autrichiens, comme

ceux-ci le firent à leur tour envers les Russes en 1812. La Prusse était disposée à s'unir à la première coalition, qui lui offrirait l'espérance de gagner quelque chose. L'Allemagne, agitée par les émissaires de tous les ennemis de la France, était disposée à une insurrection. L'Angleterre était là avec ses subsides, dont l'Autriche prit toujours à compte, cent millions, qui lui firent du bien ; car cette puissance, qui sait si bien dépouiller les pays sur lesquels elle met la main, est toujours obérée, par l'effet des dilapidations inconcevables, qui naissent de son système financier.

Le 1er. mars, jour du départ de Vienne de l'ambassadeur de France, l'armée autrichienne fut mise sur le pied de guerre, et les différens régimens, qui devaient entrer en campagne, furent mis en marche, pour se rendre aux points de réunion qui leur étaient assignés. Le 18, l'archiduc Charles adressa une proclamation à l'armée, et les chefs des différens corps reçurent leurs dernières instructions. L'archiduc Jean, destiné à commander l'armée qui devait envahir l'Italie, devait avoir sous ses ordres le 8e. et le 9e. corps. Le premier, de 30 bataillons et 19 escadrons de ligne, commandé par le lieutenant-général Chasteler, se réunissait vers Villach et Klagenfurt. Le second, de 32 bataillons de ligne et 29 escadrons, commandé par le lieutenant-général Ignace Giulay, ban de Croatie,

se réunissait vers Laybach et dans le vallon de la Save. Outre ces troupes on avait assigné à l'archiduc Jean 37 bataillons de landwehr, comme réserve. Mais, quelqu'empressement qu'eût l'Autriche de commencer la guerre le plus tôt possible, il ne fallait pas songer à engager les hostilités avant le 10 avril, au plus tôt. Les querelles entre les organisateurs, qui se partageaient l'influence sur le ministère de la guerre, et qui amenèrent la disgrâce du général Mayer, avaient fait perdre une grande partie de l'hiver. Les troupes destinées pour les 8e. et 9e. corps, qui étaient en Autriche, ne purent pas être mises en mouvement avant le 27 février, et ne devaient arriver à leur destination que du 5 au 29 mars. Celles venant de la Hongrie, ne se mirent en marche que le 14 mars, et ne pouvaient arriver que du 29 au 9 avril. Les landwehr, qui ne reçurent l'ordre de se réunir et de se mettre en mouvement, que le 16 mars, ne pouvaient pas être arrivés avant le 9 avril.

Le 1er. avril, l'armée de l'archiduc Jean se trouvant en grande partie réunie; le 8e. et le 9e. corps reçurent l'ordre de se concentrer sur les frontières d'Italie. Le 8e. corps devait s'échelonner entre Tarvis et Villach; le 9e. entre Laybach et l'Isonzo. Le 7, l'archiduc Jean transporta son quartier-général de Gratz à Villach, où se fit la dernière organisation de son armée. Le géné-

ral Chasteler, quittant le commandement du 8e. corps, devait entrer en Tyrol, par le vallon de la Drave, avec 16 bataillons et 3 escadrons; on lui adjoignit le baron de Hormayer, sous le titre d'intendant général du Tyrol, et le général Buol, pour l'organisation des milices. Les hostilités devaient commencer le 9, dans le vallon de la Drave, et le 10, sur l'Isonzo. A cette époque la force et l'organisation de l'armée de l'archiduc Jean étaient les suivantes :

Général en chef, l'archiduc Jean.

	Brigades.	Bataill.	Escad.	Homm.	Chevaux.
8e. CORPS.					
Le lieutenant-général Albert Giulay, par intérim.					
Lieuten.-général Frimont.	Colloredo,	6	»	7,200	»
	Gajoli,	6	»	7,200	»
	Wetzel,	2	4	2,400	600
	Schmidt,	2	8	2,400	1,200
9e. CORPS.					
Le lieutenant-général Ignace Giulay ban de Croatie.					
Lieutenant-généraux Knesewich, Wolfskehl.	Kleinmayer,	6	»	7,200	»
	Kalnassy,	4	»	4,800	»
	Hager,	»	12	»	1,800
	Spleny,	4	»	4,800	»
	Marziany,	»	16	»	2,400
Avant-garde.					
	Gavassini,	16	»	18,400	»
Corps du Tyrol.					
Lieutenant-gén. Chasteler.	Fenner,	6	»	6,700	»
	Marschall,	6	3	7,200	450
	Auracher.	4	»	4,400	»
En Dalmatie.					
	Stoichewich,	10	1	12,000	150
Réserve de landwehr.					
Lieut.-gén. Zach.		20	»	22,000	»
Total général.		92	44	106,700	6,600

Le 9 avril cette armée était en position sur les frontières. Le 8e. corps, de Villach à Tarvis. Le 9e. corps, à Cronach, aux sources de la Drave. Le corps du Tyrol, vers Lientz. L'avant-garde de Gavassini, autour de Prevald, ayant quatre bataillons à Caporetto et Saga. Le général Stoichewich, sur les frontières de Dalmatie. La réserve de landwehr, en arrière de Laybach.

Le prince Eugène, ne s'étant arrêté que deux jours à Vérone, arriva à Udine le 9. Son armée se trouvait échelonnée depuis l'Isonzo, jusqu'à Montechiaro, de la manière suivante :

En Frioul.

	Brigades.	Bat.	Escad.	Homm.	Chevaux.
Division Serras.	Garreau, Roussel,	12	»	8,400	»
Entre Udine et Palmanova.					
— Broussier.	Desaix, Dutruy,	12	1	8,400	125
Entre Saint-Daniel et Venzone.					
— légère Sahuc.	Pagès,	»	16	»	2,000
Sur la ligne du Tagliamento.					
TOTAL.		24	17	16,800	2,125
En arrière.					
— Grenier.	Abbé, Testé,	13	1	9,100	125
A Sacile, Conegliano, Pordenone.					
— Lamarque.	Huard, Almeyras,	12	»	8,400	»
A Vérone et en marche pour y arriver.					
— Barbou.	Moreau, Roize,	16	»	11,200	»
		65	18	45,500	2,250

	Brigades.	Bat.	Escad.	Homm.	Chevaux.
	Report. . . .	65	18	45,500	2,250
Dispersés de Bassano à Legnago Cinq bataillons étaient en route venant de Naples.					
Division italienne Severoli.	Bonfanti, Peyri,	10	1	7,000	125
A Padoue et Este.					
— italienne Fontanelli.	Julhien, Bertoletti,	11	2	7,700	250
Au camp de Montechiaro.					
Garde royale	Lechi, Viani,	4	3	3,000	450
En partie à Milan et en partie à Padoue.					
1er. de dragons, Grouchy.	Guérin,	»	12	»	1,500
Entre Mantoue et Vérone.					
2e. *id*. Pully.	Poinsot,	»	11	»	1,400
A Ferrare et Rovigo.					
Total général. . . .		90	47	63,200	5,975

Le grand parc était à Vérone, d'où une partie même ne put rejoindre l'armée qu'au mois de mai, à cause du manque de chevaux de trait.

Quoique l'armée de Dalmatie, commandée par le général Marmont, et qui était le 11e. corps de la grande armée, ne fût point en ligne avec l'armée d'Italie; cependant, comme elle prit part aux opérations, en Carinthie, au mois de juin, nous avons cru devoir en donner la situation. Elle se composait des troupes suivantes :

	Brigades.	Bat.	Escad.	Homm.	Chevaux.
Division Montrichard.	Soyez, Launay,	8	»	5,600	»
— Clausel.	Delzons,	7	»	4,900	»
	Cavalerie,	»	2	»	300
TOTAL.		15	2	10,500	300
hors de ligne.					
Garnison de Zara,		2	»	700	»
de Cattaro,		2	»	700	»

La position du prince Eugène était embarrassante; l'empereur Napoléon, ne voulant pas prendre sur lui l'agression, qui devait amener une nouvelle guerre, avait défendu toute espèce de mouvement offensif. Cependant une démonstration offensive, sur un point quelconque des frontières de l'Autriche, aurait été le meilleur moyen d'obliger l'archiduc Jean, à développer son plan d'opérations. Privé de ce moyen, et réduit à une défensive absolument passive, le vice-roi dut la combiner avec toutes les données qu'il pouvait avoir, sur les directions que pouvait prendre l'invasion ennemie. Quoiqu'appartenant à la Bavière, puissance alliée, le Tyrol, où tout était prêt pour une insurrection, allait nécessairement ouvrir aux Autrichiens le vallon de l'Adige, et le chemin du centre du royaume. Le prince Eugène avait donc trois points d'attaque à garder, par lesquels il était probable que l'ennemi déboucherait en même temps. De quel côté se présenteraient les plus grandes forces?

Voilà la question qui restait à résoudre, et dont le prince devait attendre la solution de la marche des événemens, puisqu'il ne pouvait pas la hâter, en prenant l'initiative de l'attaque.

Ce furent ces réflexions qui dictèrent la disposition de son armée, placée, ainsi qu'on l'a vu, sur une longue colonne, depuis les frontières orientales du royaume jusqu'à Monte-Chiaro. Les divisions Lamarque et Fontanelli observaient les débouchés du Tyrol. La division Severoli était à portée de les soutenir au besoin. Dans le Frioul, les divisions Serras et Broussier gardaient le passage de l'Isonzo à Gorizia, et le débouché des Alpes-Juliennes. La disposition des routes de Ponteba et de Gorizia, au passage du Tagliamento, était telle, que si l'une des deux divisions était battue, l'autre risquait naturellement de se voir attaquée en flanc et compromise. Mais la division Grenier pouvait, dans un jour, se porter sur le Tagliamento et assurer la retraite. La division Barbou, placée au centre de l'armée, était à portée de se diriger à la tête ou à la queue de la colonne, selon qu'il serait nécessaire. De cette manière, si la masse de l'armée autrichienne débouchait par le Frioul, l'armée d'Italie, en se repliant, marchait au-devant de sa concentration, qui devait naturellement avoir lieu sur la Livenza. Au contraire, si le plus grand effort des ennemis se dirigeait par le Tyrol, où leur armée

était obligée de se partager et d'avancer tout à la fois par le vallon de la Brenta et par celui de l'Adige ; ou elle était exposée à se voir prise en flanc par l'armée francaise, qui, en se concentrant sur la queue de la colonne, pouvait elle-même s'emparer de la Valsugana. Le prince Eugène, arrivé à Udine, n'eut donc d'autre parti à prendre, que celui d'attendre les premiers mouvemens de l'ennemi, et la déclaration de guerre. Cette dernière ne pouvait pas lui donner beaucoup de temps, car on sait que les Autrichiens ne sont pas fort délicats, sous le rapport des déclarations de guerre.

Le 8 avril, l'archiduc Jean fit ses dispositions d'attaque. Craignant de rencontrer l'armée française réunie, et d'avoir à la combattre d'abord dans la position de Venzone, et puis dans celle de la Lédra, en avant de Saint-Daniel, il renonça au projet de déboucher par Ponteba, ainsi qu'il l'annonça dans ses dépêches à l'archiduc Charles. Il paraissait, d'après cela, que l'archiduc Jean se déciderait à forcer la ligne de l'Isonzo, et à marcher sur le Tagliamento vers Codroipo; mais il voulut faire du neuf et chercher une direction que n'eût suivie aucun général avant lui ; et qu'aucun ne suivra probablement après. Il se détermina donc à descendre en Frioul par Caporetto et la vallée du Natisone, se dirigeant sur Cividale et Udine. Il est difficile de concevoir quel

motif raisonnable pût le décider à engager son armée dans des défilés difficiles, qui l'exposaient à se priver de son artillerie et pouvaient le conduire à une perte certaine, si l'armée française eût été en effet réunie au Frioul, comme il affectait de le croire. Il réussit, parce qu'il n'y avait aucun corps qui pût s'opposer à sa marche. Mais si le prince Eugène, maître de ses dispositions, eût pu avoir quatre divisions en Frioul, il n'en aurait pas été ainsi. Pendant que deux divisions, se présentant de front derrière la Torre, vers Udine, arrêtaient sa marche, et qu'une gardait la position de Venzone, la quatrième pouvait prendre en flanc, par Faedis et Attimis, la colonne autrichienne, engagée dans la vallée du Natisone. Il est douteux qu'une attaque pareille n'eût pas fait échouer l'invasion.

D'après le plan qu'il avait arrêté, l'archiduc Jean fit les dispositions suivantes : A sa gauche, le général Gavassini reçut l'ordre de prendre position, le 10, à Gorizia, avec quatre bataillons de ligne, trois de landwehr et huit escadrons, et de passer l'Isonzo le 11, se servant des pontons, qui devaient venir de Laybach ; à la droite, le colonel Volkmann, avec trois bataillons et deux escadrons, reçut l'ordre d'occuper, le 9, Leopolds-Kirchen, en avant de Malborghetto, et d'avancer, le 10, sur Ponteba, tandis qu'un bataillon, se dirigeant par le lac de Raibl, descendrait la val-

lée de Rocolano, pour le rejoindre à ce village. Le capitaine Zuccari, avec un demi-bataillon, devait se diriger par les montagnes sur Tolmezzo, pour flanquer le colonel Volkmann; et lorsque ce dernier aurait passé Venzone, Zuccari devait gagner les sources de la Piave, et chercher à se réunir avec le général Chasteler. Le restant de l'armée devait se diriger, en remontant le Gailtizbach, sur Plezzo. Le 9, l'archiduc Jean transféra son quartier général à Tarvis; le même jour, l'armée se mit en marche, et le soir elle occupa les positions suivantes : les généraux Frimont et Schmidt, avec l'avant-garde, composée de six bataillons, deux escadrons et huit bouches à feu, en avant de Plezzo; le restant du huitième corps, en arrière de ce bourg; l'infanterie du neuvième corps à Breth et Raibl; la cavalerie à Tarvis. Le 10, l'avant-garde et le huitième corps vinrent camper à Caporetto; le neuvième corps à Sedenitza, et la cavalerie à Plezzo.

Le 10 au matin, le colonel Volkmann s'était mis en mouvement sur Ponteba. Un piquet de dix-huit hommes, du 9e. de ligne, qui occupait ce poste, se retira à l'approche de l'ennemi, et l'adjudant Schneider, qui le commandait, ayant rallié le poste de Dogna, se replia sur la Chiusa. Mais ce fort n'étant pas encore en état de défense, il continua sa retraite jusqu'à Villa-Nova, où il prit position avec environ cent hommes, qu'il

avait réunis des différens postes. Déterminé à défendre le défilé de Villa-Nova, il fit occuper par un piquet le pont de la Fella, derrière lui. Mais le bataillon ennemi, qui descendait par la vallée de Rocolano, attaqua et dispersa facilement le piquet qui était au pont, et qui se retira à la débandade sur Resciuta, où il se réunit au poste qui s'y trouvait. L'adjudant Schneider, enveloppé, fut pris avec cinquante-sept hommes; le reste gagna Resciuta par les montagnes. L'officier qui commandait à ce dernier poste, se replia à la nuit sur Portis. Volkmann s'arrêta à Villa-Nova.

Le général Broussier, averti de cette attaque vers deux heures après-midi, en prévint le prince Eugène, qui lui ordonna de concentrer sa division dans la position d'Ospidaletto, en laissant deux bataillons à Osopo. Le but de ce mouvement était d'opposer à la colonne ennemie, qui débouchait sur Venzone, une résistance capable de le forcer à déployer ses moyens. Il importait surtout au prince Eugène de connaître la direction que suivrait le gros de l'armée ennemie. Le général Serras reçut donc l'ordre de concentrer sa division au camp de Saint-Gothard, devant Udine, où elle fut rendue le 10 au soir.

Ayant réuni le gros de son armée dans la vallée de l'Isonzo, entre Caporetto et Plezzo, l'archiduc Jean songea à profiter de la sécurité où devaient se trouver les postes français, la guerre n'ayant

pas encore été déclarée, pour les surprendre. Un détachement d'un bataillon et demi, un escadron et quatre canons, devaient, le 11 au matin, attaquer de front le poste de Staroselle, tandis qu'un demi-bataillon le tournerait par les montagnes. Deux autres détachemens, d'un bataillon chaque, devaient suivre la crête des montagnes, à droite et à gauche du Natisone, et se réunir sur Cividale, afin de couper les postes de Madonna del Monte et de Stupizza. Le 11, au point du jour, un parlementaire remit aux avant-postes français, sur l'Isonzo et le Natisone, la dénonciation des hostilités, et une demi-heure après l'ennemi attaqua [1]. Le général Serras, qui avait réuni la veille sa division à Udine, n'avait laissé en avant de lui qu'un bataillon à Cividale, couvert par quelques postes vers Stupizza. Les bords de la Torre vers Palma-Nova, étaient gardés par les avant-postes de la garnison. Le 11, au soir, l'archiduc Jean arriva à Cividale, avec trente bataillons et quarante-quatre escadrons. Dans la nuit

[1] Cette dénonciation était ainsi conçue :

« *Au commandant des avant-postes de l'armée*
» *française*.

» D'après une déclaration de S. M. l'empereur d'Au-
» triche à l'empereur Napoléon, je préviens M. le com-
» mandant des avant-postes français, que j'ai l'ordre de
» me porter en avant avec les troupes que je commande
» et de traiter en ennemi toutes celles qui me feront
» résistance. *Signé* JEAN. »

du 10 au 11, le général Gavassini avait passé l'Isonzo à Gorizia. Son équipage de ponts n'avait pu arriver à cause du mauvais temps; mais comme rien ne s'opposait à son passage, il fut effectué en bateaux, et il s'avança jusqu'à la Torre, entre Cormons et Medea. Le 11, les Autrichiens commencèrent à répandre dans le Frioul une proclamation révolutionnaire, que l'archiduc Jean adressait aux Italiens [1].

Le prince Eugène, ayant appris le 11, vers midi, l'entrée des Autrichiens par la vallée du Natisone et le passage de l'Isonzo, et voyant que la marche de leur armée se portait sur Udine, se disposa à se retirer derrière le Tagliamento. Il lui était impossible d'essayer de lutter, avec deux divisions, qui n'étaient pas même réunies, contre des forces aussi supérieures. Dès le 10, il avait ordonné à la division Grenier de se rapprocher du Tagliamento, et d'occuper Codroipo, pour assurer cette retraite. La division Serras reçut l'ordre de se diriger sur le même point, et la division Broussier de repasser le Tagliamento, au pont qui avait été établi à Dignano; cette division devait laisser quatre compagnies du 92ᵉ. régiment à Osopo. Le même jour le prince Eugène fit connaître, par une proclamation à l'armée, l'invasion des Autrichiens [2].

[1] Voyez pièces justificat., N°. IV.

[2] Voyez pièces justificat., N°. V.

Pendant que ces événemens se passaient à la droite, le général Broussier avait exécuté l'ordre qu'il avait reçu du prince, le 10 au soir. Toute la nuit fut employée à la concentration de la division, dont dix bataillons se trouvèrent réunis, le 11 au matin, à Ospidaletto ; deux bataillons du 92e. étaient restés à Osopo. Pendant que les troupes s'établissaient dans la position d'Ospidaletto, le général Broussier se porta lui-même à Venzone, avec trois compagnies du 9e., deux canons et l'escadron du 24e. de dragons.

A huit heures du matin, la colonne de Volkmann parut devant Portis, qu'occupaient encore les détachemens qui s'étaient retirés de Resciuta et du vallon de la Fella. Un bataillon ennemi attaqua le village, qui fut évacué après un léger combat. L'ennemi alors s'avança sur Venzone, où la fusillade s'engagea avec vivacité. Le dernier bataillon du 9e. soutint cependant le combat, jusqu'à dix heures du matin environ, où il reçut l'ordre de se replier sur Ospidaletto, et de se rallier à la division. La retraite se fit en bon ordre. La division Broussier occupait une bonne position en avant d'Ospidaletto, en arrière du lit pierreux du Rio-Bianco, la droite sur le mont Cimbledo et la gauche au Tagliamento. Le général Desaix, avec deux bataillons du 9e. était posté dans le lit du Rio-Bianco, sur le chemin des Capucins, qui conduit de Venzone à Gémona,

en tournant le mont Cimbledo. Deux bataillons du 92e. étaient en réserve derrière Ospidaletto, à la jonction des routes de Gemona et d'Osopo. Vers midi le combat s'engagea, et l'ennemi, dirigeant son principal effort sur la droite du général Broussier, parvint à repousser les deux bataillons du 9e, et à occuper le revers du mont Cimbledo. Dans ce moment le général Broussier reçut l'ordre du prince de se retirer sur Dignano. Le combat étant engagé, il n'était pas possible de l'exécuter, avant d'avoir repoussé l'ennemi. Le général Broussier, voyant que les Autrichiens cherchaient à se rendre maître du chemin des Capucins, afin de tourner sa position, y dirigea le 84e., sous les ordres du général Desaix. Après un combat acharné, l'ennemi fut battu et rejeté au delà du Rio-Bianco. Volkmann essaya de donner des inquiétudes au général Broussier, en jetant des troupes au-delà du Tagliamento; mais ce fut inutilement, et, après de vains efforts, il fut obligé le soir de se retirer sur Venzone. Ce combat nous coûta environ trois cents morts ou blessés; le général Desaix fut du nombre de ces derniers; nous avions perdu environ cent prisonniers dans la vallée de la Fella, à Villanova et en avant. Les Autrichiens perdirent environ 500 hommes dont 200 prisonniers[1]. Dans la nuit

[1] Ce furent 71 de Jean Jellachich; 9 de François Jellachich; 91 du 1er. Bannat, et 29 de St.-Julien. Ce

le général Broussier repassa le Tagliamento à Dignano, après avoir laissé un bataillon du 92e. à Osopo, en garnison. La division Serras, ayant envoyé un bataillon du 35e. à Palma-Nova, prit position, le 11 au soir, à Campo-Formio. La division Grenier était au pont du Tagliamento, occupant Codroipo; les autres divisions de l'armée s'étaient également mises en mouvement, vers la tête de colonne. Le 11, la division Barbou était à Sacile; la division Severoli, à Campo-San-Pietro; la division Sahuc, à San-Vito et Valvasone. La division Pully et la garde étaient en marche pour se rendre sur la Livenza; la division Lamarque aurait dû être, le 11, à Montebello, mais, par un retard d'expédition, elle ne reçut son ordre de départ de Vérone que le 13. La division Fontanelli dut rester à Montechiaro, et la première de dragons à Villafranca, pour observer le Tyrol.

Palma-Nova avait une garnison de 3,300 hommes, composée de quatre bataillons français des 1er. léger, 35e. et 42e. de ligne, et un bataillon italien du 3e. léger; deux compagnies d'artillerie; une de sapeurs et un détachement de mineurs. La place était armée de 132 bouches à feu, et approvisionnée pour trois mois; mais les forti-

qui prouve que Volkmann avait au moins quatre bataillons et non pas trois, comme le dit la relation de l'archiduc Jean.

fications n'en étaient pas achevées, par un effet de la lenteur que les ingénieurs avaient mise dans les travaux, qui avaient déjà coûté des sommes immenses. Le commandement supérieur en avait été confié au général Schilt.

Le 12, la division Serras quitta Campo-Formio, et vint prendre position en avant de Valvasone, à la rive droite du Tagliamento, à côté de la division Grenier. Le 106°. occupa la tête de pont de Valvasone, qui n'était pas achevée. La division Broussier arriva le même jour, à six heures du matin, à Dignano, où elle laissa le 4°. bataillon du 9°. de ligne. Le restant de la division passa le Tagliamento, et vint occuper Spilimbergo, Barbeano et Gradisca. Dans la journée le général Broussier poussa une reconnaissance sur Saint-Daniel, pour avoir connaissance des mouvemens de l'ennemi. Volkmann n'avait pas dépassé Ospidaletto et s'était contenté d'envoyer des partis à Gemona et à Osopo. Après l'arrivée de la division Serras, le général Grenier passa le Tagliamento avec la sienne, et vint prendre position à la gauche de Codroipo, poussant des partis sur les routes d'Udine et de Palma-Nova. L'ennemi ne fut rencontré d'aucun côté. Le soir, la division Grenier repassa le Tagliamento, et reprit sa position en avant de Valvasone. Les 6°. de hussards, 6°. et 25°. de chasseurs de la division Sahuc, se réunirent le même jour aux deux divi-

sions qui étaient devant Valvasone; le 8e. de chasseurs resta vers Latisana et San-Vito. La division Barbou arriva le 12 à Pordenone, et la division Severoli à Conegliano. Celle de dragons du général Pully, s'était avancée à Rovigo, Este et Legnago.

L'armée autrichienne ne fit presque aucun mouvement le 12. Le 8e. corps vint occuper Udine; le 9e. resta à Cividale; le général Gavassini resta en position sur la Torre, se contentant de faire investir Palma-Nova. Le 13, l'archiduc Jean réunit les 8e. et 9e. à Udine; le général Gavassini forma le blocus de Palma-Nova. Le général Frimont, avec une avant-garde de quatre bataillons et huit escadrons, prit position à Zompichio et Codroipo. Deux escadrons de Hohenzollern, furent envoyés sur Saint-Daniel, pour avoir des nouvelles de Volkmann. Le colonel Gyureowich, avec deux bataillons et deux escadrons, fut envoyé vers Latisana, pour observer les mouvemens de la cavalerie légère française, qui était encore de ce côté. On a peine à concevoir la lenteur du mouvement de l'archiduc Jean, après toute la jactance qu'il avait déployée avant la guerre, dans les nombreux projets d'invasion qu'il avait adressés à son gouvernement, et dans lesquels il ne se proposait rien moins que la destruction de l'armée française. Il avait imaginé de descendre dans le Frioul par la vallée du Natisone,

sans doute pour surprendre l'armée d'Italie, qu'il menaçait en même temps sur ses deux ailes, par Gorizia et par Ponteba. Alors il fallait, au lieu de se diriger dans une seule colonne sur Cividale, réserver cette route pour sa cavalerie et ses pares, et faire déboucher une grande partie de son infanterie par les vallées de la Molina, la Torre et le Cornapo, de manière à préparer un déploiement de son armée, entre Udine et Saint-Daniel. La division Broussier se trouvait coupée, et le prince Eugène obligé de passer en hâte le Tagliamento, et de gagner Pordenone. L'armée autrichienne, arrivée par sa droite à Saint-Daniel, le 11 au soir, pouvait atteindre Sacile le 13, par la campagne d'Aviano. Ce mouvement fait de flanc à la direction de retraite du prince Eugène et à la direction de sa ligne d'opérations, compromettait les divisions Severoli et Barbou, et rendait toute réunion de l'armée française impossible avant la Piave. Car, si le prince Eugène n'avait pu gagner Pordenone le 12, il était obligé de se rejeter avec les division Serras, Grenier et Sahuc, sur la Motta et Oderzo. Au lieu de cela l'archiduc Jean perdit tout le fruit de la surprise qu'il avait tentée, et après avoir fait huit à neuf lieues en trois jours, réunit son armée à Codroipo et se présenta de front à l'armée française et dans la direction de sa ligne d'opérations.

Le 13, le prince Eugène resta en position der-

rière le Tagliamento, avec les quatre divisions qu'il avait réunies. Son intention était de gagner du temps pour la réunion de son armée; il lui était nécessaire de ne pas trop précipiter sa retraite afin de contenir l'ennemi le plus qu'il le pourrait, et de l'obliger à marcher avec précaution, à réunir ses forces et à manœuvrer pour forcer l'armée française à quitter sa position. Mais il jugea cependant que la journée du 13 lui suffisait, pour atteindre ce but. Si, comme il le croyait, la division Lamarque avait quitté Vérone le 11, elle pouvait être arrivée le 15 à Sacile. L'ennemi ne pouvait plus y arriver avant. Il résolut donc de réunir son armée sur la Livenza. En conséquence, les divisions Barbou et Severoli reçurent l'ordre de rester où elles étaient. La division de dragons du général Pully s'étendit jusqu'à Padoue.

Le même jour le prince ordonna au général Serras de s'avancer en reconnaissance sur Codroipo. L'avant-garde de cette division en chassa les Autrichiens, et le général Frimont se replia sur Campo-Formio. Le soir, la division Serras repassa le Tagliamento, et la brigade autrichienne de Wetzel réoccupa Codroipo. Le général Gavassini fit sommer la place de Palma-Nova, et sur le refus du général Schilt, il déploya quelques bataillons et de l'artillerie, devant les avant-postes de la place. Après un léger combat, les Autrichiens

s'éloignèrent, et Gavassini rejoignit son armée. Le blocus de Palma-Nova fut alors pris par le général Tomasich, avec quatre bataillons, deux escadrons et deux batteries. Les deux escadrons autrichiens envoyés sur Dignano, y attaquèrent le 4e. bataillon du 9e. de ligne, qui les repoussa avec quelque perte. Le soir, le général Broussier fit rentrer ce bataillon à Gradisca, et rompit le pont du Tagliamento, selon l'ordre qu'il en avait reçu.

Le 14, l'armée autrichienne vint camper près de Codroipo, et l'avant-garde du général Frimont prit position près de la tête du pont de Valvasone. Volkmann occupa Dignano, et Gyurkovich Latisana. L'archiduc Jean reçut, à son quartier-général de Passeriano, l'avis de l'occupation de l'Istrie. Dans la nuit du 10 au 11, le major autrichien Cazzan était parti de Trieste, avec quatre bataillons et demi, un piquet de hussards et quatre canons, et s'était avancé sur Capo-d'Istria, qui était défendu par un bataillon. En même temps le bataillon de landwehr de l'Istrie autrichienne avait marché sur Pola et Parenzo. Capo-d'Istria fut attaqué le 11, tant par terre que par deux frégates anglaises qui le bloquaient par mer. Le 12, le major Cazzan ayant fait venir de la grosse artillerie de Trieste, la place fut vivement canonnée. Le 13, elle capitula. Les autres postes de l'Istrie ne firent pas plus de résistance.

Le même jour, l'archiduc Jean ayant appris que le prince Eugène avait quitté les bords du Tagliamento, résolut de pousser sur San-Quirino, dans la campagne d'Aviano, une grande reconnaissance, qu'il voulut diriger lui-même. En conséquence, les régimens de Joseph, Ott et Frimont, hussards, Savoie et Hohenlohe, dragons (36 escadrons), avec douze bouches à feu, eurent ordre de prendre position, vers le soir, à la tête du pont de Valvasone. Les généraux Wetzel et Schmidt, avec quatre bataillons, huit escadrons et une batterie, devaient passer le Tagliamento à la même heure, et prendre position en avant de Valvasone. Le restant de l'armée devait passer la rivière le 15 dans la matinée, et suivre la route de Pordenone; à droite, Volkmann, avec trois bataillons et quatre escadrons, devait se diriger sur San-Quirino et Sacile; à la gauche, Gyurkovich devait flanquer le mouvement par Cordovado et la Motta.

Le projet du prince Eugène était, comme nous l'avons vu, de réunir son armée sur la Livenza. Le cours de cette rivière offrait une assez bonne position défensive, pour qu'il pût espérer d'y arrêter l'ennemi, jusqu'à ce que la division Lamarque et les deux de dragons l'eussent rejoint. Alors, passant la Livenza sur plusieurs ponts, qu'il avait ordonné d'y préparer, il voulait forcer l'ennemi à recevoir une bataille oblique, entre Pordenone

et Sacile. Le 14, au matin, il quitta donc les bords du Tagliamento, et porta son quartier-général à Sacile. Le soir, l'armée occupa les positions suivantes : Le général Serras, avec les 58ᵉ. et 106ᵉ. de ligne, et le 6ᵉ. de chasseurs, vint prendre position à Brugnera (A). *Pl. I.* La division Broussier (B) occupa Polcenigo, Gargasso et la Santissima. La division Grenier (C) campa devant Sacile, ayant en avant d'elle, à Fontana-Fredda, les quatre bataillons du 1ᵉʳ. de ligne, et le 25ᵉ. de chasseurs, sous les ordres du général Pagès. La division Barbou (D) s'établit en avant de Fratta, sur la route de Conegliano. La division Severoli s'avança de Conegliano à Bibano (E), détachant une compagnie de voltigeurs et vingt-cinq chasseurs à cheval, à Porto-Bufole et la Motta, pour détruire les ponts et observer les mouvemens de l'ennemi.

Le général Sahuc prit position à Pordenone avec le 6ᵉ. de hussards, le 8ᵉ. de chasseurs, les trois bataillons du 35ᵉ. de ligne et quatre canons. Il lui fut ordonné de se tenir bien gardé et de bien s'éclairer, pendant la nuit du 14 au 15 ; le 15, au matin, il devait pousser une reconnaissance assez loin sur la route de Valvasone, pour avoir des nouvelles de l'ennemi, et renvoyer le 35ᵉ. régiment au général Serras, en le dirigeant sur Tamai. Il lui était prescrit d'éviter tout engagement sérieux. S'il était attaqué le 15, et qu'il eût

besoin d'infanterie, il devait demander un bataillon au général Grenier. En cas qu'il fût forcé, il était prévenu que l'avant-garde de la division Grenier occupait Fontana-Fredda; il devait en conséquence diriger sa retraite, de manière à venir se placer à la gauche de cette avant-garde, entre Vigonovo et Fontana-Fredda.

Le 14, le général Lamarque était à Vicence avec les 13e. et 29e. de ligne, le 112e. n'étant pas encore arrivé. La division du général Grouchy partit de Vérone pour se rendre à l'armée, ayant détaché le 7e. de dragons à Trente. La division Pully était à Padoue et Mestre. Les grenadiers de la garde et les gardes d'honneur partirent de Padoue; les carabiniers, les vélites et les dragons arrivèrent à Brescia et Desenzano.

Dès le 12, le prince Eugène, sachant que le Tyrol devait s'insurger et qu'un corps autrichien y marchait, avait envoyé à Trente le général Baraguey d'Hilliers, pour commander les troupes qui devaient s'y rendre. C'étaient la division Fontanelli, qui partit le 13 de Montechiaro, le 7e. de dragons, qui lui fut envoyé de Vérone, et le 112e. régiment, qui reçut plus tard l'ordre de se rendre à Trente.

Dans la nuit du 14 au 15, le général Sahuc fit le rapport qu'une forte colonne ennemie avait passé le Tagliamento à Dignano, et se dirigeait sur San-Quirino et Rovoredo. Le prince Eugène lui

fit répondre qu'il eût à suivre ses instructions et se replier sur le point qui lui avait été indiqué. Le général Sahuc assura, dans la suite, n'avoir reçu cet ordre que trop tard, et lorsque déjà il était engagé.

Les reconnaissances que le général Sahuc avait envoyées pendant la nuit, jusqu'au lit pierreux des Zelline, rentrèrent au point du jour, n'ayant rien vu, ni eu aucunes nouvelles de l'ennemi. Toute la nuit avait été pluvieuse, et vers le matin le vent et la pluie redoublèrent.

Vers dix heures du soir, l'archiduc Jean, s'étant mis à la tête de quatre régimens de cavalerie, réunis à la tête du pont de Valvasone, passa le Tagliamento et s'avança lentement vers Pordenone. Il était trois heures du matin lorsqu'il arriva à la Croix de pierre, qui marque, dans le lit des Zelline, la séparation du chemin de Valvasone et de Spilimbergo. Là, il fit halte, prit position, et envoya un escadron de hussards reconnaître. A six heures la reconnaissance rentra et annonça qu'il y avait à Torre di Pordenone un avant-poste d'infanterie, et dans Pordenone même deux ou trois cents hommes tout au plus.

Ce qui se passa pendant cette nuit, dans les deux armées, est bien une preuve combien peu, lorsque le temps est mauvais, on peut compter sur les reconnaissances de nuit, lorsqu'on n'est pas bien sûr de l'officier qui les commande. En-

tre trois et six heures du matin des patrouilles françaises et autrichiennes, devaient, d'après leurs ordres, avoir parcouru le terrain entre les Zelline et Pordenone; il était impossible qu'elles ne se rencontrassent pas : cependant cela arriva. Il en résulte clairement que, d'un côté, les reconnaissances françaises, au lieu de s'engager dans le lit large et coupé par plusieurs bras, du torrent des Zelline, ne dépassèrent pas Cordenons; et que de l'autre, l'officier autrichien ne s'avança pas plus loin que ce dernier village. Les Français ne rencontrèrent nécessairement point d'ennemis, et l'Autrichien fonda son rapport sur le dire de quelques paysans, qu'il interrogea.

Pl. I. L'archiduc Jean, ayant reçu ce rapport, forma le projet d'enlever le poste avancé de Pordenone, et fit pour cela des dispositions qui prouvaient qu'il ne se fiait cependant pas tout-à-fait à sa reconnaissance. L'avant-garde des généraux Wetzel et Schmidt, l'ayant joint en ce moment, il en forma quatre colonnes d'attaque. Le général Schmidt, avec deux escadrons et un bataillon, devait se diriger à droite de la grande route, en tournant Pordenone, sur Rorai-Grande. Le lieutenant colonel Collenbach, avec un bataillon et deux escadrons, devait se diriger également par la droite, en dehors de Nogaredo et de Torre, sur Pordenone. Le général Wetzel, avec deux bataillons, devait tenir la grande route; quatre

escadrons et une batterie d'artillerie à cheval, suivaient cette dernière colonne en réserve. Les dragons de Hohenlohe et de Savoie, et les hussards de Joseph et de Frimont, reçurent l'ordre de passer dans la plaine, vers San-Quirino et Rovoredo, afin d'être à portée, en cas de besoin.

Les premiers coups de fusil furent tirés à Torre di Pordenone par le poste du 35e., qui s'y trouvait. Deux bataillons de ce régiment, qui se disposait à rejoindre la division par Tamai, selon l'ordre qu'il avait reçu, étaient réunis en avant de Pordenone, recueillant les postes qui rentraient; le troisième était en réserve, en arrière de la ville, sur le chemin de Rorai-Piccolo. Le général Sahuc se hâta de ranger sa cavalerie à la gauche des deux bataillons du 35e., le 6e. de hussards d'abord, et le 8e. de chasseurs à l'extrême gauche. De son côté, se voyant en présence d'un corps plus fort qu'il n'avait cru, l'archiduc Jean donna l'ordre aux régimens de cavalerie, qu'il avait dirigés dans la plaine, de se rabattre sur lui.

La troisième colonne autrichienne arrivée devant Pordenone, fut chargée par le 6e. de hussards, qui y jeta quelque désordre et fit des prisonniers. Mais la réserve, qui suivait, rétablit bientôt le combat. Dans ce moment, la première et la seconde colonne autrichienne, se présen-

tant sur la gauche de notre ligne, l'attaquèrent en flanc et à dos. Le 6ᵉ. de hussards fut rompu et jeta le désordre dans le 8ᵉ. de chasseurs. Alors l'infanterie ennemie, appuyée par une batterie de huit pièces, se réunit contre le 35ᵉ. régiment, et la cavalerie pénétra dans Pordenone. Le général Sahuc, ayant encore rallié deux escadrons de hussards, essaya de porter secours au 35ᵉ. Mais outre la difficulté de mouvoir les chevaux dans des terres détrempées, le restant de la cavalerie ennemie approchait, et déjà les hussards de Joseph et de Frimont débouchaient entre Rorai-Grande et Talponedo; il fut donc repoussé. Le 35ᵉ. régiment se défendit avec la plus grande valeur; mais attaqué de front par cinq mille hommes d'infanterie, et la cavalerie ennemie, qui occupait Pordenone et Rorai-Piccolo, l'enveloppant de toutes parts, il fut obligé de poser les armes. Cette affaire nous coûta environ cinq cents morts, seize cents prisonniers et deux canons. Les Autrichiens eurent six cents hommes hors de combat, parmi lesquels le colonel des chevau-légers de Hohenzollern, qui fut dangereusement blessé. On leur avait fait trois cents prisonniers, qui furent délivrés par l'événement du combat. Le général Sahuc, avec ce qu'il put réunir de cavalerie et deux canons, se retira à Fontana-Fredda, et de là à Sacile; le 6ᵉ. de hussards était à moitié détruit.

Les événemens qui se passaient en Tyrol, où l'insurrection avait éclaté le 10 et s'était étendue jusqu'aux portes de Trente, l'insurrection de la Val-Segana, qui menaçait Bassano; la nouvelle de l'entrée d'un corps autrichien dans le département de la Piave, vers Cadore; tous ces motifs réunis avaient changé la détermination que le prince avait d'abord prise de se soutenir derrière la Livenza. Menacé sur son flanc gauche et sur ses derrières par les troupes ennemies, qui pouvaient déboucher sur Bassano et sur Trente, il était urgent de se rapprocher le plus tôt possible de la Piave, et de se remettre en communication avec les troupes, qu'il avait été obligé de laisser vers Vérone. Il s'était donc disposé à quitter la Livenza le 16, pour se retirer à la rive droite de la Piave. L'échec reçu à Pordenone changea encore ces dispositions. Les pluies continuelles avaient détrempé tous les chemins, au point que la retraite sur la Piave ne pouvait se faire que par la grande route; c'est-à-dire par un défilé. L'ennemi était trop près, pour qu'on pût hasarder, devant lui, un mouvement difficile et dangereux, surtout si, jetant une colonne par la Motta et Oderzo, il précédait l'armée à la Piave, pendant qu'il retarderait sa marche en la harcelant de front. Le combat de Pordenone, avait dû faire croire, au prince Eugène, que l'intention de l'archiduc Jean était de l'attaquer le 16 au matin,

et cette croyance n'avait rien que de raisonnable, si l'on avait eu affaire à un ennemi, qui eût su profiter de ses avantages, pour serrer de près l'armée française. Mais il n'en était rien, et l'archiduc Jean paraît avoir si peu eu l'intention d'attaquer les Français, que le 16, dans le moment où leur armée se déployait devant lui, à huit heures du matin, au lieu d'être aux avant-postes occupé à reconnaître son ennemi et à faire ses dispositions, il était à Pordenone, *à la messe*.

Quoi qu'il en soit, le prince Eugène forma le dessein de prévenir l'archiduc et de lui livrer bataille. Il espérait, avec quelque raison, que l'ennemi, croyant après l'échec de Pordenone que l'armée française intimidée était en pleine retraite, une brusque attaque le déconcerterait, et préparerait sa défaite. Une victoire remportée à Sacile, non- eulement arrêtait la retraite, mais pouvait rejeter l'ennemi derrière le Tagliamento. En conséquence le prince ayant fait, dans la matinée du 15, la reconnaissance du champ de bataille, ordonna les dispositions préparatoires pour le lendemain.

Pl. I. La division Serras établit la brigade Garreau à Tamai (G); la brigade Roussel passa à la gauche de la Livenza, à Brugnera (H); la division Barbou vint camper en avant de Sacile (I); la division Severoli passa également la Livenza et

vint se placer à la gauche de la division Serras : le détachement de la Motta et Porto-Bufole l'avait rejoint (K); la division Grenier resta dans ses positions. La division Broussier eut ordre de s'établir entre Vigonovo et Ranzan; elle y arriva dans la matinée et en chassa les postes autrichiens. L'adjudant commandant Barthier, avec deux bataillons de la division Broussier, deux de la division Barbou et deux canons, fut placé à la Santissima (L) pour garder ce passage, par lequel l'ennemi pouvait, de Castel-d'Aviano, déboucher sur la route de Conegliano, au delà de Fratta.

Vers le soir le colonel Volkmann poussa sur Vigonovo une reconnaissance, qui en fut éloignée par l'artillerie de la division Broussier.

Le 15 après midi, le gros de l'armée autrichienne arriva à la hauteur de Pordenone, où l'archiduc Jean le fit camper dans la disposition suivante. Le 8ᵉ. corps était en tête sur deux lignes. Dans la première (1) la brigade Gajoli, de cinq bataillons, la gauche appuyée à Pordenone; à droite la brigade Colloredo de six bataillons, s'étendant parallèlement au chemin de San-Quirino. En seconde ligne (2), à gauche, la brigade Spleny de dix escadrons, à droite, celle du colonel Fulda de huit escadrons. Le 9ᵉ. corps était en arrière sur trois lignes. Dans la première (3) à gauche, appuyant à Torre-di-Porde-

none, la brigade Kalnassy de six bataillons; au centre, la brigade Gavassini de cinq bataillons; à droite la brigade Marziany de deux bataillons. En seconde ligne (4), appuyant à Nogaredo, la brigade Kleinmayer de six bataillons. En troisième ligne (5), la brigade Hager de douze escadrons de dragons. Les brigades Spleny, Kleinmayer et Hager, étaient sous les ordres du lieutenant-général Wolfskehl. L'avant-garde, commandée par le général Frimont, et composée de la brigade Schmidt, de six bataillons et deux escadrons, occupait Palse, Porcia et Talponedo (6). Le colonel Volkmann, avec trois bataillons et quatre escadrons, était à Rovoredo, occupant Pieve-d'Aviano et Vigonovo (7). Le colonel Gyurkowich, avec deux bataillons et deux escadrons, était à la Motta.

La force des deux armées, qui combattirent le 16, peut être établie comme il suit :

Armée française.

		Bat.	Homm.	Escad.	Chevaux.
Divisions.	Serras.	8	4	5,600	500
	Broussier.	9	4	6,300	500
	Grenier.	13	1	9,100	150
	Barbou.	9	»	6,300	»
	Severoli.	10	1	7,000	150
	Sahuc.	»	5	»	650
	Total. . .	49	15	34,300	1,950

Hors de ligne.

Adj[t]. comm. Barthier.	4	»	2,800	»

Armée autrichienne.

8ᵉ. CORPS.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chevaux.
Brigades.	Colloredo.	6	»	7,200	»
	Gajoli.	5	»	6,000	»
	Spleny.	»	10	»	1,500
	Fulda.	»	8	»	1,200

9ᵉ. CORPS.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chevaux.
Brigades.	Kalnassy.	6	»	7,200	»
	Gavassini.	5	»	6,000	»
	Marziany.	2	»	2,400	»
	Kleinmayer.	6	»	7,200	»
	Hager.	»	12	»	1,800

Avant-garde de Frimont.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chevaux.
Brigade.	Schmidt.	6	2	7,200	600
	TOTAL. . . .	36	32	43,200	5,100

Hors de ligne.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chevaux.
Brigades.	Volkmann.	3	4	3,600	600
	Gyurkowich.	2	2	2,400	300

Le prince Eugène était trop inférieur en cavalerie pour hasarder une bataille, dans les plaines d'Aviano et de Rovoredo ; mais la disposition du terrain lui donnait plus d'avantage vers la droite. La plaine de Rovoredo forme un plateau élevé, dont la limite méridionale suit à peu près la route de Pordenone, jusque vers Fontana-Fredda. Au sud de cette route sont les sources du Noncello, du Santiron, et de plusieurs ruisseaux, qui vont porter leurs eaux dans la Méduna. Le terrain coupé et mêlé de prairies marécageuses, qui est traversé par ces ruisseaux, ne permettait

pas à l'ennemi d'y déployer sa cavalerie et rendait sa supériorité inutile. Le prince se décida donc à forcer l'archiduc Jean à recevoir une bataille oblique, en engageant sa droite et refusant sa gauche. Il avait l'espoir, par un effort bien combiné, d'enlever le village de Porcia, qui était pour lui le point tactique de la bataille, et de menacer Pordenone, qui en était le point stratégique. L'ennemi, ayant perdu Porcia, était obligé de concentrer à Pordenone la majeure partie de ses forces, et ne pouvait pas hasarder contre la gauche française une attaque, qui, en longeant parallèlement la grande route, pouvait être prise en flanc par les troupes qui déboucheraient de Talponedo ou de Porcia. Si Pordenone pouvait être emporté, ce que le prince espérait, en y employant les divisions Serras, Severoli et Barbou, les Autrichiens étaient obligés de repasser le Tagliamento, n'y ayant plus de position défensive pour eux, avant cette rivière. Quoique par ce mouvement son aile droite se prolongeât beaucoup, et perdît, en cas de revers, la communication de Sacile, elle n'était cependant pas compromise, ayant une retraite assurée sur le pont établi à Brugnera, et par un terrain qui la mettait à l'abri de la cavalerie ennemie. Quant à sa gauche, qui restait affaiblie et en l'air, le prince Eugène comptait la renforcer, pendant la bataille, par les divisions Lamarque et Pully,

qu'il avait calculé devoir arriver à Sacile le 16 dans la matinée. Mais divers incidens, et quelques erreurs dans l'expédition des ordres à l'état-major, trompèrent ce calcul, comme nous le verrons.

Pl. I. Le 16 au jour, l'armée française se déploya en ordre parallèle, à portée du champ de bataille, où elle devait combattre. La division Serras (M), flanquée à droite par le 6e. de chasseurs français, était à la gauche de Santiron, en avant de Tamai. La division Severoli (N), avec un escadron de chasseurs italiens, à gauche du général Serras. La division Barbou (O) suivait à gauche, en remontant le Santiron, et formait le centre de l'armée, avec la division Grenier (P) qui, flanquée par un escadron de dragons Napoléon, se déployait entre Fontana-Fredda et Vigonovo. La gauche était formée par la division Broussier (R) rangée sur trois lignes, le 92e. en tête, et flanquée à gauche par le 25e. de chasseurs. Le général Sahuc, avec le 8e. chasseurs et les débris du 6e. de hussards, formant en tout environ 5 escadrons (S), était en réserve près de St.-Giovanni del Tempio. L'adjudant-commandant Barthier, qui s'était avancé à Castel d'Aviano (T) d'où il chassa le poste ennemi, devait flanquer l'armée à l'extrême gauche. La division Serras devait attaquer la première, avec la division Severoli; le général Barbou devait appuyer leur attaque, et le général Grenier ne devait se porter en avant, que

lorsque le général Serras aurait pris Porcia. La division Broussier, sur laquelle l'armée pivotait, ne devait entrer en action que la dernière.

Vers huit heures du matin, le général Serras se mit en mouvement; la brigade Garreau (53e. de ligne) à droite; la division Severoli à gauche, et le 106e. en réserve avec le général Roussel. Aussitôt l'avant-garde autrichienne prit les armes. Le général Frimont, qui la commandait, plaça deux bataillons à Porcia, pour défendre ce village et recevoir le poste de Palse; un fut chargé de garder Rorai-Piccolo; le restant fut placé en réserve en arrière (8). Six escadrons de Ott, hussards, et quatre de Hohenzollern, chevau-légers, avec une batterie d'artillerie à cheval, furent placés sur la grande route, près de la chapelle, en avant de Rorai-Grande (9).

Le général Serras rencontra, vers neuf heures du matin, les premiers postes ennemis devant Palse. Ils furent culbutés, et le village emporté; le général Garreau y fut blessé. Les deux divisions dépassèrent alors Palse, et se déployèrent devant Porcia (O, W), se disposant à attaquer l'avant-garde ennemie, qui y était réunie. Le général Frimont connaissait l'importance de ce poste, dont la perte pouvait, en ce moment, décider du sort de la bataille, presqu'avant qu'elle n'eût commencé. L'archiduc s'était si peu attendu à une bataille, qu'il n'avait fait aucune disposition

pour la recevoir. Son armée, campée sur cinq lignes, depuis Pordenone jusqu'à Cordenons, avait besoin d'un assez long temps, pour se former et se mettre en ligne. Ces réflexions décidèrent le général Frimont. Ayant fait prévenir l'archiduc de ce qui se passait, il résolut de prendre lui-même l'offensive. Toute l'armée lui servant de réserve, et les onze bataillons du 8e. corps étant à portée de lui, il ne balança pas à lancer les six bataillons qu'il avait, sur la division Severoli, en la faisant menacer en même temps par la cavalerie, placée près de la chapelle qui se présentait sur sa gauche. La division Severoli soutint le choc avec fermeté, et opposa une assez longue résistance; mais enfin elle fut obligée de plier, et entraîna dans son mouvement la brigade du général Garreau. Le général Serras se hâta de faire avancer le 106e. qui formait sa réserve, et l'ennemi fut contenu.

La division Barbou, qui s'était mise en mouvement, en même temps que le général Serras, se trouvait alors à la hauteur de l'aile droite, au delà du Santiron (X). Trois bataillons de cette division, conduits par le général Sorbier, aide de camp du prince Eugène, s'avancèrent à l'appui du général Serras, qui venait lui-même de reformer ses troupes, et se disposait à une attaque générale. Elle eut lieu avec la plus grande vigueur, et l'avant-garde du général Frimont,

culbutée à son tour, fut rejetée sur la hauteur de Porcia, en arrière du village. Dans ce moment, l'archiduc Jean, averti du danger que courait son avant-garde, fit avancer, pour la soutenir, la brigade Colloredo (10) du 8e. corps. Le général Spleny, avec quatre escadrons de Frimont et six de l'archiduc Joseph, vint se placer en arrière de Rorai-Piccolo (11) pour appuyer la reprise de Porcia. Le général Colloredo ayant fait avancer sur-le-champ les trois bataillons du régiment St.-Julien, les troupes françaises furent arrêtées et obligées de se replier derrière Porcia. Le prince Eugène, voyant l'obstination de l'ennemi à défendre ce village fit alors passer la division Grenier en avant de Fontana-Fredda (Y), et lui ordonna de soutenir les attaques de l'aile droite. Le général Grenier détacha à cet effet le 1er. de ligne, sous les ordres du général Teste. Ce régiment se dirigea par Ronche, sur Porcia, dont l'ennemi fut de nouveau chassé. Le général Colloredo fit alors avancer à son tour les trois bataillons de Strasoldo avec une batterie, et le combat se soutint avec acharnement sur ce point. Porcia fut pris et repris plusieurs fois, et le 1er. de ligne y fit des prodiges de valeur; le 4e. escadron des dragons Napoléon exécuta une charge brillante et fit des prisonniers. Le général Teste, ayant été blessé, fut remplacé, dans le commandement de sa brigade, par le colonel Gifflenga, aide-de-

camp du prince. Mais le combat se maintint stationnaire et nos troupes ne purent jamais dépasser Porcia. Pendant ce temps, la division Broussier, devant suivre le mouvement du général Grenier, avait débouché entre Vigonovo et Fontana-Fredda (Z) et se disposait à entrer dans la plaine, et à pousser en avant, laissant Fontana-Fredda et Ronche à droite. Ce mouvement, en débordant tout-à-fait Porcia, devait forcer l'ennemi à l'évacuer.

La résistance prolongée de l'avant-garde autrichienne, avait donné le temps à l'archiduc de réunir son armée, en faisant avancer le 9e. corps de Cordenons. Mais il se contenta, dans le premier moment, d'avoir ses troupes massées à portée de Pordenone et attendit le développement des manœuvres du prince Eugène, sur lesquelles il était encore indécis. Ignorant que les deux divisions de dragons n'avaient pas encore rejoint l'armée française, et que la trop grande infériorité numérique de sa cavalerie, empêchait le prince Eugène de s'engager dans la plaine de Rovoredo, il lui avait supposé un plan d'attaque tout différent de ce qu'il était en effet. Il n'avait d'abord considéré le mouvement des divisions Serras et Severoli sur Porcia, et les attaques réitérées sur ce point, que comme une diversion, qui couvrait le véritable mouvement Il supposait que les forces principales des Français,

massées vers Vigonovo et Fontana-Fredda, protégées par l'attaque de leur droite, devaient, dès que le 8ᵉ. corps serait engagé en entier, déboucher parallèlement et au nord de la grande route, et, en tournant Ronche et Rorai, prendre Pordenone à revers. Le 9ᵉ. corps était trop éloigné pour arriver en temps utile, et la moitié de l'armée autrichienne aurait été coupée et culbutée dans les marais du Noncello et de la Méduna. Mais lorsque l'archiduc Jean vit que les divisions du centre de l'armée française prenaient part au combat de la droite, et que l'attaque de Porzia était la principale, il résolut de profiter du prolongement de cette armée par la droite, et de l'attaquer à son tour. L'aile gauche française était en l'air, et, en se rapprochant du centre, compromettait la communication de Sacile. Ce fut sur ce point qu'il résolut de porter son effort principal. Le 9ᵉ. corps était en seconde ligne et rapproché du 8ᵉ.; il pouvait disposer de plus de trente mille hommes, qui n'étaient pas encore engagés.

En conséquence, la brigade Gajoli reçut l'ordre de se diriger sur Villadolt et Ronche, pour arrêter la marche de la division Grenier. Ce mouvement devait être appuyé par la brigade Volkmann, qui fut rappelée de Rovoredo. Les brigades Kalnassy, Gavassini et Marziany (treize bataillons) et les douze escadrons de dragons de

la brigade Hager, sous les ordres du général Wolfskehl, reçurent celui de se diriger sur Vigonovó, contre la division Broussier, en la débordant par sa gauche, afin de lui couper la communication de Sacile. Le lieutenant-général Ignace Giulay prit le commandement de toute cette attaque. La brigade Kleinmayer devait rester en réserve, à portée de soutenir la défense de Porcia. Le général Frimont reçut l'ordre de borner ses efforts à la conservation de ce point important, et de tout sacrifier pour y parvenir.

La brigade Gajoli fut la première en ligne, et se déploya devant Ronche (12). La division Broussier, qui débouchait alors, par la gauche de Fontana-Fredda, se rencontra avec la brigade Gajoli, et l'obligea d'abord à un mouvement rétrograde. Mais bientôt ayant été rejointe par Volkmann, qui se déploya à sa droite (13), elle soutint le combat et arrêta le mouvement des Français. Les brigades du 9e. corps autrichien ne tardèrent pas à arriver en ligne, et la face des affaires changea. Le général Giulay déploya ses troupes, les brigades Kalnassy, Gavassini et Marziany (15), en face de Vigonovo; les dragons du général Wolfskehl, un peu en arrière de l'intervalle qui séparait la brigade Marziany de celle de Volkmann (16). Le général Kleinmayer était resté en réserve en avant de Pordenone (16).

Dès ce moment, les divisions Grenier et Brous-

sier eurent à lutter seules, contre les deux tiers de l'armée autrichienne. Le général Grenier se vit forcé de réunir sa division, et le général Broussier forma la gauche de la sienne en potence. Ce mouvement nous fit définitivement perdre Porcia, que le général Serras fut obligé d'abandonner pour se rapprocher de Palse. Dans ce moment difficile, le prince Eugène déploya autant de sang-froid que de valeur. Se portant successivement sur tous les points menacés, il encourageait les troupes, dirigeait leurs efforts, et les conduisait lui-même à l'ennemi. Le combat se soutint même jusques vers cinq heures du soir. Mais alors le prince Eugène, voyant ses troupes épuisées, et que les divisions Lamarque et Pully, qu'il avait attendues, pour soutenir sa gauche, ne paraissaient pas, ordonna la retraite. Celle des divisions Serras, Severoli et Barbou, fut marquée sur Brugnera; celle des divisions Grenier, Broussier et Sahuc, sur Sacile.

Pour exécuter ce mouvement, il fallait d'abord dégager les troupes les plus avancées. A cet effet, le général Grenier porta en avant le 52e., pour appuyer le mouvement rétrograde de la brigade Teste. La réserve de la division Barbou servit à replier la première brigade de cette division, et la première de la division Severoli; alors l'aile droite et le centre commencèrent leur retraite en échiquier. Elle s'exécuta lentement et en bon

ordre ; l'ennemi fut contenu par le feu des échelons et par plusieurs charges des 6e. et 25e. de chasseurs français, des chasseurs italiens et des dragons Napoléon. La division Broussier contint tous les efforts de la masse qui la pressait, et ne commença sa retraite, qu'elle fit en carrés, que lorsqu'elle eut été dépassée par la division Grenier. Les divisions Serras, Severoli et Barbou, atteignirent vers huit heures du soir le pont de Brugnera, sans avoir été entamées. La division Severoli le passa la dernière et le détruisit.

A la gauche, la division Broussier se trouva vivement pressée, et presque enveloppée. Malgré des charges répétées qu'elle reçut à la pointe des baïonnettes, elle fit sa retraite assez long-temps sans être entamée. Le prince Eugène, pour la dégager, ordonna au général Sahuc de charger les dragons autrichiens ; mais notre cavalerie était trop faible et elle fut ramenée. L'ennemi la poursuivant entre les colonnes de la division Broussier, souffrit beaucoup du feu de notre infanterie. Vers les sept heures du soir, les dragons de Savoie et Hohenlohe essayèrent une dernière charge sur la division Broussier. Accueillis à bout portant, par un feu terrible, ils furent culbutés, et renoncèrent à leurs attaques. L'infanterie autrichienne se contenta de suivre notre mouvement rétrograde, en harcelant le 92e., qui formait l'arrière-garde, à la tête de laquelle le prince Eugène était resté

lui-même. Cependant ces attaques sanglantes et réitérées, l'obscurité de la nuit, et l'encombrement du pont de Sacile, causèrent quelque désordre dans les divisions Broussier et Grenier, et lorsque l'armée fut sortie de Sacile, elle était à peu près désorganisée, et il n'était pas possible de songer à la rallier. Ce désordre, la pluie continue et le mauvais état des chemins, engagèrent le prince à ordonner que la retraite continuerait jusque derrière la Piave. Les divisions Lamarquc et Pully, qui avaient dépassé Conegliano, dans la journée, et que le prince avait fait arrêter vers San-Cassiano, reçurent l'ordre de prendre position à Godega, à l'embranchement du chemin de Brugnera, pour protéger la retraite des divisions de l'aile droite. L'adjudant-commandant Barthier fit sa retraite par Ceneda, d'où il gagna la Piave. Vers neuf heures du soir seulement, la brigade autrichienne de Marziany attaqua Sacile et en chassa la petite arrière-garde, qui défendait cette ville ouverte, et dont le pont en pierres ne put pas être rompu. Quelques traîneurs y furent pris.

La bataille de Sacile nous coûta 3,000 morts, 3,500 prisonniers et 15 canons, restés sur le champ de bataille. Les généraux Severoli, Garreau, Teste, Pagès, Dutruy et l'adjudant-commandant Martel, furent blessés. La perte de l'ennemi fut d'environ 3,600 hommes hors de combat, et on

lui fit 500 prisonniers, la plus grande partie du 9e. corps.

Tel fut l'événement de la première bataille que livra le prince Eugène, et qui marqua, par un revers, les premiers pas qu'il parcourut dans une carrière devenue aussi brillante malgré ce présage défavorable. Mal décrite dans les seuls ouvrages qui en aient parlé [1], elle a été mal jugée sur des données inexactes. Outre les causes qu'on a pu voir dans le récit du commencement de cette bataille, il en fut d'autres qui concoururent à sa perte : le prince Eugène était jeune et nouveau dans le commandement, et plusieurs généraux français souffraient impatiemment d'être commandés par un général, qu'ils regardaient comme un enfant. Le général Serras oublia que, pour réussir, il devait emporter Porzia d'emblée et par conséquent s'y porter en masse; ses atta-

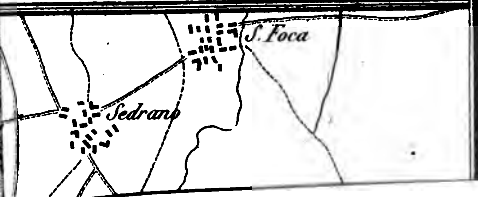
[1] L'auteur de *la Vie de Napoléon*, racontée par lui-même, a consacré à cette bataille quelques lignes, qui devraient être un coup de pinceau lumineux et rapide. Malheureusement les notions sur lesquelles il s'est fondé sont tellement inexactes, qu'il est impossible d'y reconnaître la vérité. Le général Pelet, qui n'a eu aucun moyen de savoir quelle était la pensée du prince Eugène, et qui a pris pour guide la déclamation ampoulée, connue sous le nom de *Campagne de l'archiduc Jean*, n'a pas été plus heureux. Quant à l'ouvrage intitulé *Victoires et Conquêtes*, ici, comme dans tant d'autres lieux, ce n'est qu'une compilation au-dessous de toute critique.

T. I.er Page 174. PL. I.

Avril 1809

es





ques partielles échouèrent. Le général Barbou mit de la mollesse et de la mauvaise volonté dans ses opérations. Il en fut de même du général Broussier, qui laissa échapper le moment d'attaquer l'ennemi, qui arrivait devant lui, pendant son déploiement. Il y eut de l'indécision partout où le prince Eugène ne put pas diriger les mouvemens en personne, et il ne pouvait être partout. L'arrière-garde ne résista que parce qu'il était à sa tête. Le soldat était découragé par les propos, que le mécontentement de l'amour-propre blessé fit tenir à plusieurs généraux. Au pont de Brugnera, le général Barbou pensa sacrifier la division italienne, restée la dernière sur le champ de bataille, en faisant couper ce seul passage qui lui restait, et il fallut employer la force pour en chasser les sapeurs. A Sacile, le désordre fut mis par cette tourbe d'employés qui empoisonnent les armées, et qui se sauvèrent jusqu'à Milan. Dans cette capitale même, le parti Melzi, aidé par la proclamation de l'archiduc Jean, aurait causé du trouble, sans l'admirable fermeté que déploya la vice-reine.



CHAPITRE IV.

Le prince Eugène se retire sous Vérone. — Prise du comte de Goes et des papiers relatifs à l'insurrection de l'Italie. — L'armée autrichienne s'avance à l'Alpon. — Insurrection du Tyrol. — Le général Baraguey-d'Hilliers, avec le corps qui y était, se retire à Rivoli. — Les événemens d'Allemagne décident l'archiduc Jean à la retraite. — Combat de Soave. — Retraite des Autrichiens. — Passage de la Brenta. — Les deux armées sont en présence sur la Piave.

Le 17, le prince Eugène ayant rallié les différens corps, déploya son armée derrière la Piave, où elle fut rejointe par les grenadiers de la garde royale et les gardes d'honneur. Son intention première avait été, ainsi que nous l'avons dit, d'attendre derrière la Piave les dernières troupes qui devaient renforcer l'armée française; de défendre, en attendant, le passage de cette rivière, et de prendre l'offensive dès que toutes ses forces seraient réunies. Mais les dépêches du général Baraguey-d'Hilliers l'obligèrent à renoncer à ce projet. Ce général, à son arrivé à Trente, s'y était trouvé pressé par les insurgés qui occupaient Lavis, et n'avait à leur opposer que les trois bataillons que l'insurrection y avait fait refluer de Brixen. La division Fontanelli arrivait, à la vérité;

mais le général Chasteler, dont la renommée grossissait les forces, allait s'approcher lui-même de Trente; le général Baraguey-d'Hilliers ne se croyait pas en état de résister à ces forces réunies, et il annonçait qu'il allait se voir obligé d'évacuer Trente, et de se retirer sur Vérone.

Ces considérations engagèrent le prince Eugène à quitter la Piave, pour se retirer dans la position de Caldiero, où il aurait toutes ses forces réunies sous la main, tandis que l'armée autrichienne, contenue sur sa gauche par la garnison de Venise, se trouverait au dernier terme où elle pouvait espérer de parvenir. Mais avant de se mettre en mouvement, il voulut assurer la défense de Venise, et y faire entrer la garnison qu'il destinait à cette place. Le 18, le général Barbou quitta Trévise pour s'y rendre, avec huit bataillons des 5e., 23e., 60e. et 81e. français, trois du 7e. italien et un escadron de chasseurs royaux. La division Serras, à laquelle furent réunies les troupes de la division Severoli, prit position devant Trévise, et la division de dragons du général Pully, chargée de surveiller les passages de la Piave, s'établit à Spreziano et Lovadina. Le général Barbou, arrivé le 19 à Venise, s'occupa de suite à perfectionner les travaux du fort de Malghera et à le mettre en état de défense. Les autres divisions de l'armée restèrent le 19 sur la Piave, excepté la division Broussier, qui alla occuper Padoue.

Après la bataille de Sacile, l'archiduc Jean poussa le 17 son avant-garde à San-Cassiano, à moitié chemin de Conegliano, et fit camper son armée près de Sacile. Là, sous le prétexte des pluies qui inondaient les chemins, il fit séjourner son armée le 18 et le 19. Le colonel Gyurkovich, qui était arrivé le 16 à la Motta, n'en partit que le 19, et vint occuper Ponte di Piave. Quelques coups de canons furent échangés, entre ce corps et la division Pully; mais l'ennemi ne fit aucune tentative pour passer la Piave.

Le 20, le prince Eugène commença son mouvement de retraite. Il la fit en deux colonnes; celle de droite par Mestre et Padoue; celle de gauche par Vicence. Ce mouvement excentrique avait pour but de couvrir Venise un jour de plus, afin de donner le temps au général Barbou d'asseoir ses moyens de défense. Ce jour-là la division Lamarque occupa Padoue; la division Grenier, Bassano; le division Sahuc, Castel-Franco; la division Broussier, Este. La division Serras vint prendre position entre Mestre et Padoue, où la division Pully vint la joindre, après avoir brûlé le pont de la Piave, à Lovadina. Le quartier-général vint à Mestre, d'où il se rendit à Vicence le 21, avec les grenadiers et les gardes d'honneur de la garde italienne.

Ce jour-là, les divisions Sahuc et Grenier s'établirent dedans et devant Vicence, où elles restèrent

le 22, le 23 et le 24. La division Serras vint à Padoue le 21; le 22 elle occupa Tavernelle sur la route de Vérone. Le 21, la division Lamarque avait pris position à Montebello. La division Broussier continua son mouvement sur Legnago, où elle arriva le 24. De Padoue, le général Pully s'était dirigé le 23, avec deux régimens, sur Montagnana. Le 28e. de dragons était resté à Este, d'où le général Pully ordonna à deux escadrons de ce régiment, sous les ordres du chef d'escadron Aymonin, de rentrer à Padoue et d'occuper cette ville militairement, en poussant des postes vers Dolo et Ponte di Brenta. Le chef d'escadron Aymonin ne voulut entrer dans cette ville que le 24 au matin, afin de surprendre l'ennemi. En effet, le comte de Goës, intendant général de l'armée autrichienne en Italie, et en même temps agent général des projets de révolte et d'assassinat, qui avaient été ourdis dans ce pays, venait d'arriver avec ses principaux employés, sous l'escorte d'un piquet de hussards. Ils furent tous faits prisonniers, avec les papiers dont Goës était porteur. Ces papiers, pour bien des motifs de prudence, ne furent pas publiés, afin de ne pas compromettre un nombre de personnages distingués, par leur rang dans la société, qu'il aurait fallu envoyer à l'échafaud, et à qui la longanimité du gouvernement voulait laisser le moyen de faire oublier le passé, par un avenir moins im-

moral. Les Autrichiens conviennent eux-mêmes qu'au nombre de ces papiers se trouvaient des correspondances intéressantes, qui dévoilaient les intelligences que l'Autriche s'était ménagées en Italie. Il s'agissait, non-seulement de révoltes, dont les élémens étaient préparés dans l'intérieur du royaume, mais même de projets contre la vie du prince Eugène, et qui se rattachaient à des complots ourdis en France, contre l'empereur Napoléon. Cependant M. de Goës eut le temps de détruire quelques pièces des plus importantes, qui compromettaient des personnages d'un ordre élevé dans l'état, et qu'il portait sur lui, dans son portefeuille. Ainsi échappèrent les chefs de la révolution de Milan, en 1814, qui, sous la direction de l'Autriche, organisèrent l'assassinat du ministre Prina.

Une procédure fut instruite, dans le même temps, à Milan, mais seulement pour développer toutes les ramifications de ces coupables intrigues. Les individus compromis, qui purent s'enfuir, le firent, et quelques-uns se mirent à la tête de bandes d'insurgés, ou de criminels condamnés par contumace, et ravagèrent quelques districts limitrophes du Tyrol. La procédure n'eut cependant d'autre suite, que deux décrets du 24 mai, qui ordonnèrent des poursuites contre les habitans des pays envahis, qui suivraient ou serviraient les Autrichiens, et qui traduisaient devant

des commissions spéciales, les individus qui feraient partie de rassemblemens armés. Cependant ces menées agitèrent sourdement le royaume sur quelques points. Il y eut des tentatives d'insurrection, sous prétexte d'un droit établi sur les moutures, surtout dans la Romagne, où l'influence des prêtres et de la cour de Rome était plus grande. A Milan, il régnait dans les esprits une inquiétude vague, qui contribua beaucoup à la terreur qu'y causa la nouvelle de la perte de la bataille de Sacile. Un grand nombre d'individus se préparèrent à se réfugier de nouveau en France; on porta même, dans le temps, à près de dix mille le nombre compris dans les passe-ports demandés. On ne saurait trouver une plus grande preuve de l'affection que la classe moyenne portait au gouvernement, malgré les déclamations d'une faction, déçue dans ses espérances, et des individus vendus à l'Autriche, de laquelle ils espéraient des récompenses et des priviléges. Ce fut surtout dans cette circonstance que la vice-reine déploya un caractère admirable. Contre son ordinaire, on la voyait tous les jours se promener dans la capitale et tous les soirs au théâtre, afin de calmer, par sa présence et ses discours, l'agitation des esprits. Une fois même, où l'imprudence du commandant de la place avait jeté l'épouvante au théâtre, en faisant retirer, pendant la repré-

sentation, la garde de police, appartenante à des dépôts qui devaient rejoindre l'armée, sa présence arrêta une masse de plusieurs milliers de spectateurs, prêts à s'enfuir, et qui auraient pu causer une émeute, par leur effroi seul. Elle manda le commandant de la place, et, après lui avoir vertement reproché l'inconvenance de sa conduite, elle lui ordonna de donner au public une explication satisfaisante de ce mouvement, et de faire rentrer la troupe, qui pouvait, sans danger pour l'état, se mettre en route quelques heures plus tard.

L'archiduc Jean, ayant donné trois jours de repos à son armée à Sacile, la répartit, le 20, dans des cantonnemens autour de Conegliano, où elle resta le 21, pendant qu'il faisait jeter un pont de pontons, sur la Piave à Narvese. Le 22, l'armée autrichienne passa la Piave à Lovadina et à Narvese, et vint camper devant Trevise; son avant-garde occupa Castel-Franco, et le corps de Gyurkovich, fort alors de cinq bataillons et deux escadrons, s'avança à Mestre. Le 23, l'armée campa à Castel-Franco; Volkmann occupa Bassano avec deux bataillons, quatre escadrons et deux batteries; le major Zuccari, avec un bataillon, était dans les Sette-Communi. De Tolmezzo, où il avait été dirigé au commencement des hostilités, Zuccari s'était porté le 15 sur Cadore; le 17 il se présenta devant Bellune, où il n'osa

pas entrer, à cause du voisinage de l'adjudant-commandant Barthier, qui était à Ceneda; le 21 il occupa cependant cette ville, et le 22 il était à Feltre.

Le 24, l'armée autrichienne vint à Citadella, et pendant qu'on réparait le pont de la Brenta, son avant-garde passa cette rivière et s'établit derrière le Tessino, occupant Lisiera. Gyurkovich, à son arrivée à Mestre, s'était hâté d'envoyer au général Barbou une sommation, qui reçut la réponse qu'on fait ordinairement aux partisans qui veulent prendre des places. Venise, défendue dans ses lagunes par quatre-vingt-dix-sept fortins ou batteries, était couverte par huit forts. Celui de Malghera, un des principaux, n'était encore qu'ébauché sur quelques points, et son revêtement en terre était accessible en plusieurs endroits. Le prince Eugène ayant ordonné au général Barbou de se hâter de le mettre en état de défense, il fut armé de suite, et le 24 on travaillait à un abattis, pour en couvrir les avenues, lorsque l'ennemi se présenta. L'archiduc Jean étant venu lui-même à Mestre, il lui prit l'envie d'emporter Malghera d'assaut. En conséquence, le 24, vers trois heures après midi, Gyurkovich l'attaqua avec cinq bataillons, soutenus par deux batteries, et s'avança jusque sur le bord des fossés. Mais là il fut arrêté, et après quelques tentatives inutiles, et un feu, qui se soutint

jusqu'à la nuit, il fut obligé de se retirer, ayant perdu près de six cents hommes. Le même jour, le colonel Hirsch, avec deux mille hommes d'infanterie, occupa Padoue, que le chef d'escadron Aymonin avait évacué peu après la prise du comte de Goës. Les piquets, envoyés en reconnaissance vers la Brenta, se trouvèrent un moment compromis, par le mouvement des Autrichiens. Mais par leur courage et leur intelligence, ils parvinrent à rejoindre leur corps; un même, commandé par le maréchal-des-logis Fourré, eut l'audace de traverser Padoue le sabre à la main, au milieu d'un bataillon ennemi.

Le 25, l'armée française commençait à se concentrer de nouveau, en avant de Vérone. Les deux divisions Grenier et Lamarque occupaient Caldiero et Saint-Martin; depuis le 23, la garde royale était réunie à Vérone; le quartier-général à Vago; la division Broussier était à Legnago, la division Pully à Isola-Porcarizza. La division Serras, couverte par la division Sahuc, vint à Montebello; le 1er. de ligne italien fut détaché à Lobbia et Lonigo, pour couvrir la droite du général Serras. La division Sahuc fut harcelée dans cette marche par la cavalerie de l'avant-garde ennemie, qui occupa Montecchio-Maggiore, Tavernelle et Altavilla; Volkmann la flanquait à Arzignan. Le gros de l'armée vint camper à Vicence.

Le 26, le général Serras, avec sa division et celle du général Sahuc, évacua Montebello, se repliant sur l'Alpon. Le général Frimont, avec l'avant-garde autrichienne, se mit en mouvement vers midi, pour suivre le général Serras. Pendant que le gros de son avant-garde s'avançait par la grande route, il fit marcher quelques détachemens, à droite et à gauche, pour tâcher d'envelopper les troupes, qu'il supposait vouloir défendre le pont du Gua et Montebello. Trois compagnies et un escadron furent dirigés par Brendola, sur Lonigo; quatre compagnies d'infanterie, quatre escadrons et une demi-batterie devaient gagner Sant-Antonio, occuper Meledo et passer le gué vers Müzzan, afin de s'emparer du pont du Chiampo, en arrière de Montebello; deux compagnies devaient se diriger sur Zermeghedo; Volkmann reçut l'ordre d'occuper Montorio. Tous ces grands préparatifs n'aboutirent à rien, qu'à quelques escarmouches avec la division Sahuc, que l'ennemi n'osa pas attaquer sérieusement. Le soir, le général Serras occupa Villanova, San-Bonifaccio et Villabella, avec ses deux divisions; le 1er. de ligne italien, qui avait occupé Lonigo, le rejoignit sans avoir été entamé.

Le général Frimont s'arrêta avec le gros de ses troupes à Montorio et Montebello; ses postes ne dépassèrent pas Torre de' Confini. L'armée autrichienne campa immédiatement derrière son

avant-garde, entre Montecchio - Maggiore et Brendola.

Le 27, le général Serras fut attaqué à Villanova et San-Bonifaccio, par l'avant-garde autrichienne, renforcée par la brigade Volkmann, et par les hussards de Joseph et de Frimont, sous les ordres du général Spleny. Le combat fut assez vif et dura toute la journée, mais l'ennemi fut contenu. Vers le soir le général Serras envoya le 53e.. à Caldiero, fit occuper Illasi et les hauteurs de [illegible]ognola par le 1er. de ligne italien, et repassa l'Alpon, laissant un bataillon du 106e. à Villanova. Ce jour-là les divisions Broussier et Pully se réunirent à l'armée, dans la position de Caldiero.

Le 28, le général Serras réunit sa division à Caldiero, et ordonna au général Bonfanti, qui était avec le 1er. italien à Illasi, d'occuper Cazzano devant son front.

L'armée autrichienne quitta, le 28, son camp de Montecchio-Maggiore, et vint s'établir sur l'Alpon. L'avant-garde occupait Villanova et Monteforte; la brigade Spleny, San-Stefano, Arcole, et le pont Zerpa; la brigade Colloredo, Soave, Costegiola, Castel-Cerino et le Mont-Bastia; le 9e. corps était en arrière de San-Bonifaccio, le 8e. à Torre de' Confini et Locara; la réserve et les dragons à Lonigo. Le major Zuccari occupait Monte-Cristo aux sources du torrent d'Illasi. Le colonel

Hirsch, avec environ 3,000 hommes, était vers Este et Montagnana.

L'armée française occupait, le 28, les positions suivantes : la division Broussier, à l'extrême droite, entre Caldiero et les rizières de Pantera, couverte, devant sa droite, par la brigade de dragons du général Guérin d'Etocquigny (30e. et dragons de la reine); la division Lamarque occupait la droite de Caldiero, et les deux mamelons qui bordent la route; la division Serras était à Caldiero, occupant Illasi et Colognola; le 1er. et le 52e. de ligne, à Strà; le 102e. à Saint-Martin. Les divisions Pully, Sahuc, la garde royale et la division que formait le général Durutte, étaient en réserve en arrière.

Ce jour-là le prince Eugène donna à son armée une nouvelle organisation. Il la divisa en trois corps, dont celui de droite fut confié au général Macdonald, qui venait d'arriver; celui du centre au général Grenier, et celui de gauche au général Baraguey-d'Hilliers. La force et la composition de l'armée furent donc réglées de la manière suivante :

Aile droite.

Le général MACDONALD.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chevaux.
Broussier.	Quetard, Dutruy,	12	»	6,600	»
Lamarque.	Almeyras, ...	12	»	7,200	»
		24	»	13,800	»

Centre.

Le général GRENIER.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chevaux.
	Report. . . .	24	»	13,800	»
Pacthod.	Abbé, ...	14	»	7,700	»
Durutte.	Desaix, Valentin,	12	»	7,000	»

Aîle gauche.

Le général BARAGUEY-D'HILLIERS.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chevaux.
Fontanelli.	Bonfanti, ...	14	»	8,100	»
Rusca.	Bertoletti, Julhien,	9	»	5,100	»

Réserve.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chevaux.
Serras	Garreau, Roussel,	10	»	5,700	»
Garde royale.	Lechi, Viani,	3	3	1,800	300

Cavalerie.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chevaux.
Div. lég. Sahuc.	Darancey, ...	»	16	»	1,700
1er. dragons, Grouchy.	Guérin, ...	»	12	»	1,200
2e. dragons, Pully.	Poinsot, ...	»	12	»	1,300
	TOTAL. . . .	86	43	49,200	4,500

Le mouvement de retraite de l'armée française, du Tagliamento jusqu'à la Piave, avait complété l'invasion des provinces ci-devant vénitiennes, par les Autrichiens. Les trois places que l'archiduc avait dépassées, n'étaient cependant que bloquées. Leur siége régulier avait été remis à l'époque où l'armée française aurait été forcée de repasser les Alpes. Nous avons vu que le blocus de Venise avait été confié au colonel Gyurkovich, à qui l'archiduc Jean donna, à cet effet, cinq bataillons de

ligne, trois de landvehr, deux escadrons et deux batteries. Osopo était bloqué par deux bataillons de landvehr de Marbourg. Devant Palma-Nova se trouvaient cinq bataillons de landvehr, et un bataillon de garnison. Le général Zach, qui était venu prendre le commandement de ce corps, fit sommer la place de nouveau le 19. Une attaque sur les avant-postes français fut repoussée le 25 par la garnison; et l'ennemi travaillant à détourner le canal, qui traverse Palma-Nova, le général Schilt fit fermer les écluses, établir des réservoirs et construire des moulins à bras. L'ennemi ne fit plus aucune tentative, et le blocus dura, sans combat important, jusqu'au mois de mai.

On voit que l'occupation des provinces vénitiennes n'avait distrait de l'armée de l'archiduc que cinq bataillons et quatre escadrons de troupes de ligne. Il lui restait donc en présence du prince Eugène :

	Bat.	Escad.	Hommes.	Chevaux.
Sur l'Alpon et l'Adige. .	41	40	41,000	6,000
En Tyrol.	16	3	16,000	450
TOTAL. . . .	57	43	57,000	6,450
Employés aux blocus et en réserve.	25	4	28,000	600
Ainsi, dans le cas où il eût été forcé à la retraite, en laissant le général Chasteler en Tyrol, il pouvait encore concentrer, soit sur la Piave, soit sur le Tagliamento, une armée de. .	66	44	69,000	6,600

Pour ne pas interrompre le récit des opérations militaires, qui avaient commencé en Frioul, nous ne nous sommes, jusqu'à présent, pas occupés du Tyrol. Nous allons y revenir et décrire les événemens qui s'y sont passés jusqu'au 28 avril.

Nous avons vu que, dès 1808, l'Autriche, en se préparant à la guerre, n'avait pas perdu de vue le Tyrol, et y avait préparé les élémens d'une insurrection. L'archiduc Jean, nommé, au mois de juin, gouverneur général de l'Autriche intérieure et du pays de Salzbourg, avait profité des avantages que lui donnait ce commandement, pour répandre une foule d'émissaires dans ce pays. Le baron de Hormayer, Tyrolien de naissance, et long-temps, employé sous le comte de Stadion, aux affaires de son pays, de celui de Salzbourg et de la Souabe autrichienne, fut chargé de combiner et d'organiser le soulèvement du Tyrol. Ne pouvant pas s'y rendre en personne, parce que sa présence aurait été suspecte au gouvernement bavarois, des députés tyroliens, au nombre desquels était l'aubergiste Hofer, furent mandés à Vienne pour tout concerter. Il n'était pas difficile d'insurger le pays. Les habitans, ignorans et fanatiques, étaient entièrement livrés à l'influence du clergé, lié aux intérêts de l'Autriche, et par ses anciennes habitudes et par l'autorité de la cour de Rome, qui cherchait à susciter partout des ennemis à la France. A ces motifs, déjà très-

puissans, aux yeux de montagnards dévots et belliqueux, à qui leurs prêtres prêchaient une guerre de religion, s'en joignaient encore d'autres qui ne faisaient qu'augmenter l'irritation. Avec quelque ménagement que le gouvernement bavarois, modéré de sa nature, traitât le Tyrol, il avait été impossible de l'exempter tout-à-fait des charges, qui pesaient sur la Bavière, et qui augmentaient la quotité des impôts que les habitans payaient auparavant. On n'avait pas pu laisser exister l'armement volontaire, conservé au Tyrol, par ses capitulations avec l'Autriche; et il avait fallu y établir un recrutement régulier. Toutes ces causes réunies favorisèrent les menées de l'Autriche et bientôt le Tyrol fut non-seulement disposé à une insurrection, mais les habitans furent tellement enflammés par leurs prêtres, par les agens autrichiens et par leurs propres députés, que peu s'en fallut que l'insurrection n'éclatât avant le terme convenu. Nous avons vu plus haut (page 125), que, dès le 6 avril, peu s'en fallut que le prince Eugène ne fût arrêté à Salurn.

Les avis étaient partagés dans le cabinet de Vienne, sur le parti qu'on tirerait de l'insurrection tyrolienne. Les plus ardens, comme l'archiduc Jean, Hormayer et le général Chasteler, voulaient que les moyens fussent portés à leur plus grand développement, afin que le Tyrol, levé en masse, pût présenter au moment même

du soulèvement, une masse armée et organisée, capable d'occuper seule une forte armée française. D'autres, se fondant sur ce que l'invasion de la Bavière et de l'Italie, qui se faisait sans déclaration de guerre, serait rapide, jugeaient que le Tyrol, qui ne devait servir que de ligne de communication, ne nécessitait pas de mesures extraordinaires, et qu'il suffisait que les esprits fussent préparés à une insurrection, au moment où les armées autrichiennes entreraient en campagne. Le premier plan était, sans contredit, le meilleur; cependant on se décida pour le second. En conséquence, le moment du soulèvement fut fixé au 10 avril 1809.

Le général Chasteler, détaché de Villach avec les brigades Marschall, Fenner et Auracher, était le 8 à Ober-Drauburg, sur la Drave. Le 10 il entra à Lienz. Le même jour l'insurrection éclata dans les vallées de l'Adige, de l'Eysach, de la Rienz et dans le val de Non, et celui de Fiemme ou de l'Avisio. Il n'y avait dans le Tyrol, de troupes bavaroises, que trois bataillons de ligne, trois d'infanterie légère, un escadron de dragons et une batterie; en tout, environ quatre mille cinq cents hommes, dont la moitié était à Inspruck. La Bavière se voyait menacée sur ses frontières orientales par l'armée autrichienne, qui s'y réunissait. Les trois bataillons légers, qui, avec l'escadron de dragons, occupaient Prunecken,

Brixen et Sterzing, avaient reçu l'ordre de rejoindre le général Kinkel, qui était à Innspruck, et de rompre les ponts de San-Lorenzen, près Prunecken, et de Laditch, au-dessus de Brixen, au nord des routes de Sterzing, Botzen et Prunecken. Le 10 avril, les paysans du Pusterthal prirent les armes et chassèrent les Bavarois de Prunecken. Le lendemain, ils attaquèrent Brixen et s'en emparèrent, poussant devant eux, vers le Brenner, les deux bataillons bavarois qui avaient occupé Brixen et le Pusterthal. En même temps l'aubergiste Hofer, à la tête de l'insurrection de Meran et du Passeyer, avait enveloppé et pris le bataillon bavarois qui était à Sterzing. Pendant que ces événemens se passaient, une colonne de deux bataillons de marche, qui allait d'Italie à la Grande-Armée avec le général Bisson, se trouvait entre Brixen et Sterzing; une autre colonne de trois bataillons et deux escadrons, qui suivait la même direction, était entre Botzen et Brixen. L'insurrection du Pusterthal coupa ces deux colonnes l'une de l'autre, et les empêcha de se réunir.

Les deux bataillons bavarois, qui formaient l'arrière-garde du général Bisson, se défendirent avec résolution au pont de Laditch, et le combat s'y soutenait lorsque l'avant-garde du général Chasteler, partie dès le 10 de Lienz, arriva sur le champ de bataille, et força les Bavarois à poser les armes. La colonne du général Bisson passa sur

le corps aux insurgés de Hofer, et continua sa marche vers le Brenner, harcelée en flanc par les paysans, et en queue par l'avant-garde autrichienne. La seconde colonne, ayant trouvé le pas de Clausen fortement occupé, rétrograda sur Trente, où elle arriva le 12, presque sans perte.

Cependant l'insurrection de la vallée de l'Inn avait également éclaté le 10, et dès le 11 la ville d'Innspruck était enveloppée par les Tyroliens. Le 12 elle fut attaquée sur tous les points, et forcée après une résistance héroïque. La garnison bavaroise, composée de trois bataillons du régiment de Kinkel, d'une compagnie d'artillerie et de quelques dragons, fut en partie tuée les armes à la main; le restant fut fait prisonnier avec le général Kinkel et le colonel Dittfurt. Les prisonniers d'Innspruck et ceux de Sterzing et du pont de Laditch furent traités avec la plus grande barbarie, sans que le major Teimer, envoyé par le général Chasteler pour commander et diriger les insurgés, voulût les faire respecter. Le 13 au matin, la colonne du général Bisson arriva devant Innspruck. Le passage se trouvant barré, cette colonne, harcelée sur ses flancs par une nuée d'insurgés, suivie en queue par l'avant-garde de Chasteler, forte de trois bataillons et un escadron, se vit obligée de capituler et de poser les armes, au nombre d'environ mille hommes.

Le général Chasteler, ayant appris à Sterzing,

où il s'était arrêté, la prise d'Innspruck, se hâta de s'y rendre le 14. Voulant jouir de son facile triomphe, et présider lui-même à la nouvelle organisation du Tyrol, il oublia que l'objet réel de sa mission et toutes les considérations militaires l'appelaient à Trente. Il pouvait y être arrivé le 16. Ni la faible colonne qui s'y était arrêtée, ni la division Fontanelli, qui n'y fut rendue que ce jour-là, ne pouvaient le retenir. Arrivé à Vérone le 19 au plus tard, il se trouvait sur la communication de l'armée d'Italie, précisément lorsque celle-ci, après avoir perdu la bataille de Sacile, commençait à se réorganiser. Il est facile de voir dans quelle position difficile se serait trouvé le prince Eugène. Elle n'était pas sans remède, puisque le général Baraguey-d'Hilliers, bientôt renforcé par les troupes venant de Naples, et qui formèrent la division Durutte, aurait été en état de contenir Chasteler; mais il était possible que, Vérone étant entre les mains de l'ennemi, le prince Eugène se vît obligé de passer l'Adige à Legnago, et de se retirer derrière le Mincio pour réorganiser son armée.

Le général Chasteler occupa Innspruck, avec trois bataillons et un escadron. Là il fut joint par un bataillon, deux compagnies de chasseurs et un demi-escadron, que le général Jellachich lui envoyait de Salzbourg. Il avait laissé à Mühlbach, et sur les hauteurs de Schabs, onze bataillons,

sous les ordres du général Marschall, qui était couvert, à Toblach, par un poste. Le général Fenner, avec deux bataillons, occupa Brixen, ayant à Clausen une avant-garde, sous les ordres du lieutenant-colonel de Linanges.

Le général Chasteler ayant reçu à Innspruck un arrêté de l'archiduc Jean, en date d'Udine, du 13 avril, relatif à l'organisation politique du Tyrol, se hâta de le faire proclamer et de le mettre en exécution. Le 18, il publia de son côté une proclamation explicative de l'arrêté de l'archiduc, où il fixait l'organisation de la landwehr sur les bases adoptées en 1805. Chaque bataillon devait être composé de six compagnies de fusiliers, de cent cinquante à cent quatre-vingts hommes, et d'une compagnie de chasseurs-carabiniers (armés de carabines rayées), de cent vingt à cent cinquante hommes. Chaque bataillon devait avoir un drapeau vert et blanc, aux armes impériales. L'uniforme devait être celui des anciennes milices. Des magasins de munitions devaient être établis à Innspruck, Petersberg et Landeck.

Pendant le temps que le général Chasteler passa à Innspruck, il détacha le lieutenant-colonel Taxis à Mittewald, avec un bataillon et cent chevaux, pour lever des contributions en Bavière. Le major Teimer reçut l'ordre d'occuper Scharnitz avec un corps d'insurgés. Le lieutenant-colonel Reissenfels, avec huit cents hommes d'infanterie et une

colonne d'insurgés, fut chargé du blocus de Kufstein.

Cependant le général Baraguey-d'Hilliers était arrivé à Vérone, le 13 avril, pour prendre le commandement de l'aile gauche de l'armée d'Italie. Ayant appris ce qui venait de se passer en Tyrol, il se rendit lui-même à Trente, après avoir donné à la division Fontanelli, qui partait ce jour-là de Montechiaro, l'ordre de venir le joindre à marches forcées par Castel-Novo et Volargne. A son arrivée, le général d'Hilliers trouva à Trente la colonne, qui avait été obligée de rétrograder de Botzen. Il fit prendre position, en avant de Trente, aux trois bataillons d'infanterie, dont les avant-postes furent poussés vers Gardolo ; les deux escadrons restèrent en réserve à Trente. La division Fontanelli étant arrivée à Trente le 16, et le 112e. régiment à Roveredo, le général d'Hilliers se trouva avoir sous ses ordres les troupes suivantes :

Division Vial.

	Bat.	Esc.	Homm.	Chev.
Bataillons de marche. . .	3	»	2,000	»
112e. de ligne.	3	»	2,000	»
Escadrons de marche. . .	»	2	»	300
7e. de dragons.	»	4	»	500
Division Fontanelli.				
Infanterie.	9	»	6,300	»
Cavalerie.	»	2	»	300
TOTAL.	15	8	10,300	1,100

La division Vial formait la droite, ayant trois bataillons et deux escadrons à Pergine et Levico, pour surveiller la Valsugana ; trois bataillons et les dragons à Matarello, en arrière de Trente. La division Fontanelli avait la brigade Bertoletti devant Lavis, et la brigade Julhien au delà de l'Adige, vers Molveno et Zambano. Le 17 et le 18, la brigade Bertoletti fut attaquée par les insurgés de la vallée de l'Avisio, soutenus par un bataillon autrichien. L'ennemi fut battu et chassé de Lavis; mais la brigade Julhien ne fut pas aussi heureuse : coupée en deux par la montagne escarpée, qui sépare Zambano de Molveno, elle donnait plus de prise à l'ennemi. Elle fut attaquée de front par les insurgés de la val de Non et du Passeyer, soutenus par deux bataillons autrichiens, tandis que ceux de la vallée de la Sarca la menaçaient en flanc. Le 17, le général Julhien fut obligé de se replier sur Vela et Cadin. Le 18, après un combat sanglant, il fut rejeté sur le faubourg de Trente, dont on fit fortifier les avenues.

Le 19, le général Baraguey-d'Hilliers apprit la perte de la bataille de Sacile. Prévoyant que l'armée d'Italie serait forcée de se replier sur l'Adige, il devait craindre que, dès qu'elle aurait dépassé Bassano, un corps ennemi, remontant la Valsugana, ne vînt s'établir à Matarello et à Caliano; il songea donc à se rapprocher de Roveredo, et

fit ses dispositions de retraite. Pour la couvrir, la brigade Julhien réattaqua les insurgés, et reprit la position de Cadine.

Dès que le général Fenner eut appris, à Botzen, l'arrivée successive à Trente du général Baraguey-d'Hilliers et des divisions Vial et Fontanelli, il crut qu'un corps de l'armée française allait rentrer en Tyrol, et se hâta d'en prévenir le général Chasteler; lui-même s'avança le 19 à Neumarckt. Le général Chasteler, réveillé par ce rapport, se ressouvint alors du but de sa mission, et partit le 19 d'Innspruck, ayant en même temps ordonné aux troupes qu'il avait vers Brixen de se mettre en mouvement. Ayant reçu le 20, à Botzen, la nouvelle de la bataille de Sacile, il se décida à attaquer Trente.

Le 21, le général Baraguey-d'Hilliers évacua Trente, et concentra son corps d'armée à Caliano. L'ennemi réoccupa Lavis, et poussa un bataillon sur Borgo di Valsugana, tandis que les insurgés de la Val di Fiemme occupèrent Levico. Le général d'Hilliers, menacé de front par le corps d'armée de Chasteler, et sur ses deux flancs par l'insurrection de la Val di Sarca et des Sette-Communi (district d'Asiago), risquait encore d'être coupé de Vérone. En effet, dès que le prince Eugène, dans sa retraite, aurait dépassé Vicence, les deux chemins qui de cette ville conduisent par Schio à Roveredo, et par Valdagno à Ala,

étaient découverts ; rien n'empêchait donc l'archiduc Jean de détacher, sur un de ces deux points, un corps de troupes. D'un autre côté, l'insurrection de la vallée de Sarca pouvait gagner le Montebaldo et Rivoli.

Afin de ne pas être surpris par les événemens, le général Baraguey-d'Hilliers songea à s'assurer une autre ligne de retraite. De Roveredo, un chemin praticable à l'artillerie conduit, par Mori et Torbole, à Riva, et de là, par Tione et Lodrone, à Anfo. Dans le cas où l'on aurait été prévenu à Tione, on pouvait embarquer l'artillerie et les bagages à Riva et à Torbole, pour les faire passer à Desenzano, tandis que la cavalerie et l'infanterie gagneraient Lodrone par Bezecca. Il résolut donc de se rendre maître, sans retard, de cette ligne; et l'auteur, employé alors à l'aile gauche, reçut l'ordre de jeter un pont de bateaux à Ravazzone, et d'occuper Mori et Torbole; trois bataillons et demi, six escadrons et quatre canons, furent mis à cet effet à sa disposition. Pendant qu'on réunissait des bateaux à Roveredo, l'auteur, pour ne pas perdre de temps, profita des flottaisons qu'il trouva sur l'Adige, et fit jeter, dans la nuit du 21 au 22, un pont de radeaux, qui fut rendu assez solide pour passer de l'artillerie. Le 22 au matin, l'auteur, ayant laissé deux bataillons, les dragons et deux canons à la queue du pont, à la rive gauche, passa l'Adige avec un

bataillon et demi, deux escadrons et deux canons, et vint prendre position à Mori; de là il envoya un demi-bataillon occuper Nago et Torbole, et commença à faire réunir des bateaux à ce dernier lieu. Le 22 commença, à Ravazzone, la construction d'un pont de bateaux qui fut achevé le 23 au soir.

Le 22, le général Chasteler étant arrivé à Trente, avec son corps d'armée, la brigade Fenner passa à la droite de l'Adige, vers Vela et Vezzano; une avant-garde fut poussée à Matarello.

Le 23, le général Baraguey d'Hilliers fut attaqué dans la position de Caliano. Le combat dura une grande partie de la journée, mais l'ennemi fut contenu. Le soir, le bataillon autrichien, qui avait occupé Levico, arriva avec les insurgés de Valdi-Fiemme. Le général Fenner, avec trois bataillons, un escadron et une batterie, s'avançait par la vallée de Sarca, vers Arco et Mori; les insurgés de la Val de Non et du Passeyer le précédaient. Dans la nuit du 23 au 24, le général Baraguey d'Hilliers, ayant reçu l'ordre de se rapprocher de Vérone, quitta la position de Caliano, et vint en occuper une en avant de Roveredo. Son front s'étendait derrière le ruisseau de San-Ilario, depuis Toldi, et le pied du mont Finonchio, où appuyait sa droite, jusqu'à l'Adige. La division Vial, commandée par le colonel

Penne, du 112e. [1], occupait San-Ilario, et tenait devant son front le village de Volano, où étaient deux bataillons du 112e. et trois compagnies de voltigeurs. La division Fontanelli, en seconde ligne, couvrait Roveredo. L'ennemi se présenta le 24, de grand matin; tandis qu'une de ses colonnes attaquait Volano, une seconde se déployait sur le revers du mont Finonchio, sur le flanc de Toldi; et un bataillon, avec les insurgés de la Val de Fiemme, ayant gravi le Finonchio plus à droite, descendait sur Noviglio. L'ennemi cherchait, par ce mouvement, à tourner la position de Roveredo, et à gagner le pont de Ravazzone, pour le détruire. Le général Baraguey-d'Hilliers, assuré que le colonel Penne pouvait contenir l'ennemi sur son front, fit attaquer les hauteurs de Toldi par un bataillon du 112e., un du 67e., et trois compagnies de marche; lui-même, avec trois compagnies, se chargea de défendre le chemin de Toldi à Noviglio; le bataillon d'Istrie fut placé à la gauche de l'Arsa, en face de Noviglio. L'attaque de Toldi réussit, et l'ennemi, ayant eu un bataillon de Lusignan écharpé, fut repoussé, et poursuivi jusqu'au delà de Volano. Pendant ce temps, les insurgés, ayant continué leur mouvement, avaient attaqué les trois

[1] Le général Vial, nommé gouverneur de Venise, avait quitté l'aile gauche.

compagnies placées près de Noviglio ; le général Baraguey d'Hilliers y envoya d'abord deux compagnies de grenadiers et le bataillon d'Istrie. Mais le combat se soutenant avec avantage égal, malgré ce renfort, il fit avancer le restant de la division Fontanelli. Les insurgés furent culbutés et mis en fuite, abandonnant leurs blessés, et cent trente-six prisonniers. Le combat de Noviglio coûta au général Chasteler deux cents morts, trois cents blessés, et cent cinquante prisonniers de ses troupes de ligne. Notre perte s'éleva à cinquante-cinq morts et deux cent cinquante blessés, parmi lesquels était l'ajudant-commandant Molard.

Le demi-bataillon placé à Nago et Torbole, ayant été surpris et culbuté, dans la nuit du 23 au 24, par les insurgés, l'auteur fut attaqué le 24 au matin, par environ deux mille Tyroliens. Son objet principal étant la conservation du pont de Ravazzone, il se hâta de faire occuper ce village, et de le faire couvrir par deux bataillons et deux escadrons, qu'il échelonna entre lui et le pont. Il resta de sa personne avec trois compagnies pour défendre Mori. Ayant laissé les insurgés s'engager dans le village, il les fit brusquement charger à la baïonnette, et les en rechassa avec perte de quatre-vingts morts. Le général Julhien, envoyé avec un bataillon par le général Fontanelli, qui croyait l'auteur plus en

danger qu'il n'était, arriva aux derniers coups de fusil, et fut blessé en arrivant. Trois Italiens, pris à Mori, et qui furent reconnus pour des assassins, condamnés par contumace par le tribunal de Salò, furent fusillés. C'est ainsi qu'on répondit à la sommation impudente, adressée par les ennemis, dès le 17, au général Baraguey d'Hilliers (1).

Le 25 au matin le général Baraguey d'Hilliers se mit en mesure de continuer son mouvement sur Vérone. Incertain si l'armée française pourrait se soutenir dans sa position de Caldiero, il ne voulut pas courir le risque de se voir arrêté au défilé de Volargne par l'ennemi, et acculé à l'Adige. Il songea en conséquence à s'y conserver un passage. A cet effet le pont de Ravazzone fut replié, et les bateaux descendirent par eau jusqu'à Rivoli, où devait être établi un nouveau pont. Deux bataillons y furent envoyés à marches forcées pour le garder. L'auteur fut laissé à la rive droite de l'Adige, avec environ trois ba-

[2] Le 17, le commandant des avant-postes autrichiens avait écrit au général d'Hilliers, pour menacer d'user de représailles, si l'on sévissait contre les insurgés tyroliens ou les bandits italiens qui s'étaient joints à eux. Le général Fenner avait répété cette menace le 19, en y ajoutant celle de faire fusiller un soldat français, un officier et deux employés bavarois pour chaque paysan tyrolien Telle est la morale politique des Autrichiens.

taillons, vingt-cinq chevaux et un canon de 6, pour flanquer la marche des deux divisions, et empêcher l'ennemi de les inquiéter d'une rive à l'autre, dans les défilés; et surtout pour empêcher le général Fenner d'arriver à Rivoli avant les divisions. La retraite des deux divisions commença vers midi, et eut lieu sans combat; le soir elles prirent position à Ala. La brigade détachée, partie de Mori vers le soir, arriva à Pilcante dans la nuit. Le 26, au matin, l'ennemi se présenta dans la petite plaine en avant de Pilcante, et déploya trois bataillons, deux cents chevaux, et une batterie de six pièces, tandis que Hofer, avec les insurgés de la Val de Non et du Passeyer, suivait la crête des hauteurs, pour tourner Pilcante. Le combat se soutint de pied de ferme pendant près de deux heures, l'auteur laissant les insurgés pousser les tirailleurs qu'il avait à sa gauche, et s'engager, en dépassant une embuscade, qu'il avait préparée au pied des hauteurs. Alors trois compagnies de voltigeurs s'élancèrent sur le milieu de la colonne des insurgés, qui, coupés et effrayés de cette brusque attaque, s'enfuirent par les rochers, laissant une centaine de morts. Les compagnies de voltigeurs se rabattirent ensuite sur la droite des Autrichiens, que l'auteur fit en même temps attaquer de front. Leur ligne fut enfoncée, et ils furent mis en déroute, et poussés à une lieue de là. Les

Autrichiens perdirent cent hommes tués ou blessés, et cent prisonniers. Notre perte ne s'éleva qu'à quatre morts et seize blessés.

Après ce combat, les deux divisions qui en avaient été témoins, à portée de fusil, sans pouvoir y prendre part, quittèrent Ala, et vinrent prendre position le 27, en avant de la Chiusa. La brigade détachée ne quitta Pilcante que dans la nuit, et le 28 au matin elle prit position à la rive droite, couvrant Rivoli. Le pont était achevé; l'ennemi, arrêté par la nouvelle des désastres de l'archiduc Charles en Bavière, ne suivit ni sur l'une, ni sur l'autre rive.

Le prince Eugène, dont l'armée était réunie à Caldiero, était alors en état de combattre avantageusement l'archiduc, et il se préparait à reprendre l'offensive. Mais, pour multiplier les chances de succès, pendant qu'il l'attaquerait de front, il songea à tourner ses positions, et même à le menacer sur la Brenta. Pour cela il fallait réoccuper le Tyrol jusqu'à Trente, afin de pouvoir faire déboucher une colonne, par la Valsugana, sur Bassano. Pendant que le général Baraguey d'Hilliers, avec les divisions Rusca et Fontanelli, s'avancerait par la grande route, l'auteur, avec une brigade de sept bataillons, devait agir par la rive droite, et la remonter jusqu'à Trente. Une colonne de quatre bataillons devait suivre la rivière, tandis que les trois autres,

couronnant les hauteurs de Caprino et de la Corona, devaient déboucher par Brentonico sur Mori, où la brigade se réunirait. L'auteur avait fait ses dispositions, et se préparait à attaquer l'ennemi le 29 au matin à Avio, lorsque, le 28 au soir, la nouvelle des événemens de Bavière changea les projets du prince Eugène. Persuadé que le mouvement de retraite de l'archiduc Jean ne pouvait tarder à commencer, il jugea cette diversion inutile, et se prépara à suivre l'ennemi. La division Fontanelli rejoignit l'armée le 30, et la division Rusca resta seule à Dolce, pour observer le Tyrol.

Afin de décider la retraite de l'archiduc Jean, et de lui couper la communication du Tyrol par Monte-Malore et Campo-Silvano, sur Roveredo, le prince Eugène se décida à tourner la droite de l'ennemi, pour lui enlever les positions de Soave et de Monte-Forte, qu'occupait son avant-garde. Mais, pour masquer cette attaque il ordonna, le 29 au matin, une reconnaissance générale. Vers midi, l'armée prit les armes, et s'avança dans la plaine au delà de Caldiero; les divisions Broussier et Lamarque se dirigeant sur Villa-Nova; les divisions Pacthod et Serras sur Soave. L'armée autrichienne prit aussi les armes de son côté. Le général Colloredo avait un bataillon à Cazzano, un à Monte-Bastia, un à Monte-Foscarino; trois se déployèrent devant Soave, couverts par deux

batteries. Le 9ᵉ. corps se déploya derrière Villa-Nova; le 8ᵉ. se rapprocha du 9ᵉ. L'archiduc Jean envoya un renfort de trois bataillons à Soave, et fit occuper Monte-Forte par trois autres.

Bientôt la canonnade s'engagea à la droite et au centre de l'armée française, où elle se soutint de pied ferme, pendant quelques heures. Pendant ce temps les trois bataillons d'infanterie de la garde royale s'étaient portés à Illasi, où ils se réunirent au 1ᵉʳ. de ligne italien. Le général Sorbier, aide-de-camp du prince Eugène, se mit à la tête de ces six bataillons, et s'avança sur Monte-Bastia; le 29ᵉ. de dragons devait appuyer cette attaque en tournant Cazzano, par le chemin de Sotto-Monte. Les Autrichiens furent chassés de Cazzano et de Monte-Bastia, et repoussés jusqu'au delà de Castel-Cerino, où le général Sorbier établit le 1ᵉʳ. de ligne italien; les trois bataillons de la garde occupèrent Cazzano et Monte-Bastia. Le but des opérations de la journée étant ainsi rempli, le prince Eugène fit cesser le combat à la droite et au centre, et l'armée rentra dans ses positions.

Pendant le combat du 29, l'archiduc Jean avait reçu un courrier expédié de Scharding, par l'archiduc Charles, et qui lui annonçait la défaite de l'armée autrichienne en Bavière. La même nouvelle lui fut encore apportée par le major Veyder, aide-de-camp de Chasteler, qui lui donna en

même temps l'avis que ce général, laissant seulement à Trente le général Marschall, avec quatre bataillons et demi et deux cents chevaux, retournait sur-le-champ vers Innspruck, sans attendre de nouveaux ordres, ni le retour de son aide-de-camp. L'auteur autrichien de l'histoire de la campagne de 1809 [1], veut nous faire croire que, ce jour-là même, l'archiduc Jean avait formé le projet de réunir ses forces à son aile droite, pour enlever Illasi et tourner la position de Caldiero, ce qui l'aurait rendu maître de la rive gauche de l'Adige et ouvrait sa communication avec le Tyrol; la prise de Vérone devait être une conséquence naturelle de cette opération. C'est se moquer du monde, que d'avancer de pareilles balivernes, qui ne valent pas la peine d'être réfutées, et que l'auteur dément lui-même quelques pages plus loin. L'archiduc Jean ne fut point empêché, ainsi qu'on va le voir, d'entreprendre cette expédition; s'il ne la fit pas, c'est qu'il ne crut pas même pouvoir y penser. Ce projet peut bien avoir été une jactance autrichienne, lorsqu'on croyait, à l'état-major de l'archiduc Jean, que les victoires de l'archiduc Charles en Bavière, obligeraient l'armée d'Italie à quitter l'Adige; les fumées se dissipèrent le 29.

[1] L'armée de l'Autriche intérieure, sous les ordres de l'archiduc Jean, dans la guerre de 1809. Leipzick, 1817 (en allemand).

La dépêche que reçut l'archiduc Jean, après lui avoir fait connaître l'événement des batailles de Thann, d'Abensberg et de Ratisbonne, lui annonçait que la grande armée autrichienne se retirait sur la Bohême; *que l'expédition d'Italie devait être continuée autant qu'il serait possible*, et qu'il fallait surtout couvrir le Tyrol; que le général Hiller avait été laissé sur l'Inn, pour maintenir la communication, et que sa retraite, en cas de nécessité, avait été marquée sur l'Ems et les défilés de la Styrie, afin de couvrir la réunion de la levée de l'Autriche et de l'insurrection hongroise; que de cette base, le général Hiller pourrait envoyer les secours nécessaires en Styrie et en Italie; que la situation de l'archiduc Jean étant avantageuse par elle-même, on l'invitait à faire connaître comment et jusqu'où il pourrait seconder les opérations dont était chargé le général Hiller. *Enfin*, y était-il dit, *vous vous dirigerez, avec les forces principales de votre armée, vers le point que vous jugerez le plus important.*

On voit que l'archiduc Jean était bien le maître de suivre le projet que lui prête son historien. Mais, placé devant des réalités, il en jugea autrement. Cette armée, qu'il devait si facilement chasser de Vérone, se trouva tout d'un coup trois fois aussi forte que la sienne, qu'il réduisit à vingt-deux mille hommes dans ses rapports. Il se souvint

qu'après avoir passé l'Adige, il se trouverait en face de Mantoue et de Peschiera; que Venise, Palma-Nova et Osopo étaient derrière lui; et que le général Marmont allait déboucher de la Dalmatie. Il se décida en conséquence à la retraite. Mais avant tout il fallait assurer sa droite, qui se trouvait menacée par l'occupation de Castel-Cerino et de Monte-Bastia. Non-seulement l'armée française pouvait de là lui enlever Soave et Monteforte, mais elle pouvait, en se prolongeant par sa gauche, le précéder à Montebello. Alors l'armée autrichienne se trouvait compromise dans le défilé entre le Gua et le Chiampo, et obligée à se jeter sur la traverse de Lonigo à Vicence.

En conséquence, le 30 au matin, il fit attaquer Castel-Cerino. Le général Colloredo détacha, de Soave, le colonel Volkmann, avec trois bataillons, pendant qu'il défendait sa position avec les six autres. Trois bataillons s'avancèrent de Monteforte, par le Mont-Foscarino, tandis que le général Albert Giulay, avec deux autres, remontait le vallon de l'Alpon, pour tourner Castel-Cerino. Les trois bataillons, qui se dirigèrent par le Mont-Foscarino, attaquèrent les premiers Castel-Cerino. Le 1er. de ligne italien les repoussa et les ramena jusqu'au Mont-Foscarino, où le colonel Volkmann, qui arrivait, les recueillit et les rallia. Le 1er. italien fut ramené à son tour sur Castel-Cerino. Le général Bonfanti, qui était à sa

tête, prétend que là il reçut l'ordre du général Sorbier de se replier sur Illasi. Le général Sorbier, blessé à mort et resté au pouvoir de l'ennemi, n'a pas pu démentir cette allégation; mais le bon sens seul indique qu'il n'a pas donné l'ordre au 1er. italien de se retirer à Illasi, et de le laisser seul, avec trois bataillons, à Cazzano et Bastia contre toutes les forces ennemies. Cependant le général Bonfanti continua sa retraite de Castel-Cerino, et l'ennemi, se contentant de le faire suivre, porta trois bataillons sur Bastia, de front, tandis que le général Giulay, avec deux autres, arrivait par Montecchio. Le bataillon de grenadiers de la garde royale qui était à Bastia, se défendit avec valeur; mais le général Sorbier, qui s'y trouvait en personne, se voyant au moment d'être enveloppé, fit avancer les deux autres bataillons de la garde, qui étaient à Cazzano pour soutenir sa retraite. Elle fut vivement pressée par l'ennemi, qui mit un moment le désordre dans le bataillon de vélites; mais la garde se rallia, et ayant atteint Cazzano, s'y soutint jusqu'à la nuit, qui mit fin au combat.

Nous perdîmes dans cette affaire quatre cents hommes hors de combat, et deux cents prisonniers. Elle coûta aux Autrichiens, de leur aveu, cent quarante morts, six cents blessés, et cinq cents prisonniers. La perte la plus nuisible pour nous fut celle du général Sorbier, blessé à mort

en évacuant Monte-Bastia. Il mourut le même jour, entre les mains des ennemis, qui le relevèrent du champ de bataille, et en eurent tout le soin possible. Ce brave et estimable officier-général qui, par son courage et sa capacité, pouvait aspirer à une haute fortune, fut vivement regretté par toute l'armée, dont il était aussi chéri pour son caractère, qu'estimé pour ses talens. L'échec que nous reçûmes là est entièrement dû à l'incapacité du général Bonfanti, qui ne sut ni comprendre les opérations de son chef, ni juger de sa position. Le vaillant 1er. de ligne italien aurait mérité d'être conduit par un général plus capable.

Dans la nuit du 30 avril, le 52e. de ligne vint à Illasi renforcer la brigade qui occupait ce village et celui de Cazzano. L'intention du prince Eugène était de faire renouveler le lendemain l'attaque de Castel-Cerino par ces neuf bataillons, et de les porter de revers sur Soave, tandis que les divisions Serras et Pacthod l'attaqueraient de front; mais l'avis de la retraite de l'ennemi changea ces dispositions.

L'archiduc Jean avait répondu au généralissime son frère, le 30 avril, qu'il était hors d'état de défendre, tout à la fois, le Tyrol et les provinces vénitiennes, contre un ennemi dont les forces allaient toujours en croissant. Qu'il se limiterait donc à la défense des pays montagneux.

Que la possession du Tyrol et de l'Autriche intérieure conserverait la possibilité de reprendre l'offensive, et qu'il fallait défendre ces deux provinces avec énergie et constance. Que le général Jellachich devait couvrir la frontière septentrionale, avec son corps d'élite. Que le ban de Croatie, Giulay, serait chargé de la Carniole et de la Croatie, et que l'on continuerait les opérations offensives en Dalmatie; que Chasteler resterait en Tyrol, et que l'archiduc Jean occuperait les défilés de la Carinthie, avec une réserve mobile, pour pouvoir se porter partout où il serait nécessaire.

D'après cette détermination, l'archiduc Jean fit ses dernières dispositions de retraite. Le général Schmidt fut envoyé à Bassano, avec cinq bataillons et quatre escadrons, pour se joindre à Chasteler. Le général Zach reçut l'ordre de continuer le blocus de Palma-Nova, et de le resserrer jusqu'à l'arrivée de l'armée. Le général Kerpen, gouverneur de l'Autriche, fut chargé de l'organisation et de la défense du pays, de l'armement des forts, qui devaient défendre les défilés, et de l'approvisionnement en vivres pour l'armée. Le colonel Gyurcowich fut prévenu de se préparer à lever le blocus de Venise; et le colonel Hirsch reçut l'ordre de concentrer ses troupes, et de se retirer sur Padoue.

Le 1er. mai, au matin, l'armée autrichienne commença sa retraite en trois colonnes. Celle de

droite, composée de la brigade Colloredo et des troupes qui avaient combattu à Castel-Cerino, se dirigea par Costalonga et Sorio, sur Montebello; celle du centre suivit la grande route; celle de gauche se retira par Lonigo sur Meledo. Le soir l'armée autrichienne vint camper entre Montecchio-Maggiore et Brendola. Le général Frimont, avec trois bataillons et seize escadrons, resta sur l'Alpon, pour masquer le mouvement; il fit occuper Soave. Le général Spleny resta à Lonigo. Vers quatre heures du soir, le général Frimont se retira à Montebello, où il prit position, ayant fait rompre le pont du Chiampo; Spleny se replia à Meledo. Le colonel Hirsch occupa Montagnana, et Zuccari se rejeta dans le Tyrol, par Campo-Silvano. Ce jour-là, l'archiduc Jean rendit compte directement à l'empereur d'Autriche de son mouvement, de ses dispositions et de l'envoi du général Schmidt en Tyrol. Il suppliait S. M. d'ordonner qu'on défendît Vienne, le plus long-temps possible, vu que, quelque diligence qu'il fît, il ne pouvait pas être arrivé à Klagenfurt avant le 18. Le lendemain matin, il mit à l'ordre du jour une proclamation à son armée, pour lui annoncer qu'elle allait se rapprocher des frontières de sa patrie, et lui en faire connaître les motifs. Le style ampoulé de cette pièce, la jactance avec laquelle elle est écrite, et la franchise avec laquelle on y

ment, font qu'elle mérite d'être conservée dans l'histoire[1].

Le prince Eugène, ayant été prévenu de la retraite de l'ennemi, fit de suite les dispositions nécessaires pour le suivre. Le rétablissement des ponts sur l'Alpon, qui ne put être commencé que le soir, et la réunion des divisions Fontanelli et Durutte, qui ne pouvait avoir lieu que dans la journée et le 2 au matin, ne permettaient pas que l'armée se mît en marche de suite. Le mouvement fut donc ordonné pour le 2 au matin.

La division Severoli se réunit à Vago, à l'exception du 1er. de ligne, qui, avec l'infanterie de la garde royale et le 52e., occupèrent le soir Montecchio et Monteforte, abandonnés par l'ennemi. La division Durutte dut se réunir le 2 à Legnago, et y prendre deux bataillons du 18e. léger, qui s'y trouvaient en garnison. Cette division, qui ne se composait encore que de deux bataillons du 22e. léger et deux du 60e. de ligne, devait trouver à Legnago le général Valentin, arrivé le 1er. à Isola della Scala, avec quatre bataillons du 23e. léger et un du 62e. de ligne. Deux bataillons de ce dernier régiment, trop fatigués, étaient restés à Mantoue, et le 4e. était à deux journées en arrière. Le prince Eugène forma, le 1er. mai, une avant-garde composée de trois ba-

1 Voyez pièces justificatives, No. V.

taillons de voltigeurs, un escadron du 8e. de chasseurs et deux canons, dont le commandement fut confié au général Debroc.

Le 2, l'armée autrichienne campa à Citadella, et le général Schmidt atteignit Bassano. Frimont continua à occuper Montebello, jusqu'à l'arrivée des troupes françaises. L'avant-garde de l'armée d'Italie, soutenue par deux bataillons de la division Broussier, qui s'était mise en mouvement à cinq heures du matin, fut engagée avec l'ennemi en arrivant au pont de Chiampo. Le combat fut assez vif, et le général Debroc y fut blessé. Le passage fut néanmoins emporté et le général Frimont se mit en retraite. Elle se fit en mesure, malgré les attaques réitérées de notre avant-garde. L'arrière-garde autrichienne prit successivement position, à la hauteur de Montecchio-Maggiore; à Tavernelle, où elle fut jointe par le général Spleny; et derrière le pont de l'Olmo, le général Marziany flanquant la droite avec sa brigade, à Creazzo. Mais le général Marziany, ayant été chassé de Creazzo, par la brigade du général Abbé, le général Frimont dépassa Vicence, et se retira à Fontaniva, occupant Lisiera et San-Pietro-Engù, et y ayant fait couper les ponts. Les Autrichiens perdirent environ trois cents prisonniers. Le soir l'armée française occupait les positions suivantes : l'avant-garde à l'Olmo; la cavalerie légère à Tavernelle; les divisions Ser-

ras et Lamarque, en avant de Montebello : ces divisions avaient suivi la grande route ; la division Broussier à Lonigo, ayant deux bataillons à Meledo. La division Pacthod, qui avait marché à gauche du Chiampo, par Monteforte et Montorso, avait une brigade à Montechio-Maggiore, et la brigade Abbé à Creazzo. La division Fontanelli, qui avait suivi la même direction, était en arrière de Montebello, ayant le 1er. de ligne italien à Trissino. Les dragons étaient en arrière du pont du Chiampo ; la garde et le quartier-général à Montebello. La division Durutte était à Montagnana, ayant en avant d'elle deux bataillons du 18e. léger, et le 9e. de chasseurs à Este, d'où ils chassèrent l'arrière-garde autrichienne du colonel Hirsch. Le 23e. de dragons, détaché à Cologna, maintenait la communication avec la division Durutte.

Le 3, l'armée autrichienne campa entre Castel-Franco et Galiera. Le général Schmidt était toujours à Bassano, le colonel Hirsch à Noale. L'avant-garde, ayant passé la Brenta, et détruit le pont, prit position sur la rive gauche et occupa Campo-San-Pietro et Campo-San-Martino.

L'avant-garde de l'armée française s'avança jusqu'à la rive droite de la Brenta, où elle prit position, en face de Fontaniva. Le prince Eugène arrêta le restant de l'armée un peu en arrière, non pas, comme l'a dit assez légèrement un écri-

vain militaire [1], parce qu'il perdit une journée à faire des dispositions, devant un ennemi qui se retirait, mais précisément parce qu'il jugea que cet ennemi ne se retirerait pas, ce qui arriva en effet, avant que d'avoir rallié le corps du blocus de Venise. Il ne jugea pas à propos de hasarder une bataille, pour forcer le passage de la Brenta, lorsqu'il pouvait l'obtenir sans s'exposer à une aussi grande perte. D'un côté, la division Rusca allait déboucher dans la Valsugana, selon l'ordre qu'elle en avait reçu, et prendre Bassano à revers; de l'autre, la division Durutte, chargée de faire lever le blocus de Venise, allait arriver à Mestre. Menaçant ainsi Trévise, dont elle se trouvait plus rapprochée que l'armée autrichienne, celle-ci allait se voir forcée de se replier derrière la Piave. Afin de protéger cependant le mouvement du général Rusca, et empêcher l'ennemi de marcher au-devant de lui, le général Serras reçut l'ordre de se porter sur Bassano avec sa division et le 6e. hussards. Elle s'avança, ce jour-là, jusqu'à Sandrigo. Le général Grenier prit position avec la division Pacthod, en avant de Lisiera, sur les deux routes de Bassano et de Castel-Franco; les divisions de l'aile droite s'établirent derrière le général Grenier, à la gauche de la Tessina; les

[1] Mémoires sur la guerre de 1809, par le général Pelet, tome III, page 191.

divisions de dragons à San-Lazaro, Quinto et Porto; la cavalerie légère à Camasola. Le général Durutte reçut l'ordre, en arrivant à Mestre, de communiquer avec Venise, et de retirer de la garnison de cette place deux bataillons de chacun des 23e. et 60e. de ligne français, 7e. italien et Dalmates; avec sa division, renforcée par ces huit bataillons, il devait s'avancer à Trévise. Cette division, ayant eu un léger combat à Monselice, occupa Padoue. L'arrière-garde du colonel Hirsch essaya de défendre le village de Ponte-di-Brenta, mais elle en fut chassée par deux compagnies d'élite du 18e. léger, qui y prirent position.

Le 4, l'archiduc Jean fit séjourner son armée dans le camp de Castel-Franco, autant pour attendre que le pont de pontons, qu'il faisait jeter sur la Piave, à Narvese, fût achevé, que pour donner le temps au colonel Gyurkovich de lever le blocus de Venise.

Le 4 mai, le prince Eugène, jugeant que la division Durutte devait arriver ce jour-là à Mestre, et que le général Rusca déboucherait dans la Valsugana, se disposa à passer la Brenta le lendemain. S'étant établi, avec le quartier-général, à Friola, sur le bord de la rivière, il y appela l'avant-garde, que commandait le colonel Renaud, du 30e. de dragons. Le général Macdonald reçut l'ordre de prendre position, avec les deux divisons de l'aile droite et la 1re. de dragons, à la gauche

de San-Pietro-Engù; le général Grenier resta, avec la division Pacthod, dans sa position de la veille, et le général d'Hilliers vint, avec la division Fontanelli, se placer entre les deux, à la droite de San-Pietro-Engù. L'armée se trouva le soir réunie en ligne de bataille, couverte par la cavalerie légère à Camasola, et par la division Pully, de dragons, qui vint à Pozzo. Vers le soir l'avant-garde passa le premier bras de la Brenta, et s'établit dans une île en présence de l'ennemi; il s'engagea sur ce point une fusillade assez vive, qui cessa à la nuit.

La division Serras arriva vers quatre heures du soir devant Bassano. Le général Schmidt avait fait barricader le pont, par des tonneaux remplis de sable; une batterie de cinq pièces en défendait les avenues. Une vive canonnade s'engagea bientôt de part et d'autre, et dura pendant toute la nuit; mais le combat se réduisit là. Le général Serras avait l'ordre de ne pas tenter une attaque de vive-force, et le général Schmidt ne devait se mettre en mouvement que le lendemain.

La division Durutte avait continué son mouvement de Padoue. Le soir la première brigade occupa Mestre; la seconde vint à Mira, ayant deux bataillons à Mirano. D'après les ordres du prince Eugène, et sur l'avis de l'approche de la division Durutte, le général Vial avait ordonné au général Barbou de faire sortir de Malghera,

le 4 au soir, les troupes qui devaient joindre le général Durutte, et d'attaquer le corps du blocus. Cette sortie eut lieu vers la nuit, et l'ennemi, qui déjà s'était mis en retraite, fut vivement harcelé jusqu'au delà de Mestre. On lui fit une soixantaine de prisonniers.

Le 5, l'armée autrichienne se mit en mouvement sur deux colonnes. Celle de droite, composée du 9e. corps, vint camper à Caoran, sur le chemin de Vidor, où l'archiduc fit jeter un second pont. Celle de gauche, formée par le 8e. corps, suivit la via Postuma, jusqu'au village de ce nom, et vint camper à Volpago. Le corps du blocus de Venise, qui passa sous les ordres du colonel Collenbach, occupa Trévise, qu'il eut ordre d'évacuer dans la nuit, pour passer la Piave à Lovadina. L'arrière-garde du général Frimont se retira par la via Postuma, et vint prendre position à ce village, occupant Trevignano et Sala. A cinq heures du matin l'avant-garde de l'armée française passa le second bras de la Piave, et se mit à la suite de l'ennemi par Castel-Franco et la via Postuma. Le pont de Fontaniva ayant été réparé pendant la nuit, la division de dragons du général Pully le passa au point du jour, et se dirigea par Castel-Franco à l'appui de l'avant-garde. L'arrière-garde ennemie ayant été atteinte en arrière de Castel-Franco à San-Florian, où elle avait pris position, le combat

allait s'engager, lorsque le général Frimont, qui venait de rallier un détachement qu'il avait eu à Campo-San-Pietro, se mit en retraite. Notre avant-garde le suivit en tiraillant jusqu'à Postuma. Arrivée à ce village, la division Pully tenta une charge sur la cavalerie ennemie. Mais, prise en flanc, par la brigade de dragons du général Hager, qui était venue renforcer l'arrière-garde, elle fut repoussée.

En même temps que l'avant-garde passait la Brenta, le général Grenier, voulant hâter l'évacuation de Bassano, fit passer au gué delle Nove le colonel Gifflenga, avec deux escadrons et quelqu'infanterie. Ce mouvement hâta le départ du général Schmidt, qui, ne croyant pas pouvoir se retirer par la Valsugana, prit la direction de Pederobba, sur la Piave, où il prit position, se proposant de passer par Feltre. Voulant gagner le Tyrol par la haute Piave, il renvoya, de Pederobba, les quatre escadrons de Hohenzollern à l'armée. Mais, serré de près par le général Serras, il fut entamé et perdit six cents prisonniers. Un détachement de quatre cents Autrichiens, qui était à Marostica, se trouvant coupé par la retraite du général Schmidt, posa les armes.

Le soir, le prince Eugène vint à Castel-Franco. La division Serras était à Asolo; la garde royale près de Salvatronda, en avant de Castel-Franco; l'avant-garde, la division Sahuc et la division

Pully, devant Postuma; la 1re. division de dragons à gauche, vers Pojana; les divisions de l'aile droite, celle du général Pacthod et celle de Fontanelli, autour de Castel-Franco.

La division du général Durutte, qui était partie le matin de Mestre, se dirigea sur Trévise. L'ennemi occupait encore le faubourg Saint-Antoine, d'où il fut chassé par l'avant-garde de la division, qui lui fit une cinquantaine de prisonniers. Mais le colonel Collenbach, s'étant renfermé dans la ville, garnit les remparts de la batterie de campagne qu'il avait, et se disposa à la défendre. La canonnade dura jusqu'à la nuit, et alors le général Durutte, n'ayant aucune nouvelle de l'armée, fit cesser le combat et prit position. En effet, si le prince Eugène n'avait pas encore passé la Brenta, la position du général Durutte aurait été assez hasardeuse. Vers minuit, l'ennemi ayant évacué Trévise, le général Durutte y entra sur-le-champ et s'y garda militairement. Il y prit les magasins ennemis, et un nombre de blessés et de malades.

Dès le 5 au soir, le 9e. corps autrichien s'était avancé jusqu'à Vidor; le 6, au point du jour, il y passa la Piave, et se dirigea sur Collalto. Le 8e. corps passa le pont de Narvese, et l'armée réunie campa, le 9e. corps à droite, vers Susignana, et le 8e. s'étendant jusqu'à Bocca di Strada. Les ponts de Vidor et de Narvese furent repliés;

celui de Lovadina brûlé. Les trois bataillons de landwehr, qui avaient été envoyés au blocus de Venise, et les deux bataillons qui avaient occupé Padoue et Este, avec le colonel Hirsch, occupèrent Conegliano.

Le 6 au matin, le prince Eugène envoya l'ordre, au général Durutte, de se porter rapidement à la suite de l'ennemi, afin de l'empêcher, s'il était possible, de brûler le pont de la Priula ou de Lovadina. Il le prévint que toute la cavalerie de l'armée recevait l'ordre de se porter sur la Piave, dans le même but. Mais le pont de la Priula avait été incendié pendant la nuit, aussitôt que le colonel Collenbach l'avait passé. Dans la journée, le quartier général vint à Trévise, et l'armée se déploya à la rive droite de la Piave. Les bataillons du 18e. léger, venus avec la division Durutte, passèrent avec ceux du 23e. de ligne à la division Lamarque; ceux du 7e. italien et les Dalmates, à la division Fontanelli. Une nouvelle avant-garde, composée de six bataillons de voltigeurs et du 6e. de chasseurs, avec quatre bouches à feu, fut formée; le général Desaix en prit le commandement.

Le soir, l'armée occupait les positions suivantes: la division Sahuc, à Maserada; la division Pully, en avant de Lovadina; la division Grouchy, à San-Biaggio; la division Broussier, à Lovadina; la division Lamarque, à Visnadello; les divisions

Abbé et Durutte, devant Arcade; la division Serras, à Narvese; la division Fontanelli occupa les faubourgs de la Piave et de la Fiera, en avant de Trévise; la garde royale à San-Artien, où était le quartier général.

La division Rusca, que nous avons laissée, le 30 avril, à Dolce, s'était mise en mouvement le 1er. mai, se dirigeant sur Trente. Le 2, elle rencontra le colonel autrichien de Linanges à Valfredda, près d'Ala. L'ennemi fut attaqué et repoussé, ayant perdu environ quatre-vingts prisonniers, et plus de cent hommes hors de combat. Le 3, le général Rusca occupa sans obstacle Volano et Caliano, au delà de Roveredo. L'ennemi s'était enfui à Trente, qu'occupait le général Marschall, avec sa brigade. Le 4, la division Rusca rencontra à la Fersina une arrière-garde, que le général Marschall y avait placée pour couvrir sa retraite. Cette arrière-garde se replia sans résistance sur Trente. Les portes de la ville étant barricadées, le général Rusca les fit rompre à coups de canon; les Autrichiens en furent chassés et poursuivis jusque près de Lavis, où le colonel de Linanges prit position; le général Marschall s'était retiré à Salurn. Le 5, le général Rusca se rabattit par la Valsugana; et le 6, il était à Primolano, où il fut obligé de s'arrêter pour faire réparer le pont du Cordevole, que le général Schmidt avait fait détruire. La di-

version que le général Rusca devait faire sur Bassano, n'ayant plus d'objet, il reçut l'ordre de se diriger sur Feltre, de remonter la Piave et de passer dans la vallée de la Gail, pour gagner Villach. Il devait y précéder l'ennemi, que l'occupation de cette ville aurait mis dans une situation désastreuse.

La place de Palma-Nova était toujours bloquée d'assez loin, et jusqu'au 2 mai il n'y eut aucun combat sous ses murs. Ce jour-là, le général Zach, ayant reçu l'avis de la retraite de l'archiduc Jean et l'ordre de resserrer le blocus jusqu'à l'arrivée de l'armée, fit sommer le général Schilt, annonçant que son parc de siége était réuni à Medea, et qu'il allait attaquer la place. Le général Schilt, ayant, à cette époque, acquis la certitude que le corps du blocus n'était composé que de six bataillons de landwehr et un escadron de hussards, fit, le 3, une sortie, dont le résultat fut d'éloigner les postes ennemis. Le 7, on en fit une seconde, pour détruire un retranchement que les ennemis élevaient pour couvrir un de leurs postes. Le retranchement fut détruit, et le général Zach, qui avait réuni ses troupes, étant venu attaquer la garnison qui rentrait, fut battu et repoussé au delà de Meredo. Depuis ce temps l'ennemi se tint au delà des premiers villages qui entourent Palma-Nova.

CHAPITRE V.

Passage et bataille de la Piave. — Passage du Tagliamento; combat de Saint-Daniel. — Occupation d'Udine par l'aile droite. — Marche de l'aile gauche française sur Ponteba. — Le général Macdonald, avec la droite, se dirige sur Laybach. — Prise de Gorizia et de Prevald; occupation de Trieste. — Le prince Eugène se dispose à forcer le passage des Alpes Juliennes. — Premier combat de Tarvis. — Prise de Malborghetto. — Second combat de Tarvis. — Prise de Predill, et occupation de Villach. — Prise, à Trieste, d'un magasin d'armes et d'habillemens, fournis par les Anglais au pape. — Prise du fort de Prevald et de celui de Laybach. — Le général Macdonald se dirige sur Gratz.

Le 7 mai, au matin, le prince Eugène fit de sa personne la reconnaissance de la ligne de la Piave. L'ennemi ne paraissait pas avoir fait de mouvement. Le prince, dont le but n'était pas d'engager sans nécessité un combat, au passage d'une rivière assez difficile, se décida à le suspendre encore jusqu'au lendemain; mais alors il lui convenait de ne pas s'arrêter davantage et de forcer l'ennemi à continuer sa retraite. Si, le 8, l'archiduc Jean était encore avec son armée sur la rive gauche de la Piave, il était probable que son but était d'arrêter l'armée d'Italie, et de re-

tarder ou d'empêcher sa jonction avec la grande armée, qui s'avançait vers Vienne. L'Alpon et la Brenta n'avaient pas présenté aux Autrichiens des positions défensives assez favorables, mais la Piave pouvait les offrir. Le terrain marécageux et coupé de canaux, qui se trouve entre Conegliano, Oderzo et Ponte-di-Piave, était peu propre au déployement d'une armée, et offrait toutes les ressources nécessaires pour une guerre de chicanes. On ne pouvait donc arriver à lui que, par la vieille route qui passe au pont de la Priula et par le défilé de Bocca-di-Strada. Il est vrai que l'archiduc Jean avait lui-même, derrière lui, un défilé que traverse la route de Conegliano à Sacile; mais l'armée française était obligée de combattre, ayant la Piave à dos. Dans cette saison la Piave n'est guéable que dans la nuit et surtout au point du jour. Vers dix heures du matin, lorsque les dégels des montagnes arrivent, les eaux s'élèvent et dans l'après-midi elles sont quelquefois très-hautes. Pour s'assurer cependant si l'intention de l'ennemi était de livrer bataille, le prince Eugène ordonna au 8e. de chasseurs de passer le gué de St.-Nichiol et de se présenter à la rive gauche. La division Pully s'approcha de la Piave, pour le soutenir au besoin. A la vue du 8e. de chasseurs, le général Frimont s'avança de Bocca-di-Strada avec une brigade de cavalerie, vers Cimadolmo; mais il n'y eut aucun

engagement, et le soir le 8e. de chasseurs repassa la rivière. Le prince Eugène, devant alors juger que l'ennemi songeait à l'arrêter à la Piave, fit ses dernières dispositions pour forcer le passage le lendemain.

Le soir l'armée française occupa les positions suivantes. L'avant-garde (A, *Pl. II.*) était devant le pont de la Priula. La division Broussier (B) devant Lovadina; la division Lamarque (C) en arrière de Lovadina; la division Pacthod, commandée par le général Abbé (D) et la division Durutte (E) devant Arcade la division Fontanelli (G) à Maserada; la division Serras (H), à Narvese; la division Sahuc (I) près de St.-Nichiol; la division Grouchy (K) à San-Biaggio. La division Pully (L) occupait Breda, Saletto, Villa del Bosco et Fagare. La garde royale (M) était en arrière de Maserada.

L'archiduc Jean fit séjourner son armée, le 7, dans son camp de Susignano, afin de gagner du temps pour l'évacuation des magasins qu'il avait formés en Frioul, et sur les frontières de la Carniole et de la Carinthie. Il y était encore porté par un autre motif. Le généralissime, son frère, lui avait annoncé que le général Hiller devait se réunir à la grande armée à Lintz; cette réunion lui parut devoir amener des événemens, dont il voulait attendre le résultat, qu'il espérait connaître de jour en jour. Sa position était avan-

tageuse et il ne croyait pas que le prince Eugène osât l'y attaquer. C'est pourquoi il ne fit aucune disposition pour recevoir une bataille.

Le 7 au soir, l'armée autrichienne occupait les positions suivantes : le 8e. corps (1) était campé entre Susignano et Sainte-Lucie ; le 9e. corps (2) entre sainte-Lucie et Bocca-di-Strada ; la brigade de hussards de Spleny (3) était près de Colfosco ; la brigade de dragons de Hager (4) devant Bocca-di-Strada ; la brigade de cavalerie de Fulda (5) en réserve derrière le 8e. corps. Trois bataillons et des piquets de cavalerie étaient au bord de la Piave, à Colfosco, au passage de Narvese, et au pont de la Priula (6). Le major Ogrisovich, avec un bataillon et cent chevaux (7), à Ponte-di-Piave.

Le 8, au matin, l'armée française se mit en mouvement, pour exécuter le passage de la Piave. Les derniers rapports du soir avaient annoncé que l'ennemi était en retraite. Le prince Eugène fit cependant ses dispositions, pour le cas où il serait obligé de combattre. Il avait décidé de passer la Piave sur deux points : au gué de St.-Nichiol, et à celui que forment les îles au-dessous du pont de la Priula. Son armée déployée, après le passage, la droite à Cimadolmo et la gauche en face de Campana et de Mandre, était en mesure de combattre. Couverte par le terrain coupé de canaux, qui est entre San-Polo et

Vazzola, la droite de l'armée française était en mesure d'appuyer, par Tezze, l'effort que le centre ferait, par Campana, sur la gauche des Autrichiens. Dans cette position, l'archiduc était obligé de replier en hâte son aile gauche, pour défendre Conegliano, et éviter d'être acculé aux montagnes. Pour laisser le moins possible au hasard, le prince Eugène avait ordonné la construction d'un pont de radeaux, avec les flottaisons qui se trouvaient sur la Piave[1]; ce pont devait être établi à la Priula, où la rivière coule dans un seul lit. Pour rester maître du terrain où devait se déployer l'armée française, il fallait s'assurer d'abord du passage de la Priula, le plus rapproché de l'ennemi. Le prince se décida à y employer son avant-garde, sa cavalerie, et les divisions du général Macdonald, qui en étaient les plus rapprochées.

D'après ce plan d'opérations, l'avant-garde avait reçu l'ordre de passer la Piave à la Priula, au point du jour, et de se former aussitôt sur la rive gauche pour couvrir le passage. En même temps la division légère de Sahuc, et celle des dragons Pully et Grouchy, devaient passer au gué de Saint-

[1] L'expérience faite par l'auteur, sur l'Adige, à Ravazzone (voy. page 200), avait prouvé qu'un pont construit, en joignant des radeaux de bois de construction en grume, ainsi qu'ils flottent ordinairement dans les rivières, suffit pour le passage de l'artillerie de campagne.

Nichiol. Les deux premières devaient nettoyer la campagne en face, et ensuite se porter à l'appui de l'avant-garde, dont elles devaient couvrir les flancs. La division Grouchy devait rester devant le gué de Saint-Nichiol, pour le couvrir. Les divisions Broussier et Lamarque devaient passer à Lovadina, immédiatement après l'avant-garde. Les divisions Abbé [1] et Durutte devaient passer au gué de Saint-Nichiol, sous la protection de la division Grouchy. La division Fontanelli et la garde royale devaient se déployer en avant de Maserada, pour passer la rivière au point où il leur serait ordonné. La division Serras devait rester dans sa position, et chercher à occuper l'aile droite de l'ennemi, en faisant des démonstrations de vouloir jeter un pont à Narvese [2]. Les batteries de 12, de la réserve d'artillerie, durent se placer sur les digues de la Piave, à la Priula et à Saint-Nichiol, pour protéger le passage, et assurer la retraite au besoin.

La grande chaleur, qu'il faisait alors, avait fait continuer la fonte des neiges dans les montagnes, et la Piave était, le 8, au point du jour, plus haute qu'elle ne l'est ordinairement. Ce-

[1] Le général Pacthod n'ayant pas encore rejoint l'armée, le général Abbé commandait la division.

[2] Les rapports faits à l'archiduc Jean lui avaient en effet annoncé que le prince Eugène faisait jeter des ponts à Narvese et à la Priula.

pendant le général Desaix conduisit rapidement son avant-garde à la rive gauche, et à sept heures du matin il l'avait formée, à environ cinq cents mètres en avant de la digue (N). La cavalerie effectua son passage presque en même temps.

A la première nouvelle du passage de nos troupes, l'archiduc Jean fit prendre les armes à son armée, et se disposa à défendre la Piave. Le général Wolfskehl, avec Ott et Frimont, hussards, Savoie et Hohenlohe, dragons, et Hohenzollern, chevau-légers, reçut l'ordre de se porter en avant, entre la grande route et la digue (8), et d'attaquer les troupes françaises qui avaient passé à Lovadina; la brigade Colloredo, du 8e. corps, celui de se diriger par la digue de la Piave (9) sur le même point, pour soutenir la cavalerie. La brigade Gajoli (10), et celle qui avait bloqué Venise (11) [1], furent placées derrière le canal de dérivation de la Piavisella, en avant de Campana. L'archiduc Jean, pressé de s'opposer au passage des troupes françaises, et de défendre la communication directe de Conegliano, par Campana et Bocca-di-Strada, y employa son aile gauche, qui était la plus proche; en sorte que, de même que le prince Eugène, il fit croiser ses deux ailes, et le 9e. corps, campé à droite, prit la gauche de l'ordre de bataille. Les brigades

[1] Elle était composée d'un bataillon du 1er. Bannat, un du 2e. Bannat, et trois de landwehr de Gratz

Gavassini (12) et Marziany (13) vinrent se placer derrière le même canal, occupant la ferme delle Grave sur leur front. La brigade Kalnassy (14), de six bataillons, avec les hussards de l'archiduc Joseph (15), occupèrent Cimadolmo et San-Michele. La brigade Kleinmayer, de quatre bataillons de de grenadiers, et deux de Croates (16), était en réserve derrière Campana.

A huit heures du matin, la cavalerie autrichienne était en présence de notre avant-garde, qui fut canonnée par vingt-quatre bouches à feu, pendant que le général Wolfskehl faisait ses dispositions pour l'attaquer. Un régiment de dragons, et les chevau-légers de Hohenzollern, s'étendirent par leur gauche, afin de déborder notre avant-garde par la droite, tandis qu'un régiment de hussards se préparait à la charger par sa gauche [1]. Le général Desaix se hâta de former deux carrés, l'un de cinq bataillons, et

[1] L'historien de l'archiduc Jean cherche à excuser son héros, en avançant que le général Wolfskehl arracha, par son importunité, l'autorisation d'attaquer les Français à la première occasion favorable, à l'archiduc, qui voulait que la cavalerie attendît l'infanterie. Mais quelle occasion plus favorable pouvait-il se présenter, que le moment où notre avant-garde seule avait passé la Piave ? Le général Wolfskehl, envoyé pour empêcher ou retarder le passage, fit son devoir, et l'archiduc commit une grande faute, en ne se hâtant pas de le faire appuyer par de l'infanterie.

l'autre, un peu à droite, d'un bataillon ; il plaça son artillerie entre deux ; le 9ᵉ. de chasseurs flanquait le grand carré en arrière, à gauche. A peine ses dispositions étaient achevées, que la cavalerie ennemie fournit sa charge sur les deux flancs. Elle fut reçue par nos voltigeurs, sur la pointe des baïonnettes, et un feu de deux rangs, bien exécuté, la força à tourner le dos avec perte. Le colonel Millon, du 9ᵉ. de chasseurs, profita de ce moment pour lancer son régiment sur l'ennemi, qu'il poursuivit vivement; mais, chargé lui-même en flanc par un régiment de hussards, qui était en réserve, le 9ᵉ. de chasseurs fut ramené sur les carrés. Le colonel Millon fut blessé dans cette charge.

Le général Wolfskehl continua à faire canonner l'avant-garde française, tandis que, ralliant sa cavalerie, il se disposait à une nouvelle attaque. Sur la demande réitérée qu'il en fit à l'archiduc Jean, la brigade Colloredo, qui commençait à peine à s'ébranler, reçut l'ordre de hâter son mouvement.

La brigade Kalnassy s'approchait pendant ce temps de Cimadolmo, et les hussards, qui la précédaient, s'avancèrent même vers le gué de Saint-Nichiol. Mais les divisions Sahuc et Pully avaient déjà passé, et le 23ᵉ. de dragons chargea les hussards ennemis et les culbuta sur leur infanterie. La division Grouchy étant alors arrivée à la rive gauche, les deux premières se por-

tèrent à l'appui de l'avant-garde. Celle du général Sahuc (O) à sa gauche, et celle du général Pully (P) à droite; le général Grouchy resta devant le gué de Saint-Nichiol (Q). Il était alors dix heures du matin; les eaux de la Piave commençaient à grossir; le passage s'exécutait lentement, et il n'y avait encore que le 9e. de ligne et trois bataillons du 84e. qui eussent passé. Le pont de radeaux, ordonné par le prince, n'était point encore achevé, et la crue des eaux rendait sa construction longue et difficile. Alors le prince Eugène ordonna de faire placer dans la rivière une ligne de nageurs, pour contenir et aider les soldats, entraînés par le courant.

Pendant que ces dispositions s'exécutaient, le prince Eugène songea à se débarrasser de la cavalerie ennemie, qui était en présence de son avant-garde, et qui n'était encore soutenue par aucune infanterie. Les divisions Pully et Sahuc reçurent l'ordre de la charger par la droite et par la gauche; le 9e. de chasseurs, avec les tirailleurs de l'avant-garde, devait appuyer cette charge. Elle eut le plus heureux succès. La cavalerie ennemie était sur trois lignes. Elles furent enfoncées toutes les trois; quinze pièces de canon enveloppées et les canonniers hachés. La cavalerie ennemie, répandue en désordre dans la plaine, s'enfuit vers Campana et le Mandre. A l'entrée du premier village, le général Wolfskehl, essayant

en vain de rallier ses troupes, fut tué; les généraux Reisner, d'artillerie [1], et Hager, de cavalerie, furent pris. Les divisions Pully et Sahuc continuèrent leur poursuite au delà de la Piavisella. La division Pully, après avoir dépassé le Mandre, se rabattit à droite vers Campana. Mais là elle fut arrêtée par la réserve de grenadiers (16); et l'archiduc Jean, ayant fait marcher sur le Mandre, un bataillon du 8e. corps, qui était en avant de Campana, elle dut se replier, voyant sa retraite menacée. La division Sahuc avait dépassé la brigade Colloredo, lorsque celle-ci, faisant demi-tour à droite, ouvrit sur elle un feu qui la força également à la retraite.

Pendant ce temps, le passage des troupes avait continué. A midi et demi la division Lamarque, et trois régimens de la division Broussier, avaient passé à la Priula. Le corps du centre exécutait son passage à Saint-Nichiol. Trois bataillons d'élite, commandés par le colonel Gifflenga, arrivèrent les premiers à la rive gauche. La division Abbé suivit vers une heure. La brigade Kalnassy, qui occupait Cimadolmo, avait poussé des postes en avant. Dès qu'il fut soutenu par la division Abbé, le colonel Gifflenga les attaqua et les força à se replier sur le village. En même temps la division Grouchy repoussa la cavalerie ennemie,

[1] Le général Reisner, grièvement blessé, mourut le lendemain à Trévise.

qui se disposait à charger les bataillons du colonel Gifflenga. Mais la Piave grossissait rapidement, et, à mesure qu'elle croissait, le courant de l'eau augmentait de rapidité. Le passage était devenu si difficile, que vers trois heures le 23e. de ligne, seul, de la division Durutte, avait pu atteindre la rive gauche, en perdant plusieurs hommes, entraînés par le courant de l'eau.

Cependant l'ordre se rétablit dans les lignes de l'infanterie autrichienne, qui se trouvait déployée derrière la Piavisella, dans le même ordre que nous avons décrit. A la droite, la brigade Colloredo se forma en masse. A la gauche, la brigade Kalnassy occupait toujours San-Michele et Cimadolmo. La cavalerie, battue et dispersée, avait disparu du champ de bataille, et n'avait pu être ralliée qu'au delà de Conegliano [1]. Il ne restait en ligne que les huit escadrons de Joseph, hussards, qui étaient à la gauche.

Le prince Eugène, voyant que le passage de la Piave devenait trop dangereux, ordonna de le cesser. Les chances étaient tournées en sa faveur, quoique plus d'un tiers de l'armée fût resté à la rive droite. L'ennemi avait dix mille hommes

[2] L'Historien de l'archiduc Jean prétend que la cavalerie française était trois fois plus forte que la cavalerie autrichienne. Le tableau de la force des deux armées, qu'on trouvera ci-après, fait voir que nous n'avions que 3,000 chevaux contre 3,700, sur ce point.

d'infanterie plus que nous ; mais il n'avait que mille chevaux à opposer à quatre mille [1]. Cette

[1] La force des troupes combattantes, dans les deux armées, au moment de la dernière attaque, était la suivante :

Armée autrichienne.

8e. CORPS.

	Brigades.	Bat.	Escad.	Homm.	Chevaux.
Brigades.	Colloredo,	6	»	6,000	»
	Gajoli,	5	»	5,000	»
	. . . . . .	5	»	5,000	»

9e. CORPS.

	Brigades.	Bat.	Escad.	Homm.	Chevaux.
Brigades.	Kalnassy,	6	»	6,000	»
	Gavassini,	5	»	5,000	»
	Marziany,	4	»	4,400	»
	Kleinmayer,	6	»	6,000	»
	Cavalerie.				
	Spleny,	»	8	»	1,000
	TOTAL. .	37	8	37,000	1,000

La cavalerie, dispersée par la nôtre, dans la grande charge, était

Brigades.	Spleny,	»	7	»	850
	Hager,	»	12	»	1,500
	Fulda,	»	12	»	1,500
	TOTAL. . .	»	31	»	3,850

Armée française.

Divisions.	Av.-garde,	6	4	3,600	500
	Broussier,	9	»	5,000	»
	Lamarque,	12	»	7,100	»
	Abbé,	14	»	7,700	»
	Durutte,	4	»	2,400	»
	Sahuc,	»	12	»	1,200
	Grouchy,	»	12	»	1,450
	Pully,	»	12	»	1,350
	TOTAL. . .	45	40	25,800	4,500

Les troupes restées à la rive droite de la Piave étaient

Divisions.	Broussier,	3	»	1,600	»
	Durutte,	8	»	4,700	»
	Fontanelli,	14	»	8,100	»
	Serras,	10	»	5,700	»
	Garde roy.,	3	3	1,700	450
		38	3	21,800	450

supériorité de cavalerie pouvait contre-balancer l'infériorité numérique de l'infanterie, et empêchait même l'ennemi de profiter du succès qu'il aurait pu obtenir en défendant sa position. Le prince se décida donc à attaquer les Autrichiens sans retard, et déploya son armée dans l'ordre où elle avait passé la Piave.

A la droite, en face de Cimadolmo, était la division Abbé (R, *Pl. II.*) ; à la gauche, les divisions Grouchy (S) et Pully (T). A la gauche de cette dernière suivaient successivement la division Broussier (U), le 23e. de ligne, de la division Durutte (V) ; la division Lamarque (W) ; l'avant-garde du général Desaix (X) ; et la division Sahuc (Y), qui formait l'extrême droite de l'armée, s'appuyant à la digue de la Piave.

L'intention du prince Eugène étant de chercher à déborder l'ennemi par sa gauche, en menaçant sa communication directe de Conegliano, le général Grenier eut ordre de faire attaquer Cimadolmo, pendant que le restant de l'armée manœuvrait devant le centre et la droite des Autrichiens, et entretenait le combat par une vive canonnade. Les divisions Grouchy et Pully devaient soutenir cette attaque.

Le général Grenier fit attaquer Cimadolmo, par les trois bataillons d'élite du colonel Gifflenga, tandis que le restant de la division Abbé débordait le village par ses deux extrémités. L'ennemi

fit une vive résistance; mais enfin les hussards de Joseph, contenus et repoussés à chaque tentative, par le 6e. de hussards et le 7e. de dragons, n'ayant pu faire aucune diversion en faveur de leur infanterie, celle-ci fut enfoncée et obligée d'évacuer Cimadolmo et San-Michele. Le général Kalnassy rallia sa brigade à Tezze (17, 18); la division Abbé et les dragons du général Grouchy (Z) suivirent la brigade Kalnassy, et l'attaquèrent dans sa nouvelle position. Les Autrichiens se défendirent avec vigueur; mais, un peu avant la nuit, ils furent encore rompus, et se mirent définitivement en retraite sur Vazzola.

Le prince Eugène, voyant que la perte de Cimadolmo et l'attaque de Tezze, qui débordait déjà les troupes placées derrière le Grave, ne décidaient pas encore la retraite de l'ennemi, fit réunir devant le Grave une batterie de vingt-quatre bouches à feu, et fit ouvrir une violente canonnade contre la ligne ennemie. Bientôt il s'y fit voir de l'ébranlement, et l'archiduc Jean, se voyant au moment d'être débordé et tourné par sa gauche, si, après avoir enlevé Tezze, les divisions Abbé et Grouchy se dirigeaient sur Bocca-di-Strada, ordonna la retraite. Pour la soutenir, il fit passer un bataillon de grenadiers à la ferme avancée delle Grave. Le prince Eugène, apercevant ce mouvement, ordonna une charge générale. Elle fut décisive. La division Broussier em-

porta le Grave ; la division Lamarque força le passage de la Piavisella à Campana ; l'avant-garde atteignit la division Colloredo en arrière de Barco, l'attaqua et la poussa sur San-Salvador, d'où elle regagna Conegliano, par les collines. Le prince Eugène, ne voulant pas compromettre ses succès, et décidé à attendre que le restant de son armée eût passé la Piave, pour continuer ses opérations, arrêta la poursuite à neuf heures du soir. La division Abbé occupa Tezze ; la division Broussier, Bocca-di-Strada ; la division Lamarque s'étendit vers Santa-Lucia ; l'avant-garde occupa San-Salvador ; la cavalerie couvrit le front de l'armée, observant les mouvemens de l'ennemi.

L'armée autrichienne, en pleine déroute, ne se rallia qu'à Sacile. La brigade Kalnassy reçut l'ordre de se replier par Brugnera, et les troupes qui étaient à Ponte-di-Piave, par Oderzo et la Motta.

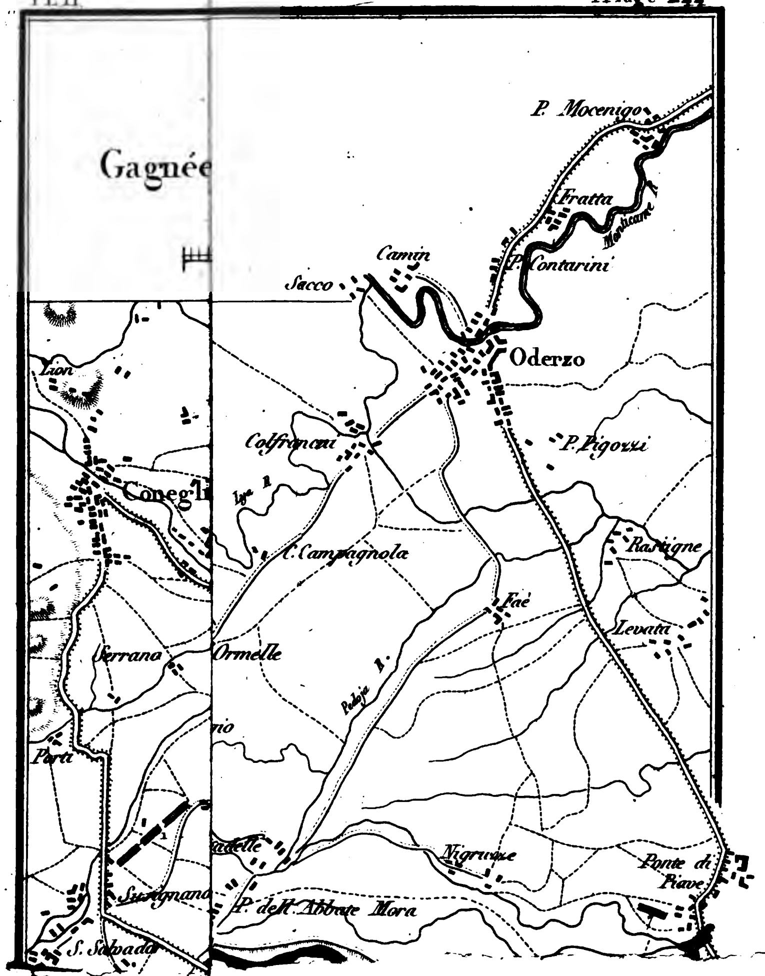
Cette journée coûta à l'ennemi environ six mille morts ou blessés, et trois mille six cents cinquante-trois prisonniers, quinze canons, trente caissons et un grand nombre de chevaux et de voitures. Un général y fut tué et deux pris, avec un aide-de-camp de l'archiduc.

L'armée française perdit plus de deux mille hommes hors de combat. Parmi les blessés, se trouvèrent le général Darancey, qui mourut de ses blessures, et le colonel Millon, du 9e. de

chasseurs. Le colonel Nagle, le major Vautré, commandant chacun un régiment de voltigeurs, le capitaine Bataille, aide-de-camp du prince Eugène, et le capitaine d'artillerie Noël, furent cités pour leur brillante conduite.

Le 9, l'armée autrichienne se mit en mouvement après midi, pour continuer sa retraite. Ce temps avait été nécessaire, pour rallier les corps désorganisés. L'archiduc, qui voulait gagner les défilés de la Fella, dégarnis de troupes, tandis qu'il y avait dix bataillons au blocus de Palma-Nova et sur l'Isonzo, ne suivit pas la route qu'il avait prise en venant. S'il eût passé à Valvasone, il pouvait être prévenu à Spilimberto, et rejeté sur l'Isonzo et la route de Laybach. Alors le passage de Ponteba était ouvert, et l'armée française pouvait occuper Villach. Ayant donc expédié à l'avance son équipage de ponts, à Spilimberto, pour y établir un pont, il y dirigea son armée en deux colonnes; le 9e. corps par Vigonovo, Roveredo et Sedran; le 8e. par Villadolt et sur la droite de Roveredo à San-Quirin. L'armée autrichienne s'arrêta à Sedran et San-Quirin, depuis sept heures du soir, jusqu'à deux heures du matin, le 10, et se remit en marche sur Spilimberto. Le général Frimont était resté le 9, avec l'arrière-garde, à Sacile, occupant Fratta et Schiari.

La brigade Kalnassy, qui était restée à Tezze,


Gagnée
P. Mocenigo
Fratta
Monticano R.
Camin
P. Contarini
Sacco
Oderzo
Lion
Colfrancui
P. Pigozzi
Conegli
C. Campagnola
Rasaigne
Faè
Levata
Serrana
Ormelle
Pedoja R.
Parti
Nigrume
Ponte di Piave
Surgnano
P. dell' Abbate Mora
S. Salvada

n'ayant reçu aucun ordre de l'archiduc, ne quitta ce village que dans l'après-midi, se dirigeant sur Brugnera.

Le 9, à quatre heures du matin, tandis que les divisions restées à la droite de la Piave, passaient cette rivière, l'avant-garde, sous les ordres du général Desaix, se mit à la poursuite de l'ennemi. Les trois divisions de cavalerie et le corps du général Grenier, suivirent le mouvement de l'avant-garde. Celle-ci rencontra, en avant de Sacile, l'arrière-garde du général Frimont et l'attaqua sans hésiter. Après un léger combat, l'ennemi fut forcé à la retraite et poursuivi jusqu'à Vigonovo, où le général Desaix prit position. Les divisions Sahuc et Grouchy, et le corps du général Grenier, prirent position en avant de Sacile; les dragons du général Pully restèrent à Godega. Les divisions Broussier et Lamarque restèrent à Conegliano, où était le quartier général. Le 23e. de ligne, de la division Durutte, fut envoyé sur Brugnera. La brigade Kalnassy, qui venait d'y arriver, fut forcée de se retirer, après avoir détruit le pont. Le général Kalnassy se dirigea d'abord sur Prata, pour y passer la Meduna; mais, n'ayant pas trouvé de pont, il se rabattit sur Pordenone, où il s'arrêta. Là il reçut l'ordre de se diriger sur Codroipo, afin d'attirer l'attention de l'armée française, en présentant une tête de colonne sur cette route.

De Codroipo, la brigade Kalnassy devait se rendre sur l'Isonzo.

Lorsque la division Fontanelli eut passé la Piave, le prince Eugène expédia au général Baraguey-d'Hilliers l'ordre de se porter sur Ceneda et Seravalle, par où se retirait, disait-on, une colonne de trois mille grenadiers. Ce rapport était faux; cette prétendue colonne n'était, comme nous le verrons plus bas, qu'un bataillon autrichien, qui avait été détaché au pont de Vidor, et qui, se trouvant coupé, cherchait à rejoindre son armée par les montagnes. Heureusement que cet ordre ne parvint pas, et la division Fontanelli suivit sa première destination, qui était de se porter sur Oderzo, où l'on croyait que la brigade Kalnassy se serait retirée. A Colfrancui, le bataillon du 112e., qui faisait l'avant-garde, rencontra l'ennemi. C'était le major Ogrisovich, qui, de Ponte-di-Piave, où il avait été détaché, avec environ mille hommes de divers régimens, s'était retiré sur ce point. A l'approche de nos troupes, le major continua sa retraite par la Motta, sur Latisana et Palma-Nova, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, laissant une arrière-garde de cent quatre-vingts hommes pour nous arrêter. Ce détachement, repoussé dans Oderzo, y fit une si vive résistance, qu'il fallut faire avancer un second bataillon pour le forcer. L'ennemi eut une vingtaine de morts et cent vingt prisonniers;

le reste rejoignit le major Ogrisovich, à la Motta. La division Fontanelli resta à Oderzo en position. On a reproché assez légèrement au prince Eugène, de ne pas s'être avancé assez rapidement sur le Tagliamento. L'auteur de ces reproches, qui n'était pas à l'armée d'Italie, est hors d'état de juger des causes réelles de ce prétendu retard. Cela est si vrai, qu'il répète lui-même un des rapports exagérés ou sans fondement, qui durent tenir le prince dans l'indécision. D'un côté, on lui avait annoncé, et c'est ce que le général Pelet répète comme un fait constant, que l'avant-garde avait combattu, le 8 au soir, trois mille grenadiers à San-Salvador, et que ce corps s'était jeté vers Seravalle. Cependant le général Desaix n'avait rencontré, à San-Salvador, que la queue de la brigade Colloredo, qui se retira à Sacile, par Conegliano; les troupes qu'on annonçait, le 9 au matin, se trouver à Serravalle, n'étaient qu'un bataillon, venant de Vidor. D'un autre côté, on fit le rapport au Prince, qu'un corps ennemi se retirait par Oderzo et la Motta, et cette nouvelle paraissait d'autant plus probable, qu'à Oderzo même, tandis que l'auteur apprenait, par les prisonniers autrichiens, que mille hommes seulement avaient passé par cette route, la municipalité lui annonçait la présence, à moitié chemin de la Motta, d'un corps de six mille hommes, pour lequel étaient préparés les vivres que reçut

la division Fontanelli. Au milieu de ces versions, dont aucune n'était improbable, le prince devait, comme il le fit, tenir deux divisions à Conegliano, jusqu'à ce qu'il fût assuré de la vérité des faits.

Le 10, au matin, l'armée autrichienne était aux bords du Tagliamento. Le pont n'était pas jeté, parce qu'on disait n'avoir pas trouvé d'endroit favorable. L'archiduc, voyant son armée au moment d'être acculée au Tagliamento, prit le seul parti qui lui restât; les troupes et l'équipage de ponts passèrent à gué. L'armée campa à Villa-Nova, en avant de Saint-Daniel; le général Frimont, avec l'arrière-garde, passa la rivière à sept heures du soir, et occupa Carpacco, Dignano et Torrida; deux compagnies de Croates restèrent en observation à la rive droite vers Tauriana; les hussards de Frimont furent envoyés à Codroipo, pour recueillir la brigade Kalnassy.

Le prince Eugène, éclairé sur la véritable direction qu'avait suivie l'ennemi, et voyant que l'archiduc prenait avec le gros de ses troupes la route de Ponteba, fit ses dispositions pour le pousser rapidement aux montagnes, et lui couper la communication avec le corps du général Zach, qui était sur l'Isonzo inférieur. Les divisions du centre et de l'aile gauche reçurent l'ordre de se diriger sur Spilimbergo; celles de l'aile droite, de se rendre à marches forcées à Codroipo;

la cavalerie devait s'étendre de Spilimbergo à San-Vito; l'avant-garde occuper Valvasone. Le général Desaix, s'étant mis en mouvement au point du jour, attaqua la brigade Kalnassy, qui était encore à Pordenone, la chassa et la poussa sur Valvasone. Le général Grouchy, qui s'était mis en mouvement, en même temps, avec les trois divisions de cavalerie, prit à Pordenone la tête de l'avant-garde, et s'avança vers le Tagliamento, dirigeant le 25ᵉ. de chasseurs sur Spilimbergo, la division Sahuc sur Valvasone, et les deux de dragons, sur le même point et sur San-Vito. La division Sahuc rencontra, à Valvasone, la brigade Kalnassy, qu'elle força à repasser le Tagliamento, ayant perdu ce jour-là deux cents prisonniers, mais ayant réussi à détruire le pont du Tagliamento. Le général Kalnassy se retira à Codroipo; le 12, il gagna Cividale, et le 13, il prit position sur l'Isonzo, à Caporetto, pour maintenir la communication, entre le corps du général Zach et l'armée de l'archiduc. Le 25ᵉ. de chasseurs, en se rendant à Spilimbergo, ramassa environ deux cent cinquante prisonniers. Les deux divisions du centre prirent position à San-Martin et Cordenone; l'avant-garde et la cavalerie, devant Valvasone; l'aile droite arriva à Pordenone. La division de l'aile gauche se dirigea, par Sacile, à Roveredo.

Le 11, l'archiduc Jean, après avoir donné l'or-

dre au général Zach, de retirer les troupes qui étaient encore devant Palma-Nova, et d'occuper la rive gauche de l'Isonzo, fit camper son armée à Saint-Daniel. Les hussards de Frimont occupaient Nogaredo-del-Corno; Joseph hussards, Cisterna; Ott hussards, Carpacco; deux bataillons étaient à Villa-Nova.

La crue des eaux ayant rendu impraticable celui des deux gués du Tagliamento qui est au-dessous de Valvasone, l'avant-garde et la cavalerie passèrent la rivière au gué supérieur. A huit heures du matin le passage était effectué, et l'avant-garde suivit la direction de Saint-Daniel, par Torrida et Dignano, refoulant devant elle les postes d'observation, que l'ennemi avait sur le Tagliamento. Le général Grouchy se disposa à exécuter l'ordre qu'il avait reçu de débloquer Palma-Nova et d'occuper Udine, s'étendant cependant à gauche vers Fagagna, afin de pouvoir prendre part au combat, auquel le prince s'attendait, dans la position de Saint-Daniel.

L'avant-garde rencontra à Villa-Nova les deux bataillons d'arrière-garde ennemie, qui lui opposèrent une courte résistance. L'archiduc, à l'approche du général Desaix, s'était décidé à mettre son armée en retraite; mais Villa-Nova fut emporté trop vite et il se trouva engagé. L'armée autrichienne occupait Saint-Daniel et était déployée sur les hauteurs des deux côtés, tenant

surtout en forces celles de Sacco. Le général Desaix déploya ses six bataillons en présence de l'ennemi, et le fit attaquer. Le combat durait depuis deux heures, sans que l'avant-garde pût forcer l'ennemi à la retraite, lorsque le prince Eugène, qui y était accouru, ordonna au général Desaix de se contenter de combattre de pied ferme, jusqu'à l'arrivée du général Grenier, à qui il avait été prescrit de s'avancer en hâte avec ses divisions. Mais, celle du général Durutte ayant été retardée au passage du Tagliamento, le général Grenier ne put se mettre en mouvement de Carpacco, qu'avec la division Abbé, le 25ᵉ. de chasseurs et un escadron de dragons Napoléon.

Le général Grenier étant arrivé avec la division Abbé, la forma en seconde ligne et fit avancer deux bataillons du 1ᵉʳ. de ligne et deux du 52ᵉ. à l'appui de l'avant-garde. Le combat se ranima avec une nouvelle vigueur, et le prince ordonna une attaque générale. Le général Desaix, s'étant mis à la tête d'un bataillon de voltigeurs italiens, se porta sur le centre de la ligne ennemie, força l'entrée de la ville de Saint-Daniel et s'empara de l'église principale et du cimetière. Ce cimetière, entouré de murs, et situé sur une élévation, au pied de laquelle se croisent les rues principales, était une position importante pour assurer la retraite de l'ennemi. Son occupation y causa de l'ébranlement, et les attaques diri-

gées contre les ailes les enfoncèrent et les mirent en désordre. L'ennemi essaya de se rallier derrière la ville, mais il en fut empêché par plusieurs charges des 9e. et 25e. de chasseurs et de l'escadron de dragons Napoléon. L'armée autrichienne se retira au camp de Majano; une arrière-garde de quatre bataillons fut laissée sur les hauteurs de San-Tomaso. Mais bientôt le général Desaix l'attaqua et la culbuta. Alors l'armée autrichienne passa la Ledra, et l'avant-garde française s'établit à Majano. Les Autrichiens avouent avoir perdu 800 morts ou blessés. Nous leur avons fait 1960 prisonniers, dont 34 officiers[1]. Les deux divisions du général Grenier s'établirent sur le flanc de Saint-Daniel, sur la route de Fagagna; le quartier général à Saint-Daniel.

[1] Dans le nombre se trouvaient le colonel, le major et vingt-quatre officiers du régiment de Reisky, et seulement soixante-sept soldats de ce corps, qu'ils avaient fait de vains efforts pour rallier.

L'historien de l'archiduc Jean, ne sachant comment justifier le combat de Saint-Daniel, le passe sous silence et ne parle que d'un combat d'avant-poste à San-Tomaso, *où nos troupes*, dit-il, *furent repoussées*. Le combat de Saint-Daniel n'est pas une des moindres, parmi les fautes majeures que fit l'archiduc dans cette campagne. Il devait continuer sa retraite, sans s'arrêter, jusqu'à la position de Tarvis, où il avait intention de tenir, derrière des retranchemens, couvert sur son front par le fort de Malborghetto, et à gauche par celui de Predill.

La division Fontanelli passa le Tagliamento à Gradisca, et arriva à Dignano. Au passage de la rivière elle fit 60 prisonniers, des petits postes qui s'étaient trouvés coupés, par le mouvement du général Desaix et celui du général Grenier. Un détachement du 112e. de ligne et du 3e. italien, envoyé le 10 de Roveredo, par l'auteur, pour recueillir des vivres à Aviano, y fit aussi des prisonniers. Le bataillon autrichien de l'archiduc François Charles, qui était à Vidor pendant la bataille de la Piave, n'ayant pu déboucher à San-Salvador, s'était jeté sur Cereda et Serravalle, où il arriva le 9. Conegliano étant occupé par nos troupes, il remonta vers le lac de Nigrizola, où il jeta les deux canons qu'il avait, et se dirigea sur Aviano. Une partie du bataillon, avec le major Topenzer, y étant entrée le 10 au soir, se trouva en présence de notre détachement. Se voyant ainsi coupé et enveloppé, le major se rendit avec trois officiers, trois cent deux soldats et vingt-cinq hussards montés. Le restant du bataillon, qui était en arrière, se jeta dans les montagnes, et, ne pouvant pas gagner Feltre, ni Cadore, occupés par le général Rusca, se dirigea par Barcis, Cimolais et Vico, sur Sapada aux sources de la Piave, d'où il fut rejoindre, sous les ordres du capitaine Fabago, le corps du général Chasteler en Tyrol.

Le général Grouchy, après le passage du Tagliamento, continua le mouvement qui lui avait

été prescrit; ayant détaché deux escadrons sur Palma-Nova, et un escadron sur Lozaco, à moitié chemin de Palma-Nova à Udine, il se dirigea sur cette dernière ville. Le général Sahuc prit, avec sa division, le chemin de Pontianico et de Colloredo; le général Grouchy, avec les deux divisions de dragons, suivit la grande route. Afin d'atteindre Udine le plus tôt possible, il lança en avant un escadron de chasseurs, que soutenait, à peu de distance, le 7e. de dragons. La rapidité du mouvement de cette avant-garde, fit qu'elle atteignit dans la ville une arrière-garde de la brigade Kalnassy, qu'elle culbuta et poussa sur la route de Cividale. Cent cinquante prisonniers, l'équipage de ponts, de grands magasins et trois cents malades ou blessés tombèrent en notre pouvoir; une grande partie des prisonniers français, faits depuis la bataille de Sacile fut délivrée. Maître d'Udine et s'étant assuré que l'ennemi n'avait dirigé sur Gorizia qu'une faible partie de son armée, le général Grouchy songea à se rapprocher de Saint-Daniel, où la probabilité d'une bataille devenait plus grande, puisque l'ennemi y avait presque toutes ses forces. Il ordonna donc au 7e. de dragons de tenir Udine; dirigea la division Pully, par cette ville, sur l'Isonzo; et lui-même, avec le 30e. de dragons, les dragons de la reine et la division Sahuc, se rendit par Martignano à Fagagna. Mais, quelque diligence

qu'il mit dans ses mouvemens, il ne put arriver qu'après le combat qui avait eu lieu, et un peu avant la nuit. Dans la journée la cavalerie avait fait environ 800 prisonniers.

Le prince Eugène, voulant profiter du désordre où le combat de Saint-Daniel avait dû mettre l'armée autrichienne, fit partir de Fagagna, à dix heures du soir, le colonel Gifflenga, avec le 6e. de hussards et deux escadrons des dragons de la reine, pour la poursuivre et harceler son arrière-garde; mais ici, comme après la bataille de la Piave, l'armée autrichienne avait marché toute la nuit. Ayant pris, après la Ledra, la direction d'Artegna, afin d'éviter les bombes d'Osopo, elle était venue camper un peu avant le jour à Ospitaletto, laissant trois bataillons à Gemona. Le blocus d'Osopo fut levé. Le colonel Gifflenga prit, en passant à Osopo, trois compagnies des quatres du 92e. qui y étaient en garnison, et les dirigea sur Gemona. Mais le temps qu'il avait été obligé de perdre, l'empêcha d'atteindre les avant-postes ennemis, avant quatre heures du matin. Il les culbuta, et entra dans Gemona comme l'ennemi l'évacuait. Il fit quelques prisonniers; mais, l'armée autrichienne étant trop près pour qu'il pût s'engager, il s'arrêta à Gemona.

La même nuit le blocus de Palma-Nova fut levé, et les troupes qui le formaient se retirèrent derrière l'Isonzo. Dans la journée du 11, le gé-

néral Schilt, remarquant que les Autrichiens se préparaient à un mouvement, avait fait une sortie, où il fit une centaine de prisonniers.

Le 12, au point du jour, l'armée autrichienne continua sa retraite. Ayant fait une halte à Recolano, elle campa le soir à Ponteba. Le général Frimont, avec l'arrière-garde, composée de douze bataillons et deux escadrons, resta à Venzone; trois escadrons occupèrent Ospitaletto et Sant-Agnese. De Ponteba, l'archiduc rendit compte au généralissime son frère, et à l'empereur François, des événemens qui s'étaient passés, annonçant que les progrès des Français dans la vallée de l'Inn, et leur présence à Salzbourg, l'avaient obligé à évacuer l'Italie; qu'il allait envoyer le ban de Croatie, Ignace Giulay, à Laybach; que lui, de sa personne, resterait à Villach; mais qu'il était obligé d'abandonner Trieste, l'Isonzo n'étant pas tenable.

Les divisions de l'aile gauche et du centre de l'armée française s'étaient également mises en mouvement au point du jour. Le prince Eugène pensant que peut-être l'ennemi aurait arrêté le colonel Gifflenga, en déployant de la cavalerie entre Osopo et Ospitaletto, fit suivre l'avant-garde par les divisions Sahuc et Grouchy; mais, comme nous l'avons vu, les Autrichiens étaient en pleine retraite. Le général Desaix ne rencontra l'ennemi qu'à Ospitaletto et Sant-Agnese, que les batail-

lons qui y étaient évacuèrent à son approche, se retirant à Venzone, dont les portes furent barricadées. Le général Desaix, ayant fait avancer son artillerie, les fit enfoncer à coups de canon, et les troupes y entrèrent au pas de charge. Le général Frimont s'était déjà mis en retraite, et les trois bataillons, qu'il avait laissés à Venzone, furent poussés jusqu'au delà de Portis. Le général Frimont, de son côté, s'était arrêté à Resciutta. Le prince Eugène, avant de s'engager dans le vallon de la Fella, fit prendre aux troupes des vivres pour quatre jours. Le soir les trois divisions Abbé, Durutte et Fontanelli, et la garde royale, occupèrent Osopo, Gemona et Ospitaletto. La cavalerie, qui allait devenir inutile, fut envoyée au delà du Tagliamento et de la Fella, à Moggio, à Amaro et à Cavazzo.

Le même jour le général Macdonald fit occuper Udine par la division Lamarque, et se rendit à Palma-Nova avec la division Broussier; la division Pully était sur l'Isonzo. La division Serras, qui avait suivi le mouvement de l'aile droite, occupa le camp de Saint-Gothard, en avant d'Udine, afin d'observer la route qui, par Cividale et la vallée de l'Isonzo, conduit à Pletz et à Tarvis.

Nous avons laissé le général Rusca, le 7 mai, arrêté à la rive droite du Cordevole, dont le général Schmidt avait fait couper le pont pendant qu'il occupait Bassano. Le 8, le pont fut rétabli, et

la division Rusca occupa les hauteurs de la Secca, près de Feltre. Le 9 il était à Bellune. Il ne rencontra aucun ennemi dans sa marche. Le général Schmidt, qui, le 6, était venu à Feltre, était le 9 à Cortina, et arriva le 10 à Toblach. Le capitaine Zuccari, qui avait occupé Bellune avec 1,500 hommes, s'était retiré le 8 à Perarolo. Le 10, le général Rusca continua sa marche sur Pieve-di-Cadore. En arrivant à Perarolo, il trouva l'ennemi en position, occupant les hauteurs del Zucco, au lieu le plus étroit de la vallée, entre la Baita et la Piave, et couvrant le pont de la Baita, qui était fortement barricadé. Ne pouvant pas faire usage de son artillerie, le général Rusca se décida à emporter la position de vive force. Cette opération fut confiée au 4e. bataillon du 93e. régiment, qui s'en acquitta vaillamment. Malgré les obstacles du terrain et la résistance des Autrichiens, le pont fut forcé, et les hauteurs enlevées à la baïonnette. Le capitaine Zuccari fut grièvement blessé dans cette action, qui lui coûta plus de 200 hommes et 34 prisonniers. Nous perdîmes 11 morts et 52 blessés. L'ennemi, battu, se retira à Cortina. Le 11, le général Rusca occupa Pieve-di-Cadore, et poussa une reconnaissance en avant, vers Auronzo. Elle lui apprit que les trois ponts, avant d'arriver à ce bourg, étaient entièrement détruits. Cette circonstance décida le général Rusca à renoncer au projet de se rendre

à Villach par Monteal, ainsi qu'il en avait l'ordre : le temps qu'il aurait perdu, pour réunir des matériaux et reconstruire les ponts de manière à passer son artillerie, lui aurait fait manquer le but de sa mission. Il se décida donc à rétrograder, et le 12 il vint à Capo-di-Ponte, d'où il passa le 13 à Ceneda, et le 14 à Pordenone.

L'expédition dont avait été chargé le général Rusca était délicate et périlleuse ; son succès dépendait de ce qu'il pût arriver à Villach avant l'ennemi, ce qui, par la précipitation que l'archiduc mit tout à coup dans sa retraite, ne se pouvait plus. S'il précédait les Autrichiens à Villach, il est certain que, sachant que la grande armée marchait sur Vienne, l'archiduc se serait cru coupé par un de ses corps, et se serait jeté, par le vallon de la Save, sur Gratz ; mais, dans le cas contraire, le général Rusca pouvait être gravement compromis.

Le 13, l'armée autrichienne vint camper à Tarvis et à Saffnitz ; l'arrière-garde se retira à Dogna, où le général Albert Giulay en prit le commandement. A Tarvis l'archiduc Jean divisa son armée ; six bataillons et douze escadrons furent destinées à se rendre à Laybach, par Weissenfels et le vallon de la Save. Le ban Ignace Giulay, qui devait les y conduire, fut destiné à commander les troupes, qui allaient se trouver réunies sur ce point, et qui devaient s'élever à vingt-trois ba-

taillons et quatorze escadrons, faisant environ vingt mille hommes et seize cents chevaux [1]. Les généraux Spleny, Gavassini, Kalnassy, Zach, étaient sous ses ordres, ainsi que le corps de Croatie commandé par Stoichevich. L'archiduc resta à la tête de vingt-neuf bataillons et vingt-deux escadrons, faisant environ dix-sept mille hommes et deux mille cinq cents chevaux.

Les divisions de l'aile gauche et du centre, de l'armée française, continuèrent leur mouvement dans la vallée de la Fella (*Pl. III.*). L'avant-garde du général Desaix, réduite à trois bataillons, par le renvoi des voltigeurs appartenans à l'aile droite, qui rejoignirent leur corps, s'avança jusqu'à Resciutta sans rencontrer d'ennemis, si ce n'est environ deux cents traîneurs ou égarés, qu'elle fit prisonniers. Le pont de la Resia, en avant de Resciutta, et celui de la Fella, en arrière, étaient totalement détruits. Le général Desaix, laissant à Resciutta son artillerie et le 9ᵉ. de chasseurs, passa la Fella au pont de Moggio, et, suivant le sentier escarpé qui longe les bords de ce torrent, il rejoignit la grande route vers Villa-Nova,

[1] Le général Zach avait un bataillon de ligne, treize de landwehr. Le général Kalnassy avait trois bataillons de Simbschen. A l'arrivée de nos troupes à Udine il s'était retiré de Caporetto à Tolmino, renvoyant à l'armée les trois bataillons de Reisky, dont un occupa Predill jusqu'au 15.

et s'avança jusqu'au delà du fort de la Chiusa, où il prit position.

La rupture des deux ponts de Resciutta et de Periria changea les dispositions du prince Eugène. Prévoyant qu'il serait long et difficile de réunir les matériaux nécessaires, et de les reconstruire, il se décida à faire passer sa cavalerie et son artillerie par la vallée de l'Isonzo et Pletz, ne réservant que six pièces de 6, qu'il se proposait de faire conduire, à force de bras, devant Malborghetto, si l'ennemi défendait ce fort, qui avait été construit dès la fin de 1808. En conséquence, le général Sorbier reçut l'ordre de faire rétrograder à Udine l'artillerie, des divisions du centre et de la cavalerie. La division Grouchy, et la cavalerie de la garde, se rendirent à Udine et Cividale, pour suivre la même direction. Les équipages furent dirigés sur Caporetto. La division Serras reçut l'ordre de se rendre, le 14, à Caporetto, pour ouvrir le passage de Pletz, en s'emparant du fort de Predill. La division Sahuc resta provisoirement à Resciutta. Les reconnaissances que le général Sahuc envoya au delà du Tagliamento, ramenèrent environ trois cents prisonniers, dont un major. La division Pacthod[1] passa la Fella au pont de Moggio, et occupa Ovadasca. La division Durutte suivit l'avant-garde,

[1] Le général Pacthod avait rejoint l'armée le 12.

et s'établit derrière elle à Recolano et Campolaro. La division Grouchy vint à Portis, pour se diriger le 14 sur Udine. La garde, et la division Fontanelli, bivouaquèrent en avant de Venzone.

Pendant que le prince Eugène s'avançait sur la route de Villach, il destinait les deux divisions de l'aile droite à suivre celle de Laybach et de Gratz. C'est encore ici le lieu de justifier le prince Eugène, du reproche injuste et irréfléchi que lui fait l'auteur de l'*Histoire de la campagne de* 1809. Cet auteur, qui n'a qu'une idée imparfaite, et souvent fausse, des opérations de l'armée d'Italie, prétend que le vice-roi ne sut ni deviner les intentions de son adversaire, ni prendre l'offensive à propos, ni maîtriser ses mouvemens. Où celui qui avance une proposition pareille, a-t-il jamais pu apprendre quelles étaient les intentions du prince Eugène, et quels ont été les motifs qui ont dirigé ses opérations? Il y a, dans tout ce qu'il a écrit à ce sujet, défaut de jugement, défaut de connaissance de la vérité des faits; car, si l'auteur avait connu les faits, il y aurait de la mauvaise foi dans ses assertions. Il voulait que le prince, *connaissant la marche victorieuse de l'empereur*, s'avançât rapidement par la route de Tarvis; et c'est précisément celle qu'il suivit. Quant à la rapidité, on verra qu'il n'était pas possible d'en mettre plus que d'enlever de vive force, et tout à la fois, le fort de Malborghetto, celui

de Predill, et les retranchemens de Tarvis, en faisant marcher ses troupes sans artillerie, par des chemins presque impraticables. Ce fut cette triple opération qui acheva la désorganisation de l'armée de l'archiduc.

L'auteur blâme le prince Eugène d'avoir détaché sur Laybach le général Macdonald, avec deux divisions, et d'avoir ainsi diminué ses forces, lorsque le général Marmont pouvait déboucher seul de la Dalmatie. Il croit que l'intention du prince, en ordonnant ce mouvement, était de favoriser l'attaque des retranchemens de Tarvis. D'abord l'idée de favoriser l'attaque de front d'un retranchement, par une diversion à vingt lieues de là, est tellement niaise, qu'il est difficile d'attribuer au prince Eugène le mérite de son invention. En second lieu, on ne peut pas dire que le général Marmont, qui n'avait que dix mille hommes, pût déboucher seul devant les corps du ban Guilay et de Stoichevich, qui en avaient trente mille. Enfin il est une vérité de fait, que l'auteur cité paraît avoir ignorée : c'est que le prince Eugène prévit que l'archiduc porterait une partie de ses forces dans la Carniole, afin de retenir Marmont, et de conserver la communication par mer avec les Anglais, et que ce fut cette prévision qui motiva les dispositions que nous venons de rapporter. Quatorze mille hommes, qu'avait Macdonald, et les dix mille de Mar-

mont, équilibraient à peu près les forces de ce côté. Le prince garda trente mille hommes et trois mille chevaux, contre l'archiduc, qui n'avait plus que dix-sept mille hommes et deux mille quatre cents chevaux; ou vingt-sept mille hommes au plus, en comptant Jellachich, qui devait le joindre. Il existe, sur les opérations du prince, à cette époque, un jugement un peu plus concluant que celui de l'auteur cité, c'est celui de l'empereur Napoléon, lorsqu'il apprit la jonction au Semering, qu'il n'attendait pas si tôt. Il témoigna sa satisfaction sur toute la campagne, et par une lettre au prince Eugène, et par un ordre du jour, aussi honorable pour le prince que pour l'armée, et que nous rapporterons en son lieu.

Le général Macdonald reçut l'ordre de réunir ses deux divisions à Palma-Nova, le 14, et de les porter sur l'Isonzo, pour en effectuer le passage. La 2e. division de dragons et le 6e. de hussards furent attachés à son corps, et furent occuper Gradisca sur l'Isonzo. Le corps du général Macdonald était en position sur l'Isonzo, le 14, à sept heures du soir. Le général Zach, avec les cinq bataillons qui avaient bloqué Palma-Nova, et celui qui, sous les ordres du major Ogrisovich, venait de Ponte-di-Piave, occupait la rive gauche de l'Isonzo, avec quelques pièces de campagne. Dès que nos bataillons parurent sur le bord de

la rivière, une fusillade, assez soutenue, s'engagea avec les postes ennemis; mais le général Macdonald, ayant fait avancer de l'artillerie sur la digue, obligea l'ennemi à s'éloigner, pour se mettre hors de portée.

La reconnaissance, faite par la division de dragons, ayant fait connaître que les gués étaient impraticables, en raison de la crue d'eau causée par la fonte des neiges, il fallut chercher à s'emparer de quelques barques. L'ennemi ne les avait pas toutes détruites, et deux, qui se trouvaient abandonnées à la rive gauche, furent ramenées par des nageurs de la division Broussier. Une compagnie de grenadiers du 84e. y passa la première. Elle fut bientôt attaquée par les postes ennemis qui s'étaient réunis, et soutint le combat, jusqu'à ce qu'une compagnie de grenadiers du 9e. vînt la soutenir, et mît l'ennemi en fuite. Le passage continua sans interruption, et au point du jour la division Broussier était à la rive gauche, et occupa Sagrado. La division Lamarque suivit et acheva son passage, le 15, vers deux heures après midi. Le général Pully réussit également, en prenant des précautions, à faire passer sa cavalerie. Le général Macdonald, voyant ses troupes réunies, les mit en mouvement à trois heures, se dirigeant sur Gorizia. Le général Poinsot, qui était à l'avant-garde, avec un régiment de dragons, deux bataillons et

deux canons, rencontra, au pont de la Lobbia, l'arrière-garde ennemie occupée à le détruire. Il l'attaqua et la dispersa, en lui faisant une quarantaine de prisonniers; une seule arche du pont, qui était rompue, fut bientôt rétablie. Le général Poinsot se porta ensuite rapidement sur Gorizia, qu'il trouva évacué par l'ennemi. Il y prit onze pièces de siége, trois mille boulets et trois mille bombes, destinés pour Palma-Nova, et que les Autrichiens avaient abandonnés. En même temps que le général Poinsot marchait sur Gorizia, le général Schilt, qui avait quitté le commandement supérieur de Palma-Nova, et avait joint le général Macdonald, avec deux bataillons du 79e., fut dirigé avec ces deux bataillons, cent hussards et deux canons, sur Trieste.

Le général Schilt s'avança jusqu'à Monfalcone, se disposant à attaquer, le lendemain, le fort de Duino, défendu par deux bataillons de landwehr de Trieste, quatre compagnies croates, un escadron et six canons. Le même soir, le général Macdonald occupa Gorizia, avec ses deux divisions. Le général Zach s'était retiré ce jour-là, dans la position de Prevald. Le général Kalnassy, qui avait quitté Tolmino, dès qu'il apprit l'arrivée de nos troupes sur l'Isonzo, vint occuper Podwell. Le ban Giulay, parti le 14 au matin de Tarvis, avec les troupes que lui avait confiées l'archiduc Jean, ayant fait marcher son

infanterie en poste, arriva le 15 au soir à Laybach.

Le 16, au matin, le général Schilt trouva Duino évacué; l'ennemi, ayant jeté une partie de son artillerie à la mer, s'était retiré pendant la nuit à Trieste. Le général Schilt envoya à la poursuite son escadron de hussards, qui atteignit les Autrichiens à Opschina, et leur fit une quarantaine de prisonniers. Les deux bataillons du 79e. occupèrent Prosecco.

Le général Macdonald partit le même jour de Gorizia; le soir la division Broussier prit position à Vipacco. La division Lamarque arriva à Heydenschaft, ayant en avant d'elle deux bataillons du 18e. léger, chargés de reconnaître la position de Podwell et de l'occuper, s'ils le pouvaient. Le général Kalnassy y était avec trois bataillons. Le 18e. léger, après avoir fait de vains efforts pour obliger l'ennemi à quitter sa position, parvint à s'établir en face de lui, sur le revers des montagnes, et s'y maintint.

Le 17, le général Macdonald, sachant que la position de Prevald était occupée par le général Zach, avec onze bataillons, et que le fort, qui barrait la route, exigeait une espèce de siége pour le prendre, se décida à faire tourner Prevald par une partie de ses troupes, pendant qu'il l'attaquerait de front avec le reste. Il espérait ainsi forçer le général Zach à se retirer sur Laybach, en abandonnant le fort à lui-même. En consé-

quence, le général Lamarque reçut l'ordre de se porter sur Podwell, avec une brigade de sa division et un escadron du 23e. de dragons, et d'en chasser l'ennemi; il devait en même temps pousser un bataillon vers Schwarzenberg, sur la route d'Idria à Laybach. Le général Pully fut dirigé sur Senosech, et le général Broussier marcha contre Prevald.

La division Broussier rencontra les avant-postes ennemis en arrière de San-Veit et les poussa sur leur ligne, qui tint ferme, et ouvrit un feu très-vif de mousqueterie et de cinq pièces d'artillerie. Le 84e. se jeta dans le bois, à droite de la route, pendant que le 92e. se formait en colonnes pour attaquer de front. Après un combat assez vif, le 92e. atteignit le sommet des hauteurs, et, un peu après, le 84e. parvint, après de grandes difficultés, à déborder l'ennemi du côté du fort. Alors le général Zach se mit en retraite, par Adelsberg et Lohitsch, sur Laybach, laissant en notre pouvoir deux cents prisonniers et un canon. Le bourg de Prevald fut occupé par la division Broussier, qui y trouva cinq cent cinquante tonneaux de farine, et deux mille sacs d'avoine. Il fit aussitôt investir le fort.

Le général Lamarque attaqua l'ennemi à Podvell et le poussa jusqu'à Podkray; là, une dernière charge mit en déroute les Autrichiens, qui s'enfuirent à la débandade vers Laybach. Le

bataillon du 13e. de ligne, qui avait été dirigé sur Schwarzenberg, s'avança sans obstacle jusqu'au delà de Lohitsch. Mais, arrivé à l'angle de la route, il se trouva inopinément en présence d'un bataillon autrichien de François-Charles, qui venait de Laybach, au secours de Prevald. Il y eut un moment d'étonnement et d'hésitation; mais le bataillon du 13e., revenu le premier de sa surprise, ne tarda pas à s'élancer à la baïonnette sur le bataillon ennemi, qui posa les armes au nombre de cinq cents hommes, avec le colonel et vingt-cinq officiers. Il y eut de part et d'autre une quarantaine d'hommes tués à coups de baïonnette, sans qu'on tirât un seul coup de fusil. Le général Lamarque, ayant fait de son côté une centaine de prisonniers, s'avança jusqu'à Ober-Laybach.

Le général Schilt vint prendre position à Opschina et poussa une reconnaissance sur la route de Prevald et une sur celle de Fiume. Cette dernière lui annonça que l'ennemi s'était retiré sur cette ville, abandonnant Trieste. En même temps la canonnade, qu'il entendit, lui fit connaître que général Macdonald était arrivé à Prevald. Alors il envoya à Trieste son aide-de-camp et vingt-cinq hussards, notifier aux habitans la prise de possession de la ville, et l'ordre de poser les armes. Ce qui fut fait.

Le ban Giulay, ayant appris l'arrivée de nos

troupes à Ober-Laybach, se retira sur San-Marein, où le général Zach le rejoignit le 18. Il restait, dans les forts et le camp retranché de Laybach, une garnison de quatre mille hommes.

Le 14 mai, la gauche et le centre de l'armée avaient continué leur mouvement. La division Durutte reçut l'ordre, à son départ, de diriger les deux bataillons du 60e. de ligne, par la vallée de Recolano, sur Raibl, pour couper la communication de Tarvis avec le fort de Predill, et empêcher l'ennemi d'y porter des secours. Ces bataillons atteignirent le soir le village de Raibl, ayant pris dans la journée une centaine d'égarés, tous landwehrs, qui cherchaient à regagner leurs foyers par les montagnes. La marche forcée de l'armée autrichienne dans le vallon de la Fella, et l'encombrement de plus de deux cents voitures de bagages, avaient jeté le désordre et le découragement dans les troupes. En passant à Dogna, la division Durutte dirigea également, dans le Val-di-Dogna, les deux bataillons du 22e. léger. Le major Daguzan, qui les commandait, reçut l'ordre de s'avancer avec mesure, et en observant toujours la gauche, afin de se tenir à la hauteur des divisions qui marchaient sur Malborghetto. Le soir le général Desaix, et la division Durutte, réduite aux huit bataillons du 23e. léger et 62e. de ligne, prirent position à la droite du village de Malborghetto. La division Pacthod, retardée au

passage de la Fella, ne put arriver qu'à Ponteba. La division Fontanelli, ayant laissé à Venzone son artillerie, avec le 7e. de ligne [1], vint occuper Recolano, Campolaro et Villa-Nova.

Le major Daguzan, ne rencontrant point d'ennemis devant lui, et se trouvant engagé dans une vallée aride, qui n'offre aucune ressource, crut pouvoir s'avancer jusqu'à Wolfsbach, afin de procurer des vivres à sa troupe. Il y arriva vers dix heures du soir, et campa sans précautions en avant du village. Ce jour-là, le général Giulay était venu prendre position à Saffnitz avec l'arrière-garde autrichienne, après avoir fait entrer, dans le fort de Malborghetto, la garnison destinée à le défendre, et ses derniers approvisionnemens. Averti par les habitans, de la présence des deux bataillons français, le général Giulay les fit attaquer à deux heures du matin, par trois bataillons et un escadron. Le 22e. léger fut surpris et dispersé, ayant perdu cent quatre-vingt-dix-sept prisonniers, y compris le major et sept officiers; il n'eut que vingt-trois blessés. Le chef de bataillon Tetès, ayant rallié le 22e. sur les hauteurs, rentra à Wolfsbach dans l'après-midi.

[1] Un corps autrichien, commandé par le major Zuccari, occupait la Haute-Piave. Le 7e. italien fut laissé à Venzone, pour couvrir, contre une diversion, les parcs et les équipages qui se dirigeaient sur Caporetto, à la suite de la division Serras.

Le 15, le général Desaix, avec son avant-garde et le 23e. léger, et soutenu par le général Durutte, avec le 62e., reçut l'ordre d'emporter le village de Malborghetto, et les hauteurs qui dominent le fort, afin de s'ouvrir la route de Tarvis, avec son infanterie. L'intention du prince était d'isoler le fort de Malborghetto, et de le priver du secours de l'armée autrichienne, en occupant la position de Tarvis. Il destina à cette expédition vingt-trois bataillons, qui devaient se présenter de front et en flanc des retranchemens ennemis. D'un autre côté, la division Serras allait déboucher par Predill [1]. En conséquence la division Fontanelli reçut l'ordre de marcher en deux colonnes sur Tarvis. Le général Bonfanti, avec celle de droite, composée des 1er. et 2e. italiens et des Dalmates (sept bataillons), devait se diriger par la vallée de Recolano, et, prenant sous ses ordres les deux bataillons du 60e., qui étaient à Raibl, déboucher par Maul et Flitschel. Le général Fontanelli, avec celle de gauche, où se trouvait l'auteur, et qui était composée du 3e. ita-

[1] Ces mouvemens et ce qui suit, jusques et compris le combat de Tarvis, est tronqué et interverti dans le récit du général Pelet. Ce dernier, et le général Vignole, qui n'était pas encore à l'armée, ont été induits en erreur par le rapport fautif de l'état-major. L'auteur, alors employé à l'aile gauche, a rétabli les faits d'après ses Mémoires et ses registres.

lien et du 112e. français (cinq bataillons), devait se diriger par la vallée de Dogna sur Wolfsbach, et déboucher sur Saffnitz, en ralliant les deux bataillons du 22e. léger. Le général Desaix, lorsqu'il serait parvenu à déborder Malborghetto, se trouvait en mesure de marcher sur Tarvis, le 16, en même temps que le général Fontanelli. Le général Baraguey d'Hilliers se tint à la colonne de gauche.

Au point du jour, le général Desaix, ayant mis son avant-garde en mouvement, détacha le major Vautré, avec un bataillon de voltigeurs, pour s'emparer des hauteurs à la droite de Malborghetto. Ce bataillon y parvint avec beaucoup de peine, et se trouva en présence de deux bataillons de landwehr de Marbourg, que le général Giulay avait laissés pour défendre, autant qu'ils le pourraient, les approches de Malborghetto. Alors le général Desaix fit appuyer le major Vautré par deux bataillons du 23e. léger, tandis que lui-même, avec les deux autres bataillons, et les deux restans de son avant-garde, s'avançait contre le village. Le général Durutte se tint prêt à soutenir ces attaques avec le 62e., placé sur les deux rives de la Fella. Le major Vautré attaqua l'ennemi au pas de charge, le culbuta, et le poursuivit, en lui faisant soixante prisonniers, jusque sur les hauteurs d'Ugovitz. En même temps le général Desaix emportait le village, et, le dépas-

passant, vint prendre position en arrière d'Ugovitz.

Le général Giulay quitta alors, avec l'arrière-garde, la position de Saffnitz, et vint occuper les retranchemens de Tarvis, ne croyant avoir à combattre que les bataillons qui avaient dépassé Malborghetto; en même temps il avait demandé l'autorisation de les attaquer, et il se disposait à se mettre en mouvement, lorsque l'archiduc Jean lui donna l'ordre de se contenter de défendre la position de Tarvis, et d'observer soigneusement sa gauche, qu'allait menacer le général Serras. Dans le fait, cet ordre sauva l'arrière-garde autrichienne ce jour-là. Si Giulay eût débouché, le 16 au matin, de Tarvis, avec dix mille hommes qu'il avait [1], il se serait trouvé à Saffnitz en présence des généraux Desaix et Fontanelli, qui en avaient autant, tandis que le général Bonfanti, arrivant par Flitschel avec cinq mille hommes, le coupait de ses retranchemens.

La division Pacthod, partie de Ponteba le matin, prit position au petit Malborghetto. L'infanterie de la garde royale et le quartier général

[1] L'arrière-garde autrichienne, qui défendait les retranchemens de Tarvis, était composée comme il suit: François Jellachich, 3 bataillons; Reisky, 3; Strasoldo, 2; Oguliner, 2; landwehr de Marbourg, 2; Ott hussards, 2 escadrons. En tout, 12 bataillons, 10,800 hommes, et 2 escadrons, 250 chevaux.

vinrent à Ponteba. Le prince Eugène était, de sa personne, depuis le 14, avec l'avant-garde, devant Malborghetto.

La brigade Bonfanti arriva le soir à Raibl sans obstacles, mais elle n'avait pas pu conduire d'artillerie avec elle. Le chemin, indiqué par les cartes qu'a consultées le général Pelet, n'est praticable, surtout vers Tamaro et le col de Plezzo, que pour les petits chariots de montagne. La colonne du général Fontanelli éprouva les plus grandes difficultés, dans un sentier de chèvres, où les chevaux menés en main ne pouvaient pas passer; le terrain s'éboulant sous les pieds des soldats, obligés de marcher sur une seule file, détruisait à chaque instant le chemin, interrompait la colonne, et nécessitait le travail des sapeurs pour le réparer. Le général Fontanelli, ayant été obligé de faire une halte à Miciaus pour rallier ses troupes, arriva vers le soir à deux milles du col de Sommo-Dogna. N'ayant aucune nouvelle certaine du 22ᵉ. léger, que les paysans lui disaient avoir été attaqué et dispersé, il poussa des reconnaissances en avant et sur sa gauche, et resta en position. La nuit il apprit que le 22ᵉ. léger était rentré à Wolfsbach.

Le général Serras, qui était arrivé le 14 à Pletz, s'avança le 15 vers Predill. Les avant-postes ennemis furent rencontrés à Unter-Preth, et poussés sur le fort; mais la division, en dé-

18.

bouchant du village de Predill, se trouva arrêtée par le feu d'une batterie de six pièces, qui balayait la route. Le général Serras fit alors replier sa division, et l'établit à Predill et aux trois villages de Preth. Le fort de Predill, situé à cinq cents mètres en avant du village de ce nom, à la naissance d'un ravin profond qui détermine un coude de la route, la barrait en entier. Il consistait dans un blockhaus carré et dans une redoute, qui battaient les deux côtés de la route. Ces ouvrages étaient liés par un fossé, et garnis de huit pièces de canon. Le ravin, qui descend à gauche, est escarpé et impraticable; le sentier par lequel on pouvait arriver, à droite, sur le revers du mont Bagna et tourner le fort, était couvert de hautes neiges, et également rendu impraticable par des coupures. La route était coupée à quelque distance en avant du fossé. La garnison du fort se composait de deux cent cinquante Croates.

Le 16, le général Fontanelli partit au point du jour de Sommo-Dogna et descendit à Wolfsbach, où il fallut s'arrêter encore, pour rallier ses troupes et attendre un bataillon du 3e. de ligne qui était resté en arrière. Vers midi il vint prendre position à Saffnitz, pour laisser passer l'avant-garde du général Desaix et le 23e. léger, auquel se joignirent les deux bataillons du 22e. léger, qui avaient occupé Wolfsbach. Ces six bataillons formaient la brigade du général Valentin. On

n'avait encore rien vu de l'ennemi, qu'un piquet des hussards de Ott, qui se retira aux premiers coups de fusil. Le général Desaix se porta sur Tarvis, qu'occupait un poste ennemi, qui l'abandonna après un léger combat. Au débouché de Tarvis il se trouva en face des retranchemens ennemis, qui s'étendaient à la rive droite de la Schliesa, au Gailtitzbach, depuis l'embouchure de Weissenbach jusqu'à Flitschel. La droite était défendue par une grande redoute placée sur le mamelon, en face de la route de Tarvis à Goggau. Le retranchement de gauche, couvert par un abattis, était appuyé au bois qui domine Flitschel. Une seconde redoute était à côté de Greit; une troisième, occupée par un bataillon croate, avec une pièce de 6 et un obusier, était à moitié chemin de Greit à Flitschel. Six autres redoutes et redans complétaient la ligne de retranchemens. Vingt-deux bouches à feu devaient les garnir, mais dix seulement étaient en batterie; le reste était parqué à Greit.

Le général Desaix voulut essayer de tourner les retranchemens, par leur droite, et de faire déboucher son avant-garde par la route de Goggau; mais une violente canonnade partie de la redoute de droite, et le feu de l'infanterie qui bordait le ruisseau, l'arrêtèrent. Il fit alors prendre position à son avant-garde et à la brigade Valentin, sur le revers boisé des montagnes, à

gauche de Tarvis, qu'il fit occuper par un bataillon. Le général Fontanelli, arrivant peu après le général Desaix, déploya ses troupes par la droite, appuyant jusque près de Flitschel, et envoya une reconnaissance vers Maul, où devait se trouver le général Bonfanti. La fusillade s'alluma sur toute la ligne.

Vers six heures du soir, le général Bonfanti, ayant été prévenu de l'arrivée de nos troupes à Tarvis, arriva à la hauteur de Flitschel, et se disposa à enlever le retranchement de gauche de l'ennemi. Il le fit d'abord attaquer par un bataillon du 2e. italien et un de Dalmates. Ces bataillons, se dirigeant par le bois de Flitschel, parvinrent à s'emparer de l'abattis; mais, se trouvant tout à coup en face de forces supérieures, ils se virent arrêtés. Bonfanti les fit soutenir par un bataillon du 3e. italien, qui ne réussit pas pas mieux; et il aurait perdu ainsi son temps à des attaques partielles[1] et compromis sa brigade, si le colonel du 60e. régiment français ne lui en eût représenté le danger, s'offrant à seconder l'attaque de la droite, par une attaque sur le front. Le 60e. régiment déboucha par Flitschel même,

[1] C'était là méthode enseignée par le général Pino, qu'il suivit en Espagne, et qui fit perdre bien des hommes, en envoyant les bataillons au combat, l'un après l'autre. Il craignait toujours de ne pas avoir une assez forte réserve.

et aborda le retranchement en face, tandis que les trois autres bataillons le débordèrent par la droite. L'ennemi, au moment d'être tourné, évacua sa position et se replia sur la redoute de gauche. La jonction ainsi faite, le général Fontanelli ordonna au général Bonfanti d'occuper, avec sa brigade et le 60e. français, le retranchement qu'il venait d'enlever. La 1re. brigade bivouaqua entre Flistchel et Tarvis. Il était nuit, et l'attaque fut remise au lendemain.

A Malborghetto, la journée du 16 fut employée à reconnaître exactement le fort. Il consistait en deux tours, deux blockhaus et une batterie retranchée. Les deux tours carrées, de trente pieds environ de côté, étaient situées sur les deux pics les plus élevés, du contrefort qui domine Malborghetto. Elles étaient à trois étages, couronnées par une saillie à machicoulis. Au-dessous des tours étaient les deux blockhaus, armés de canons, et liés par une galerie crénelée, également garnie de canons. Devant le blockhaus était un fossé, palissadé à la crête de la contrescarpe. A la pointe inférieure du contrefort était une batterie, escarpée à mains d'hommes et fraisée. La garnison, commandée par le capitaine Hensel, des ingénieurs géographes, était composée d'une compagnie de Croates, dix mineurs, vingt-cinq canonniers, un détachement de vétérans et un de landwehr; en tout environ six cents hommes. On reconnut qu'on

pouvait arriver à la tour supérieure, par le chemin descendant de la montagne, qui avait servi à conduire les bois de construction, et que l'ennemi n'avait pas détruit. Dans l'après-midi, ce fort fut sommé et le commandant refusa de se rendre. L'attaque fut cependant remise au lendemain, pour attendre les six bouches à feu, que le prince avait ordonné d'amener à bras, par le vallon de la Fella. Pendant la nuit, le prince Eugène fit préparer deux batteries de trois pièces chacune, qui furent achevées et armées avant le jour. Elles ouvrirent leur feu sur-le-champ.

Le 17, à quatre heures du matin, le général Pacthod se mit en marche, avec le 1er. de ligne et deux bataillons du 52e., pour tourner le fort, par le sommet du contrefort, et se porter sur la route d'Ugovitz, afin de pouvoir l'attaquer de ce côté, en même temps que le général Durutte l'attaquerait par le côté opposé. A la même heure, le général Durutte réunit le 62e. à l'entrée du village. Le restant de la division Pacthod se plaça derrière le 62e. Le général Pacthod, ayant à vaincre de grandes difficultés de terrain, n'arriva à sa destination que vers neuf heures du matin. Averti de son arrivée, le prince Eugène donna le signal de l'assaut.

Les compagnies de grenadiers et de voltigeurs du 1er. bataillon du 62e., appuyées par le 4e. bataillon du même régiment, se dirigèrent sur la

batterie basse. Les 2e. et 3e. bataillons du même régiment, précédés par leurs grenadiers et leurs voltigeurs, furent chargés de l'attaque de la tour la plus élevée. Les trois compagnies du 62e., qui s'étaient établies la veille sur les hauteurs, appuyées par un bataillon du 102e., descendirent par le chemin que l'ennemi avait négligé de détruire. Les troupes éprouvèrent de grandes difficultés à gravir un escarpement rapide et rocailleux, sous un feu meurtrier; mais la présence du prince Eugène, et l'exemple de leurs généraux, redoublèrent leur courage, et les firent avancer avec autant de résolution que de vivacité. Bientôt les compagnies de grenadiers et de voltigeurs, du 1er. bataillon du 62e., parvenues au fossé de la batterie basse, s'y élancèrent, et, se précipitant par les embrasures, s'en rendirent maîtres. De là elles se rabattirent sur les blockhaus, dont elles s'emparèrent également. Dans le même temps, le 3e. bataillon du 62e., les compagnies du major Vautré, et le bataillon du 102e., arrivaient aux palissades de la tour la plus élevée. Un détachement de sapeurs fut employé à les couper, tandis qu'un feu bien nourri, sur les créneaux, mettait les défenseurs hors de combat ou les éloignait. Les palissades coupées, le bataillon du 102e. s'élança le premier dans la tour. L'attaque du général Pacthod avait été simultanée, et au même moment, les 1er. et 52e. enlevèrent la seconde

tout et la batterie intermédiaire. On trouva dans le fort treize bouches à feu, et des approvisionnemens pour six semaines, pour la garnison. Trois cent six hommes, parmi lesquels étaient le chef canonnier, furent fait prisonniers; le reste périt dans l'assaut. Le commandant fut tué à l'attaque de la galerie blindée [1]. L'assaut fut tellement rapide, qu'il ne nous coûta que quinze morts et quatre-vingt-dix-sept blessés.

Pendant que nos divisions du centre enlevaient le fort de Malborghetto, les généraux Baraguey-d'Hilliers et Desaix essayaient une nouvelle attaque sur les retranchemens de Tarvis. Celle du général Desaix se borna à une fusillade assez meurtrière et sans résultat, sur la droite de l'ennemi. D'un autre côté, le général Baraguey-d'Hilliers ordonna au général Fontanelli, de

[1] Telle fut la prise d'assaut du fort de Malborghetto, que l'auteur allemand de la campagne de 1809, de l'archiduc Jean, a tronquée et défigurée, dans une relation pleine de mensonges et de calomnies. A l'entendre, nous aurions été repoussés à trois assauts, et nous aurions perdu des milliers de morts, avant que nos soldats aient pu pénétrer dans les retranchemens; tout alors aurait été passé au fil de l'épée, ce qui est assez ordinaire dans un assaut; mais, ce qui ne l'est pas tant, *nos généraux* se seraient plaints au prince, de ce qu'il ne leur permettait pas d'égorger les prisonniers. Pourquoi babiller nos généraux à l'autrichienne, et leur donner le caractère de Schill, le héros de l'archiduc Jean?

longer, avec les Dalmates et le 3ᵉ. de ligne, le bois de Flitschel, dont nous étions maîtres, et de se porter sur les derrières de Greit, pour menacer la communication de l'ennemi avec Weissenfels. Mais le général Giulay, ne se voyant pas menacé de front, porta la plus grande partie de ses troupes au-devant du général Fontanelli. Celui-ci, ne se croyant pas en état de résister aux forces que l'ennemi pouvait lui opposer, se replia, après un léger combat, dans sa première position, au-dessus de Flitschel. L'attaque languissait, faute d'ensemble, et par le manque d'un chef unique. Le général Desaix et le général Baraguey-d'Hilliers agissaient indépendamment, chacun de son côté, et au lieu d'une attaque simultanée, qui aurait pu réussir avec environ quatorze mille hommes, dont ils disposaient ensemble, ils n'en firent que de partielles, sans aucune liaison entre elles. Ignorant l'événement de l'attaque de Malborghetto, dont on entendait le canon, ils se décidèrent à en attendre le résultat, et le général Baraguey-d'Hilliers se préparait à faire repasser les Dalmates et le 3ᵉ. italien, à la rive gauche du Gailtitzbach.

Aussitôt après la prise du fort de Malborghetto, le prince Eugène se rendit rapidement de sa personne à Tarvis, ordonnant au général Grenier d'établir deux compagnies du 62ᵉ. dans le fort, et de le suivre avec ses deux divisions. Après

avoir reconnu le champ de bataille, il ordonna une nouvelle attaque, des seize bataillons réunis à Tarvis. La division Fontanelli fut destinée à attaquer la gauche de l'ennemi, en flanc, en même temps qu'elle la déborderait et la tournerait, sur la route de Weissenfels. L'avant-garde et la brigade Valentin reçurent l'ordre d'attaquer les retranchemens de front. Vers quatre heures après midi, la division Fontanelli, toute réunie à la tête du bois de Flitschel, se disposa à l'attaque. Le 1er. et le 3e. de ligne italiens se déployèrent en face de la redoute, qui formait la gauche de l'ennemi ; le 60e. de ligne était derrière eux. Le 2e. italien, les Dalmates et le 112e. se déployèrent plus à droite, pour se diriger en arrière de Greit. Le général Baraguey-d'Hilliers conduisait cette attaque. Le général Fontanelli se mit à la tête de celle de la redoute ; l'auteur était avec lui.

Le signal de l'attaque donné, les 1er. et 3e. italiens s'avancèrent au pas de charge, sous la mitraille de deux pièces ennemies. Arrivés à petite portée de fusil de la redoute, deux bataillons, un de chacun de ces deux régimens, s'y élancèrent en tirailleurs et l'enlevèrent d'emblée. Cette attaque fut si rapide, qu'elle ne nous coûta que six hommes tués. Le bataillon de Croates, qui y était, fut écharpé. Tous les autres redans ou redoutes, pris à revers, furent enlevés successivement par les

deux régimens italiens, qui joignirent l'avant-garde, lorsque celle-ci venait de passer le Gailtitzbach, en face de Tarvis. Dans ce moment la tête des divisions du centre, arrivant de Malborghetto, avait débouché sur la route de Villach, sous le feu de la redoute de droite, et atteignait Goggau. Le général Giulay, craignant d'être prévenu au pont de Maglern et de ne pouvoir gagner Villach, se voyant d'ailleurs menacé d'être coupé de Weissenfels, se hâta de faire évacuer la redoute de droite, et de mettre ses troupes en retraite. Mais la colonne du général Baraguey-d'Hilliers, ayant culbuté les troupes qui lui étaient opposées, avait dépassé Greit, et, descendant le Weissenbach, s'approchait de la route de Weissenfels. Alors la déroute se mit dans les troupes autrichiennes, qui s'enfuirent à la débandade vers Weissenfels. L'ennemi perdit dans cette journée 400 morts, 2000 prisonniers dont un colonel, un lieutenant-colonel, deux majors et 56 officiers; 18 canons et 40 caissons. Notre perte, le 16 et le 17, s'éleva à 80 morts et près de 300 blessés; la division Fontanelli ne perdit, à l'attaque du 17, que 28 morts et 89 blessés. Les troupes italiennes se battirent avec une telle ardeur que, pour ne pas interrompre la poursuite de l'ennemi, les soldats ne songèrent pas même à recueillir les canons que l'ennemi perdait. Deux pièces dans la redoute de gauche,

quatre dans celle du centre et douze parquées à Greit, furent ramassées par le 60e. de ligne; mais le prix en fut payé aux Italiens [1].

Quoique le combat de Tarvis n'eût fini qu'à huit heures du soir, le prince fit partir de suite les deux bataillons du 60e. pour Raibl, afin de seconder l'attaque du fort de Predill. La division Fontanelli bivouaqua au petit Greit, en face de Goggau; l'avant-garde en avant de Tarvis; les divisions du centre entre ce bourg et Goggau.

Le 17, l'archiduc Jean, qui était de sa personne à Villach, reçut la nouvelle de l'entrée de nos troupes à Vienne, et, de l'archiduc Palatin de Hongrie, l'avis qu'il ne pouvait pas tenir plus de huit jours, dans le camp retranché de Raab. Il se décida alors à se retirer sur Gratz,

[1] Ce fut à cette occasion que le prince Eugène, placé sur la hauteur de Tarvis, en face de la redoute du centre ennemi, voyant passer au pas de course la colonne du général Fontanelli, à la poursuite des Autrichiens, ne put s'empêcher de s'écrier : « Voyez mes Italiens! si je » n'avais eu qu'eux à Sacile, je n'y aurais pas essuyé » l'humiliation d'une défaite. »

Ce mouvement donna lieu à une aventure comique. Toute la tourbe des employés et des suivans des armées, dont ils sont le fléau, s'était empressée, aussitôt la prise de Malborghetto, d'arriver au galop à Tarvis, espérant s'y bien loger et y faire de l'argent, pendant qu'on se battait. Lorsque les Italiens, venant de droite à gauche, et vêtus d'uniformes blancs, comme les Autrichiens, s'ap-

pour gagner de là la Hongrie. Le général Jellachich reçut l'ordre de se rendre sans délai à Gratz, avec son corps. Chasteler, celui de réunir ses troupes en masse, pour faire une trouée et le rejoindre, laissant tout au plus un détachement en Tyrol. L'archiduc fit revenir sur Villach, les troupes qui étaient encore à Arnoldstein, et envoya au général Giulay l'ordre d'évacuer la position de Tarvis et de le rejoindre. Mais ce dernier était déjà engagé quand il le reçut, et il ne put réunir ses troupes battues qu'à Cronau, au-delà de la route qui conduit à Villach, par la vallée de la Save.

Depuis trois jours la division Serras était arrêtée devant le fort de Predill. Après avoir inutilement fait sommer le commandant, qui était le capitaine Hermann, des ingénieurs géogra-

prochèrent de Tarvis, dont ils n'étaient plus séparés que par le ruisseau, un cri s'éleva parmi nos non-combattans : *Voilà les Autrichiens !* A ce cri, tout s'enfuit et courut jusqu'à Ponteba. On voulait envoyer quelqu'un pour rassurer les fuyards. Le prince s'y opposa, en disant : « Laissez-les courir, il n'y a pas de mal. Ils nous débar» rassent et ils ne reviendront que trop tôt. »

Nous devons terminer cette note par une observation sur le rapport de l'état-major. Il y est dit que les six pièces, que le prince fit venir de Malborghetto, favorisèrent la prise des retranchemens. Le fait est inexact. Quand elles arrivèrent, la division Fontanelli les avait dépassées, et elles ne purent tirer.

phes, le général Serras fit canonner le fort, pendant toute la journée du 17. Le seul résultat de cette canonnade fut une consommation inutile de munitions. Dans la nuit du 17 au 18, le général Serras reçut l'ordre d'enlever le fort de vive force, et l'avis que le 60e. régiment allait l'attaquer du côté opposé.

A quatre heures du matin, le 18, la division Serras se déploya en avant du village de Predill, en face du fort, et le général fit ses dispositions d'attaque. Quatre compagnies de voltigeurs et le 4e. bataillon du 1er. léger, reçurent l'ordre de gravir le contrefort qui domine Predill, au nord. Les grenadiers réunis de la division passèrent le ravin, à la tête duquel était le blokhaus, et allèrent s'établir sur un coteau, qui domine le fort de ce côté. Une pièce de 6, placée à l'angle de la route, protégeait ce mouvement par son feu. Ces dispositions préparatoires faites, le général Serras, fit sommer une dernière fois le commandant, qui renouvela son refus. Alors un bataillon du 53e. fut envoyé pour soutenir les voltigeurs et le 1er. léger, et un du 35e. se forma en colonne sur la grande route. Les deux bataillons du 60e. étaient disposés en colonne, sur la route de Raibl, et prirent part à l'attaque.

A onze heures le signal de l'assaut fut donné, et les diverses colonnes s'élancèrent sur la re-

doute. Les sapeurs, qui étaient en tête des colonnes, abattirent les palissades, et, avant midi, la redoute et les ouvrages extérieurs étaient pris. La garnison fut passée au fil de l'épée, à l'exception d'un officier et de huit hommes qui furent faits prisonniers. Le blokhaus se défendait encore, et les différentes offres d'une capitulation honorable, qu'on fit faire au commandant, n'obtenant d'autre réponse qu'une fusillade meurtrière, les grenadiers qui l'attaquaient prirent le parti d'y mettre le feu. Le reste de la garnison y périt dans les flammes[1].

Le 18 au soir, la division Serras et les deux bataillons du 60e. bivouaquèrent à Raibl. L'avant-garde et les deux divisions du centre partirent le même jour de Goggau, pour marcher sur Villach. La division Fontanelli vint passer au pont de Maglern et suivit la même direction. La division Sahuc, que le prince Eugène avait fait avancer le 16 à Ponteba, rejoignit l'armée. La division Rusca, qui

[1] L'auteur allemand a intercalé ici le récit romanesque d'une sortie faite par la garnison du blokhaus, dans laquelle le capitaine Hermann se fit tuer, sur des monceaux énormes de morts, et à côté d'une rivière de sang. La relation française a copié cette épisode de Tranche-Montagne. La vérité est que le capitaine Hermann, s'il ne fut pas tué, fut brûlé dans le blockaus. L'archiduc Jean a pu écrire ce qu'il a voulu au père du capitaine; sa lettre n'est pas article de foi.

occupait, depuis le 16, le camp de St.-Gothard, près d'Udine, reçut l'ordre de s'avancer à Villach, pour occuper les débouchés du Tyrol.

L'armée autrichienne avait quitté Villach, le 18 au matin, et s'était retirée à Klagenfurt. Le général Albert Giulay, avec le corps battu à Tarvis, se retira à Krainburg et de là à Pettau, pour se réorganiser.

L'avant-garde du général Desaix, en arrivant à Federaun, trouva le pont du Gail détruit. Cette rivière n'étant pas guéable dans cet endroit, on s'occupa à réparer le pont. Le prince Eugène fit arrêter les divisions du centre à Arnoldstein, où il établit son quartier général. La division Fontanelli occupa Harth, à la queue du pont de Federaun, Riegersdorf, Kraneck et Maut. La division Sahuc et l'avant-garde reçurent l'ordre de descendre le Gail pour chercher un passage. L'ennemi ayant négligé de faire détruire le pont de Maria-Gail, près de l'embouchure du Gail dans la Drave, l'avant-garde et la cavalerie légère le passèrent et entrèrent le même jour à Villach. Le pont de la Drave était coupé, mais il l'était imparfaitement, et il fut réparé dans la nuit.

Le 19, le prince Eugène s'avança à Villach, où il transféra son quartier général. L'avant-garde et la cavalerie légère s'avancèrent à Velden; là, le général Sahuc, ayant appris que l'armée autrichienne avait quitté Klagenfurt, se porta sur

cette ville, avec le 8ᵉ. de chasseurs et l'occupa. Il y prit un convoi de vivres et 300 malades ennemis, et délivra 400 prisonniers français. La division Fontanelli occupa Seebach, sur la route de Saint-Veit, et Ober-Villach sur celle du Tyrol. Les divisions du centre prirent position en avant de Villach. La division Serras occupa Harth. La division Rusca arriva à Serpenitza, en avant de Caporetto. L'infanterie de la garde royale resta à Ponteba. La division Grouchy, la cavalerie de la garde et l'artillerie de l'armée, arrivaient à Caporetto.

L'archiduc Jean avait reçu le 19, à Klagenfurt, l'ordre de se diriger de Villach, par Spital, à Salzbourg, de s'y réunir au général Jellachich, et de se concerter avec le général Kollowrath, qui était vers Lintz, à la rive gauche du Danube, afin d'agir sur les derrières de la grande armée française, qui était à Vienne. Dans le moment actuel, l'ordre était inexécutable; trois jours plus tôt, avant l'échec de Tarvis, la diversion aurait pu se tenter : mais, comme le dit fort bien l'archiduc dans sa réponse, elle n'était pas sans danger. Avant l'affaire de Tarvis, il n'avait qu'environ 20,000 hommes. Le prince Eugène, rejoint par la division Rusca, en avait 36,000. Le maréchal Lefèvre, averti de la marche de l'archiduc, se serait sans doute porté au-devant de lui, avec deux divisions bavaroises au moins.

En effet, dès le 26 mai, c'est-à-dire avant l'époque où l'archiduc aurait pu arriver à Salzbourg, le maréchal Lefèvre y était, avec les divisions du prince royal et de Wrède. La diversion n'aurait donc abouti qu'à achever de détruire l'armée autrichienne; mais ces résultats ne sont dus qu'aux fausses combinaisons de l'archiduc. Il accuse le général Schmidt de l'avoir empêché de se rendre en Tyrol, et d'avoir causé le désastre de Woergl, le 13 mai, par sa conduite. Ce reproche est injuste; car il ne s'ensuit pas, de ce que le général Schmidt ne croyait pas pouvoir arriver à Trente avec cinq bataillons, que l'archiduc n'aurait pas passé avec vingt. Quant au combat de Woergl, il était impossible que le général Schmidt, partant le 5 de Bassano, pût y prendre part. L'archiduc accuse aussi la perte prématurée de Villach d'avoir empêché la diversion qu'on lui ordonnait; mais qui causa cette perte, si ce n'est lui-même? En divisant son armée et abandonnant son arrière-garde sans la soutenir, il fut la cause unique du désastre qu'éprouva le général Giulay, à qui la fuite précipitée de l'archiduc, sur Klagenfurt, le 18, ne permit point de le rejoindre à Villach. Ou il fallait défendre avec toute son armée la position de Tarvis, qui aurait coûté bien du sang à l'armée française, ou il fallait la réunir sur le Gail, en avant de Villach.

L'archiduc, ne pouvant plus exécuter les ordres

qu'il avait reçus, et ne pouvant pas se soutenir, avec 18,000 hommes qui lui restaient, devant l'armée française, qui avait forcé les passages des défilés des Alpes, songea à se rapprocher du ban Giulay et du général Albert Giulay, et à se mettre en mesure de pouvoir réunir son armée dans une position centrale. Quittant donc la route de Vienne, il se dirigea, le 19, sur Volkermarkt, et de là à Gratz, où il arriva le 24. Le général Albert Giulay était le même jour à Pettau.

Le général Macdonald avait, pendant ce temps, continué ses opérations sur Laybach. Sa droite était couverte par l'occupation de Trieste, où le général Schilt était entré le 18. Le port avait été abandonné par tous les bâtimens de guerre autrichiens et par les Anglais; mais l'escadre russe y était restée, avec un grand nombre de bâtimens de commerce des autres nations, sur lesquels le général Schilt mit l'embargo. On ne trouva dans la place de Trieste que peu de munitions; mais on y saisit vingt-deux mille fusils et un magasin d'équipemens fournis par les Anglais, et destiné pour les troupes que le pape devait lever contre nous, lorsqu'il pourrait se déclarer.

Le fort de Prevald fut sommé le 18; et sur le refus du commandant, le général Broussier, qui en faisait le blocus, se prépara à l'assiéger en forme. Le côté le plus avantageux, pour établir des batteries de siége, était le contre-fort par le-

quel monte la route de Laybach ; mais il était trop dangereux de se hasarder à faire déboucher l'artillerie par la grande route. Le zèle des soldats tira les généraux d'embarras. Le 9e. de ligne se chargea de faire passer à bras les canons et les caissons, par le revers de la montagne, et le 18 au soir l'artillerie de la division fut établie sur la route de Laybach. Le 6e. de hussards traversa le défilé au galop, et prit poste à l'embranchement de la route de Laybach et de celle de Trieste. Le général Lamarque s'avança sur Laybach, avec la première brigade de sa division, et six escadrons de hussards, et prit position sur les hauteurs de Gleinitz, à l'entrée de la ville. Il y fut rejoint par le bataillon du 13e. de ligne, qui avait été détaché vers Idria. Le général Pully occupa Lohitsch, avec le restant de sa division et la deuxième brigade de la division Lamarque. Le général autrichien Spleny, qui était à Laybach avec sa brigade de cavalerie, évacua cette ville et se retira à Saint-Marein. Le ban Giulay avait réuni ses forces à Neustädl.

Le 19, le général Macdonald fit de nouveau sommer le fort de Prevald. Le commandant intimidé entra en négociations, et capitula le 20. La garnison était composée d'un bataillon de François-Charles, deux faibles bataillons de landwehr, quatre compagnies de vétérans et cinquante hussards; en tout deux mille hommes,

dont cinquante-un officiers. Elle fut prisonnière de guerre, et nous primes possession, le 21, du fort, où nous trouvâmes quinze bouches à feu et des magasins considérables, surtout en munitions de guerre. La division Broussier, ayant laissé dans le fort de Prevald le quatrième bataillon du 11e. de ligne, se rendit à Lohitsch. Le 20, la première brigade de la division Lamarque occupa la ville de Laybach, et la seconde brigade Ober-Laybach. La division Pully vint à San-Veit. Le 21, le général Lamarque, ayant reconnu que l'ennemi avait abandonné les redoutes, qui flanquaient la gauche du camp retranché, y plaça la première brigade, et fit sommer le général qui commandait à Laybach. Sur son refus, le général Lamarque fit entrer en ville le 13e. de ligne, et établit sa seconde brigade et son artillerie sur les hauteurs de Gleinitz. Le 28e. de dragons fut chargé d'éclairer les deux routes de Klagenfurt et de Cilly; les 23e. et 29e. occupèrent les faubourgs de Laybach.

Le 22, le général Broussier arriva devant la ville avec sa division. Le général Macdonald, qui avait reçu l'ordre du prince Eugène de faire, le 23, un mouvement sur la route de Klagenfurt, afin de se remettre en communication avec l'armée, résolut d'en profiter, pour faire des démonstrations qui pussent intimider le commandant autrichien de Laybach. Un régiment de dragons

et deux canons furent envoyés à Tchernutz, avec ordre de pousser des partis au confluent de la Save et de la Laybach. La division Lamarque défila par la ville, paraissant menacer la droite des retranchemens ennemis. La division Broussier s'étendit sur la Laybach. En même temps un fort détachement traversait le marais, observant le côté opposé du retranchement, tandis qu'un autre détachement longeait le pied des montagnes, au sud, pour gagner la route de Neustädl. Cette dernière colonne intimida le général autrichien, qui craignit de perdre toute communication avec le ban Giulay. Le 22 au soir, il demanda à capituler, et le 23 au matin il se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison, composée de cent trente-un officiers et quatre mille sous-officiers et soldats [1]. On trouva dans le fort soixante-cinq bouches à feu, de grands magasins de vivres et de munitions, sept mille fusils et une caisse militaire. Le lieutenant général Moitelle, qui commandait à Laybach, s'était distingué par sa valeur et sa bonne conduite, en Flandre, en 1793. L'âge et les infirmités avaient éteint son énergie.

Le 23, le général Macdonald reçut l'ordre du prince Eugène de se diriger sur Gratz, afin de

[1] Trois compagnies des 1er. et 2e. Bannat; trois de Simbschen; une de François-Charles; un bataillon de Strasoldo, et trois de landwehr, de 1000 hommes chaque.

menacer en flanc l'archiduc Jean, qui s'était retiré sur ce point. Ayant rappelé les détachemens de cavalerie et d'artillerie, qu'il avait fournis au général Schilt, il se mit en mouvement le 24, se dirigeant sur Cilly. Le 26, il occupait Cilly et Windisch-Feistritz. Le 6e. hussards était en avant de lui à Marburg, où se fit la jonction de l'aile droite avec le restant de l'armée d'Italie.

Le 23, le général Schilt, maître de Trieste, avait envoyé un détachement à Capo-d'Istria, pour reprendre possession de cette ville et réorganiser la garde nationale, qu'il arma. Le 24, une escadre anglaise, de huit vaisseaux ou frégates, parut devant Trieste, annonçant l'intention d'attaquer cette ville, par mer. Le général Schilt se hâta de prendre des mesures de défense. Quatre fourneaux à réverbère furent mis en état; l'escadre russe forma une ligne d'embossage de six vaisseaux ou frégates. Bientôt tout fut prêt pour recevoir les Anglais. Mais ceux-ci, intimidés par ces préparatifs et surtout par les fourneaux à réverbère, qui étaient en action, se contentèrent de former une ligne de blocus, qui dura jusqu'au 5 juillet.



CHAPITRE VI.

L'armée d'Italie à Clagenfurt. — Marche du général Grouchy sur Marburg. — Marche de l'armée d'Italie sur Leoben. — Combat de Saint-Michel, le 25 mai. — Jonction avec la grande-armée, et ordre du jour de l'empereur Napoléon. — Prise de six bataillons autrichiens à Rotenmann. — L'aile droite arrive à Marburg. — L'archiduc Jean se retire à Körmend. — Prise de Gratz. — Affaires en Tyrol. — Marche du corps de Dalmatie, retraite de Giulay. — L'armée d'Italie à Neustadt; elle entre en Hongrie. — Retraite de l'archiduc Jean. — Combats de Karako, de Papa et de Csanak. — Bataille de Raab, le 14 juin, anniversaire de Marengo et de Friedland.

Le prince Eugène, arrivé à Villach, se trouva forcément arrêté dans son mouvement, pour attendre la division Grouchy, l'artillerie des divisions de l'armée et le grand parc, qui étaient encore, ainsi que l'avons vu, à quatre fortes marches en arrière de lui. Un mouvement en avant, après deux combats qui avaient épuisé les munitions que portait le soldat, et en avançant dans un pays où la cavalerie lui devenait plus nécessaire, n'aurait été qu'une imprudence, que l'irréflexion seule peut lui reprocher de ne pas avoir commise. D'ailleurs, il lui importait

de connaître le résultat des opérations du général Macdonald, détaché à trente lieues sur sa droite, et de savoir s'il était arrivé à Laybach, afin de se mettre en mesure de rapprocher de lui cette aile droite, et de rentrer en communication avec elle.

Le 20, l'avant-garde fut dissoute et les bataillons de voltigeurs, qui la composaient, rentrèrent à leurs corps. Le 9e. de chasseurs fut destiné à être attaché à la division Serras. Cette division occupa Feldkirchen. Les divisions Grouchy et Rusca arrivèrent à Tarvis; la cavalerie de la garde et l'artillerie de l'armée à Pletz. Les deux bataillons du 60e. régiment furent dirigés dans la vallée de la Save, pour communiquer avec les divisions de l'aile droite; ils occupèrent ce jour-là Assling.

Le 21, le prince Eugène se rendit à Klagenfurt. Il avait un double but à remplir: celui de se rapprocher le plus promptement possible de la grande armée, et celui de se remettre en communication avec son aile droite, qu'il ne voulait pas laisser isolée, en présence de l'archiduc Jean et du ban Giulay. Il se décida, en conséquence, à diviser la partie de l'armée qu'il avait avec lui. Le général Grouchy, avec un corps composé de la division Pacthod et des 8e. et 25e. de chasseurs, sous les ordres du général Sahuc, devait se diriger par Völkermarkt, sur Gratz et Marburg. Sa mission était d'observer l'archiduc Jean, qui s'é-

tait retiré sur la première ville, et de se lier par sa droite avec les divisions du général Macdonald, qui devaient arriver sur Marburg. Le prince Eugène, avec les divisions Serras, Durutte, Fontanelli, la garde et la 1re. division de dragons, devait se diriger sur Leoben et Bruck, laissant la division Rusca au débouché de la vallée de la Drave. Dans cette position, il remettait son armée en ligne, de Marburg à Bruck, et pouvait pousser une avant-garde au Semering, pour assurer sa jonction avec la grande armée. Le général Grouchy, qui avait précédé, de sa personne, la colonne qu'il avait dirigée par la vallée de l'Isonzo, se rendit, le 21, à Völkermarkt. Les deux bataillons du 60e. arrivèrent à Krainburg, où ils trouvèrent le 6e. de chasseurs. Ce régiment, parti le matin même de Klagenfurt, y rentra le soir. Un piquet du 28e. de dragons, envoyé par le général Lamarque, étant également arrivé à Krainburg, le prince Eugène reçut des nouvelles du général Macdonald.

La division Serras occupa Saint-Veit. La division Durutte, à laquelle fut joint le 6e. de chasseurs, prit position un peu en arrière, sur la route de Villach. Le général Severoli, qui avait remplacé le général Fontanelli, resta avec sa division à Seefeld. L'infanterie de la garde occupa Feldkirchen. La cavalerie et l'artillerie de la garde, ainsi que la division Rusca, vinrent à Vil-

lach. La première division de dragons occupa Treffen.

Le 22, les deux bataillons du 60e. furent rappelés de Krainburg et rentrèrent le lendemain à Klagenfurt, d'où ils furent envoyés à Saint-Veit, pour attendre le grand parc d'artillerie et la caisse de l'armée. L'artillerie de bataille qui était en arrière, ayant rejoint ses divisions respectives, le prince Eugène remit son armée en mouvement le 22. La division Serras, passée sous les ordres du général Grenier, occupa ce jour-là Friesach, sur la route de Judenburg. La division Durutte vint à Zwischen-Wassern, ayant le 6e. de chasseurs à Althofen; la division Severoli à Feldkirchen. La division Rusca, avec un escadron du 1er. de chasseurs italiens, fut envoyée à Spital, dans la vallée de la Drave. La garde royale se réunit à Saint-Veit, et la première division de dragons s'avança à Klagenfurt. Le général Grouchy ayant laissé en échelons derrière lui, un bataillon à Eis, et le 25e. de chasseurs à Treffenbach, occupa Lavamunde, et fit rétablir le pont de la Lavant. Une reconnaissance, qu'il envoya sur sa gauche vers Saint-André, rencontra le colonel autrichien Athems, que l'archiduc Jean avait laissé dans cette vallée, avec un bataillon et soixante hussards. A l'approche de nos troupes l'ennemi se replia sur Wolfsberg et les montagnes de Pack.

Le 23, le prince Eugène continua son mouve-

ment. La garde royale et la première division de dragons vinrent à Friesach, la division Severoli à Zwischen-Wassern. La division Serras s'avança à Unzmarkt, et la division Broussier à Judenburg. Une reconnaissance, que le général Grenier envoya sur cette ville, pendant sa marche, fut attaquée et ramenée par un corps autrichien, composé d'un bataillon de Lusignan, deux de landwehr de Judenburg et de Bruck, un demi-bataillon de chasseurs et un escadron d'Oreilly. Ce corps, envoyé du Tyrol, par le général Chasteler, se retira à l'approche de la division Durutte, et se jeta sur Rotenmann où il se joignit à la division Jellachich qui s'avançait sur Leoben.

Le 24, la division Durutte s'avança à Knittelfeld; la division Serras prit position en avant de Judenburg; la division Severoli à Scheifling; le 1er. de dragons à Saint-Georges et Buchelhofen; la garde royale à Unzmarkt. Le grand parc de l'armée était à Villach, et la division Rusca à Spital, observant les routes du Tyrol et de Salzbourg. Le général Grouchy avait envoyé, le 23, de nouvelles reconnaissances vers Saint-André, en avant vers Mahrenberg, et à sa droite, au delà de la Drave, dans le Windisch-Kreis. L'ennemi n'ayant montré partout que des patrouilles, qui se retiraient à l'approche de nos troupes, le général Grouchy vint le même soir occuper Hohenmaut, ayant ses troupes légères à Mahrenberg.

Le 24, le général Grouchy resta en position, envoyant des patrouilles sur les routes de Vildon et de Marburg, pour suivre l'ennemi, et par Windisch-Gratz, vers Cilly, pour avoir des nouvelles du général Macdonald. Ce dernier avait été retardé au passage de la Save, par la destruction du pont de Tchernutz, brûlé par l'ennemi. Le 23, seulement, il put atteindre Cilly, qu'il fit occuper par le 6e. de hussards; la division Broussier vint à Sachsenfeld; la division Pully n'arriva qu'à Franz, et la division Lamarque, en queue de colonne, à Saint-Oswald.

Le 24, à Unzmarkt, le prince apprit que le corps de Jellachich, d'environ dix mille hommes, qui était parti de Salzbourg, pour rejoindre l'archiduc Jean, avait dépassé Rotenmann et se dirigeait par Mautern sur Léoben. Il fit en conséquence ses dispositions pour lui couper le passage à Saint-Michel et le combattre.

Le général Grenier reçut l'ordre de se mettre immédiatement en mouvement, avec ses deux divisions, afin de se saisir de Saint-Michel, avant l'arrivée de l'ennemi. La division Serras se mit en marche au point du jour, le 25, et, dès qu'elle eut dépassé Knittelfeld, la division Durutte la suivit. De son côté, le général Jellachich avait été prévenu, dès le 25, à Mautern, par l'inspecteur forestier, que la tête de l'armée française était à Knittelfeld, et qu'il risquait d'être prévenu ou

au moins attaqué à Saint-Michel. A Trabach, à moitié chemin de Mautern à Saint-Michel, un embranchement conduit à Trafayach et delà à Leoben, par la grande route d'Enns. Cet embranchement était praticable pour l'artillerie, et on lui proposa de se retirer par là. Les troupes françaises, obligées de se prolonger jusque-là et de garder Saint-Michel, n'auraient pas été assez en force à Leoben, pour l'empêcher de passer. Le général Jellachich s'entêta à suivre la route de Saint-Michel, et se mit en mouvement, le 25 au matin, dans cette direction.

A neuf heures du matin, le général Ettinghausen, qui commandait l'avant-garde de Jellachich, en arrivant sur le plateau de Saint-Michel, se trouva en présence de la division Serras, qui débouchait de Kayserberg. Le village de Saint-Michel est situé près de l'embouchure de la Lissing, dans la Muhr, à la rive gauche de la première et sur un plateau qui domine la rive droite. Les montagnes qui bordent le vallon de la Lissing, à l'est, sont assez escarpées et boisées, et terminent, derrière Saint-Michel, par une croupe de difficile abord, au pied de laquelle la route de Leoben, qui longe la Muhr, passe dans un défilé. A l'ouest de la Lissing, les montagnes sont moins élevées, et leur versant méridional forme un grand plateau boisé, qui s'étend jusqu'à la route de Knittelfeld à Kayserberg. Après Trabach, la route

traverse la Lissing, passe au pied de ce plateau, et repasse à la rive gauche de la rivière, pour entrer à Saint-Michel. La Lissing n'est qu'un gros ruisseau, guéable partout.

Le général Ettinghausen, se voyant en présence de l'armée fançaise, prit son parti sur-le-champ. Il rangea son avant-garde en avant de Saint-Michel; se couvrit des deux pièces de canon qu'il avait; fit occuper le bois à la droite, par un bataillon, et fit avertir le général Jellachich de ce qui se passait. Dans cette position, il était encore possible d'éviter le combat. Jellachich pouvait gagner Trafayach, de Trabach où il était encore, et ordonner à son avant-garde de céder le terrain en mesure, afin d'attirer l'ennemi à sa suite, et de se retirer également sur Trafayach. Mais Jellachich, guidé par le même esprit d'obstination, qui le portait à rejeter tous les conseils raisonnables, se hâta de se porter en avant et de rejoindre son avant-garde.

A son arrivée, vers dix heures du matin, il trouva le combat allumé. Mais le général Serras, ne voulant pas s'engager devant des forces, qu'il savait être supérieures aux siennes, s'était contenté de soutenir le combat, par ses tirailleurs et en échangeant quelques coups de canon. Le général Jellachich déploya son corps sur deux lignes, sur le plateau en avant de Saint-Michel; son front était couvert par sept bouches à

feu[1]. Ayant pris connaissance du champ de bataille, et ne voyant devant lui que la division Serras, il songea à l'inquiéter par ses ailes, à la déborder et à la forcer à reculer sur Kayserberg, et à lui ouvrir le passage. A cet effet, il détacha à la droite cinq bataillons, qui devaient occuper le plateau boisé qui bordait la route de Judenburg. Le général Serras, qui attendait d'un instant à l'autre l'appui de la division Durutte, ne se laissa

[1] Le général Jellachich avait les troupes suivantes :

	Bat.	Escad.	Homm.	Chev.
Hohenlohe Bartenstein..	1	»	»	»
Lusignan.	1	»	»	
Chasseurs.	0 ½	»	»	
Landwehr.	2	»	»	
Reuss-Graitz.	2	»	»	
Varasdin-Creutz.	2	»	»	
Esterhazy.	3	»	»	
Devaux.	2 ½	»	»	
Oreilly.	»	1	8,400	100
TOTAL.	15	1	8,400	100

On lui prit 1,710 hommes des régimens de Jellachich, Strasoldo, Reiski, Simbschen, Alvintzy, Bannat, François-Charles, Saint-Julien, Croates, et 72 cavaliers de différens régimens.

On doit donc admettre qu'il avait environ douze mille hommes autant de son corps, que des différens détachemens des régimens de l'armée de l'archiduc Jean, qu'il avait avec lui, et qui, probablement coupés ou dispersés, l'avaient rejoint.

point intimider par ce mouvement, et se tint inébranlable.

A onze heures, le prince Eugène arriva sur le champ de bataille; la division Durutte était elle-même à portée d'entrer en action. Le général Serras reçut l'ordre de déployer sa première brigade, sur une ligne, devant la gauche et le centre de l'ennemi. La seconde brigade, de cinq bataillons, sous les ordres du général Roussel, fut dirigée à gauche, pour occuper le plateau boisé, en chasser l'ennemi et le déborder sur la route de Rotenmann : un bataillon du 23e. léger, de la division Durutte, fut chargé de le soutenir. Deux bataillons du 62e. passèrent la Muhr au pont de Saint-Stephan, afin d'inquiéter le gauche de l'ennemi et de menacer sa retraite par Leoben. Trois bataillons du 23e. léger, sous les ordres du général Valentin, formèrent le seconde ligne du général Serras. Deux du 62e. et le 102e. formèrent la réserve. Le 6e. et le 9e. de chasseurs furent placés derrière la seconde ligne.

L'ennemi, inquiet des mouvemens qui se faisaient sur ses ailes, et surtout de celui du général Roussel, dégarnit son centre pour s'y opposer. Dès que le prince s'en aperçut, il donna le signal de l'attaque. Les généraux Serras et Valentin s'élancèrent au pas de charge sur le plateau et enfoncèrent l'ennemi. La cavalerie, qui les avait suivis, acheva de porter le désordre dans la ligne

autrichienne. Le général Roussel, malgré la vive résistance qu'il avait rencontrée, s'était rendu maître du plateau boisé, après un combat sanglant. Alors le général Jellachich voulut essayer de se mettre en retraite; mais l'infanterie autrichienne était serrée de trop près, pour que ses mouvemens conservassent de la mesure; les rangs se rompirent et tout prit la fuite à la débandade. Une partie de l'armée ennemie voulut se diriger vers Rotenmann; mais le général Roussel occupait déjà la route, et la rejeta sur Saint-Michel. Alors les Autrichiens s'accumulèrent pêle-mêle dans le défilé de la route de Leoben. La division Serras et la cavalerie les y suivirent, et tout ce qui ne fut pas pris fut dispersé dans les bois, à l'exception d'environ mille hommes, que les généraux Jallachich et Ettinghausen parvinrent à rallier, et avec lesquels ils essayèrent de défendre l'entrée de Leoben; ils y furent forcés avec une telle rapidité, que huit cent furent pris et que nos troupes entrèrent dans la ville avec les fuyards à sept heures du soir. Les deux généraux autrichiens gagnèrent Bruck et Gratz, avec une centaine de cavaliers; environ six mille hommes dispersés dans les bois, et désarmés, les y rejoignirent par différens chemins.

La perte des Autrichiens fut, dans cette journée, de quatre cents morts, environ douze cents blessés, deux canons, plusieurs caissons, un dra-

peau et quatre mille deux cent soixante-douze prisonniers, dont un lieutenant-colonel, deux majors et soixante-sept officiers. Nous perdîmes environ deux cents morts et quatre cents blessés.

Le soir, la division Serras s'établit en avant de Leoben. La division Durutte resta à Saint-Michel. La division Severoli occupa Judenburg. La 1re. division de dragons et la garde royale vinrent à Knittelfeld. Le grand parc vint à Klagenfurt.

Le 26, les deux divisions du centre marchèrent sur Bruck, et prirent position en avant de la ville : le général Serras, sur la route du Semering, et le général Broussier sur celle de Gratz. La division Severoli vint à Kraubath. La garde royale et la 1re. division de dragons à Leoben. Le grand parc ayant rejoint le soir, toutes les divisions complétèrent leurs munitions. Le prince Eugène, s'étant rendu de sa personne à Bruck, envoya son aide-de-camp Bataille vers le Semering, pour avoir des nouvelles de la grande armée. Le capitaine d'état major Mathieu fut dirigé vers Rotenmann, dans le même but. Entre Kindberg et Mürzzusschlag, l'aide-de-camp Bataille rencontra les postes du général Lauriston, que l'empereur Napoléon avait envoyé, avec un corps de troupes, au-devant de l'armée d'Italie. Le général Lauriston vint à Bruck, et l'aide-de-camp Bataille se rendit à Vienne, où il arriva le 27 au matin, et rendit compte à Napoléon des

opérations de l'armée d'Italie, et de sa jonction avec la grande armée. L'empereur, satisfait de la conduite du prince Eugène, des succès remportés par son armée, et d'une jonction qu'il attendait, pour reprendre les opérations, interrompues après la bataille d'Essling, adressa à l'armée d'Italie un ordre du jour, aussi flatteur pour les troupes que pour leur général [1]. Mais on peut dire, avec justice, que tous l'avaient mérité. L'énumération des faits d'armes et leurs résultats, que contient l'ordre du jour impérial, n'a rien exagéré [2].

Le 27, la division Severoli vint à Leoben; la garde royal à Bruck; la 1re. division de dragons à Kapfenberg, observant la vallée d'Afflens. Les divisions Durutte et Serras restèrent dans leurs positions. Le général Durutte envoya, le 27, à Fronleiten un escadron du 6e. de chasseurs et une compagnie de voltigeurs, qui en furent chassés par un corps autrichien commandé par le colonel Goldling. Le général Valentin s'y rendit dans la journée avec sa brigade, et occupa le bourg; mais il ne put empêcher l'ennemi de brûler le pont de la Muhr. Le 28, la division Serras se mit en marche pour occuper Neustadt,

[1] Voy. pièces justific., N°. VI.

[2] L'armée d'Italie, depuis le 1er. mai, avait fait 25,733 prisonniers; pris 89 canons de siége, 65 de bataille, et 33,950 fusils.

et il n'y eut jusqu'au 31 aucun mouvement dans les divisions de l'aile gauche et du centre. Le prince Eugène, ayant laissé le commandement au général Baraguey-d'Hilliers, s'était rendu auprès de l'empereur Napoléon, le 29, afin de concerter les opérations ultérieures de l'armée l'Italie. Les brillans succès obtenus dans la première campagne où le prince Eugène avait commandé en chef, lui méritaient et lui valurent une réception aussi flatteuse que distinguée. Il avait perdu une bataille à son début. Mais ce revers, dont nous avons développé les causes, fut jugé par l'empereur Napoléon, dans le temps même, à sa véritable valeur. « Vous aviez bien des chances » contre vous, lui écrivit-il alors; mais vous » deviez hasarder une bataille avant que de dé- » couvrir Venise. » Depuis lors une série de succès éclatans, et des opérations qui appartiennent à la stratégie classique, ont marqué au prince Eugène le rang qu'il doit occuper parmi les grands généraux [1].

[1] Dans une de ces rapsodies, produites par des spéculations de librairie, et intitulée : *Iconographie véridique*, on lit que le prince Eugène, *guidé par Macdonald*, opéra la jonction de l'armée d'Italie, avec la grande-armée...... Et voilà comme des ignorans traitent l'histoire..... Quelle écurie d'Augias à nettoyer, lorsqu'on voudra écrire l'histoire véritable du temps ! Combien de recueils de mensonges, pompeusement imprimés, à flétrir et à rejeter !

Le capitaine Mathieu, envoyé sur la route de Salzbourg, n'avait pas passé Rotenmann, qu'il trouva occupé par le major autrichien Plunket avec un bataillon franc, cinq de Landwehr et deux canons. L'Autrichien, inquiet de la déroute de Jellachich et de la marche de l'armée d'Italie, d'un côté, et de l'autre de celle du maréchal Lefèvre, qui approchait de Salzbourg, prêta volontiers l'oreille aux propositions que lui fit le capitaine Mathieu, qui cherchait à se tirer d'embarras lui-même. Il fut convenu qu'un officier autrichien accompagnerait le capitaine Mathieu à Leoben, pour y négocier une capitulation. Il n'y eut pas moyen de s'entendre. Les instructions du major Plunket, portaient de demander la libre retraite de ses six bataillons, ou au moins que les soldats fussent renvoyés dans leurs foyers, et que les officiers pussent rejoindre leur armée, sans être considérés comme prisonniers de guerre. Pour en finir, le prince Eugène ordonna à l'auteur de se porter sur Rotenmann, avec quarante dragons Napoléon, et une compagnie de grenadiers du 3e. italien, et de faire poser les armes aux Autrichiens sans condition. En conséquence de cet ordre, l'auteur se présenta devant Dorf-im-Walde, où se trouvait le bataillon franc, commandé par le major Fitz-Gerald, avec deux canons. Le major faisait des difficultés et demandait une capitulation,

ratifiée par son chef Plunket. Alors l'auteur, qui se trouvait presque mêlé avec l'avant-garde de ce bataillon, la fit envelopper et désarmer par ses grenadiers, et, s'élançant au galop dans le village, avec les dragons, s'empara des canons, désarma la grand'garde et se saisit des officiers qui se trouvaient réunis chez leur chef : tout mit aussitôt bas les armes.

Maître de ce premier bataillon, l'auteur, sans perdre de temps, se dirigea au trot sur Rotenmann, avec ses dragons, suivi de loin par une demi-compagnie de grenadiers. Rien n'étant échappé de Dorf-im-Walde, et la rapidité de la marche de l'auteur, n'ayant permis à aucun messager de le précéder, la surprise fut complète; aucun poste ne couvrait la ville. L'auteur, s'étant fait indiquer le logement du major Plunket, où les officiers se trouvaient réunis, mit pied à terre à la porte, et, étant entré avec quelques hommes, annonça aux officiers autrichiens, qu'ils étaient prisonniers. Pendant ce temps, le capitaine des dragons Napoléon, et un maréchal-des-logis, qui parlaient allemand, annoncèrent aux Landwehr, qu'ils n'étaient pas prisonniers, et que l'auteur leur délivrerait à St.-Michel des passe-ports, pour se rendre librement dans leurs foyers. A cette nouvelle environ quinze cents hommes, qui appartenaient aux cercles de l'Enns et du Danube, se dispersèrent et gagnèrent leurs vil-

lages, emportant leurs armes. Le reste, non-seulement les posa, mais les soldats chargèrent eux-mêmes leurs fusils, sur les voitures qui devaient les transporter, et les accompagnèrent à Saint-Michel, au nombre de mille neuf cent cinquante. Environ quatre cent avaient été désarmés à Dorf-im-Walde. Le 28, l'auteur remit au général Charpentier, chef de l'état major à Leoben, soixante officiers, dont deux majors, deux mille trois cent cinquante fusils, deux canons et deux caissons [1].

[1] Tel est le fait dénaturé dans le recueil inexact et infidèle, intitulé : *Victoires et Conquêtes*, etc. Il y est dit que le capitaine Mathieu fut payé de ses prises. Il se peut qu'on les ait payées deux fois. Dans le fait, l'auteur fit payer, *au détachement qui l'avait accompagné*, et par la caisse de l'artillerie, deux canons, un caisson et seize chevaux, faisant 1,484 francs. L'auteur garda pour lui un caisson et deux chevaux qui lui servirent dans cette campagne, et pour lesquels il paya aux soldats ce qu'ils auraient reçu de la caisse du parc, c'est-à-dire 196 fr. Cela semblerait prouver que l'artillerie n'avait pas payé au capitaine Mathieu le montant des prises, dont il n'a fait la remise en aucune manière.

A l'époque du 26 mai, la force et la situation des deux armées était la suivante :

ARMÉE FRANÇAISE.

AILE DROITE. — Le général MACDONALD.

En marche de Cilly sur Marburg.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chev.
Divisions...	Broussier...	13	4	6,500	400
	Lamarque...	12	»	6,000	»
	Pully.....	»	11	»	1,150

CENTRE. — Le général GRENIER.

De Bruck à Neustädl.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chev.
Divisions...	Serras.....	11	4	5,500	400
	Durutte....	13	4	6,500	400

AILE GAUCHE. — Le général BARAGUEY-D'HILLIERS.

A Léoben et Spittal.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chev.
Divisions...	Rusca.....	6	2	3,000	300
	Severoli....	11	1	5,500	150

CORPS DU GÉNÉRAL GROUCHY.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chev.
Divisions...	Pacthod...	10	»	5,000	»
	Sahuc.....	»	8	»	800

RÉSERVE.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chev.
Gard. roy.	Fontanelli..	3	3	1,500	450
	Guérin....	»	12	»	1,200
TOTAL.........		79	49	39,500	5,250

ARMÉE AUTRICHIENNE.

CORPS DE L'ARCHIDUC JEAN.

	Bat.	Escad.	Homm.	Chev.
A Gratz.				
Frimont.	16	24	9,600	2,400
Jellachich [1].	11	1	5,600	100
A Radkersburg.				
Albert Giulay.	12	2	6,000	200
CORPS DU BAN GIULAY. *A Neustädl.*				
Zach.	23	14	16,800	1,400
CORPS DE DALMATIE [2].				
Stoichevich.	10	1	9,000	100
CORPS DE CHASTELER. *En marche pour rejoindre.*				
Schmidt..	11 ½	4	10,300	500
En Tyrol.				
Marschall.	5	»	4,600	»
TOTAL.	88 ½	46	61,600	4,700

[1] En arrivant à Gratz, les détachemens des régimens appartenans à l'armée de l'archiduc, avaient été renvoyés à leurs corps, et le général Jellachich était resté avec les bataillons formant sa division.

[2] Ce corps, occupé alors à combattre le général Marmont, n'est porté que pour mémoire.

Pendant que le prince Eugène s'avançait sur Bruck, l'aile droite de l'armée continuait son mouvement de concentration, et opérait sa jonction avec le corps détaché du général Grouchy. Ce dernier, ayant appris que l'ennemi se préparait à évacuer Marburg, y envoya deux bataillons avec sa cavalerie légère, le 26. Elle arriva vers midi dans cette ville, que les Autrichiens avaient déjà quittée, après avoir détruit le pont de la Drave. Ce jour-là, le général Macdonald poussa, de son côté, le 6e. de hussards jusqu'à Marburg, où il se réunit à la colonne du général Grouchy. La division Broussier s'avança à Gonowitz; la division Lamarque à Cilly. Le 27, la division Broussier et les dragons du général Pully, occupèrent Marburg; la division Lamarque, Gonowitz. Le corps de l'archiduc Jean, réuni aux débris de Jellachieh, occupait toujours Gratz. Un détachement assez fort tenait Ehrenhausen et le pont de la Muhr. La ligne des avant-postes appuyait sa gauche à Vildon, et s'étendait le long de la Kainach. Le major Stansky, avec deux bataillons de landwehr, était à Feistritz, sur la Muhr. Un autre détachement à Passail et Semriach. Le général Albert Giulay, à l'approche de notre aile droite, s'était retiré de Pettau à Radkersburg. Le ban Giulay était toujours concentré à Neustädl, ne sachant s'il devait suivre le général Macdonald ou attendre le général Marmont.

Le 28, le général Grouchy s'avança avec ses deux régimens de chasseurs, un bataillon du 18ᵉ. léger et un du 52ᵉ., sur Ehrenhausen. L'ennemi avait détruit le pont et occupait la rive gauche de la Sulm. Malgré un feu très-vif, le pont fut rétabli par nos soldats, et l'ennemi repoussé jusqu'à Leibnitz, où le général Grouchy prit position. La division Pacthod s'était avancé le même jour de Mahrenberg à Kleinstätten. La division Broussier occupa Ehrenhausen; la division Lamarque passa la Drave et campa en avant de Marburg, où restèrent les dragons du général Pully.

L'archiduc Jean se voyant serré, à droite par le prince Eugène, qui le débordait déjà, et à gauche par les corps réunis des généraux Grouchy et Pully, qui avaient passé la Drave, quitta Gratz le 29 au matin, se dirigeant par Gleisdorf et Fürstenfeld, sur Körmend, où il arriva le 1ᵉʳ. juin.

Le 29, le général Grouchy continua son mouvement sur Gratz. Les ponts de la Muhr et de la Kainach à Vildon étaient coupés, et la rive gauche de la Kainach occupée par une forte arrière-garde. Le général Grouchy, ayant jeté devant Vildon un détachement de troupes légères, pour tromper l'ennemi par de fausses démonstrations, et couvrir le mouvement du général Macdonald, se dirigea à gauche vers Präding, où

il passa la Kainach à gué, et se dirigea à Gratz par le chemin de Mahrenberg. A Feldkirchen, le général Grouchy rencontra une petite arrière-garde, qui fut obligée de se replier à Gratz. Le général Grouchy fit occuper, par sa cavalerie, le faubourg à la droite de la Muhr. Le soir, la division Pacthod le rejoignit.

Le même jour, le général Macdonald remonta la Muhr, avec les divisions Broussier et Pully. Arrivé devant Vildon, il fut obligé de faire avancer quatre bouches à feu, pour protéger la reconstruction du pont, et éloigner l'ennemi. Pendant ce temps, la division Lamarque, qui avait occupé Ehrenhausen, y tenait en échec les troupes ennemies de la rive gauche de la Muhr. Ayant laissé ensuite, sur ce point, deux compagnies et quarante dragons, le général Lamarque se remit en mouvement par Retzhoff et Lebering, et vint camper à Santa-Margareta, en arrière des deux divisions qui occupaient Vildon.

Le 30, au matin, la division Pully joignit le corps du général Grouchy. Vers midi, ce dernier fit sommer la ville et le château; la sommation n'eut point d'effet. Les troupes que l'archiduc Jean avait laissées sur la Muhr, pour couvrir son mouvement, s'étaient réunies, pendant la nuit, sous les murs de Gratz, et s'étaient retirées le matin sur Gleisdorf. Il n'était resté à Gratz que

la garnison du château, composée d'un bataillon de troupes de ligne et un de landwehr; environ quinze cents hommes. Il y avait dans le château quatorze bouches à feu. Les deux ponts qui conduisaient du faubourg à la ville, étaient coupés, et leurs avenues retranchées. Le général Grouchy fit avancer une batterie d'obusiers, et fit ses dispositions pour une attaque de vive-force. L'arrivée du général Macdonald avec ses deux divisions, et les préparatifs qu'il voyait, décidèrent alors le major Hacker, qui commandait à Gratz, à entrer en négociations. Il fut convenu que la garnison se retirerait au château, et que les troupes françaises occuperaient la ville; qu'on ne commettrait aucune hostilité du château contre la ville, et réciproquement.

Les ponts furent réparés sur-le-champ, et le général Macdonald occupa Gratz avec le 6e. de hussards, et les 84e. et 92e. de ligne. Ces deux régimens formèrent le blocus du château; le 6e. de hussards occupa le faubourg de Fürstenfeld; la division Pully, celui de Pockau; le 9e. de ligne prit position avec l'artillerie sur la route de Marburg, et la division Lamarque campa à sa droite, couvrant le faubourg de la Muhr. Dès le 29, le général Grouchy avait envoyé un détachement à Fronleiten, pour se remettre en communication avec la division Durutte. Sa mission étant remplie, il vint le 31 à Feistritz, et,

le 1er. juin, il rejoignit à Bruck le corps du prince Eugène.

Depuis le départ de la division Rusca, le Tyrol était resté découvert du côté de l'Italie, qui paraissait ainsi abandonnée à une invasion du corps de Chasteler. Il y aurait en effet quelque motif de blâmer le prince Eugène, de n'avoir point laissé de troupes derrière lui en quittant l'Adige, si deux circonstances n'avaient dû le rassurer sur la tranquillité du royaume. D'abord les succès de la grande armée et sa marche sur Vienne, qui avaient obligé l'archiduc Jean à se retirer sans combattre, devaient immanquablement le forcer à rappeler Chasteler. D'un autre côté, l'empereur Napoléon avait fait savoir au prince Eugène, qu'il avait destiné l'armée bavaroise à nettoyer le pays de Salzbourg, et à réduire le Tyrol. Nous avons déjà vu que le général Chasteler, ayant appris les désastres des Autrichiens en Bavière, s'était hâté d'envoyer son aide-de-camp auprès de l'archiduc Jean, pour prendre des ordres. Alors ses troupes étaient disposées de manière à effectuer sa jonction avec l'archiduc à Vérone. La brigade Marschall, de quatre bataillons et demi et un escadron, était en avant de Roveredo, sur les deux rives de l'Adige. La brigade Fenner, de dix bataillons et un escadron, à Roveredo. Le général Buol avait été laissé à Innspruck avec deux bataillons et

demi et deux escadrons, pour observer la Bavière.

Le 29 avril, sans attendre la réponse de l'archiduc, Chasteler partit de Roveredo, avec la brigade Fenner, se dirigeant à marches forcées sur Innspruck. En route, à Brixen, ayant appris que Jellachich avait été battu et poussé sur Salzbourg, il s'attendit à avoir l'armée bavaroise sur les bras, et appela encore à lui la brigade Marschall. Cependant son aide-de-camp lui ayant annoncé que l'archiduc allait lui envoyer le général Schmidt, avec cinq bataillons, le général Chasteler se décida à laisser à Ala le lieutenant colonel de Linanges, avec un bataillon, cent chevaux et deux canons.

Le mouvement du général Rusca sur Trente, y fit renvoyer le général Marschall, qui, n'y trouvant plus la division française, y prit position, occupant en avant Primolano, Pergine et Roveredo. Pendant que ces événemens se passaient, les intrigues de l'intendant Hormayer firent insurger la Valteline. Le 4 mai, les paysans, conduits par Paravicini et Juvalta, s'avancèrent vers Sondrio et vers le val Camonica. Mais douze cents hommes, tirés des dépôts du Milanais, réunis à la garde nationale de la Basse-Valteline, chassèrent les insurgés de la vallée, et les poussèrent dans les hautes montagnes.

Presque en même temps le maréchal Lefèvre

menaçait le Tyrol septentrional. Ayant battu le général autrichien Jellachich, et s'étant rendu maître de Salzburg, le 29 avril, le maréchal reçut l'ordre de soumettre le Tyrol. Le 4 mai, ayant occupé Gölling, sur la Salza, au-dessus de Salzburg, il se prépara à l'expédition qui lui était ordonnée. Laissant le prince royal de Bavière, avec sa division, à Salzburg, Hallein et Gölling, il se dirigea, avec la division de Wrède, sur la Haute-Salza, tandis que la division Deroy marchait sur Kufstein, par la gauche de l'Inn. Le 11, le maréchal força le pas de Strub, en même temps que le général Deroy arrivait devant Kufstein, qu'il investit. Le général Chasteler, laissant la brigade Marschall à Trente, et la brigade Buol à Innspruck, avait envoyé le général Fenner à Waidring, sur la Saale. Lui-même, avec six bataillons de réserve, était à Halle, près d'Innspruck. Fenner, attaqué le 12, à Sanct-Johann, fut battu. La nouvelle de la perte du pas de Strub avait fait accourir le général Chasteler, le 12, à Wörgl. Au lieu de se contenter d'échelonner la retraite de Fenner, il se décida à attaquer le maréchal Lefèvre, et se mit en route le 13 au matin. Mais le général Fenner, attaqué lui-même avec vivacité, était en pleine retraite, et vivement poursuivi. Ses troupes, en déroute, se jetèrent sur la colonne de Chasteler, et les Bavarois, qui suivaient, profitèrent du dés-

ordre pour pousser leurs avantages. Les Autrichiens furent battus et poursuivis jusqu'à Rattenberg, ayant perdu douze cents hommes et neuf canons.

Le 17, le général Chasteler, qui s'était retiré sur le Brenner, reçut, de Villach, l'ordre de l'archiduc d'évacuer le Tyrol et de le rejoindre avec ses troupes. Le 19, Innspruck était dans les mains des Bavarois. Après avoir flotté trois jours dans l'indécision, le général Chasteler se mit enfin en mouvement de Prünecken, vers Villach, le 21 mai, avec onze bataillons et demi et quatre escadrons. Il laissa sur le Brenner le général Buol, avec quatre bataillons et six canons, et le lieutenant-colonel de Linanges, avec un bataillon et un demi-escadron, à Ala [1].

[1] Le général Chasteler conduisait avec lui les troupes suivantes, sous les ordres des généraux Fenner et Schmidt.

	Bat.	Escad.	Homm.	Chevaux.
Hohenlohe-Bartenstein. . .	2	»	1,600	»
J. Jellachich.	3	»	2,400	»
2e. Bannat.	1	»	800	»
Fr. Charles	1	»	800	»
Villach, landwehr.	2	»	1,600	»
Bruck, *idem*.	2	»	1,600	»
3e. chasseurs.	» ½	»	400	»
Hohenzollern.	»	4	»	500
TOTAL.	11 ½	4	9,200	500

Pendant que le général Chasteler se retirait d'un côté vers Villach, le maréchal Lefevre quittait également Innspruck. Ayant reçu l'ordre de s'avancer sur Salzburg, pour couvrir la jonction de l'armée d'Italie, il se dirigea le 23 sur cette ville, ne laissant à Innspruck qu'une partie de la division Deroi. Après le départ du maréchal Lefevre, le général Buol tenta, avec deux bataillons et environ six mille paysans, une attaque sur Innspruck, le 25 mai. Il fut battu et repoussé à Mattray. Mais l'intendant Hormayer, infatigable dans ses intrigues, avait préparé de nouveaux moyens d'attaque. Il avait rallumé l'insurrection du Voralberg, éteinte dès que les Suisses, effrayés des succès de l'armée française, eurent cessé de l'appuyer et de l'encourager sous main. Il avait présidé lui-même la levée en masse de l'Engadine. Dès le 28, Innspruck était menacé par trois mille Autrichiens et dix-huit mille paysans du côté du sud, et par environ six mille paysans,

Il laissait en Tyrol, sous les généraux Buol et Marschall :

	Bat.	Escad.	Homm.	Chev.
Hohenlohe-Bartenstein. . .	1	»	800	»
Lusignan.	2	»	1,600	»
2e. Bannat.	1	»	800	»
3e. chasseurs.	» ½	»	500	»
Devaux.	» ½	»	500	»
TOTAL.	5	»	4,200	»

du côté du Scharnitz. Le 29, la ville fut attaquée; mais les efforts désordonnés des insurgés ne servirent qu'à les faire battre. Cependant le général Deroi, se voyant enveloppé par une insurrection générale, jugea à propos de se retirer vers Rosenhain, et évacua dans la nuit Innspruck, que les insurgés occupèrent le 30.

Pendant le mois de juin, tout fut assez tranquille sur les frontières du Tyrol, à l'exception de quelques incursions en Bavière et en Italie. Le 2 juin, le lieutenant-colonel de Linanges se porta sur Bassano qu'il pilla, mais il n'osa s'y arrêter et revint à Trente. Le 6, il y fut attaqué par le colonel Levié, envoyé de Vérone, avec deux bataillons du 3°. de ligne italien, venus du royaume de Naples. Mais le général Buol, ayant envoyé sur Trente, deux bataillons, un escadron, quatre canons et six mille insurgés, le colonel Levié fut obligé de se retirer à son tour sur Dolce, où il resta. Le lieutenant-colonel de Linanges ne s'avança pas au delà de Trente. Le 13 juin, le chef d'escadron Banizza, envoyé avec un parti à Bellune, rançonna la ville, et y rétablit le préfet, déjà nommé par l'archiduc Jean, le commandeur Miari, l'un des agens de l'Autriche en Italie. Mais il n'osa y rester que deux jours.

Le 31 mai, l'aile gauche et le centre de l'armée d'Italie, s'étendirent vers le Semering. La division Durutte et la garde royale se rendirent,

avec le quartier général, à Mürzzuschlag ; la division Severoli, à Bruck ; la 1re. division de dragons resta à Kapfenberg. Le général Macdonald avait reçu l'ordre de s'arrêter à Gratz, pour y attendre l'arrivée du général Marmont, à qui il avait été enjoint d'être rendu à Laybach, le 5 juin. En conséquence de ces dispositions, le général Macdonald fit occuper, par quatre compagnies de voltigeurs, Fronleiten, sur la route de Bruck, et poussa des piquets de hussards sur celle de Gleisdorf.

Le 1er. juin, le prince Eugène, ayant reçu de l'empereur Napoléon l'ordre d'entrer en Hongrie, ordonna la réunion de l'aile gauche et du centre de son armée à Neustadt. Toutes les divisions y furent rendues le 4, et le prince Eugène repartit de Vienne et vint se mettre à leur tête. En même temps, le général Macdonald avait reçu l'ordre de pousser de forts partis sur la route de Marburg, afin de se lier avec le corps du général Marmont, et d'envoyer un détachement de trois mille hommes, par Gleisdorf, sur Fürstenfeld, afin d'observer les mouvemens de l'ennemi à Körmend. Le général Marmont, qui avait été placé sous le commandement du prince, reçut l'instruction, pour le cas où le général Chasteler chercherait à sortir du Tyrol, de se placer en avant de Laybach ; de surveiller les trois routes de Villach à Gorizia, à Laybach et à Marburg ;

et de se porter sur celle que Chasteler prendrait, afin d'arrêter et de détruire ce corps. Cette opération achevée, il devait se diriger sur Gratz. Le prince Eugène, obligé de laisser un corps derrière lui, pour couvrir les derrières de l'armée, protéger les convois d'Italie et surveiller Chasteler au sortir du Tyrol, y destina la division Rusca. Ce général reçut l'ordre de concentrer sa division, occupant Villach, par un détachement suffisant pour s'opposer aux partis envoyés du Tyrol en Carinthie, dont le gouvernement lui était confié.

L'archiduc Jean était arrivé le 1er. juin à Körmend, où il avait appelé à lui le corps du général Albert Giulay. Il y trouva le général Andrassy, avec quatre régimens de hussards. Il s'occupa de suite de réorganiser son armée, de la compléter par les dépôts qui étaient à portée, et de remonter son artillerie. En avant de lui étaient, à Steinamanger, une avant-garde sous les ordres du colonel Geramb; le colonel Athems, avec un bataillon et demi et un escadron, à Furstenfeld et Ilz; une autre avant-garde, sous le colonel Bokich, occupait Saint-Gothard et Fehring; le major Veigl avait été détaché vers Radkersburg, pour maintenir la communication avec le ban Giulay. Dès le 2, l'archiduc recommença ses doléances et ses projets de campagne, ainsi que nous l'avons vu plus haut. Dévoré d'une ambition supérieure à ses moyens, et jaloux de son frère le gé-

néralissime, il prétendait qu'on suivît les conseils qu'il donnait toujours à contre-temps, et s'en prenait à ce qu'on ne les avait pas suivis, pour justifier ses fautes.

Le 4 juin, le général Macdonald, en exécution des ordres du prince, détacha le général Poinsot, avec cinq bataillons, six escadrons de dragons et deux canons, sur la route de Hongrie. Ce corps prit position, le 5, en avant de Gleisdorf. En même temps le général Macdonald avait détaché sur Marburg le 6e. de hussards, qui l'occupa le 4 au soir, mais ne put s'y maintenir. Attaqué le 5, par un corps que l'archiduc Jean avait poussé de ce côté, il fut obligé de se replier sur Vildon, et le 6 sur Gratz.

Le général Marmont, averti dès les premiers jours du mois de mai, de la retraite des Autrichiens, par le prince Eugène, ne s'était cependant mis en mouvement que le 14. Il marcha même avec une telle lenteur et avec une telle apparence de mauvaise volonté, que, quoiqu'il n'y n'y ait que quatre ou cinq lieues de Benkovatz, où son corps était réuni, jusqu'à Gradacz, il n'arriva dans ce dernier endroit que le 18, après avoir battu les Autrichiens au mont Kitta, et fait prisonnier le général Stoichevich. Le 21, Marmont était devant Gospicz, qu'occupait le général Knesevich, qui avait remplacé Stoichevich. L'ennemi fut battu et mis en déroute, après avoir

perdu trois canons. Le 25, seulement, le corps de Marmont était à Ottochacz, où il eut un léger combat à soutenir. Les Autrichiens se retirèrent sur Carlstadt, laissant ouvert le chemin de Fiume au général Marmont, qui y entra le 28, et s'y arrêta deux jours. Il arriva enfin le 3 à Laybach, où nous lui verrons perdre encore douze jours de temps et laisser échapper Chasteler, et le ban Giulay se promener comme il l'entendit. L'amour-propre excessif du général Marmont était blessé de se voir sous les ordres du prince Eugène, auquel ses illusions lui faisaient croire qu'il était bien supérieur; et sa capacité n'arrivait pas à juger militairement des mouvemens de l'ennemi.

Le ban Giulay, sachant Marmont à Fiume, et lui voyant prendre la direction de Laybach, ne jugea pas à propos de rester plus long-temps à Neustädl, où il pouvait être coupé de l'archiduc Jean. Il se décida donc à se placer entre la Save et la Drave, observant Cilly et Marburg; couvert sur sa gauche, par Knesevich, à Carlstadt, et lié par Radkersburg avec l'armée de l'archiduc. Le général Giulay se retira sur Raan, où il arriva le 3 juin, et réunit ses troupes.

Dès le 2 juin, les divisions Serras et Durutte et la garde royale se trouvaient à Neustadt. La division Severoli; celle du général Pacthod, qui remplaça à l'aile gauche le général Rusca; celles de dragons du général Grouchy, et de cavalerie

légère du général Sahuc, n'y arrivèrent que le 4. Pour faire la guerre dans les plaines de la Hongrie, il était nécessaire d'augmenter la force de l'armée d'Italie en cavalerie. Pour cet objet, et pour remplacer la division de l'aile droite qui devait rester devant Gratz, l'empereur Napoléon avait mis à la disposition du prince Eugène une brigade d'infanterie badoise, commandée par le général Lauriston, la brigade de cavalerie du général Colbert, et la division Montbrun [1]. Ces troupes joignirent l'armée d'Italie dans sa marche. Le prince Eugène, étant revenu du quartier général de l'empereur le 4, se mit en mouvement le lendemain.

Le 5, les deux divisions du centre et la garde royale occupèrent Oldenburg; les divisions Grouchy et Sahuc prirent position en avant de la ville, sur la route de Günz; les divisions de l'aile gauche restèrent à Neustadt; la brigade Colbert

[1] La force de ces troupes était comme il suit :

		Bat.	Escad.	Homm.	Chevaux.
Lauriston, Harrau.	1er. de ligne badois.	2	»	1,000	»
	2e. *idem*. *idem*.	2	»	1,000	»
	3e. *idem*. *idem*.	2	»	1,000	»
	Chasseurs, *idem*.	1	»	500	»
Montbrun, Jacquinot.	1er de chasseurs. . .	»	4	»	400
	2e. *idem*.	»	3	»	300
	7e. de hussards. . .	»	4	»	400
Colbert. . .	9e. de hussards. . .	»	4	»	400
	7e. de chasseurs. . .	»	3	»	300
	20e. *idem*.	»	3	»	300
Total.		7	21	3,500	2,100

était à Günz, ainsi que la division Lauriston ; la division Montbrun vers Altenburg et le Danube.

Le 6, les divisions Serras, Durutte et Grouchy vinrent à Günz; la garde royale resta à Oldenburg, où vint la division Severoli. La division Pacthod resta à Neustadt. La division Lauriston et la brigade Colbert s'avancèrent vers Patty et Sarvar.

Le 7, le général Grouchy, avec sa division et celle du général Sahuc, s'avança vers Körmend, pour reconnaître la position de l'archiduc Jean. A Csömote, à une lieue de Günz, il rencontra un corps ennemi; c'était le colonel autrichien Geramb, avec les hussards de Joseph et un régiment d'insurgés hongrois. L'ennemi fut attaqué par le 9e. de chasseurs et un escadron des dragons de la reine, et poussé jusqu'au delà de Steinamanger, où le général Grouchy prit position. La division Serras resta à Günz, où vint la garde royale. La division Durutte s'avança à Lukacshaza. Le général Baraguey-d'Hilliers fit occuper Ekenmarkt par la division Severoli, et Varischdorf par la division Pacthod. Le général Poinsot, détaché par le général Macdonald, depuis le 5, à Gleisdorf, envoya dans la journée des partis sur Pischendorf, Ilz, Ringersburg et Feldbach, ils lui ramenèrent une centaine de prisonniers.

Le 7 au soir, l'archiduc Jean, se voyant menacé de près par l'armée d'Italie, songea à exé-

cuter l'ordre qu'il avait reçu de se rapprocher de Raab. La présence du général Lauriston vers Sarvar ne lui permettait plus de suivre la route de Vasvar à Sotony et Simony, à la droite de la Raab; il résolut donc de rester sur la grande route de Gratz, et de se diriger, par Hidveg et Baltavar, sur Vasarhely. Au grand quartier général autrichien, en même temps qu'on avait formé le projet de concentrer les armées autrichiennes sur le Danube, on avait songé à entretenir l'insurrection du Tyrol. Afin de détruire l'effet que pourraient produire les proclamations et les menaces des généraux français et bavarois, on fit passer à l'archiduc Jean un rescript impérial du 1er. juin, et une proclamation à laquelle on donna la date du 29 mai [1], en lui ordonnant de les envoyer en Tyrol pour y être publiés. Dans la nuit du 7 au 8 juin, l'archiduc Jean mit son armée en retraite par Hidveg et Vasvar, et vint camper à Baltavar.

Le 8, la garde royale et la division Durutte s'établirent à Steinamanger, et la division Pacthod en avant de cette ville. La division Serras vint à Balogfa; la division Severoli en arrière, à Günz. Le général Grouchy envoya sa division de dragons à Ikervar, et se porta, avec la division Sahuc, à Körmend, d'où il envoya des partis

[1] Voyez pièces justificat., N°. VII.

vers Fürstenfeld, pour se lier avec les troupes de l'aile droite. Le même jour le général Poinsot occupa Fürstenfeld, où il prit une soixantaine d'hommes de l'arrière-garde autrichienne du colonel Athems. Le général Lauriston et la brigade Colbert occupaient toujours Sarvar et Patty.

Le 9, la garde royale et la division Durutte occupèrent Sarvar; la division Serras, Sittke; les divisions Pacthod et Severoli, Patty; la brigade badoise s'avança à Simony, et la brigade Colbert occupa Janoshaza, pour couvrir le mouvement du général Grouchy; ce dernier, avec la division Sahuc, se porta sur Szalaber et Turgye, d'où il chassa l'arrière-garde ennemie, qui fut poussée au delà de Goganyfa. L'armée autrichienne était campée derrière la Marczal, sur les hauteurs de Tuskevar, couverte par une avant-garde à Karako et une derrière Goganyfa. Le général Meczery, avec vingt escadrons et six bataillons de l'insurrection, avait été envoyé par le palatin à Teth; il occupait Marczalto et le pont du Raab. Un autre régiment de cavalerie insurgée, était à Papa, occupant Merse et le pont de la Marczal, à Bolsövath. Le général Macdonald avait reçu l'ordre de laisser à Gratz la division Broussier et le 6ᵉ. de hussards, pour attendre le général Marmont et faire le siége du château, et d'entrer en Hongrie, par Körmend, Tuskevar et Papa. Ayant donc ordonné au général Broussier de

concentrer sa division en ville, le général Macdonald vint le même jour à Ilz, avec les divisions Lamarque et Pully; l'avant-garde du général Poinsot occupa Körmend.

Le 10, le général Montbrun s'établit à Papocz, sur la Raab, avec le 7e. de hussards. Le 2e. de chasseurs occupa Csönge, ayant un escadron à Merse, d'où l'ennemi se retira en coupant le pont de la Marczal. Le 1er. de chasseurs s'étendit le long de cette rivière, jusqu'à son confluent avec la Raab à Marczalto. Les divisions du centre et de la gauche ne firent aucun mouvement. Le général Macdonald vint avec les divisions Lamarque et Pully à Körmend; l'avant-garde du général Poinsot s'avança à Szalaber, où elle fit une soixantaine de prisonniers, d'un corps de landwehrs, coupé de l'armée autrichienne.

Le 11, le prince Eugène fit ses dispositions pour passer la Marczal. Son intention était de retenir l'archiduc Jean, par une attaque sur sa position de Tuskewar, tandis qu'il le couperait à Raab, en faisant marcher une colonne sur Papa. En conséquence, la brigade Colbert et les deux divisions du centre reçurent l'ordre de se diriger, par Janoshaza, sur le pont de Karako. Le général Grouchy devait en même temps déboucher par Uk, et se porter à Galsa et Sarosd, sur le flanc des troupes qui défendaient le pont de Karako. La 1re. division de dragons devait se

porter d'Ikervar à Karako, pour appuyer la brigade Colbert. La division de l'aile gauche, la garde royale, et la brigade badoise, se dirigèrent sur Kisczell, afin de passer, lorsqu'elles en recevraient l'ordre, la Marczal à Bolsövath, avec la division Montbrun, et se diriger par Szalok et Nyarad sur Papa. La division Montbrun se concentra à cet effet à Sömyen, près de Merse.

Le général Colbert, étant arrivé vers dix heures du matin à Karako, se trouva arrêté par une colonne d'infanterie, aux ordres du colonel Gostony; cette arrière-garde ennemie était soutenue par les régimens des hussards de Joseph et de Vezprim. Le prince, qui s'y trouvait en personne, envoya l'ordre au général Durutte, de faire avancer une brigade au pas redoublé. Ce fut la brigade Valentin. Le 23e. léger emporta le village de Karako; mais le pont était rompu, et il se trouva arrêté dans sa marche. Pendant qu'on rétablissait le pont, la brigade Colbert, ayant reconnu un gué, le passa avec deux canons et se porta sur Dobroka, où l'ennemi se retirait. Le 9e. de hussards repoussa une charge de deux régimens ennemis, et la brigade Colbert se déploya dans la plaine. Elle y fut bientôt rejointe par le 23e. léger, qui, ayant reparé le pont, passa sur-le-champ la Marczal. En même temps le général Grouchy, débouchant de Uk, arrivait

par Galsa et Sarosd, sur le flanc de l'ennemi. Une charge du 9ᵉ. de chasseurs, appuyée par une seconde charge du 9ᵉ. de hussards, achevèrent de culbuter l'arrière-garde ennemie, qui se replia sur la masse d'infanterie en bataille sur les hauteurs de Tuskevar.

Le prince Eugène ayant vu l'ennemi disposé à opposer une vive résistance à Karako, et occupant encore la position de Tuskevar, avait arrêté le mouvement de l'aile gauche. La 1ʳᵉ. division de dragons, qui aurait dû être le matin à Karako, retardée jusqu'après midi, par la négligence du général Guérin, qui la commandait, fut renvoyée à Simony. Les divisions du centre, et la cavalerie des généraux Grouchy et Colbert, prirent position au débouché du défilé de Dobroka.

L'archiduc Jean, dès qu'il s'était vu sérieusement attaqué, en même temps qu'il apprenait que des partis français s'étaient fait voir à Marczalto et à Bolsö-Vath, se décida à continuer sa retraite. Aussitôt que le combat de Karako eut cessé, il se mit en mouvement par Vasarhely et Salamon sur Papa. Il campa en deçà de ce bourg, sa droite vers Borsos-Györ, et sa gauche à la route de Vezprim. Il avait dirigé, de Vasarhely, ses bagages par la route de Devecser à Löd, où ils reprirent la route de Papa.

Le prince Eugène, voyant que l'archiduc avait quitté la position de Tuskevar sans combattre,

et avait ainsi échappé aux dangers qui le menaçaient s'il s'y arrêtait, espéra être plus heureux le lendemain. Il ne lui paraissait pas probable que l'armée autrichienne, qui avait à parcourir plus de six lieues de Tuskevar à Papa, pût y arriver le même jour, surtout n'ayant commencé son mouvement de retraite que vers trois heures. Une telle célérité ne s'accordait guère avec la lenteur habituelle des Autrichiens. Il crut donc, en se portant le lendemain directement sur Papa, avec l'aile gauche et la division Montbrun, tandis que le centre et la cavalerie du général Grouchy atteindraient l'ennemi et l'arrêteraient sur la route de Gratz, parvenir à le déborder par sa droite et à lui couper le chemin de Raab.

Le 12 au matin, le général Grouchy, avec la division Sahuc et la brigade Colbert, se mirent en mouvement par Salamon et Daka, tandis que la division du général Grenier se rendait directement sur ce dernier point, par Kerta et Vid. Au point du jour, le prince Eugène, qui était revenu à Kisczell, fit passer le pont de Bolsö-Vath, à la division Montbrun; la brigade badoise, les divisions Severoli, Pacthod et la garde royale devaient suivre. Il y eut quelque temps de perdu, à attendre l'entier rétablissement du pont. Pendant ce temps, la division Montbrun passa à gué. A la sortie du bois de la Marczal, près de Szalok, son avant-garde rencontra l'ennemi. C'étaient

un escadron de hussards de Ott et un d'insurgés, soutenus à quelque distance par leurs régimens. Une charge de la compagnie d'élite du 7°. de hussards, culbuta l'avant-garde ennemie, qui se replia sur le gros. Sans lui donner le temps de se reconnaître, le 7°. de hussards s'élança sur l'ennemi et le rejeta en arrière de Nyarad, lui ayant fait cent vingt-trois prisonniers.

L'armée autrichienne était en bataille devant Papa, à cheval de la route de Gratz, et appuyant sa gauche à celle de Vezprim. Devant son front coulait un ruisseau marécageux. En avant de ce ruisseau est une petite plaine d'environ deux mille mètres, bornée par un second ruisseau également marécageux, que la route de Gratz et celle d'Oldenburg traversent sur le pont de Borsos-Győr. En avant du village était déployée une ligne de cavalerie, en présence de laquelle s'arrêta le 7°. de hussards. La division Montbrun déboucha à sa suite et se rangea en bataille en face de l'ennemi. Dans ce moment, le général Grouchy débouchait également de Daka. Se voyant sur les flancs de la cavalerie ennemie, il la fit charger par les 7°. et 20°. de chasseurs, qui la rompirent et la culbutèrent sur Papa. Au passage du ruisseau de Borsos-Győr, il y eut un tel encombrement, que deux cents hussards d'Ott et de l'insurrection y furent pris et un bon nombre sabrés. Au delà de ce ruisseau l'ennemi essaya de se reformer; mais, chargé

de nouveau par la brigade Colbert, il fut forcé de repasser le second ruisseau.

Le prince Eugène, voyant la ville fortement occupée par l'infanterie autrichienne, et défendue par une nombreuse artillerie, arrêta sa cavalerie, et lui ordonna d'attendre l'infanterie, et la 1re. division de dragons, qui n'avait pas encore paru. Le général Grenier, qui arrivait à Daka, reçut l'ordre de se diriger par Tornyù-Lak, afin de gagner les routes de Vezprim et de Comorn, et de tourner la position de Papa, par notre droite. La brigade badoise, qui avait dépassé Nyarad, et la division de l'aile gauche, furent destinées à attaquer par la route de Gratz, avec la division Montbrun et une brigade de celle de Sahuc. Le général Grouchy, avec la 2e. brigade de la division Sahuc et celle du général Colbert, reçut l'ordre de passer la Tapolcza, à un gué au-dessous de Papa, afin de gagner, par le revers du petit bois, qui est à la rive droite, la route de Raab, et de tourner ainsi l'ennemi par la gauche.

Lorsque le prince vit que la division Serras, qui était en tête de la colonne du corps du général Grenier, atteignait la route de Vezprim, il se disposa à faire attaquer l'ennemi de front. L'ennemi, de son côté, se voyant débordé par sa droite, se mit en retraite, ne laissant dans Papa qu'une forte arrière-garde, pour se couvrir. La brigade badoise, et la garde royale, avaient

dépassé Borsos-Györ, et étaient en ligne. La division du général Severoli arrivait, et reçut l'ordre de se porter rapidement en avant. Dans ce moment le général Baraguey-d'Hilliers s'étant rendu de sa personne auprès du prince, qui était en avant, le général Severoli, malgré les représentations du général Teste, et celles de l'auteur, fit la gaucherie de déployer sa division, et de la faire marcher en bataille, quoiqu'on fût à plus de quatre mille mètres de l'ennemi. Il fallut peu après se reployer en colonne, pour passer le défilé de Györ, et ces mouvemens inutiles, ayant fait perdre une heure de temps, la division Severoli ne prit point part au combat.

Cependant le prince, ne voulant pas que l'ennemi lui échappât tout-à-fait, ordonna au général Montbrun d'ouvrir le passage, et d'entrer dans la ville de vive force. Le 1er. de chasseurs, ployé en colonnes, passa le défilé; mais, chargé sous les murs, par des forces supérieures, il fut ramené. Alors le général Montbrun ordonna au général Jacquinot de charger tête baissée avec les 2e. de chasseurs et 7e. hussards. Cette charge fut si impétueuse, que nos troupes entrèrent à Papa pêle-mêle avec l'ennemi, le poussèrent au travers de la ville, et dispersèrent des carrés d'infanterie, qui s'était formés à la sortie pour couvrir la retraite. Les Badois et la garde royale entrèrent à la suite de la cavalerie.

Au delà de la ville, le général Grouchy se joignit au général Montbrun, et tous deux suivirent l'ennemi jusqu'à Takaczy, où ils prirent position. Les deux divisions du centre, voyant l'ennemi hors de Papa, se rabattirent sur la ville, qu'elles traversèrent, et prirent position sur les hauteurs au delà. La division Severoli resta à Borsos-Györ; la division Pacthod campa en arrière de Papa; les Badois et la garde restèrent dans la ville. La 1re. division de dragons, qui devait se réunir, à Takaczy, au restant de la cavalerie, n'ayant pas reçu l'ordre de mouvement, resta à Simony.

Le combat de Papa coûta à l'ennemi six-cents prisonniers, tous de cavalerie, et beaucoup de morts et de blessés. Notre perte fut d'environ deux cents hommes hors de combat.

Ce jour-là le général Macdonald occupa, avec ses deux divisions, Vasarhely et Kaptalonfa.

L'armée autrichienne continua sa retraite jusqu'à Teth, qu'occupait, comme nous l'avons vu, le général Meczery. Deux bataillons et quatre escadrons d'insurgés furent envoyés sur le chemin de Koronczo, pour observer le pont d'Arpas.

Le 13, avant le lever du soleil, l'armée autrichienne continua sa retraite sur Raab. Le camp avait été marqué autour de la ville; cette disposition déplut à l'archiduc Jean. Décidé à livrer

ou à recevoir une bataille, il ne voulut pas s'exposer, en cas de revers, à être acculé à la Raab, entre l'armée d'Italie et le corps du maréchal Davoust, et coupé de Comorn. Il fit donc camper ses troupes sur les hauteurs de Szabadhegy, appuyant sa droite à Raab. L'arrière-garde occupa les hauteurs et les environs de Csanak, ayant un bataillon à Gyirmoth, un dans les vignes de Csanak, un à Menfö et un à Csanak. La cavalerie se plaça près de Kis-Barati.

Au point du jour, l'armée d'Italie s'était également mise en mouvement. Le général Montbrun rencontra l'ennemi en deçà de Menfö; à l'approche des troupes françaises, la cavalerie d'arrière-garde s'était portée à ce hameau, et s'était déployée en avant, couverte à sa gauche par les deux bataillons qui occupaient Csanak et les vignes. Pour éviter le feu de l'infanterie, qu'il voyait sur sa droite, le général Montbrun résolut d'attaquer par sa gauche, entre Menfö et Gyirmoth. Mais à peine eut-il débouché à la hauteur de Gyirmoth, que la cavalerie ennemie se mit en retraite. L'infanterie abandonna également les vignes. Le général Montbrun suivit les Autrichiens jusqu'à la vue de Raab et de leur camp. Mais l'archiduc Jean, dans la position qu'il venait d'occuper, vit l'importance dont était pour lui celle de Csanak, et il résolut de réparer la faute qu'il avait faite, en ne l'occupant pas assez en for-

ces. Le général Frimont reçut l'ordre de se porter au-devant de la cavalerie française, avec les vingt-deux escadrons de Hohenlohe, Ott et Joseph. Le général Meczery réunit cinq régimens d'insurgés, et bientôt soixante-deux escadrons de cavalerie, avec une nombreuse artillerie, et soutenus par une brigade d'infanterie, se déployèrent en face des généraux Grouchy et Montbrun, qui venaient de se réunir. Les voyant menacés par des forces aussi disproportionnées, le prince Eugène, qui s'était porté en avant, ordonna aux deux généraux de manœuvrer devant l'ennemi, en sorte de disputer le terrain en retraite, pas à pas, pour donner le temps à l'infanterie d'arriver, et d'occuper les hauteurs de Csanak. Cet ordre fut exécuté avec sang-froid et habileté, et, pendant long-temps, quoique exposée à un feu meurtrier, notre cavalerie contint celle de l'ennemi. Mais l'artillerie de la brigade badoise, qui suivait, ayant été démontée, et forcée de se retirer, l'ennemi profita de ce succès pour presser notre cavalerie, où un peu de désordre commença à se faire sentir. Une batterie d'artillerie à cheval, et celle de la garde royale, venaient d'arriver. Le général Sorbier, sur l'ordre du prince, s'élança en avant de Csanak, avec les canonniers à cheval, et ayant dispersé quelques pelotons ennemis qui occupaient le terrain où il voulait se placer, mit son artillerie en batterie, et ouvrit un feu si vif,

que l'ennemi fut arrêté court, et bientôt obligé de reculer. Quelques charges des deux divisions Montbrun et Grouchy, dans la plaine de Kis-Barati, achevèrent de contenir la cavalerie autrichienne, et de l'empêcher de s'approcher de Csanak. Le bataillon d'insurgés hongrois, qui occupait Gyirmoth, en déboucha alors, et voulut essayer une diversion en flanc; mais, chargé par un régiment du général Grouchy, il fut obligé de poser les armes, au nombre de cinq cents hommes, dont sept officiers. La division Durutte étant arrivée dans ce moment, et ayant occupé les hauteurs de Csanak, l'ennemi renonça à les attaquer, et se contenta de maintenir une canonnade qui dura jusqu'à la nuit.

Le soir, l'armée d'Italie se réunit dans la position de Csanak. La division Serras et la division Durutte occupant les hauteurs de ce village, avec la garde royale; la division badoise à gauche vers Gyirmoth; la division Montbrun, à laquelle se réunit la brigade Colbert, vers Kis-Barati; la division Sahuc, devant Gyirmoth; les divisions Severoli et Pacthod en arrière de Menfö, sur le ruisseau. La première division de dragons, qui rejoignit à la nuit, passa à la droite de Csanak. Le général Macdonald, ayant fait sa jonction avec l'armée, occupa Papa, avec la division Lamarque; la division Pully passa en avant et vint se placer à la gauche du Menfö.

En arrivant à Raab, l'archiduc Jean reçut du généralissime une dépêche, qui lui prescrivait les dispositions suivantes : organiser et équiper l'insurrection hongroise et en entremêler les bataillons avec les Autrichiens; envoyer huit mille hommes d'infanterie, deux cents chevaux et vingt-quatre canons à Presbourg, pour y passer sous les ordres du général Bianchi ; prendre position à la droite de la Raab, avec le gros de ses forces, en occupant, par des troupes et de l'artillerie, le camp retranché derrière la ville ; en cas de nouvelle retraite, garnir Raab et Comorn, et occuper l'île de Schütt; faire achever les fortifications de Raab et compléter à six mois l'approvisionnement de Comorn. Cet ordre fut vivement critiqué par l'archiduc Jean, qui se récria surtout contre l'envoi de huit mille hommes à Presbourg, prétendant n'avoir que trente-sept mille hommes, dont seize mille de nouvelles levées, tandis que le prince Eugène avait trente-six mille vieux soldats; il disait qu'un détachement aussi fort l'empêchait de tenir la position de Raab; qu'en cas d'échec il n'avait pas de pont, pour passer le petit bras du Danube, celui de Refalu ayant été détruit. Nous reviendrons plus tard sur ces observations de l'archiduc Jean, et nous nous contenterons d'observer que, voulant livrer une bataille, et non pas aller se mettre sous les ordres de son frère, il mit en avant tous les prétextes qui pou-

vaient justifier sa détermination, sans déceler ses véritables motifs. Dans le fait, il y avait dans sa position actuelle des avantages qui pouvaient, à ses yeux, justifier l'espérance qu'il avait conçue de remporter une victoire; il occupait, avec une infanterie égale en nombre et une cavalerie supérieure de trois mille cinq cents chevaux, une bonne position, qui ne pouvait pas être tournée, parce qu'elle s'appuyait sur Raab et sur le camp retranché en arrière. Il avait donc lieu d'espérer qu'il pourrait s'y maintenir. En cas de revers, sa retaite sur Comorn ne pouvait être ni empêchée, ni inquiétée.

Il faut bien que l'archiduc Jean ait compté sur la supériorité numérique dc son armée, puisqu'il avait formé le projet d'attaquer lui-même le prince Eugène, ainsi que l'avoue son historien. Cependant l'impossibilité d'aborder de front avec succès la position de Csanak, lui avait fait naître l'idée de changer de front de bataille et de ligne d'opérations. Son armée, s'appuyant sur la position de Szant-Marton, qu'il fit occuper, devait déboucher par Nagy, Kis et Kaptal-Nyal, aborder les hauteurs au-dessus de Nagy-Barati, et prendre en flanc l'armée française, pour l'acculer à la Raab. Mais, comme il fallait auparavant amalgamer l'insurrection hongroise, dont douze bataillons et quarante-quatre escadrons se trouvaient au camp de Raab, et que cette opération

ne pouvait avoir lieu que le 14, il avait remis l'attaque au 15.

Les deux armées, qui se trouvèrent en présence le 13, et qui combattirent le lendemain, étaient composées comme il suit :

Armée française.

Aile droite.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chev.
Divisions....	Montbrun.	»	21	»	2,100
	Grouchy...	»	12	»	1,200

Centre.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chev.
Divisions....	Serras....	9	»	4,500	»
	Durutte...	14	»	7,000	»
	Severoli...	11	»	5,500	»
	Pacthod...	8	»	4,000	»

Aile gauche.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chev.
Divisions....	Sahuc....	»	16	»	1,600
	Pully.....	»	11	»	1,100
Badois.........		7	»	3,500	»

Réserve.

	Bat.	Escad.	Homm.	Chev.
Garde royale......	3	4	1,500	400
TOTAL......	52	64	26,000	6,400

En arrière.

	Bat.	Escad.	Homm.	Chev.
Lamarque.........	12	»	6,000	»

Armée autrichienne.

	Bat.	Escad.	Homm.	Chev.
Aile droite.				
Frimont.	»	26	»	3,680
Centre.				
Jellachich.	15	»	12,500	»
Colloredo	13	»	9,300	»
Aile gauche.				
Meczery.	»	40	»	6,030
Réserve.				
Marziany.	15	»	9,500	»
TOTAL.	43	66	31,300	9,710
Dans le camp retranché.				
Mezko.	5	6	5,500	1,000
A Szant-Marton.				
. . . .	2	2	1,200	240

Le 14 au matin, la répartition, dans les divisions de l'armée, de l'insurrection hongroise se fit. La division Frimont en reçut douze escadrons; le division Jellachich, six bataillons; la division Colloredo, deux bataillons. Vingt-six escadrons restèrent au général Meczery, qui eut encore quatorze escadrons autrichiens. Le restant des insurgés occupa le camp retranché. En même temps que cette opération se faisait, l'archiduc Jean établit son armée dans la position où elle

devait combattre, si elle était attaquée. Celle que l'archiduc avait choisie était d'une défense avantageuse. Elle s'étendait derrière le ruisseau marécageux de la Pancza, en avant de la route de Raab à Vezprim. La droite était appuyée à Raab, le centre s'adossait aux hauteurs de Szabadhegy et était flanqué à gauche par la ferme de Kismegyer, entourée de murs et ayant un gros bâtiment carré qui lui servait de citadelle; la gauche était couverte par les marais, qui s'étendent aux deux bords de la Pancza, jusques vers Kis-Nyal, et Kaptal-Nyal. Son armée y était rangée dans l'ordre suivant.

A la droite le général Frimont, avec vingt-six escadrons, s'étendait derrière la Pancza, depuis Szabadhegy jusqu'à Raab (1, *Pl. IV*), occupant, devant son front, une ferme, à l'embranchement des routes de Papa et d'Oedenburg. La division Jellachich occupait Szabadhegy et le pont de la route de Vezprim, ayant douze bataillons en première ligne (2), et trois en seconde (3). La division Colloredo était entre Szabadhegy et la chapelle, à gauche de Kismegyer; sept bataillons en première ligne (4), et six en seconde (5). Sur la hauteur, en avant du cimetière de Szabadhegy, l'archiduc plaça, sur deux lignes (6), sa réserve de quinze bataillons. La division Meczery (7) formait la gauche de l'armée, ayant trente-quatre escadrons en première ligne, six en seconde. Le

camp retranché s'étendait depuis la rive gauche de la Raab, au marais de Gyirmoth, jusqu'à la droite du petit Danube, en face de Ujfalù, sur un développement de quatre mille toises, et couvert par une inondation. Le général Mezco occupait, avec ses troupes (8), une espèce d'ouvrage à cornes à la gauche du camp. L'archiduc Jean, ayant confié au général Frimont le commandement de la droite, s'était réservé celui du centre; l'archiduc palatin, ayant sous lui les généraux Meczery et Davidovich, commandait la gauche.

Le 14 juin était le jour anniversaire de Marengo et de Friedland. L'ennemi ne faisait aucun mouvement qui parût indiquer qu'il songeât à continuer sa retraite; au contraire, on l'avait vu, dès le matin, rectifier sa position et déployer ses troupes en ordonnance de bataille, ce qui montrait plutôt une disposition offensive. Le prince Eugène résolut donc d'attaquer lui-même, et, en même temps qu'il prévenait les desseins que l'ennemi pouvait avoir formés, d'essayer de célébrer, par une victoire, un jour déjà noté dans nos fastes militaires. La position de l'ennemi était forte, et son armée plus nombreuse, surtout en cavalerie; mais l'armée paraissait avoir deviné la pensée du général en chef. Les troupes étaient animées de cette ardeur et de cette confiance, présages certains de la victoire. Les soldats se rap-

pelaient qu'ils étaient de l'armée d'Italie, et les successeurs de ceux qui, les premiers, avaient fait trembler la cour de Vienne dans les murs de sa capitale. D'ailleurs, le prince Eugène voyait son armée basée sur la position de Csanak, que la division Lamarque allait occuper dans peu d'heures. En cas de revers, une réserve fraîche, de six mille hommes, aurait pu arracher à l'ennemi une victoire chèrement achetée. Pendant qu'il fit lui-même la reconnaissance des positions de l'ennemi, il fit entrer en ligne les divisions Pacthod et Severoli, restées en arrière de Menfö. A neuf heures du matin toutes les divisions étaient réunies. Le prince les disposa dans l'ordre où elles devaient combattre, et ordonna qu'on se tînt prêt à se mettre en mouvement à midi, et qu'on profitât de ce temps pour faire repaître le soldat. La division Montbrun, destinée à couvrir le mouvement des colonnes, eut seule l'ordre de se tenir prête à onze heures.

L'intention du prince Eugène était de livrer à l'ennemi une bataille oblique, en l'attaquant par la pointe de son aile gauche, qu'il essaierait de déborder et de forcer; mais, dans le cas où cette attaque n'eût pas réussi, il voulait se conserver la possibilité de reprendre l'ordre parallèle, sans être obligé à un contre-mouvement. Il disposa donc son armée obliquement par échelons, en colonnes par brigades, chacune étant, par la

tête, à peu près à la hauteur de la queue de celle qui la précédait à droite.

Pl. IV. A onze heures les troupes prirent les armes, et l'armée d'Italie se trouva disposée dans l'ordre suivant : La division Serras (A) était en avant de Kis-Barati ; la division Durutte (B), en avant de la droite de Csanak ; la division Severoli (C), devant la gauche du même village, contre la grande route ; la division Pacthod (D), en seconde ligne devant le centre de Csanak ; les Badois (E), à la gauche de la division Severoli et de la grande route. La cavalerie était répartie sur les ailes, la division Montbrun (G) à la droite et en avant de Kis-Barati ; la division Grouchy (H), en arrière de ce village ; la division Sahuc (I), à l'extrême gauche, devant Gyirmoth ; la division Pully (K), en arrière de la droite des Badois. La garde royale (L) occupa les hauteurs de Csanak.

Le général Grenier reçut l'ordre de diriger la division Serras contre la gauche de l'infanterie ennemie, vers la ferme de Kismegyer, et la division Durutte sur le centre de l'ennemi et la gauche de Szabadhegy. Le général Baraguey-d'Hilliers reçut l'ordre de diriger la division Severoli sur l'extrémité de Szabadhegy, vers Raab, au pont de la route de Vezprim, et de tenir la division Pacthod en seconde ligne, derrière la droite du général Severoli, afin d'être à portée d'ap-

puyer, ou la division italienne, ou celle du général Durutte. Le général Montbrun devait, avec sa division déployée, couvrir le mouvement des colonnes, les démasquer lorsqu'elles seraient à portée, en appuyant à droite pour attaquer la cavalerie de la gauche ennemie. Le général Grouchy devait l'appuyer dans cette attaque. Les Badois, s'avançant par la grande route, étaient destinés à s'approcher de Raab, pour observer et contenir la droite de l'ennemi. Les divisions Sahuc et Pully devaient marcher en arrière de l'intervalle, entre les Badois et la division italienne; la garde royale, en troisième ligne, derrière le centre de l'armée. A onze heures et demie la division Montbrun s'avança dans la plaine, couverte par un grand nombre de tirailleurs. Le prince Eugène suivit son mouvement, afin de faire une dernière reconnaissance des positions de l'ennemi; à midi le restant de l'armée se mit en mouvement.

Dès que l'archiduc aperçut le mouvement de la division Montbrun, il fit prendre les armes à ses troupes, et fit ses dispositions défensives. Il ne changea rien à la disposition qu'il avait donnée à son armée, et dont le but était de couvrir la route de Comorn, et de se conserver la retraite sur cette place; mais il fit avancer son artillerie de position sur le front, et renforça les défenses de la gauche, qu'il lui importait de

soutenir, afin de n'être pas acculé sur Raab. *Pl. IV.* Une batterie (9) fut placée près de la chapelle, qui est sur un mamelon en arrière de la ferme de Kismegyer; une autre (10) derrière un mouvement de terrain à gauche de la ferme; une devant la cavalerie de l'aile gauche (11). Un bataillon et une batterie occupèrent le petit cimetière de Kismegyer (12), en avant de la Pancza. La ferme de Kismegyer (13), dont les portes avaient été barricadées, reçut pour garnison un bataillon de landwehr de Gratz, et quatre compagnies de ligne, faisant environ quinze cents hommes. Le temps manquant pour créneler les murs, une banquette de tonneaux et de planches fut élevée derrière, et des fusiliers placés dans tous les étages du bâtiment, servant de réduit. Une batterie (14) défendait, le pont de la route de Vezprim; une (15) était sur la hauteur, devant la réserve; une (16) devant la cavalerie de l'aile droite; enfin une dernière (17), destinée à battre en écharpe la gauche de l'armée française, fut placée près d'une ferme, à la séparation des routes de Papa et d'Oedenburg. Quelques escadrons de cavalerie légère furent lancés dans la plaine, et les bords du ruisseau de la Pancza garnis de tirailleurs. L'archiduc Jean prit son poste à la chapelle, en arrière de Kismegyer, et l'archiduc palatin se mit à la tête de la cavalerie de l'aile gauche.

La division Serras, ayant été retardée dans sa marche, par des accidens de terrain, la division Durutte arriva la première à portée de l'ennemi. Le général Montbrun, qui avait facilement débarrassé la plaine de la cavalerie légère ennemie, appuya alors à droite, et se plaça devant la ferme, où la brigade Colbert, et surtout le 9e. de hussards, eut beaucoup à souffrir du feu des tirailleurs ennemis et des deux batteries qui étaient sur ce point. La division Serras étant arrivée, le général Montbrun démasqua tout-à-fait le front, et se dirigea, vers la pointe de l'aile ennemie (M), la brigade Colbert déployée en première ligne, et la brigade Jacquinot l'appuyant en colonne. Le général Grouchy (N) s'avançait de son côté, pour se joindre à la division Montbrun. La division Serras se forma alors sur deux lignes (O), et engagea l'attaque. Mais l'ennemi, qui occupait la ferme (13) et les fossés de la route de Vezprim, lui opposa un feu très-vif et très-meurtrier, qui l'arrêta assez long-temps. En même temps, le général Durutte, dont la division était déjà déployée, dirigea le général Valentin avec le 23e. léger, contre le petit cimetière (12), tandis que lui-même, avec deux bataillons du 60e. et un du 62e. (brigade Desaix), s'avançait par la gauche contre le village de Szabadhegy.

La résistance qu'allait présenter la ferme retranchée de Kismegyer, qui n'avait pu être re-

connue d'assez près, avant l'action, changea les dispositions du prince. La division Serras pouvait y être retenue long-temps; la cavalerie de l'aile droite éprouvait des difficultés à traverser les marais de la Pancza. Il était à craindre, qu'en disposant d'une partie des troupes de la gauche, pour renforcer l'attaque du général Serras, l'ennemi, qui n'avait encore fait aucun mouvement, ne profitât de celui de l'armée française pour attaquer la gauche affaiblie. Le prince Eugène se décida donc à remettre son armée en ligne parallèle, et les divisions de l'aile gauche eurent ordre de continuer leur mouvement.

La division Severoli vint, en conséquence, se déployer en face du pont de la route de Vezprim (R), et la division Pacthod s'arrêta en réserve (S) derrière la division Durutte. Les Badois s'avançaient (T) sur la ferme (17) qu'occupait l'aile droite autrichienne. La division Sahuc se forma (U) à droite de la route de Papa, et la division Pully (W) derrière elle. La garde royale resta en réserve (X) sur le chemin de Kis-Barati. L'armée se trouva ainsi tout-à-fait déployée. Le prince Eugène se plaça avec son état major, sur la hauteur derrière la division Durutte, où il resta pendant toute la bataille.

Pendant que la division Serras et Durutte soutenaient le combat à droite, le général Baraguey-d'Hilliers fit former le 3e. de ligne italien en

colonnes d'attaque, et le lança contre le pont. Les Autrichiens, postés derrière les espèces de digues qui bordent le ruisseau, et soutenus par leurs pièces de bataillon et par les batteries (14), firent un feu si meurtrier, que le 3e. régiment fut obligé de plier, laissant un grand nombre de morts et de blessés sur le champ de bataille [1]. En même temps une colonne autrichienne attaqua les trois bataillons de la division Durutte, qui avaient atteint les premières maisons de Szabadhegy, et les repoussa au delà du ruisseau. Cependant le 1er. de ligne italien s'était porté en avant, en remplacement du 3e., qui ne tarda pas lui-même à se rallier en seconde ligne. D'un autre côté, le général Grenier fit avancer les deux autres bataillons du 62e., pour appuyer le général Durutte. Cette double attaque réussit, le pont de la route de Vezprim fut emporté, et l'ennemi rejeté au delà du ruisseau dans le village de Szabadhegy.

A l'aile droite, l'ennemi avait fait charger

[1] La seule compagnie de grenadiers du 1er. bataillon perdit 60 hommes, et ses trois officiers. Ce régiment, que le général Severoli n'aimait pas, et qu'il a, pour ce motif, fort maltraité dans son rapport, eut, à la bataille de Raab, trois cents hommes hors de combat, par bataillon. Après la bataille de Wagram l'auteur eut l'occasion d'éclairer l'empereur Napoléon sur la vérité des faits, et obtint, pour ce régiment, les avancemens et les décorations dont il avait été privé, sur le faux exposé du général Severoli.

le 9e. de hussards par ceux d'Ott. Cette charge ayant été repoussée, et la brigade Colbert continuant son mouvement à droite, le général Meczery se prolongea lui-même par sa gauche, pour arrêter et déborder le général Montbrun, en même temps qu'il dirigeait les hussards d'Ott et de Joseph, sur la tête de la brigade Colbert. Le 7e. de chasseurs et le 9e. de hussards réunis chargèrent et repoussèrent les deux régimens autrichiens. Alors le général Meczery se décida à attaquer la brigade Colbert, avec ses trente escadrons de première ligne, faisant près de quatre mille cinq cents chevaux. Le général Grouchy venait de joindre le général Montbrun, et ce dernier, se voyant appuyé par les dragons, réunit ses deux brigades, et s'avança, couvert par l'artillerie des deux divisions, pour attaquer lui-même l'ennemi, quoiqu'avec des forces inférieures de plus de moitié. L'effet meurtrier d'une artillerie bien servie, la disposition menaçante de la division Montbrun et l'arrivée du général Grouchy, arrêtèrent d'abord l'ennemi; bientôt on remarqua de l'incertitude dans ses mouvemens et des flottemens dans les rangs, et peu après l'archiduc palatin mit sa cavalerie en retraite, et quitta le champ de bataille.

L'attaque de la division Serras continuait avec la plus grande vigueur, et elle était parvenue à rejeter au delà du ruisseau les troupes que l'en-

nemi avait portées en avant, sous la protection de la ferme et de la batterie (10). Dans ce moment, la retraite de la cavalerie autrichienne étant prononcée, le prince Eugène ordonna au général Montbrun de faire un mouvement à gauche (*a*), tandis que le général Grouchy (*d*) continuerait à suivre la cavalerie ennemie, qui se dirigeait vers Taplaa (18). Le mouvement du général Montbrun menaçait la gauche de la division Colloredo, qui allait se trouver prise à revers. Pour éviter cet inconvénient, l'archiduc la fit reployer en arrière du mamelon, et se porta à la réserve. La batterie (9) fut retirée. Le général Serras, voulant profiter de ce mouvement rétrograde, se dirigea sur la droite, avec la brigade Moreau (*b*), pour tourner la ferme de Kismegyer, tandis que la brigade Roussel l'attaquerait de front. Cette attaque fut vive, et les troupes s'y portèrent avec le plus grand courage; mais le feu terrible de la garnison la fit échouer, après qu'elle nous eût coûté trente-six officiers et six cent quarante-neuf soldats hors de combat. Le général Roussel, ainsi repoussé, appuya également à droite, pour se joindre au restant de la division. Mais le général Serras, qui ne pouvait pas laisser ce poste retranché derrière lui, et qui, d'ailleurs venait de recevoir l'ordre de l'enlever à tout prix, réunit sa division, et ordonna un assaut général. Dans un moment, les portes furent enfoncées

et la grande cour envahie. Ce qui resta vivant de la garnison se jeta dans le réduit, pour s'y défendre encore ; mais un sous-officier de grenadiers du 106e., ayant réussi à mettre le feu au toit de chaume, qui couvrait le bâtiment, tout ce qui ne périt pas dans les flammes, tomba sous les baïonnettes en essayant de sortir.

Pendant que ceci se passait à la droite et au centre, la gauche éprouvait la résistance la plus opiniâtre, et pensait voir la victoire échapper de ses mains. L'archiduc Jean, voyant, d'un côté son aile gauche dénuée de cavalerie et de l'autre le village de Szabadhegy au moment d'être emporté, sentit la nécessité de rester au moins en possession de ce dernier point, si intéressant pour sa retraite. S'il le perdait, toute la cavalerie de sa droite courait le risque d'être obligée de se jeter dans Raab ; son centre même se trouvait fortement compromis. Les trois bataillons d'Alvinzy, qui faisaient partie de la réserve, reçurent l'ordre de marcher au secours de la division Jellachich, et les trois bataillons du régiment de François Jellachich, qui formait la droite de la seconde ligne de la division Colloredo, celui d'appuyer cette attaque. Le choc fut si vigoureux que nos troupes furent encore une fois ramenées au delà du ruisseau. Alors le général Durutte fit avancer les trois bataillons du 102e. régiment, et le général Baraguey-d'Hilliers, les trois du 112e.

Au moyen de ce renfort, nos troupes passèrent encore une fois le ruisseau et le combat se soutint pendant quelque temps à l'entrée du village. Mais l'archiduc, ayant fait avancer de nouvelles troupes de la réserve, renouvela son attaque avec tant d'impétuosité, que la division Durutte fut encore repoussée. La division Severoli fut également mise en désordre, à l'exception d'un bataillon du 1er. italien et d'un du 112e., qui se maintinrent dans les premières maisons de Szabadhegy.

Dans ce moment le prince Eugène ordonna au général Pacthod de porter en avant la brigade Abbé, et se rendit lui-même à la division Severoli, pour la rallier. A peine la brigade Abbé s'était-elle mise en mouvement, que les divisions Durutte et Severoli, ralliées avec une promptitude étonnante, se trouvèrent en état de renouveler l'attaque. L'ennemi, vivement pressé à son tour, fut culbuté et poussé dans le village. La division Serras, victorieuse de son côté, s'avançait contre la réserve autrichienne. Dans ce moment l'archiduc Jean, voyant la bataille perdue, donna, dit-on, l'ordre de la retraite; et ordonna à la garnison de la ferme de Kismegyer de l'évacuer. L'ordre de retraite était assez inutile, puisque son armée était déjà rompue; quant à la ferme elle était déjà prise; et l'archiduc ne pouvait l'ignorer. La vérité est que l'archiduc quitta le

champ de bataille de sa personne, et que la garnison de la ferme de Kismegyer fut abandonnée à sa destinée. Les braves qui la composaient étaient dignes d'un sort plus favorable.

Dès que le prince Eugène vit que les trois divisions du centre avaient dépassé le ruisseau et montaient le coteau de Szabadhegy, il avait ordonné à son aile gauche de se porter en avant et de suivre le mouvement de l'armée. L'ennemi pliait partout; la réserve seule essaya d'opposer quelque résistance à la faveur du chemin creux, qui passe sous le cimetière de Szabadhegy. Mais abordée sur sa droite, par la division Durutte, et dépassée par la division Severoli, qui s'avançait par le village, elle fut bientôt forcée de tourner le dos. *Pl. IV.* Les divisions Serras, Durutte et Severoli (*f*, *g*, *h*), débouchèrent à peu près ensemble du village de Szabadhegy, sur la route de Weissemburg. Les divisions Sahuc (*m*) et Pully (*n*) s'avancèrent, en poussant devant elles la cavalerie du général Frimont, et dépassèrent Szabadhegy. Les Badois (*p*) occupèrent les faubourgs de Raab et engagèrent un feu très-vif avec la garnison. Le général Frimont, poussé par notre cavalerie, après avoir essayé de la retenir par quelques charges, où il perdit près de deux cents prisonniers, passa sous les murs de Raab et continua sa retraite, par la grande route de Comorn. La cavalerie du général Meczery, en

désordre(22), gagnait à travers champs le chemin d'Acs et de Comorn. L'archiduc Jean, avec une partie des hussards de Joseph et quelques escadrons de l'insurrection (21) se retirait par Szant-Jvany [1]. Le reste de l'infanterie réunie en assez bon ordre, par ses généraux, se dirigeait par le même chemin.

Le prince Eugène, voyant cette infanterie, au milieu de la plaine, sans cavalerie pour la soutenir, ordonna au général Grouchy de se porter sur elle par un à-gauche (*l*), tandis que le général Montbrun, continuerait à suivre la cavalerie ennemie (*i*). Le général Sahuc reçut également l'ordre d'avancer en hâte. A la vue du mouvement du général Grouchy, l'infanterie ennemie quitta le chemin de Szant-Jvany et se jeta à gauche, dans une grande prairie (20), pour gagner la route de Comorn. Dans ce moment, le 8e. de chasseurs, qui formait l'avant-garde du général Sahuc, avait presque atteint l'ennemi et se disposait à le charger. Le général Marziany, qui se trouvait à l'arrière-garde, forma en hâte un carré d'environ quatre mille hommes (23). Le major

[1] L'historien de l'archiduc Jean dit que ce prince se retira du champ de bataille, à la tête de deux bataillons de landwehr de Gratz, et de quatre de grenadiers. Le fait est inexact, car les grenadiers faisaient partie du carré dont il sera bientôt parlé, et où cinq cent soixante d'entre eux furent pris.

du 8e. de chasseurs (le colonel ne se trouvait pas à la tête de son régiment), après avoir fait demander au colonel du 25e. de le soutenir, ne balança pas à charger. Le carré fut rompu et dispersé, mais le colonel du 25e. de chasseurs, ayant refusé de s'engager, parce qu'il n'avait pas reçu d'ordre, le 8e. ne put recueillir qu'environ huit cents prisonniers, parmi lesquels était le général Marziany, pris au centre du carré [1]; on recueillit cependant près de deux mille fusils.

Cette charge fut la dernière de la journée, et la nuit mit fin au combat et à la poursuite. L'armée d'Italie se déploya sur la hauteur, en avant de Szabadhgy (AA, AA) où elle bivouaqua. Les Badois occupèrent les faubourgs de Raab. La division Lamarque, arrivée vers quatre heures après midi, resta en position (v) sur les hauteurs de Czanak. Le général Macdonald se rendit de sa personne près du prince Eugène, vers six heures du soir.

L'armée autrichienne continua sa retraite en désordre jusqu'à Acs, où elle arriva vers minuit.

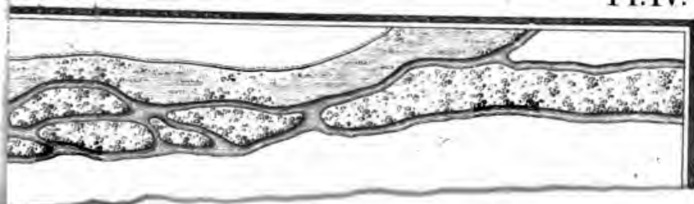
[1] Le maréchal des logis du 8e. de chasseurs, qui prit le général Marziany, refusa la dépouille que ce général lui offrait lui-même, en disant : *Nous ne nous battons que pour l'honneur*. Il voulut conduire lui-même son prisonnier au prince, qui récompensa ce brave, comme il le méritait, par le grade d'officier.

L'archiduc donna à ses soldats quelques heures de repos, pour les rallier autant qu'on put. Le matin, l'armée ennemie se retira à Comorn, où l'archiduc lui fit passer le Danube et le Waag, pour s'établir dans le camp retranché. La tête du pont du Danube fut garnie de troupes et de canons. Le général Mezko évacua pendant la nuit le camp retranché, et se porta par la rive gauche du Raab à Sarvar, où il inquiéta pendant quelque temps les communications de l'armée d'Italie.

La perte de l'ennemi s'éleva à environ quatre mille morts ou blessés, dont un millier de l'insurrection; deux canons et deux mille cinq cent un prisonniers; savoir : un général; cent quatre-vingts officiers et mille neuf cent vingt-deux soldats autrichiens; neuf officiers et cinq cent cinquante et un insurgés hongrois.

L'armée française perdit environ six cents morts, au nombre desquels les colonels du 23e léger et du 7e. de chasseurs; et environ deux mille trois cents blessés. Parmi eux étaient les généraux Severoli et Danthouard, l'adjudant-commandant Forestier, les colonels Espert du 102e.; Lacroix et Triaire, aides-de-camp du prince. Tous les généraux, des divisions qui combattirent, eurent des chevaux tués; le général Grenier en perdit trois. Beaucoup d'officiers d'état major furent blessés, et vers six heures du soir, le prince, ayant jusqu'à son dernier officier d'ordonnance,

Pl. IV.



de Brème Sartirana, hors de combat, fut obligé de faire porter des ordres par son mameluk, Petrus, qui fut aussi blessé.

La bataille de Raab, glorieuse pour l'armée d'Italie, qui eut à combattre un ennemi plus nombreux qu'elle, favorisé par la position qu'il occupait, et qui se battit avec plus d'obstination qu'il n'en avait montré dans le restant de la campagne, était un événement important, dans la circonstance actuelle. La victoire, remportée par le prince Eugène, désorganisait une armée de plus de quarante mille hommes, qui devait et qui pouvait se joindre à celle de l'archiduc, et apporter un grand poids dans la balance des événemens de Wagram. Elle avait encore une importance morale, qui n'était pas à mépriser. Le succès d'Essling, quoiqu'il se fût réduit à empêcher la grande armée de passer le Danube, avait exalté dès lors toutes les têtes en Autriche. Il suffit de lire les ordres et les dépêches des généraux autrichiens, à cette époque, pour s'en convaincre. Si l'archiduc Jean, évitant une bataille, occupait comme il en avait reçu l'ordre, l'île de Schütt, se tenant en communication avec Raab, le siége de cette place devenait impossible, où il aurait exigé des moyens supérieurs à ceux dont on pouvait disposer. S'étant fait battre, au contraire, le siége de Raab devenait une opération ordinaire. La jonction était assurée, et la place

prise servait d'appui, en arrière de la droite de la grande armée. L'empereur Napoléon le sentit, et pour animer d'un côté l'émulation de ses troupes, en même temps qu'il annonçait à l'ennemi une nouvelle défaite, il ordonna de célébrer la victoire de Raab, par une salve de cent et un coups de canons.

Le prince Eugène déploya à cette bataille les qualités militaires qui se sont si rapidement développées en lui, et qui lui méritent une place parmi les grands capitaines. La fortune lui avait livré son ennemi, dans la situation où il devait le désirer, disposé à recevoir une bataille, dont l'événement pouvait ôter quarante mille hommes à l'archiduc Charles, dans le moment décisif, et en donner autant à la grande armée. Le prince Eugène saisit l'occasion favorable, sans hésiter. Son heureuse étoile voulut que ce jour-là fût l'anniversaire de Marengo : voilà tout ce qu'il doit au bonheur. Quelque jour qu'il fût arrivé à Csanak, il aurait toujours livré bataille le lendemain. Un jour de perte pouvait faire manquer les résultats de son expédition de Hongrie, soit que l'archiduc se retirât par Raab, et se plaçât dans l'île de Schütt, soit qu'il se retirât sur Comorn. La supériorité numérique de la cavalerie autrichienne servait à l'archiduc, à couvrir et assurer cette retraite.

La disposition de l'armée autrichienne, le 14 au-

matin, indiquait que cette dernière direction de retraite était celle que l'archiduc avait choisie, en cas de revers. Cette observation dirigea le prince Eugène, dans la disposition de son ordre de bataille. L'archiduc devait craindre de se voir acculé sur Raab; après une bataille perdue, il était plus que probable que nos troupes entreraient, à la suite des siennes, dans les faubourgs; la place de Raab n'a qu'une seule porte, à la droite de la rivière de ce nom, et l'encombrement des troupes aurait amené des désordres incalculables. Le prince se décida donc à attaquer l'aile gauche ennemie, afin d'obliger l'archiduc à dégarnir son centre et sa droite, pour se soutenir sur le point attaqué. Ce moment était celui où la gauche de l'armée d'Italie, jusqu'alors refusée, devait donner. Szabadhegy emporté, et les divisions Sahuc et Pully s'avançant entre ce village et la ville, l'archiduc se voyait menacé de perdre la communication de Comorn, et d'être forcé de prendre sa direction de retraite sur Stuhl-Weissemburg (Albe royale). La division Lamarque était attendue vers deux heures; même en arrivant à quatre, elle arrivait encore à temps, soit pour soutenir la division Serras, si elle se trouvait trop serrée, soit pour appuyer l'attaque de notre gauche et en compléter les succès.

La résistance de la ferme retranchée de Kismegyer, et la force de cette position, qu'il avait

été impossible de reconnaître d'avance, dispensèrent l'ennemi de renforcer les troupes de sa gauche. Alors le prince Eugène se décida à rendre la bataille parallèle, et à attendre le moment où l'ennemi ferait un mouvement, vers un point de sa ligne de bataille, pour en profiter. Bientôt l'échec que reçurent les divisions Severoli et Durutte, et le mouvement d'une partie de la réserve contre elles, démasquèrent les intentions de l'ennemi. Se confiant dans la force de sa gauche, il voulait attaquer par sa droite. Dans ce moment, la cavalerie de la gauche autrichienne fut chassée du champ de bataille. Le prince Eugène employa la division Montbrun à déborder l'infanterie ennemie et isoler la ferme retranchée; en même temps il redoubla les efforts de sa gauche. La ferme de Kismegyer se trouva en effet isolée, par le mouvement rétrograde de la gauche du général Colloredo. Le prince la fit alors enlever par une brusque attaque, en même temps qu'il porta la première réserve à l'appui de sa gauche, où l'ennemi réunissait ses masses. Ce double mouvement rapide et bien combiné eut l'effet qu'il devait avoir. Szabadhegy emporté, l'ennemi, débordé par ses deux ailes, se trouva battu, avant que son centre n'eût encore été enfoncé.

Nous ne dirons que peu de mots de la conduite de l'archiduc Jean. La perte de la bataille ne fut que la conséquence, presque inévitable,

d'une faute majeure, celle de l'avoir livrée; car le choix du champ de bataille ne saurait lui être reproché. Ne voulant pas se retirer sur Raab, et voulant se battre, il ne pouvait se placer ailleurs. Aussi ne saurait-on concevoir comment il put former le projet fou de se porter, le 15, sur le flanc droit de l'armée française, occupant les hauteurs de Csanak, et placé dans un terrain où la supériorité numérique de sa cavalerie, sur laquelle il comptait, ne pouvait lui être d'aucune utilité. Encore moins peut-on concevoir comment, après y avoir réfléchi, l'archiduc Jean a pu s'en vanter. Il n'avait presque aucune chance de succès; et, s'il était battu, il était coupé de Raab et de Comorn, et n'avait d'autre retraite que par les montagnes et la forêt de Bakony, sur Vezprim. Dans la situation actuelle des affaires, l'archiduc ne devait pas combattre. Il n'avait que deux partis à prendre. Le premier était d'occuper le camp retranché, en laissant une partie de son armée dans les faubourgs de Raab, qui offrent une bonne position, et dont il pouvait facilement retrancher les approches. La journée du 14 suffisait pour établir deux ou trois ponts sur le petit Danube, à Refalu. Le 15, au matin, il pouvait passer dans l'ile de Schütt, où il communiquait avec Raab, Comorn et Presbourg. Le second parti était de se retirer sur Comorn; et il le pouvait, le 14 au matin, en laissant une forte arrière-

garde jusqu'à midi, sur les hauteurs de Szabadhegy, et se couvrant par sa nombreuse cavalerie. Mais l'amour-propre l'emporta ; ne pouvant supporter l'idée de passer sous les ordres de son frère, il voulut faire un coup de tête. Il fut proportionné à sa capacité militaire.



CHAPITRE VII.

Mouvemens des deux armées autour de Comorn. — Combat de Clagenfurt. — Prise de Raab. — L'armée d'Italie se concentre. — Combats de Kalsdorf et de Gratz. — Retraite de Giulay. — Mouvemens du général Chasteler. — Un corps français lui est opposé. — L'armée d'Italie se rend devant Vienne. — Bataille du 5 juillet. — Bataille de Wagram. — Combat de Presbourg. — Combat de Léoben. — Le prince Eugène marche contre l'archiduc Jean. — Armistice de Znaym. — Mouvemens de l'archiduc Jean, et projets des Autrichiens après l'armistice.

Calculant l'époque où l'armée d'Italie devait être arrivée à la hauteur de Raab, l'empereur Napoléon avait ordonné au maréchal Davoust d'étendre sa droite vers cette ville, afin de rouvrir la communication directe entre les deux armées, par le côté oriental du lac de Neusiedel. La division Gudin se trouvait déjà depuis quelques jours à Altenburg, avec la division Lasalle, la brigade Marulaz, et la brigade hessoise de la division Lauriston. Le 15, le général Lasalle se rendit à Hochstrass, à trois lieues de Raab, sur la route de Vienne, avec la brigade du général Bruyères (13e. et 24e. chasseurs), un bataillon hessois, et de l'artillerie. A sa gauche, le général Piré,

avec sa brigade (8e. hussards, 16e. chasseurs), et de l'infanterie, passa le petit Danube à Wieselburg, et s'étendit dans l'île de Schütt. A sa droite, le général Marulaz, avec sa brigade (3e., 14e., et 19e. chasseurs), se dirigea vers Eneze, entre le Raab et la Rabnitz, pour communiquer avec l'armée d'Italie. Le 13, de bonne heure, la communication fut établie, et le général Lasalle reçut l'ordre de s'approcher de Raab, d'en compléter l'investissement du côté de Vienne, et d'occuper les deux faubourgs de Vienne et de Sziget. Le général Lauriston, chargé du siége, fit occuper les faubourgs de Weissemburg et de Vezprim par la brigade badoise et le 25e. de chasseurs, qui fut mis à sa disposition.

Le même jour, le général Lauriston fit sommer le gouverneur de Raab, et, sur son refus de capituler, il fit mettre en batterie six obusiers, deux canons de 12 et deux de 6, qui tirèrent toute la journée, et mirent le feu en quelques endroits de la ville, mais sans résultat sérieux.

Le 15, dès le matin, le prince Eugène poussa trois divisions de cavalerie dans la direction de Comorn, pour reconnaître et suivre les mouvemens de l'archiduc. La division Montbrun s'avança jusqu'à Acs, où elle prit position. La 1re. division de dragons occupa Gönyö, et la division Sahuc, Böny. Un assez grand nombre de traîneurs de l'armée autrichienne furent ramassés dans la

plaine. Les deux divisions de l'aile gauche, sous les ordres du général Baraguey d'Hilliers, prirent position devant Szabadhegy, faisant face à la place de Raab, pour appuyer les opérations du siége. Les autres divisions de l'armée restèrent dans les positions qu'elles occupaient, le 14 au soir.

Nous avons laissé le général Rusca, le 22 mai, à Spital. Il occupait ce bourg, couvert en avant de lui par le bataillon d'Istrie, qu'il avait placé au pont de la Moll, pour observer Sachsenburg. Le 27, ce bataillon fut attaqué par l'avant-garde du général Chasteler, qui essaya de s'emparer du pont de la Moll. Après un léger combat, l'ennemi fut repoussé. Le 31, le général Rusca, ayant appris que le général Chasteler avait fait occuper Bleyberg, par quelques troupes, jugea que l'intention de ce général était de se diriger sur la Styrie, pour rejoindre l'archiduc, et dut craindre de se voir prévenu à Villach et coupé de Klagenfurth, qu'il avait ordre de tenir. Ayant donc fait prévenir, du mouvement de l'ennemi, le général Marmont, qu'il jugea devoir être arrivé à Laybach, il replia sa division, le 1er. juin, sur Villach, où il s'établit en avant de la ville, à la droite de la Drave. Le 3, le général Rusca voyant l'ennemi s'étendre vers sa gauche, et montrer par là l'intention de passer la Drave au-dessous de Villach, se décida à envoyer ses équipages et une partie de son artillerie à Klagenfurt. Le 4, ayant

appris que le général Chasteler faisait filer des troupes, par Treffen, dans la direction de Saint-Veit, le général Rusca se hâta de se retirer sur Klagenfurt. Mais l'ennemi s'était déjà rapproché de la route, et la division Rusca fut attaquée après Velden : elle repoussa cependant l'attaque et arriva à Klagenfurt sans échec.

Le général Rusca employa la journée du 5 à mettre la place en état de défense. Le soir, l'ennemi s'en étant approché, par les routes de Villach et de Saint-Veit, le général Rusca fit rentrer ses postes en ville, barricada les portes et plaça son artillerie sur les remparts. Dans la nuit, les Autrichiens occupèrent les faubourgs et parurent se disposer à un assaut pour le lendemain. Mais le général Rusca ayant fait sortir, au point du jour, une partie de sa division par les portes de Villach et de Laybach, l'ennemi, surpris, fut chassé des faubourgs, ayant perdu cinq cents prisonniers, dont vingt officiers. Le 6 au matin, le général Chasteler ayant fait prendre position, au Calvaire, à la brigade Schmidt, lui ordonna de faire quelques démonstrations d'attaque contre la ville, tandis que le restant de son corps défilerait pour gagner la route de Völkermarkt. Mais le général Rusca, ayant pénétré son projet, fit sortir toute sa division et se porta vers le pont de la Glan. La plus grande partie du corps de Chasteler avait déjà passé ; le restant fut obligé de se replier

sur la brigade Schmidt. Ce dernier fut attaqué à son tour, et, malgré la résistance qu'il essaya d'opposer, battu et obligé de se retirer sur Villach. Le général Chasteler continua son mouvement sur Völkermarkt où il passa la Drave, et brûla le pont. Delà se dirigeant par Windisch-Gratz et Weitenstein, il joignit, le 6, l'avant-garde du ban Giulay, à Hoheneck. Si le général Marmont eût suivi les ordres qu'il avait reçus, il pouvait être arrivé le 6 sur la Drave, et le général Chasteler était obligé de poser les armes.

Le corps de Chasteler perdit, dans cette journée, environ cinq cents hommes hors de combat, et quinze cent quatorze prisonniers, dont trente-quatre officiers. Trois mille fusils restèrent sur le champ de bataille.

Le 7, le général Rusca s'avança, à la poursuite du général Chasteler, jusqu'à Völkermarkt; mais, ayant trouvé le pont incendié, il revint à Klagenfurt. Le 8, il fit occuper Villach par le général Bertoletti, avec deux bataillons. Lui-même resta avec sa division à Klagenfurt, jusqu'au 1er. juillet, sans faire aucun mouvement, si ce n'est qu'il envoya, le 22, deux bataillons à Völkermarkt, pour protéger la réparation du pont de la Drave, dans le cas où il dût servir au passage du corps du général Marmont.

Le 16 juin, le prince Eugène porta les deux divisions du général Grenier et la garde royale,

à Gönyö, où il établit son quartier général. Le général Macdonald occupa, avec la division Lamarque, Böny; la division Pully s'établit en avant à Bana. Le général Montbrun poussa d'Acs, dans la matinée, une reconnaissance sur Comorn. On acquit la certitude que l'armée autrichienne avait passé le Danube et campait à la rive gauche. Il n'y eut point d'autre engagement, que l'échange de quelques coups de canon, à la tête de pont de Szöny.

Le 15, au soir, l'archiduc Jean avait reçu des dépêches de son frère, que lui apporta le général Wimpfen. Le généralissime, qui ignorait encore la bataille de Raab, reprochait à l'archiduc Jean de n'avoir pas défendu la position de Bakony-Fagos, entre Szemere et Koronkzo, et d'avoir mal défendu celle de Csanak. Il lui enjoignait de reprendre l'offensive et de repousser l'armée française sur Papa. L'archiduc Jean, qui ne pouvait plus exécuter cet ordre, proposa un contre-projet. Ce fut de marcher sur Raab, avec deux mille chevaux de l'insurrection, pour y tenir l'armée française en haleine, et de diriger une colonne par Mor et Vezprim sur Papa. Mais il se défendit encore d'envoyer des troupes à Presbourg. Ce projet, qui ne pouvait aboutir à rien, puisqu'il était impossible de prétendre pénétrer jusqu'à Raab, avec deux mille chevaux, au travers de six mille hommes de cavalerie française, qui

étaient en présence, eut un commencement d'exécution, comme tous ceux de l'archiduc Jean. Le 16, au soir, douze escadrons de l'insurrection et deux de ligne, en tout deux mille deux cents chevaux, sortirent de Comorn, par le pont de Szöny, et se dirigèrent sur Acs. Les postes de la division Montbrun furent attaqués, et ramenés avec tant de rapidité, que l'ennemi entra avec eux dans le village. Le général Montbrun, ayant promptement formé le 20°. de chasseurs, qui se trouva le premier réuni en arrière d'Acs, s'élança sur l'ennemi, pendant que le restant de la division se réunissait. Une seule charge culbuta la cavalerie ennemie, qui fut poursuivie jusqu'à la vue de Comorn, laissant quatorze prisonniers dans nos mains.

La division Sahuc avait poussé, dans la journée, des reconnaissances sur Jgmand, et avait encore recueilli des égarés de l'armée autrichienne, depuis le 14. Le soir, le général Grouchy établit cette division à Vas et la première de dragons à Szant-Janos, couvrant ainsi le camp de Gönyö.

Le 17, les divisions de cavalerie de Montbrun et Sahuc, et la première de dragons, firent encore une reconnaissance sur Comorn. L'armée ennemie paraissait commencer à s'étendre dans l'île de la grande Schütt, en remontant le Danube. Le soir, le prince Eugène ordonna au général Durutte de faire enlever les moulins à bateau, que

l'ennemi avait réunis à la rive gauche du Danube, en face de Venek. L'adjudant-commandant la Contamine fut chargé de cette expédition, avec cent hommes, montant des nacelles de pêcheurs; sept moulins furent ramenés, mais la remorque du huitième ayant cassé, l'adjudant-commandant la Contamine, qui se jeta dans un batelet pour gagner la rive droite, fut porté par le courant à la rive gauche et fait prisonnier. Les moulins ayant été conduits à Gönyö, l'ennemi ouvrit, le 18 au matin, une canonnade assez vive, d'une batterie placée près de Nema, pour les couler bas; mais notre artillerie força celle de l'enuemi à se taire et lui démonta deux pièces.

Le 18, au matin, le prince Eugène fit avancer la division Lamarque à Acs, et la fit remplacer à Böny par la division Pacthod. S'étant rendu en personne à Acs, il s'avança sur Comorn avec la cavalerie légère, et reconnut exactement la tête de pont, et les ouvrages avancés de Szöny. Le prince Eugène connaissait le mouvement de concentration de la grande armée, que l'empereur Napoléon allait ordonner, aussitôt que le général Marmont serait à portée, et que les ouvrages qu'il avait ordonnés, pour assurer le passage du Danube, seraient achevés. Il lui importait donc de s'assurer, par lui-même, de la situation et des dispositions de l'ennemi de ce côté. Il savait que le général Duca organisait à

Pesth les régimens de l'insurrection de la Theisse[1]. Dans le cas où l'archiduc Jean, renforcé par ces troupes, eût eu l'intention de reprendre l'offensive, et d'essayer de faire lever le siége de Raab, des démonstrations offensives, et l'apparence d'une concentration de l'armée d'Italie devant Comorn, devaient le retenir dans sa position, et le borner à la défensive, assez long-temps pour qu'on eût le temps de forcer la place de Raab à capituler. Les Autrichiens se contentèrent de jeter des tirailleurs en avant, et de garnir le village de Szöny; mais ils ne firent aucun mouvement, et la reconnaissance se fit sans combat.

Les divisions Montbrun et Lamarque restèrent à Acs, occupant devant leur front, et vers leur droite, Mocsa, Kocs et Jgmand.

Le 17, au soir, l'archiduc Jean avait reçu, du généralissime, l'ordre de relever la division Bianchi à Presbourg, par huit mille hommes d'infanterie, cinq cents chevaux et vingt-huit bouches à feu, mais seulement après avoir fait une tentative sur Raab. Le passage du grand bras du Danube avait été reconnu près de Csicso; mais le général Piré avait un poste en face de ce passage, ainsi que devant celui de Medve. Le cordon des avant-postes du Danube, depuis Csicso jusqu'à

[1] Neuf bataillons et trente-six escadrons, faisant dix mille hommes d'infanterie et six mille chevaux.

Somerein, fut renforcé par deux bataillons et six escadrons. Ces dispositions occupèrent le 18, et le 19 les deux archiducs vinrent camper à Nagy-Tany avec leurs troupes. Le même jour, deux batteries, placées près du village de Nema, ouvrirent un feu très-vif sur Gönyö et sur les moulins à bateaux. Notre artillerie y répondit avec une telle supériorité, que celle de l'ennemi se tut, après une heure de feu. Une seconde tentative, faite le 21, n'ayant pas eu un meilleur succès, les batteries ennemies se retirèrent.

Le 20, l'archiduc Jean vint à Bös. Là, il reçut du généralissime l'ordre, aussitôt qu'il aurait délivré Raab, et occupé la petite Schütt, de se rendre maître d'Altenbourg, et de s'y établir. Si cela ne pouvait être exécuté le 20, il fallait achever de mettre Comorn en état de défense; l'archiduc palatin serait chargé d'observer le Danube, au-dessus de cette place, jusqu'à la petite Schütt, et de pousser des partis vers le lac Balaton. Le point de passage du Danube était marqué à Csicso. L'archiduc Jean, qui avait tergiversé jusque-là, se voyant enfin forcé d'obéir, commença à faire réunir des bateaux. Quatorze devaient être conduits de nuit à Kulesad, les ancres et agrès envoyés de Comorn. Le point du passage fut marqué à une île près de Csicso, en face de Szogye, et il devait avoir lieu *dans la nuit du 22 au 23*.

Le 21, le généralissime contremanda l'expé-

dition, et répéta seulement l'ordre de relever la division Bianchi le 24, au plus tard. L'archiduc, qui avait appris, le 23, la reddition de Raab, se rendit à Presbourg; le palatin resta à Bös, et le général Davidovich à Comorn.

Le général Lauriston s'étant mis, dès le 16, en communication avec les troupes du général Lasalle, le blocus de Raab fut resserré. Dans la nuit du 18 au 19, la tranchée fut ouverte, au levant de Raab, près la route de Comorn, et on commença à travailler aux batteries, qui devaient la protéger.

Le 19, au matin, les assiégés s'étant aperçus du mouvement de terres, firent un feu très-vif sur tous les postes. Dans la nuit on acheva deux batteries: la première, à gauche de la route de Comorn, à cent quarante toises de la place, et la seconde, à la droite de la même route, et à deux cent quarante toises. Elles furent armées de six obusiers, et huit canons de 6 ou de 12, et ouvrirent leur feu à la pointe du jour. De son côté, le général Lasalle établit, dans le faubourg de Sziget, une batterie de quatre mortiers, qui ouvrit son feu le 20 au soir. Le 21, le général Lauriston fit établir une nouvelle batterie de quatre obusiers, entre la Raab et le faubourg de Mayerhof. Le feu de cette batterie, qui dura toute la journée et la nuit suivante, incendia la ville en plusieurs endroits, et protégea singulièrement les

travaux de la tranchée. Le 21, à quatre heures après-midi, la contrescarpe extérieure était couronnée, et les troupes s'établirent dans les ouvrages extérieurs, où l'on s'occupa à préparer la batterie de brèche. Dans la journée il arriva, du grand parc de la grande armée, quatre pièces de 18 et deux de 12 de siége, qui allaient être employées le lendemain [1].

Le 22, à quatre heures et demie du matin, le feu cessa, et le gouverneur entra en pourparler. La négligence du gouvernement autrichien, à approvisionner ses places, surtout une aussi éloignée des frontières, fit que celle de Raab manquait de projectiles, et même de poudre. Le lieutenant-colonel du génie Pechy, qui en était gouverneur, avait fait trop bonne contenance, pour que les assiégeans aient pu s'en douter. D'un autre côté, l'empereur Napoléon était empressé d'entrer en possession des munitions, qu'on croyait renfermées dans Raab [2]. Ces motifs réunis influèrent sur la capitulation qu'accorda le général Lauriston. La garnison, forte de deux mille cinq cents hommes, obtint d'être rendue, sur parole

[1] L'empereur Napoléon, pressé de se rendre maître de Raab, point essentiel pour couvrir ses opérations, avait fait envoyer devant cette place les quatre mortiers destinés pour Presbourg. Le 19, il y fit encore envoyer quatre pièces de 12 et deux de 6, de siége.

[2] L'empereur Napoléon écrivait, le 23, au général La-

de ne pas servir avant l'échange. Elle sortit de la place le 22, dans l'après-midi, et fut conduite à Comorn, sous l'escorte d'un escadron de dragons. L'auteur, nommé gouverneur de Raab, en prit possession le même jour, et n'y trouva que dix-huit canons de siége, dont dix de 12, qui n'avaient que trois cents boulets en tout. Les magasins à poudre étaient presque vides.

Le 22, les divisions Durutte, Serras et Pacthod, vinrent prendre position devant Szabadhegy; la garde royale occupa le faubourg de Raab, vers la route de Vienne. Le général Macdonald, avec la division Lamarque, occupa Gönyö, et plaça la division Pully à Böny. Le général Montbrun resta à Acs. Le général Grouchy occupa Barati, avec la 1re. division de dragons, laissant la division Sahuc à Vas, et à la ferme de Kein.

Le 23, les divisions Lauriston et Lasalle quittèrent Raab, pour rentrer au 3e. corps de la grande armée. La division Severoli occupa les faubourgs de Raab.

Le blocus de Gratz continua du 9 au 13, sans

riboissière : « Quand les cent milliers de poudre, qui » viennent de la Bavière, seront-ils arrivés?..... Raab » a demandé à capituler, il me tarde fort de savoir s'il » y a de la poudre.....» Et le même jour : « Mon espé- » rance sur Raab est frustrée ; il ne s'y est pas trouvé de » poudre. »

aucune attaque de part ni d'autre ; le commandant du château s'appliqua d'un côté à perfectionner ses moyens de défense, tandis que le général Broussier resserrait la ligne de ses postes. Le commandant ayant rejeté la capitulation, que le général Broussier lui fit offrir le 12, ce dernier lui fit notifier que la convention conclue avec le général Grouchy cessait et qu'il allait l'attaquer. Le commandant retira ses postes extérieurs et le feu commença de part et d'autre. Il dura jusqu'au 15 à midi, où l'on parlementa de nouveau. Le commandant du fort demandait qu'on lui permît d'envoyer un officier à l'archiduc Jean, pour prendre ses ordres. Cette demande ayant été rejetée, le feu recommença. Le général Broussier fit occuper Vildon par le 6e. de hussards, qui dut pousser des patrouilles vers Marburg, afin de tâcher d'avoir des nouvelles du général Marmont. Le 16 et le 17, le général Broussier continua à faire canonner le château de Gratz, quoiqu'en ralentissant son feu, à cause du manque de munitions. Le 18, le 6e. de hussards, qui n'avait pas reçu l'ordre, que lui avait expédié le général Broussier la veille, de se replier sur Gratz, se trouva enveloppé par l'avant-garde du ban Giulay, et fut forcé de se faire jour, ayant perdu une soixantaine d'hommes.

Nous avons laissé le ban de Croatie Giulay, à Raan, le 3 juin. Inquiet de la présence de Mar-

mont à Laybach, il resta assez long-temps errant entre la Save et la Drave, poussant des partis, pour s'éclairer et s'instruire. Un escadron, qu'il avait envoyé sur Fiume, n'y trouva plus de troupes françaises, mais enleva les généraux Soyez, Delzons et Launay, blessés dans les combats qui avaient eu lieu en Croatie. Le major autrichien Dumontet, avec deux bataillons, deux escadrons et deux canons, fut envoyé en observation vers Laybach. Warasdin fut occupé par un bataillon et garni d'artillerie; un avant-poste de Croates occupait Landsberg.

Le 5, Guilay se mit en mouvement. Son avant-garde, sous les ordres du général Spleny, vint à Landsberg. Knesevich quitta Carlstadt et s'approcha de Raan. Le général Zach fut destiné à observer Marmont, et s'avança au delà de Cilly, vers Saint-Pierre et Saint-Oswald. Mais le ban marcha avec une lenteur inconcevable. Le 9, sa tête de colonne n'occupait encore que Windisch-Feistritz, et Gonowitz. Ce jour-là il fut rejoint par la colonne de Chasteler. Le 12, Giulay était encore dans même position, lorsqu'il reçut l'ordre de s'opposer à la marche du général Marmont. Chasteler fut dirigé sur Warasdin, où il arriva le 15. Le 13, l'avant-garde de Giulay occupa Marburg, où il se rendit seulement le 15; son avant-garde était à Ehrenhausen, et une brigade au delà de la Drave à Gnas. Il resta dans cette position jusqu'au 17,

où il apprit que le général Marmont avait quitté Laybach le 16. Indécis sur la direction qu'avait prise le corps de Dalmatie, Giulay revint le 17 à Feistritz, ordonnant au général Spleny de continuer son mouvement sur Gratz. Le 19, le général Marmont était à Cilly, et la division Montrichard à Hoheneck. Le général Giulay se mit alors en mouvement pour attaquer le corps de Dalmatie de front, avec la division Knesevich, pendant que le général Zach, qui avait pris poste à Saint-Georges, l'attaquerait en flanc. Le général Marmont évita l'engagement, en faisant lui-même un mouvement de flanc sur Weitenstein. De là il se dirigea, par Windisch-Gratz, sur Völkermarkt, où il passa la Drave le 22, sur le pont qu'avait fait préparer le général Rusca.

Le général Giulay revint le 20 à Windisch-Feistritz, où il fut joint, le 21, par le général Zach. Quelques prisonniers avaient été faits sur le corps de Dalmatie à Cilly, et les partis envoyés en Carniole enlevèrent un officier et quarante hommes, à Wippach.

Le général Spleny, avec sa brigade et celle de Kalnassy, continuant son mouvement sur Gratz, avait presque enveloppé, le 18, le 6e. régiment de hussards, qui, ainsi que nous l'avons vu, se fit jour et revint à Gratz. Spleny s'arrêta à Vildon, pour attendre le résultat de l'expédition de Giulay, contre le général Marmont. Le 19, le

général Broussier continua, quoique lentement, le feu contre le château de Gratz. Mais, le 20, le défaut d'obus le força à cesser, et d'un autre côté l'approche de l'ennemi l'obligeait à réunir ses troupes et à se mettre en état de défense. Dans la nuit du 20 au 21, il leva donc le siége, et concentra sa division à Gosting. N'ayant aucune nouvelle du corps de Marmont, et ne pouvant pas songer à continuer le siége du château de Gratz, tant que l'ennemi serait dans le voisinage, il se décida à marcher au-devant du général Spleny et à le combattre. Le 21, au point du jour, il se mit en mouvement vers Kalsdorf, repliant devant lui les avant-postes ennemis, et le soir il prit position à Vildon, et poussa le 6e. de hussards à Hengsberg vers Pröding. Le général Spleny, ne se croyant pas en état de combattre la division Broussier, s'était retiré à Ehrenhausen.

Le général Broussier ne pouvant envoyer aucun parti vers Laybach, dont il était séparé par l'armée autrichienne, et croyant cependant que le général Marmont ne pouvait pas être éloigné de lui, fit tirer plusieurs coups de canons, pour donner avis de son arrrivée à Vildon. Mais Marmont, qui était vers Bleyburg et Völkermarkt, n'était guère à portée de les entendre. Le 22, le général Broussier se retira sur Gratz, où il arriva le 23, à trois heures du matin. Ayant appris que

le général Giulay le suivait, il fit filer la réserve d'artillerie et les équipages sur Peckau, pour les mettre en sûreté, et tint sa division concentrée. Le 6e. de hussards avait été laissé à Kalsdorf, où il fut inquiété toute la journée par l'avant-garde ennemie.

Le 22, le général Giulay s'était remis en mouvement de Windisch-Feistritz, et son avant-garde, commandée par le général Spleny, s'avança de nouveau à Retzhof. Le 23, Spleny était à Vildon, et le 24 il vint à Kalsdorf, d'où il obligea le 6e. de hussards à se replier sur Gratz; Giulay occupait Vildon, avec le restant de son armée. Le même jour, le général Broussier se voyant à la veille d'être attaqué, évacua de nouveau Gratz et se concentra à Gosting, afin de rester maître du pont de Weinzettel. Là il apprit que la division Clausel, du corps de Dalmatie, occupait Voitsberg, sur la Kainach. Espérant la voir bientôt arrriver à Gratz, le général Broussier se décida à marcher sur Feldkirchen, et à attaquer l'ennemi. En débouchant sur ce village, il aperçut l'infanterie autrichienne en bataille; la cavalerie était en seconde ligne, en arrière. Formant sa division en colonnes par pelotons, et couvrant ses ailes par le 6e. de hussards, le général Broussier s'avança à l'ennemi, dont l'infanterie se replia en arrière de Feldkirchen, sur sa cavalerie. Lorsque le général Broussier eut dépassé

ce village, il porta sa division à droite, afin de déborder la gauche de l'ennemi. Ce mouvement décida le général Spleny, à se retirer avec précipitation sur Kalsdorf, où il prit position en arrière du village. Le général Broussier le suivit ayant en tête de colonne le 9e. de ligne. L'ennemi essaya d'arrêter ce régiment, en le faisant charger par six escadrons de hussards; mais les hussards furent culbutés sur Kalsdorf. Le 84e. et le 9e. de ligne attaquèrent alors si vivement l'infanterie autrichienne, qu'elle fut renversée au premier choc. Une charge de cavalerie, tentée encore une fois par le général Spleny, pour arrêter la poursuite, fut reçue par le 9e. de ligne, par un feu roulant, qui obligea les hussards à tourner le dos. Le général Spleny se retira à Vildon avec ses troupes en désordre. Vers dix heures du soir, le combat venant à peine de cesser, le général Broussier se hâta de revenir sur Gosting, pour opérer sa jonction avec le général Marmont; il laissa le 6e. de hussards à Feldkirchen, pour observer l'ennemi.

Le général Marmont, s'étant imaginé, sans qu'on puisse trop deviner sur quel fondement, que le général Giulay réunissait ses troupes dans la plaine de Vildon, forma un plan d'opérations d'après cette supposition gratuite. Il écrivit, en conséquence, le 25, au général Broussier, pour l'inviter à faire réoccuper Gratz, par un corps

suffisant, pour mettre la ville à l'abri d'insulte, et de se porter, avec le restant de sa division, à la hauteur de Laybach, où il s'était rendu avec la division Clausel. Le général Broussier laissa trois compagnies du 9e. de ligne au pont de Weinzettel; envoya le colonel Gambin du 84e: à Gratz, avec deux bataillons de son régiment et deux canons, et partit avec six bataillons et dix bouches à feu, le 25, à huit heures du soir, pour se rendre à Kalsdorf. Il prévint le général Marmont qu'il serait rendu à sa destination à deux heures du matin. Il y fut, en effet, et à cinq heures du matin, n'ayant point reçu de nouvelles du général Marmont, il craignit qu'une colonne ennemie ne se fût placée entre deux, et se décida à aller lui-même à Libach. Il y arriva avec sa division à huit heures. Le général Marmont y était avec la division Clausel; mais, celle du général Montrichard n'étant pas encore arrivée, il prétexta ne pouvoir rien entreprendre, avant sa jonction. Pendant la nuit, et surtout le matin du 26, un feu soutenu d'artillerie et de mousqueterie s'était fait entendre à Gratz. Le général Broussier, jugeant que le colonel Gambin était attaqué, pensa avec raison que le général Giulay s'était porté sur Gratz, et annonça au général Marmont qu'il allait y retourner. Ce dernier ne s'y opposa pas; mais, persistant dans son hypothèse imaginaire, il ne fit faire aucun mouvement à la

division Clausel, pour soutenir le général Broussier. La conduite du général Marmont n'est pas moins inexplicable dans cette circonstance, que son inutile séjour à Laybach. Il voulait, dit-il, combattre Giulay, et lorsque tout lui démontrait que Giulay devait être à Gratz, avec ses principales forces, il reste paisiblement à Libach. En approchant de Gratz, le général Broussier acquit la certitude que l'ennemi attaquait en force les deux bataillons du 84e. Il en fit prévenir le général Marmont, en le priant de se porter sur Gratz, pour l'appuyer; mais le corps de Dalmatie ne se mit en mouvement que dans l'après-midi.

Le général Giulay, voulant dégager et approvisionner le château de Gratz, et en même temps éviter un engagement contre les trois divisions, qui pouvaient l'attaquer par la rive droite de la Muhr, vers Kalsdorf, où paraissait se diriger le général Marmont, résolut de tenter cette expédition par la rive gauche. Le 25, il passa la Muhr au pont de Vildon, et marcha avec toutes ses forces réunies [1] sur Gratz, où il arriva à neuf heures du soir. Le colonel Gambin s'était mis en mouvement à la même heure de Weinzettel, pour entrer à Gratz. Il ne rencontra d'abord que quelques avant-postes, qu'il culbuta facile-

[1] Le ban Giulay avait à Gratz environ 20,000 hommes, dont plus de 12,000 de troupes de ligne. Les relations autrichiennes en conviennent.

ment; mais vers minuit, étant arrivé dans le faubourg Saint-Léonard, il fut attaqué par la brigade Mungatsch, qu'appuyait le reste de la division Zach. Se voyant en présence de forces supérieures, le colonel Gambin pensa d'abord à se retirer sur le pont de Weinzettel; mais le corps de Knesevich avait tourné la ville et lui coupait la retraite. Le colonel Gambin et les braves du 84e. prirent alors leur parti; se retranchant dans le cimetière et dans les maisons voisines, ils résolurent de se défendre à outrance. L'ennemi fit pleuvoir sur eux une grêle de boulets et de balles, et essaya plusieurs fois de les emporter de vive force. Ce fut en vain, et les deux bataillons repoussèrent victorieusement toutes les attaques; on vit même, après douze heures de combat, des détachemens du 84e. s'élancer sur les colonnes ennemies et les culbuter, pour conquérir des gibernes et remplacer leurs munitions épuisées. Un de ces détachemens parvint à enlever deux drapeaux.

Vers une heure après-midi, le 26, le général Broussier arriva au pont de Weinzettel, que défendaient encore les trois compagnies du 9e. régiment, contre des forces bien supérieures. L'ennemi culbuté, le général Broussier ordonna au colonel Nagle du 92e., de se porter sur Gratz, avec deux bataillons de son régiment et un du 84e., et de dégager le colonel Gambin, tandis

que lui-même seconderait son mouvement avec deux bataillons du 9e., par la rive gauche de la Muhr. Un bataillon du 9e. fut laissé au pont de Weinzettel avec l'artillerie, et un escadron envoyé à Gosting.

Dans ce moment, le général Giulay, honteux de se voir arrêté par une poignée d'hommes, avait réuni de nouveau les divisions Zach et Knesevich, et, les faisant appuyer par la brigade de cinq bataillons du général Kalnassy, se préparait à une attaque générale. Vers trois heures après-midi, le feu de l'ennemi était de la plus grande violence. Ce fut alors que le colonel Nagle arriva sur le champ de bataille, avec ses trois bataillons. L'impétuosité de leur choc fut telle, que l'ennemi, rompu en un instant, se mit en fuite, et le 84e. se trouva dégagé. Les cinq bataillons réunis, se dirigèrent alors contre les troupes ennemies qui s'étaient ralliées dans le faubourg de Graben, les attaquèrent de nouveau, et de nouveau les mirent en déroute et les obligèrent à se retirer sous la protection du château. Le combat cessa à onze heures du soir, et les cinq bataillons se réunirent à leur division à Saint-Gothard, au-dessus de Weinzettel, où le général Broussier avait pris position.

L'ennemi perdit, dans ces dix-neuf heures de combat, douze cents morts, un plus grand nombre de blessés, deux drapeaux et cinq cents

prisonniers, dont un major et six officiers. Le 84e. perdit trente-trois morts, cent cinquante-six blessés et soixante-six prisonniers, faits dès la première attaque de l'ennemi; une de ses deux pièces de 3 ayant été démontée, resta également dans les mains de l'ennemi [1].

Le général Giulay, effrayé des résultats d'un

[1] Les Autrichiens, honteux d'un combat aussi peu satisfaisant pour eux, en ont dénaturé le récit, et l'historien de l'archiduc Jean a même eu assez peu de pudeur, pour avancer que le général Broussier avait été battu et avait perdu cinq cents prisonniers et trois canons.

Le 7 juillet, à la tête de la division Broussier, l'empereur Napoléon consacra ce glorieux fait d'armes, par une de ces récompenses qui firent naître tant de héros dans l'ancienne Rome, et dans notre patrie, de 1792 à 1814. Il ordonna de graver sur l'aigle et les drapeaux du 84e., la devise suivante : *Un contre dix.*

Nous demanderons, avec le général Pelet, où est le régiment? où sont les inscriptions du 84e., du 32e. du 57e., etc.? et nous répéterons, avec le même sentiment d'indignation, que les noms des Nagle et des Gambin, ne se trouvent pas dans les biographies modernes. Ces compilations indigestes, souvent faussés, et aussi souvent calomnieuses envers les uns et adulatrices envers les autres, fruit honteux de l'esprit de faction ou de coterie, et de spéculations mercantiles, s'étendent avec bien plus de complaisance à louer les Hofer, les Dörnberg, les Schill et ceux qui, à Milan, au 20 avril 1814, assassinèrent un ministre probe et éclairé. Leurs auteurs hypocrites oseront-ils encore long-temps déshonorer le nom de patriotes, en se l'appliquant?

combat si inégal, évacua Gratz dans la nuit, et se retira par les montagnes à Gnaas. Le général Marmont était arrivé, avec ses deux divisions, le 26, à huit heures du soir, à Gosting. Là, revenant à ses hypothèses chimériques, il s'imagina que le général Giulay, battu à Gratz, était resté, pour l'attendre à Saint-Peter et Liebenau, à une demi-lieue de Gratz, et partit le 27, à dix heures du matin, avec tout son corps, pour l'y attaquer. Mais le général Broussier lui ayant fait dire que l'ennemi s'était retiré vers le Raab, il rétrograda sur Gratz, où il occupa les faubourgs de Marburg et de Fürstenfeld. Dans la journée, la division Broussier rentra également à Gratz.

Le 29, le général Marmont occupa Gleisdorf avec ses deux divisions et la cavalerie du général Broussier. Le général Giulay était resté à Gnaas, jusqu'au 29, pour rallier ses troupes épouvantées. L'impression du combat de Gratz avait été si terrible, que les insurgés Croates s'étaient enfuis jusqu'à Radkersburg. A l'approche de Marmont, il se retira vers cette dernière ville.

Le 1er. juillet, la division Broussier quitta Gratz pour rejoindre, à marches forcées, la grande armée. Le général Marmont prit la même direction.

Le 27, le major autrichien Dumontet était arrivé à Laybach, avec deux bataillons, deux es-

cadrons et du canon. Des détachemens du 35e., du 53e. et du 79e., qui y avaient conduit un convoi de munitions, se trouvèrent coupés dans le faubourg de Trieste, et ne purent gagner le fort qu'en perdant des prisonniers. L'ennemi essaya de le surprendre, mais ayant été repoussé, le major Dumontet fit sommer le général Quetard, et, sur son refus, il forma le blocus du fort.

Le général Chasteler était resté à Warasdin, jusqu'au 18 juin. Ce jour-là il en partit pour rejoindre l'archiduc. Prenant sa direction par Kottori et Kanisa, il arriva le 20 à Kis-Komarom, où il apprit la bataille de Raab. Ayant en partie complété ses bataillons, il avait environ six mille hommes d'infanterie et douze cents chevaux, y compris un régiment d'insurgés. Là il entra en communication avec le colonel Athems, détaché le 13 à Szant-Marton, avec deux bataillons et deux escadrons, et qui se trouvait à Janoshaza. Le général Mezco était du côté de Hidveg, se dirigeant vers Chasteler. Le 21 et le 22, Chasteler resta à Kis-Komarom, d'où il envoya des partis, en avant sur la droite, occuper Zirca et Mor, afin d'entrer en correspondance *avec les voleurs de la forêt de Bakony*[1], et les exciter à prendre les armes pour se joindre à lui. Le 23,

[1] Ce sont les expressions de l'historien allemand de l'archiduc Jean : *Vorzüglich um die Räuber zur vertheidigung aufzumuntern.*

Chasteler occupa Keszthely, près du lac Balaton, ayant une avant-garde à Szant-Groth.

Le prince Eugène, informé du mouvement du général Chasteler et de son projet de rejoindre l'archiduc, ordonna à la division Sahuc d'occuper, le 23, Szant-Marton, et de pousser des reconnaissances dans la forêt de Bakony, vers Zircz et Vezprim, afin de s'assurer de la marche de Chasteler. Le même jour, les deux divisions du centre passèrent dans la petite Schütt, et occupèrent la rive droite du grand Danube, en face des troupes de l'archiduc palatin.

Le 25, le général Sahuc reçut l'ordre de s'avancer à Teth, et le 26 à Papa. Ce jour-là, Chasteler s'était avancé à Szant-Groth, où il se réunit au général Mezko; Szumeg était occupé par Athems et une partie du corps de Chasteler. Le 27, le général Gérard s'avança avec sa brigade (division Sahuc) à Vasarhely, et poussa deux esdrons vers Szumeg; mais ces deux escadrons, y ayant rencontré des forces supérieures, furent obligés de se replier sur leur brigade. Le général Gérard ayant acquis la certitude que le général Chasteler était devant lui, et que ses partis s'étendaient sur la Marczal, vers Janoshaza, se replia sur Daka, pour couvrir Papa. Le 27, le général Macdonald reçut l'ordre de pousser, avec la divison Montbrun et huit bataillons, une reconnaissance sur Comorn. L'ennemi ne montra, dans

les retranchemens de Szöny, que quelques escadrons et un peu d'infanterie, qui rentrèrent dans la place, après un léger combat.

Le 28, le général Gerard rejoignit sa division à Papa, et le général Sahuc fit occuper les villages de Babot et Bodonchy, et le pont du Raab, par les 6ᵉ. et 9ᵉ. de chasseurs. Le général Macdonald avait reçu l'ordre du prince Eugène, de se diriger sur Vezprim, pour couper la route de Comorn au général Chasteler, qu'on croyait avoir pris cette direction, et le combattre s'il le rencontrait. Le 28, le général Macdonald leva son camp de Gönyö, et se dirigea avec la division Lamarque par Böny, faisant flanquer son mouvement à gauche par la division Pully, qui passa par Kocs. Le soir les deux divisions se réunirent entre Aszar et Kis-Bér. Le 29, le général Macdonald s'avança à Szant-Kiràly. Le 30, il occupa l'abbaye de Zircz et poussa des partis de dragons à Vezprim, où ils ne rencontrèrent pas d'ennemis. Le général Chasteler était resté à Szant-Groth et à Szumeg, attendant le développement du mouvement qu'il voyait faire devant lui. Il se faisait éclairer sur sa gauche, par un détachement, qui poussa jusqu'à Körmend, Fürstenfeld et Gleisdorf, où il fit quelques prisonniers isolés.

Le général Macdonald, assuré que le général Chasteler n'occupait pas Vezprim, rétrograda

le 30 à Szant-Kiraly. D'un autre côté le général Gérard poussa, de Bodonchy, des partis sur Teth, Arpas, Szill, Szany et Kapuvar, où l'on n'avait également aucunes nouvelles de l'ennemi. L'empereur Napoléon, ayant rappelé à lui le corps du maréchal Davoust, qui était devant Presbourg, le général Baraguey-d'Hilliers partit le 30 au soir de Raab, avec la division Severoli, et le 25e. de chasseurs, pour le remplacer; le général Thiry fut en même temps envoyé de la grande armée avec mille chevaux, à Bruck sur la Leytha, où il devait être aux ordres du général Baraguey-d'Hilliers. Ces corps étaient destinés à couvrir les derrières de la grande armée et à empêcher le corps de Chasteler de déboucher le long du lac de Neusiedel, soit par le chemin d'Oedenburg, soit, de l'autre côté, par la digue d'Esterhaza.

Le 1er. juillet, la division Pacthod reçut l'ordre d'occuper Enese, entre le Raab et la Rabnitz, et d'envoyer deux bataillons au pont de Babot. Le général Sahuc devait continuer à occuper Bodonchy et s'éclairer, en avant, depuis Csorna jusqu'à Marczaltò. Le même jour, le général Macdonald reprit la direction de Raab; la division Lamarque s'établit dans les faubourgs, et la division Pully, en avant de Szabadhegy.

C'est ainsi que s'opérèrent la concentration de l'armée d'Italie autour de Raab, et son rappro-

chement de la grande armée, à laquelle elle allait se réunir. Le prince Eugène reçut en effet, le même jour, l'ordre de se mettre en mouvement avec son armée, le 2 juillet, pour être rendu le 4 au matin à Schwächat. Il dirigea sa marche par Altenburg, Nickolsdorf et Bruck. Les généraux Pacthod et Sahuc reçurent l'ordre de quitter leurs positions sur le Raab et la Marczall et de se diriger par Szant-Peter et Vedeny. Afin de masquer le mouvement de l'armée, le général Montbrun reçut l'ordre de n'évacuer Acs qu'à la nuit. Le général Grenier reçut celui de dérober sa marche, en s'éloignant du Danube, et suivant la route de Hedervar. Le général Baraguey-d'Hilliers dut envoyer le 112e. de ligne à Altenburg, pour y joindre la division Serras. La division Severoli resta devant Presbourg, excepté les deux bataillons du 3e. italien, qui restèrent en garnison à Raab [1].

Le 4 au soir, l'armée d'Italie, moins les divisions Pacthod et Broussier, était arrivée à Schwächat; pendant la nuit elle passa dans l'île de Lobau : elle était destinée à entrer dans la seconde ligne de l'ordre de bataille, fixé par Napoléon. Les corps de Davoust, Oudinot et Masséna, qui formaient la première ligne, passèrent le

[1] La division Severoli se composait alors de sept bataillons, savoir : 1er. de ligne italien, trois; 2e. *idem*, un; 7e. *idem*, un; Dalmates, un; et 1er léger français, un.

dernier bras du Danube au point du jour. Vers dix heures du matin, Wittau et Enzerdorf étant emportés, la première ligne se porta en avant et la seconde put déboucher. A midi elle était déployée; le corps saxon de Bernadotte derrière Masséna, l'armée d'Italie derrière Davoust. Au centre, derrière Oudinot, devait se placer le corps du général Marmont, qui n'était pas encore arrivé. La garde impériale et la réserve de cavalerie étaient en troisième ligne.

L'armée continua à se porter en avant en se déployant, pour occuper l'intervalle entre le Danube et Markgrafen-Neusiedel. Dans ce mouvement, le corps de Masséna, devant rester à portée du Danube, s'éloignait successivement de ceux d'Oudinot et de Davoust, qui appuyaient à droite Vers deux heures et demie, l'intervalle qui les séparait fut rempli; l'armée d'Italie étant entrée dans la première ligne, à gauche d'Oudinot, et les Saxons de Bernadotte à la droite de Masséna.

Vers six heures du soir, le déploiement était achevé. Le corps de Davoust occupait Glinzendorf et Grosshofen; celui d'Oudinot s'étendait à gauche vers Baumersdorf, où l'armée d'Italie appuyait sa droite; le corps saxon était entre l'armée d'Italie et celui de Masséna, qui occupait Breitenlée, Aderklaa et Süssenbrunn. A l'extrême droite, le général Grouchy, avec les deux divisions de dragons de l'armée d'Italie et celle

du général Montbrun, devait occuper Leopoldsdorf, et pousser des partis de cavalerie légère vers Siebenbrunn et Neusiedel, pour éclairer la gauche de l'ennemi et avoir des nouvelles de l'armée de l'archiduc Jean, qu'on supposait en marche de Presbourg.

Par cette disposition, l'armée d'Italie formait le centre de la première ligne de l'ordre de bataille. Devant elle et les corps d'Oudinot et de Davoust, étaient les corps ennemis de Bellegarde, Hohenzollern et Rosemberg : le premier occupant Wagram, le second Baumersdorf, et le troisième s'étendant des deux côtés de Neusiedel.

Vers sept heures du soir, l'empereur envoya au prince Eugène l'ordre d'attaquer de front, les hauteurs entre Wagram et Baumersdorf, tandis que les Saxons les aborderaient par la gauche et le maréchal Oudinot par la droite [1]. Le maréchal Davoust devait en même temps canonner vive-

[1] Le général Pelet rapporte, dans son Histoire de la Campagne de 1809, que le général Reille, porteur de cet ordre, devait rester auprès du vice-roi. Cette expression, qui tendrait à faire croire que l'empereur voulait donner un surveillant au prince Eugène, tient à la désaffection que l'auteur laisse percer partout contre ce prince. Le fait est inexact, et le général Pelet nous dit lui-même, un peu plus bas, que le général Reille se mit à la tête de la division Dupas. Certes, il serait ridicule d'admettre que l'empereur Napoléon ait voulu donner, au général en chef, qui venait de faire la brillante campagne d'Italie,

ment les hauteurs de Markgrafen-Neusiedel, et les enlever ensuite.

Le prince Eugène ordonna au général Macdonald de passer le Russbach, à gauche de Baumersdorf, avec la division Lamarque, déployée en bataille. Le général Grenier dut former ses deux divisions en colonnes par brigade, et appuyer cette attaque avec les brigades Moreau, Desaix et Valentin, tandis que la brigade Roussel resterait en réserve à la droite de Russbach. Les divisions Broussier et Pacthod n'étaient pas encore arrivées. Le général Sahuc reçut l'ordre d'appuyer, par la droite, le mouvement des trois divisions. A gauche de l'armée d'Italie, une partie de l'artillerie de la garde impériale protégeait son attaque.

Le ruisseau fut passé assez rapidement, malgré la vive résistance de l'ennemi. Les troupes de l'armée d'Italie gravirent les hauteurs, et enfoncèrent le corps de Bellegarde. A la droite, la di-

un surveillant, dans la personne d'un jeune général qui n'avait, surtout à cette époque, ni l'illustration, ni l'expérience du commandement en chef d'une armée. Il en est de même du reproche adressé au prince Eugène, d'avoir dirigé la division Lamarque, au-dessus de Baumersdorf, et non sur le village même. C'était le maréchal Oudinot qui faisait attaquer Baumersdorf, et le prince Eugène aurait été inexcusable d'entasser ses troupes sur le même point. Quand on veut chercher à dénigrer quelqu'un, au moins faut-il se rappeler des faits qu'on rapporte soi-même, et raisonner conséquemment.

vision Grandjean, appuyée par l'artillerie de la garde royale, attaquait sans succès le village de Baumersdorf, où l'ennemi se maintint. A gauche, la division Dupas avait remporté d'assez grands avantages, et se prolongeait vers Wagram. Un peu plus tard, le corps saxon de Bernadotte était parvenu à enlever le village de Wagram. Tout présageait que l'armée d'Italie resterait maîtresse des hauteurs de Baumersdorf et de Wagram, et que les corps de Hohenzollern et de Rosemberg, débordés et coupés du reste de leur armée, seraient forcés d'abandonner celles de Markgrafen-Neusiedel.

Dans ce moment, l'archiduc Charles accourut lui-même à l'endroit menacé. Voyant que le corps de Masséna n'était chargé que de contenir son aile droite, qui soutenait le combat de pied ferme, il en retira les régimens de Zach et de Fr. Colloredo, qu'il amena avec lui. Ralliant les troupes dispersées, et retirant quelques bataillons de Neusiedel et de Baumersdorf, où le combat se soutenait encore, il réunit une masse de quinze bataillons sur la division Lamarque, qui était en tête de l'attaque. Cette division se défendit avec la plus grande intrépidité, soutenue par le corps du général Grenier, qui entra en ligne. Le prince Eugène fit passer le ruisseau à la brigade Roussel, et toute l'armée d'Italie se trouva engagée.

Mais le corps de Bernadotte fut obligé, un peu

avant la nuit, d'abandonner Wagram, où les Saxons se défendirent mal, et se laissèrent repousser par deux bataillons autrichiens. L'attaque de Baumersdorf avait échoué, et une tentative faite plus à droite par le corps d'Oudinot, avait pareillement été repoussée. Le corps de Davoust était retenu devant Markgrafen-Neusiedel. Dans cette situation, les trois divisions de l'armée d'Italie, qui se trouvaient isolées sur les hauteurs de Wagram, ne pouvaient pas s'y soutenir. L'archiduc Charles réunit contre elle tous les bataillons, qu'il put retirer de Wagram et de Neusiedel, et, les ayant réunis aux troupes qui avaient déjà combattu, s'élança à leur tête contre l'armée d'Italie, en même temps que les chevau-légers de Vincent, et les hussards de Hesse-Hombourg se portaient sur son flanc droit. Le général Sahuc se jeta, avec sa division, au-devant de la cavalerie ennemie, et parvint à l'arrêter. Mais il fallut songer à la retraite, et le prince Eugène en donna l'ordre. Le général Sahuc, pour la soutenir, fit fournir à sa division plusieurs charges brillantes, qui lui coûtèrent assez cher. Le passage du Russbach, devant les troupes qui serraient l'armée d'Italie, était une opération épineuse, et la nuit, qui s'approchait, ajoutait son obscurité aux autres dangers qui se faisaient sentir. C'est dans ce moment où, dit-on, les Saxons en déroute firent feu sur nos troupes, par la gauche. La division

Sahuc, se rapprochant de nos divisions, par la droite, après une dernière charge, fut prise pour de la cavalerie ennemie. Ces deux circonstances jetèrent quelque désordre dans nos troupes, qui se jetèrent sur les réserves, où le prince Eugène et les généraux les rallièrent.

Dès son arrivée à Fischament, la division Montbrun était rentrée au corps du général Davoust. Le 5, au matin, le général Grouchy, avec les deux divisions de dragons de l'armée d'Italie, après avoir flanqué à droite le corps du maréchal Davoust jusqu'à Pisdorf, reçut l'ordre de manœuvrer, de concert avec le général Montbrun, pour contenir la cavalerie ennemie, et couvrir l'attaque de Glinzendorf. Lorsque le maréchal Davoust fit attaquer Neusiedel, les trois divisions de cavalerie se trouvèrent arrêtées par le Russbach, ruisseau profond et marécageux, qu'elles ne purent passer. La seule part qu'elles prirent au combat, fut d'augmenter le nombre de l'infanterie disponible, en protégeant les batteries.

L'armée d'Italie fit, dans cette journée, beaucoup de mal à l'ennemi, mais elle souffrit des pertes assez sensibles. Elle perdit un drapeau, et en prit deux à l'ennemi. Le colonel Huin, du 13e. de ligne, et l'adjudant-commandant Ducomet (division Serras), furent tués. Les généraux Grenier, Vignoles, Serras, Sahuc, et les colonels des 6e. et 9e. de chasseurs furent blessés.

Les divisions de l'armée d'Italie, qui avaient combattu au centre, bivouaquèrent à la droite du Russbach, à petite portée de canon de l'ennemi. Les deux divisions de dragons occupèrent Leopoldsdorf, à l'extrême droite. La division Pacthod ne passa le pont du Danube qu'à onze heures du soir. La division Broussier, qui avait fait cinquante lieues en trois jours, fut arrêtée jusqu'au jour dans l'île de Lobau, par le passage de l'artillerie et des cuirassiers. Le 6e. régiment de hussards était resté à Neustadt, pour attendre un convoi de munitions et pour couvrir les routes d'Italie.

Le 6, au matin, l'armée française se retrouvait sur le terrain où elle s'était déployée la veille. Le corps de Davoust, derrière Glinzendorf; celui d'Oudinot, vers Grosshofen; les Saxons à Aderklaa; le corps de Masséna, de Breitenlée à Asparn; l'armée d'Italie occupait toujours le centre, entre Baumersdorf et Aderklaa. En avant du chemin de Grosshofen à Ransdorf, étaient en réserve la garde impériale, la garde royale, les Bavarois et le corps de Marmont.

A la pointe du jour, l'ennemi déboucha, par la gauche de Neusiedel, sur Glinzendorf, et un feu très-vif d'artillerie s'alluma sur toute la ligne. Le prince Eugène, qui avait reçu de l'empereur Napoléon l'ordre d'attendre, pour s'engager, de nouvelles instructions, retira un peu en ar-

rière ses troupes, qui souffraient sans utilité. Là, il fut rejoint par les divisions Pacthod et Broussier, qui entrèrent en ligne.

En même temps que l'ennemi faisait attaquer notre droite, il réunissait les deux corps d'armée de son aile droite, et sa réserve de cavalerie, contre notre gauche. Le prince Eugène, qui, du point où il était, aperçut le mouvement des troupes autrichiennes, qui descendaient du Bisamberg, envoya son aide-de-camp Bataille en prévenir Napoléon. Peu de temps après l'attaque se développa. Aderklaa avait été abandonnée par le corps de Bernadotte, et l'ennemi s'en empara. Les efforts du maréchal Masséna, pour le reprendre, furent inutiles; il perdit Breitenlée, et l'ennemi atteignit Neuwirtshaus, tandis que la division Boudet, qui avait été chargée de défendre Asparn, était refoulée sur la tête du pont. Ces mouvemens rétrogrades avaient dégarni le flanc gauche de l'armée d'Italie, qui n'était plus couverte de ce côté que par quelque cavalerie saxonne, qui se soutenait avec beaucoup de bravoure et de sang-froid, en manœuvrant dans la plaine. Le prince Eugène ordonna, en ce moment, au général Macdonald de faire faire une oblique à gauche à ses deux divisions, pour former un crochet, et opposer un front à l'ennemi qui déboucherait de Breitenlée.

Pendant ce temps l'attaque de la droite mar-

chait, et le maréchal Davoust avait repoussé l'ennemi de Glinzendof, et l'avait refoulé sur Neusiedel. Le général Grouchy, qui, avec ses deux divisions de dragons, avait appuyé cette attaque, reçut alors l'ordre de passer le Russbach, de concert avec le général Montbrun, et d'attaquer la cavalerie ennemie, qui appuyait le corps de Rosemberg. Bientôt ces deux généraux eurent fait préparer des passages pour leur cavalerie, et, ayant chassé les hussards ennemis qui occupaient Ober-Siebenbrunn, ils forcèrent la cavalerie autrichienne, qu'ils débordaient, à se retirer sur les hauteurs entre Neusiedel et Sieh-dich-Für. Pendant ce temps, le maréchal Davoust attaquait vivement Neusiedel. La cavalerie ennemie tenta alors une charge, vers une heure après-midi, pour dégager son infanterie vivement pressée. Le régiment de Blankenstein, hussards, les cuirassiers de Hohenzollern, les dragons de Riesch et d'Oreilly (en tout trente escadrons), se portèrent sur la division Montbrun, qui était en avant; la brigade Jacquinot fut culbutée. Les régimens de Hohenzollern et Riesch la suivirent, gagnant la droite du général Grouchy, tandis que les deux autres régimens ennemis se portaient vers sa gauche. Le général Pully, qui appuyait la droite de l'infanterie du maréchal Davoust, laissant un régiment en réserve près de cette infanterie, se porta avec les deux autres, en échelons,

sur sa droite, et contint l'ennemi de ce côté. Le général Grouchy, ayant aussi porté sa division en échelons sur sa droite, lança le régiment de dragons de la reine, soutenu par le 7e., sur les cuirassiers ennemis. La charge des dragons de la reine, conduits par le colonel Jacquet, qui les commandait, fut si impétueuse, que les deux régimens ennemis, renversés presque au premier choc, perdirent deux cents morts et plus de quatre cents prisonniers. Cette charge ne coûta aux dragons de la reine que vingt-cinq hommes hors de combat. Après cette attaque infructueuse, la cavalerie ennemie n'osa plus en tenter d'autres; et la division de cuirassiers d'Arrighi, étant venue appuyer les divisions Grouchy, Pully et Montbrun, les Autrichiens commencèrent à se retirer vers Althof.

Peu d'instans après que le général Macdonald eut exécuté le mouvement que lui avait ordonné le prince Eugène, l'empereur Napoléon se rendit auprès de l'armée d'Italie. Le prince, qui voyait le succès de l'attaque du maréchal Davoust, fit observer à Napoléon, que le moment approchait où l'ennemi, forcé d'évacuer Neusiedel, pour se retirer sur Wolkersdorf et la chaussée de Brünn, allait passer transversalement devant le front de l'armée d'Italie, en lui prêtant le flanc. Les Saxons ralliés se reportaient en avant; Masséna, ayant rendu une nouvelle ardeur à ses troupes,

s'avançait de nouveau sur Breitenlée. Une partie de l'armée d'Italie pouvait appuyer leur attaque, tandis que l'autre, débouchant sur les hauteurs de Wagram au moment favorable, compléterait la défaite de la gauche ennemie et se porterait à revers sur le centre. L'empereur Napoléon, approuvant les vues de son fils adoptif, lui ordonna d'ajouter la division Serras à son aile gauche, et de diriger le général Macdonald, à la tête de ses trois divisions, par Aderklaä sur Süssenbrunn. La division de cavalerie légère de Sahuc, dont le général Gérard avait pris le commandement, devait suivre Macdonald. Le prince lui-même, restant avec les divisions Pacthod et Durutte, devait observer les progrès du maréchal Davoust et du général Macdonald, et se porter sur les hauteurs en avant de lui dès qu'il verrait le moment favorable.

Le général Macdonald s'ébranle à la tête de ses trois divisions, formées sur deux lignes, avec une réserve. La division bavaroise de Wrède reçoit l'ordre de le suivre et de le soutenir; la cavalerie légère de la garde, sous les ordres du général Walther devait flanquer sa droite; les trois divisions de cuirassiers du général Nansouty, sa gauche. L'artillerie de la garde réunit ses feux à ceux de l'artillerie du maréchal Macdonald, pour protéger cette attaque décisive.

La terrible colonne se mit en mouvement,

renversant tout ce qui se trouvait sur son passage. Les corps de Lichtenstein et de Klenau, écrasés par leur centre, sont forcés d'ouvrir le passage en reculant. En vain l'archiduc Charles fait avancer ses dernières réserves, et dégarnit le plateau de Wagram, pour jeter de nouveaux bataillons au-devant de Macdonald. La colonne continuant toujours d'avancer, débouche entre Wagram et Breitenlée, dépasse ces deux villages et a déjà presque atteint Süssenbrunn. L'archiduc Charles tente un dernier effort. Les corps enfoncés, au centre, s'étaient repliés sur leurs ailes. Les divisions du général Macdonald, en pénétrant au delà des lignes ennemies, se trouvaient presque enveloppées. Tout à coup, elles sont chargées tout à la fois par les corps de Hohenzollern et de Klenau, par une partie de celui de Bellegarde, par les réserves de grenadiers et de cavalerie. Le général Macdonald forme un grand carré, dont un des côtés fut fermé par un régiment de carabiniers du général Defrance. L'ennemi, reçu avec une fermeté inébranlable, vient se briser contre nos baïonnettes et recule en désordre, laissant le champ de bataille couvert de morts et blessés. La division de Wrède s'approchait à grands pas, et l'empereur Napoléon, qui suivait en réserve, à la tête de sa garde, détache les fusiliers et les tirailleurs de la jeune garde, prêts à appuyer Macdonald au besoin.

Cependant le maréchal Davoust avait emporté Neusiedel. La cavalerie de la gauche ennemie avait continué son mouvement de retraite vers Althof et Wolkersdorf. L'infanterie de Rosemberg, se dirigeant sur Wagram et Weidingerhof, évacuait le plateau. Le corps d'Oudinot se déployait, pour passer le Russbach à Baumersdorf. Il était alors près de deux heures. Dans ce moment, le prince Eugène s'ébranla avec ses deux divisions. Lui-même, à la tête de la division Durutte, passa le ruisseau et s'avança sur le plateau, tandis qu'il dirigeait plus à gauche la division Pacthod, dans la direction de Wagram, afin qu'elle pût appuyer au besoin, soit la division Durutte, soit celle du général Macdonald. La division Durutte s'avança, en poussant devant elle les bataillons ennemis restés sur la hauteur, et appuyée par les gardes d'honneur et les dragons de la garde royale, à qui le prince fit faire quelques charges heureuses. Bientôt après, la division Pacthod occupa Wagram, et les deux divisions réunies dépassèrent ce village, se dirigeant sur Gerasdorf.

Soutenu par la division de Wrède, et aidé par plusieurs charges brillantes de la cavalerie légère de la garde, et des cuirassiers de Nansouty, le général Macdonald avait emporté Süssenbrunn, qu'il attaqua de front avec son infanterie, tandis que la division Gérard le tournait. En arrière de ce village, les divisions de l'armée d'Italie se

trouvèrent réunies. L'ennemi avait pris position à Gérasdorf et semblait vouloir s'y défendre; mais débordé par les divisions Durutte et Pacthod, tandis que le général Macdonald le menaçait de front, il fut obligé d'évacuer le village. La cavalerie légère de la garde impériale le chargea dans sa retraite, le mit en déroute et lui fit des prisonniers. Maître de Gerasdorf, le prince Eugène fit poursuivre l'ennemi jusqu'à la route de Brünn, et le fit canonner jusqu'à la nuit. Les divisions Broussier, Lamarque, Serras, Pacthod, Durutte et Gérard, bivouaquèrent en ligne de bataille en avant de Gerasdorf. Les divisions Pully et Grouchy, après la prise de Neusiedel, suivirent la retraite de l'infanterie et de la cavalerie ennemie, dans la direction d'Althof et de Bockfluss, et vinrent prendre position à Auersthal, ayant fait dans cette poursuite environ sept cents prisonniers. La division Grouchy, en passant à Schönkirchen, délivra environ deux cents prisonniers français.

L'armée d'Italie fit dans cette journée deux mille cinq cents prisonniers, et enleva huit canons à l'ennemi. Elle perdit trois cent cinquante officiers et six mille sous-officiers ou soldats, hors de combat. Les colonels Thiery du 23e. léger et Gallet du 9e. de ligne [1], furent tués. Les généraux

[1] Dans une compilation romanesque et calomnieuse, intitulée : *Histoire des Sociétés secrètes de l'armée*,

Moreau et Garreau blessés, ainsi que beaucoup d'officires supérieurs. Le général Sorbier, commandant l'artillerie, se distingua par-dessus tous à cetté bataille, où il eut quatre chevaux tués sous lui. La division Serras, déjà affaiblie dans le courant de la campagne, fit de telles pertes le 5 et le 6, qu'il fallut la dissoudre quelque temps après. Les bataillons qui la composaient passèrent dans les divisions Pacthod et Lamarque [1].

Le 7, au point du jour, la grande armée traversa les bivouacs de l'armée d'Italie, pour se porter sur la route de Moravie. A huit heures du matin, l'empereur Napoléon s'arrêta devant le front des divisions et leur témoigna sa satisfac-

on donne pour colonel au 9e., le même Oudet, qu'on fait le chef de la société des philadelphes, ennemis de l'empereur. Ce fait, et d'autres pareils, fait voir quel a été l'ignorance de ces compilateurs de mensonges, et le crédit que mérite un ouvrage écrit pour gagner de l'argent, et se faire un mérite, en cherchant des ennemis à Napoléon, *après la chute de l'empire.* Les jésuites, les agens de la cour de Rome et de l'étranger, quelques intrigans obscurs qui cherchaient à se faire valoir, ont réellement conspiré pendant toute la durée de l'empire. Mais ce ramas de factieux et leurs historiens n'ont pas eu pour complices la vieille armée, dont ils sont incapables d'apprécier la loyauté, et qui les méprisait.

[1] Le 112e. régiment seul a eu, le 6, son colonel, les chefs de bataillon, et quarante officiers hors de combat; il était commandé, le soir, par un capitaine, blessé lui-même trois fois.

tion, en leur disant; *Vous êtes de braves gens; vous vous êtes tous couverts de gloire*. Le général Macdonald fut nommé maréchal d'empire, sur le champ de bataille[1].

[1] Quand même la part qu'a prise l'armée d'Italie n'appartiendrait pas à l'histoire du prince Eugène, l'auteur aurait été forcé de s'en occuper, ne fût-ce que pour rétablir la vérité blessée par des faits faux ou dénaturés. Le général Pelet, qui n'était point à l'armée d'Italie, n'a pu écrire que sur des matériaux qui lui ont été fournis. Le prince Eugène était mort alors, et il n'est pas étonnant que bien des personnes aient cru pouvoir le dépouiller de ce qui lui appartenait, et se revêtir elles-mêmes de sa dépouille. C'est l'esprit du temps actuel. Mais le premier devoir d'un écrivain militaire est de raisonner juste et de respecter les convenances. Dans l'ouvrage du général Pelet, dès l'instant où le général Macdonald se mit en mouvement, il n'est plus question que de lui; les autres divisions de l'armée d'Italie, qui formaient la lieutenance du général Grenier, ne sont plus appelées que les ailes de l'armée de Macdonald : il n'est pas plus question du prince Eugène que s'il n'eût plus été à l'armée. Qui était cependant le général en chef? Sous les ordres de qui servait Macdonald? Veut-on faire croire, par une réticence peu décente, que Napoléon avait ôté le commandement à celui qui avait délivré l'Italie et détruit une armée autrichienne dans une campagne courte et brillante, pour le donner à son subordonné? Le général Pelet montre, dans son ouvrage, beaucoup d'aversion pour le prince Eugène; mais quand l'aversion ou l'affection étouffent la vérité, on écrit des pamplets et non pas une histoire.

Le 7, la division de chasseurs du général Gérard se réunit aux cuirassiers du général Nansouty, dont elle forma l'avant-garde, et se dirigea par Korneuburg sur la route de Znaym. L'arrière-garde ennemie occupait encore Wülfersdorf, et le corps de Nansouty s'arrêta en présence. Le maréchal Macdonald quitta sa position en avant de Gerasdorf, et vint occuper Stramersdorf. Le général Grenier vint s'établir à Hagenbrunn, d'où la division Durutte chassa les troupes légères ennemies, et leur fit une centaine de prisonniers. La cavalerie de la garde royale campa au mamelon du rendez-vous, où le prince Eugène avait établi sa tente; l'infanterie de la garde royale occupa Wolckersdorf. Les divisions Pacthod et Grouchy, attachées provisoirement au corps de Davoust, occupèrent Martinsdorf et Hohen-Ruprecht.

L'armée d'Italie fut destinée, par l'empereur Napoléon, à couvrir Vienne, pendant que la grande armée suivrait l'ennemi. Le 8, elle ne fit aucun mouvement. Les divisions Gérard et Grouchy suivirent le mouvement des corps auxquels elles avaient été attachées, et la division Pully revint à Wolckersdorf. Le 9, la division Lamarque occupa le village de Amspitz, pour protéger la construction d'une tête de pont. Les divisions Gérard et Pully rentrèrent à l'armée d'Italie. La première bivouaqua sur le plateau

de Wagram ; le seconde occupa Leopoldsau. L'une et l'autre furent chargées de nettoyer la plaine, infestée de traîneurs et de soldats dispersés de l'ennemi.

Ce jour-là, le général Grouchy, appuyé par deux bataillons du 13ᵉ. léger, reçut l'ordre de se rendre maître de Nicolsburg et du pont de la Thaya, qui est en arrière. Nicolsburg fut emporté à dix heures par une charge du 7ᵉ. de dragons, en colonne par escadrons, à grande distance. Mais, quelque diligence que fît ce régiment, il ne put empêcher l'ennemi de se rallier en forces au pont de la Thaya, où il fut obligé de s'arrêter. Le lendemain, le général Grouchy surprit à l'ennemi le pont de Unter-Wisternitz, et enleva de force celui de Muschau, faisant à l'ennemi environ cinq cents prisonniers.

Pendant que le restant de l'armée d'Italie combattait glorieusement à Wagram, le général Baraguey-d'Hilliers occupait et retenait, à Presbourg, l'archiduc Jean, qui devait rejoindre son frère. Il remplit, sous ce point de vue, les instructions du prince Eugène, avec autant de zèle que d'intelligence. Il arriva le 2 juillet à Kittsee, avec la division Severoli, et, le 3, il occupa le camp qu'avait occupé le corps du maréchal Davoust.

L'archiduc Jean s'était rendu, ainsi que nous l'avons vu, le 23 juin, à Presbourg, avec les

troupes allemandes de son armée, et y avait relevé celles du général Bianchi. Il n'y occupa que le camp et les ouvrages de la tête de pont; les postes de Marcheck et Schlosshof, furent attribués au corps de Rosemberg. La première chose qu'il fit en arrivant, fut de se plaindre que la construction de la tête du pont d'Engerau était manquée, parce que les ouvrages, enveloppés en demi-cercle, par l'ennemi, étaient enfilés, et qu'il n'y avait qu'une seule issue, pour faire une sortie.

Le 26, pendant que l'empereur d'Autriche se trouvait à Presbourg, le maréchal Davoust fit sommer l'archiduc d'évacuer les îles et les ouvrages de la rive droite du Danube, et, sur son refus, fit commencer le bombardement. Le feu dura jusqu'au 29 au soir, sans que l'archiduc, qui avait reçu, le 27, l'ordre de tenter une sortie, fît aucun mouvement. Dans la nuit suivante, l'archiduc perdit l'île d'Alte-Aue, que le maréchal Davoust fit occuper.

Les choses étaient dans cet état, lorsque le général Baraguey-d'Hilliers vint prendre le blocus de Presbourg. Ayant occupé les postes de la ligne du Danube devant Engerau, il se couvrit à sa gauche par quatre bataillons, dont deux devant Haimbourg et deux en réserve à Wolfsthal. Ces quatre bataillons formaient la brigade du général Teste.

Le 3 au matin, l'archiduc Jean reçut, du généralissime, l'avis que l'armée française se préparait à passer de nouveau le Danube, à l'île de Lobau, et l'ordre de faire une sortie par le pont de Presbourg, afin d'occuper l'ennemi et de l'inquiéter sur ses derrières. Il y avait alors à Presbourg, sous les ordres de l'archiduc Jean, vingt-quatre bataillons et dix-sept escadrons, faisant environ dix-sept mille hommes d'infanterie et près de deux mille chevaux. Une attaque vigoureuse aurait à coup sûr refoulé le général Baraguey-d'Hilliers, qui n'avait pas cinq mille hommes. Mais l'archiduc perdit du temps, à attendre le palatin qu'il avait invité à partir de Comorn, pour appuyer son attaque, par la rive droite du Danube. Le 4 au soir, un pont fut jeté sur le Danube, et l'archiduc parut se disposer à exécuter son passage dans la nuit. Selon son historien, il devait déboucher avec dix-huit bataillons en trois colonnes; laissant dans la tête de pont une réserve de six bataillons et trois escadrons. Le soir, un orage assez fort vint arrêter la construction du dernier pont à jeter sur le bras mort, et fit remettre le passage au 5, à midi.

Le 5, à cinq heures du matin, l'archiduc Jean reçut l'ordre de se mettre sur-le-champ en marche avec tout ce qu'il pourrait de troupes, et sans bagages, pour se rendre à Marcheck, et de là se porter sur le flanc droit du passage de l'armée

française. A six heures du soir, il reçut un second ordre, qui lui prescrivait de s'avancer de Marcheck par Schönfeld à Siebenbrunn, afin de se joindre à l'aile gauche de l'armée autrichienne placée à Neusiedel. Mais l'archiduc ne se pressa pas de les exécuter. Prétextant que son artillerie et ses troupes étaient dispersées, et qu'il lui fallait *vingt heures* pour les réunir, il avait répondu au premier ordre qu'il partirait de Presbourg, le 6, à une heure du matin.

Effectivement, il se mit en marche vers l'heure qu'il avait indiquée, avec vingt bataillons et quinze escadrons; faisant quatorze mille hommes d'infanterie et dix-huit cents chevaux, emmenant avec lui trente-huit bouches à feu. Il laissa à Presbourg le général Bianchi, avec quatre bataillons et deux escadrons d'insurgés. A son départ, il reçut une dépêche du généralissime qui lui annonçait qu'il avait été attaqué. L'archiduc Jean marcha si lentement, qu'il ne fut rendu à Marcheck qu'à dix heures du matin, n'ayant fait que quatre lieues dans neuf heures de temps. Là, il reçut l'ordre de se remettre en mouvement sans s'arrêter, et de se diriger par Unter-Siebenbrunn, sur Leopoldsdorf, afin de seconder l'attaque de Rosemberg contre le maréchal Davoust. Mais, prétextant qu'il lui fallait attendre son artillerie, il s'arrêta encore à Marcheck jusqu'à une heure après-midi. Enfin, vers trois heures, il arriva à

Schönfeld. Rosemberg était battu, Wagram emporté, et la bataille s'éloignait de lui, dans la direction de Korneuburg et de Wolckersdorf. L'archiduc Jean fit alors arrêter son corps, et délibéra sur ce qu'il devait faire. Son historien prétend qu'il forma le projet de s'emparer du pont de l'île de Lobau. Nous nous dispenserons de faire des réflexions sur cette niaiserie, à laquelle l'auteur lui-même ajoute un correctif. Le fait est qu'à la nuit l'archiduc s'en retourna à Marcheck, laissant des avant-postes à Schönfeld et vers Siebenbrunn.

Pendant que l'archiduc Jean s'avançait aussi lentement que possible, vers l'armée autrichiennne, le général Baraguey-d'Hilliers faisait une tentative sur les ouvrages qui couvraient Presbourg. Le 6 juillet, un bataillon du 1er. léger français et un du 7e. de ligne italien reçurent l'ordre d'enlever l'île de Theben. Après un combat très-vif, trois retranchemens, défendus par six canons, furent enlevés. Mais le feu des batteries de la rive gauche, qui voyaient ces ouvrages à revers, empêcha nos bataillons de se loger dans l'intérieur. Ayant encloué et jeté à l'eau les canons, ils se placèrent en dehors du parapet. Dans l'après-midi, ces bataillons furent attaqués par environ mille hommes, qui furent repoussés avec perte de soixante morts et cinquante prisonniers, dont un colonel.

Le 7 au soir, le général Baraguey-d'Hilliers fit attaquer la gauche des ouvrages avancés de l'ennemi, par un bataillon dalmate, qui enleva le retranchement principal et y fit une vingtaine de prisonniers. Dans la nuit, le général Bianchi évacua les ouvrages de l'île d'Engerau, que le général Baraguey-d'Hilliers fit occuper le 8, s'appliquant sans retard à la reconstruction des ponts.

Le général Rusca, après la défaite de Chasteler, était resté tranquille à Klagenfurt jusqu'au 30 juin. Ce jour-là, il se porta sur Tarvis, avec trois bataillons, pour dégager cette route que les partis du général Schmidt parcouraient, en enlevant les petits détachemens et les isolés. A son approche, l'ennemi se retira dans le Tyrol. Le général Rusca revint le lendemain sur Klagenfurt, où il reçut l'ordre de se diriger à marches forcées sur le Semering, laissant à Klagenfurt le général Bertoletti avec trois bataillons italiens. Le 3 juillet il était à Friesach, et le 5 il était en marche de Judenburg à Leoben, lorsqu'il reçut l'avis de l'approche du ban Giulay. Ce dernier, ayant rallié ce qu'il put de ses troupes effrayées, s'était remis en mouvement vers Gratz, le 1er. juillet. Ce jour-là, son avant-garde occupa Feldbach. Le 2, il continua son mouvement, dirigeant, par la route de Pirkfeld, un bataillon et deux cents chevaux sur Kindberg, dans la vallée de la Murz; ayant appris que le général Marmont et la divi-

sion Broussier avaient quitté Gratz, il fit occuper cette ville par son avant-garde. Le 3, son avant-garde était à Fronleiten, et ses partis atteignaient Leoben; le détachement envoyé sur Kindberg rencontra l'arrière-garde du corps de Dalmatie, et ramassa quelques traîneurs. Là, le général Zach apprit que la division Rusca s'avançait vers lui, et il forma le projet de l'enlever. Le général Fellner fut envoyé sur Leoben, avec deux bataillons de Szluiner, un d'insurgés et quelque cavalerie. D'un autre côté, le général Gavassini fut dirigé, avec sa brigade, par Voitsberg, sur Judenburg, pour lui couper la retaite.

En apprenant la marche de Giulay sur Leoben, le premier mouvement du général Rusca fut de rétrograder de Kraubat sur Knittelfeld. Mais, des renseignemens plus exacts lui ayant fait connaître qu'il n'y avait à Leoben qu'une avant-garde, il espéra pouvoir forcer le passage en la surprenant. Il se remit donc en mouvement le 6, après-midi, et arriva devant Leoben à dix heures du soir. L'ennemi fut complétement surpris, et chassé de la ville, ayant perdu cinq cents prisonniers; le général Fellner se retira grièvement blessé sur Bruck, où il rallia sa troupe et se réunit au corps principal de Giulay, qui s'était avancé à Fronleiten. Ayant connu, par ses prisonniers, la force et la véritable position de l'ennemi, le général Rusca sentit l'impossibilité de lutter,

avec six bataillons, contre les forces qui le menaçaient. D'un autre côté, il apprit, que le général Gavassini, ayant occupé Judenburg le 6, faisait rétablir le pont de la Pols, pour venir à lui. Alors le général Rusca prit son parti; de Saint-Michel, où il avait retrogradé, il se dirigea par Rotenmann sur Salzburg, où il arriva le 13; harcelé dans sa marche par les paysans insurgés, mais ayant conservé ses prisonniers. Le 15, il y reçut la nouvelle de l'armistice.

L'évacuation de la Stirie, par les troupes française, permit aux Autrichiens de tenter de réoccuper la Dalmatie et Trieste, afin de se remettre en communication avec les Anglais. Dans les premiers jours de juillet, le général Knesevich entra en Croatie avec son corps et se dirigea sur la Dalmatie. Le 5 juillet, le général l'Épine s'avança de Fiume sur Trieste, avec deux mille hommes et six canons. Il comptait, d'un côté sur l'insurrection des habitans, et de l'autre sur la coopération de la flotte anglaise. Mais la fermeté du général Schilt fit échouer ses projets. Les habitans furent contenus, et un détachement de trois cents hommes, arrivé d'Udine le 8, suffit pour achever de maintenir la tranquillité. Les mouvemens de l'escadre anglaise n'aboutirent qu'à faire désemparer une frégate, qui s'approcha trop des batteries. L'ennemi, trompé dans ses espérances, se retira le 9.

L'armée d'Italie resta dans la position où nous l'avons laissé, le 8, jusqu'au 10. Ce jour, le prince Eugène reçut l'ordre d'attaquer l'armée de l'archiduc Jean et de l'éloigner de la March, et en même temps de couvrir Vienne contre les mouvemens de Chasteler et de Giulay, qui paraissaient vouloir s'avancer sur Neustadt et Oedenburg. L'empereur Napoléon mit à cet effet à sa disposition le corps saxon, dont le général Reynier avait pris le commandement, et le corps wurtembergeois, commandé par le général Vandamme. Le corps de l'archiduc Jean occupait encore les deux rives de la March, depuis Hochstetten jusqu'à son embouchure. La petite ville de Marcheck avait été couverte d'ouvrages de campagne, qui en faisaient une tête de pont; les postes avancés étaient à Schönfeld. L'archiduc s'était rendu de sa personne à Presbourg, le 8. Là, il reçut du généralissime l'ordre de défendre la March, et d'appeler à lui Giulay et Chasteler; le palatin devait défendre la Hongrie. L'archiduc Jean ordonna alors au général Chasteler de s'avancer sur Oedenburg, et au ban Giulay de se diriger par le Semering sur Neustadt, où la jonction devait se faire. Lui-même voulait, disait-il, passer le pont de Presbourg dans la nuit du 10 au 11. Il paraît que ce dernier projet a été mis en avant après coup, car il serait assez étrange que l'archiduc ait préludé à son exécution, en évacuant l'île d'Engerau.

Le prince Eugène ordonna, le 10, au général Vandamme d'occuper Fischament, avec son corps, afin de couvrir Vienne de ce côté. L'armée d'Italie et les Saxons furent dirigés sur la March. La division Lamarque devait laisser six bataillons à Spitz, pour occuper la tête de pont, sous les ordres du général Moreau. Dans la matinée, le prince avait poussé sur Marcheck, en reconnaissance, les divisions Gérard et Pully et la cavalerie saxonne. L'ennemi s'était replié dans les ouvrages qui couvrent cette ville, et montra la disposition de s'y défendre. Le soir, le maréchal Macdonald, avec la division Broussier, sept bataillons de la division Lamarque et les dragons du général Pully, prit position en avant de Breitstädten, occupant Häringsau. Les divisions Durutte et Pacthod, la cavalerie légère du général Gérard et l'infanterie du corps saxon vinrent à Unter-Siebenbrunn; la cavalerie saxonne revint à Schönfeld; la garde royale à Ober-Siebenbrunn, où fut le quartier général du prince. L'ennemi retira tous ses postes de la rive droite de la March, et rompit le pont de Marcheck.

Le 11, le prince Eugène ordonna au général Reynier de pousser une forte reconnaissance sur Marcheck, et mit à sa disposition la division Durutte et les divisions de cavalerie Pully et Gérard. Arrivé devant Marcheck, le général Reynier trouva les ouvrages évacués, et s'établit dans la

ville avec son corps. La division Durutte se dirigea alors sur Schlosshof, qu'elle occupa, ainsi que Hof-an-der-March. Le 28e. de dragons rentra à la division Pully, qui occupa Witzeldorf. Dans la journée, la division Gérard passa la March, et s'avança à Hochstetten. L'arrière-garde du corps de l'archiduc Jean se replia sans combat sur Blumenau, devant Presbourg.

A l'approche du prince Eugène, l'archiduc Jean changea de projet subitement. Le 11, au soir, il réunit les deux divisions Jellachich et Colloredo à Somerein, et le lendemain il se mit en marche sur Comorn, où il arriva le 13 : il avait laissé à la disposition du général Bianchi quatre bataillons, qui continuèrent à occuper Blumenau.

Le 14, au matin, l'armistice conclu à Znaym, entre les deux armées, fut annoncé à l'armée d'Italie. Le prince Eugène le fit notifier le même jour au général Bianchi, en l'invitant à remettre Presburg, et le rayon autour de cette ville, stipulé par la convention. Le général Bianchi s'y refusa, et rendit compte à l'archiduc. Mais voyant, dans l'après-midi, les troupes françaises s'avancer pour occuper Presbourg, il en fit la remise et se retira derrière le petit bras du Danube, dans la grande Schütt.

Le 15, l'armée d'Italie se mit en mouvement, pour occuper les cantonnemens qui lui avaient été assignés par l'empereur Napoléon. Le ma-

réchal Macdonald se dirigea sur Gratz avec les divisions Broussier et Lamarque et une brigade de cavalerie légère les divisions Pully et Grouchy et une brigade légère s'étendirent en Hongrie, de Papa à Oedenburg; les autres divisions passèrent en Carinthie. Le prince Eugène établit son quartier général à Eisenstadt. Presbourg fut remis au corps saxon.

Pendant que ces mouvemens s'exécutaient, l'archiduc Jean essaya un coup de tête à sa façon. L'empereur d'Autriche était arrivé, le 14 au soir, à Comorn. Après avoir suivi, pendant quelques jours, après la bataille de Wagram, la direction de Brünn, entraîné par la faction des intrigans de cour, ennemis de l'archiduc Charles; il avait tout à coup passé en Hongrie et avait gagné Comorn, par un long détour. Livré à la faction qui voulait la guerre à tout prix, et qui haïssait autant la loyauté et la modération de l'archiduc Charles, qu'elle jalousait ses talens supérieurs; livré à cette faction, dis-je, l'empereur, faible de caractère, dépourvu d'idées militaires, et à qui on laissait même ignorer ce qui se passait dans

[1] Une anecdote, peut-être unique en son genre, prouvera ce qu'on avance ici. Un négociant de Trieste, qui avait des réclamations à faire envers le gouvernement autrichien, pour des fournitures d'armée, obtint la permission, au commencement de l'armistice, de passer les avant-postes et de se rendre à Dotis, où était la cour.

son propre pays[1], se laissa diriger où l'on voulut. C'était un moment favorable pour l'archiduc Jean, qui en profita pour obtenir l'approbation du projet, dont l'exécution devait le mettre à la tête de toute l'armée. Les courtisans qui entouraient l'empereur, ne comprenaient rien aux idées assez bizarres de l'archiduc Jean; mais voulant la guerre, dont ils n'avaient pas à courir les dangers, ils l'aidèrent à persuader à leur souverain, de ne pas reconnaître l'armistice conclu par l'archiduc Charles. En effet, l'empereur François écrivit, le 15 au matin, à l'archiduc Jean, de regarder l'armistice comme non avenu, et de n'obéir à aucun ordre à ce sujet, à moins qu'il ne fût revêtu de la signature impériale. L'archiduc Jean, ainsi autorisé, donna des

L'empereur François l'ayant aperçu dans le parc, le fit appeler, et, après lui avoir demandé son nom et sa patrie, s'informa de la situation de Trieste. « Tout y est » tranquille, sire, répondit le négociant, mais on y est » dans l'affliction, en raison d'une contribution énorme » frappée sur la ville, et qu'elle ne pourra payer, si on » ne la réduit pas, ainsi qu'on nous l'a fait espérer. » (Elle fut en effet réduite à moins de moitié.) — « Com» ment, dit l'empereur, les Français sont à Trieste? Et » depuis quand? Soyez tranquille, je vais ordonner à » mes généraux de les en chasser. »

Le négociant était encore tout épouvanté des réflexions qu'avait fait naître une conversation pareille, lorsqu'il en fit part à l'auteur, à Raab.

ordres pareils au ban Giulay, au général Bianchi, à Presbourg, et au général Buol, en Tyrol [1].

Le plan de l'archiduc Jean était, selon son historien, de se réunir aux corps de Chasteler et de Giulay, et de marcher contre Vienne afin d'attaquer l'armée française par ses derrières. Ce projet était d'une irréflexion et d'une incohérence telle, qu'on ne penserait pas à l'attribuer à l'archiduc Jean, si son historien ne le disait pas positivement, et si ses mouvemens n'y avaient été conformes. Devant Vienne, il rencontrait déjà l'armée d'Italie et les corps de Reynier et de Vandamme. L'armistice étant exécuté par l'archiduc Charles, il allait encore se trouver sur les bras un ou deux corps de la grande armée, dont Napoléon pouvait facilement disposer. Il ne pouvait donc pas éviter d'être enveloppé et écrasé. Sa défaite complétait l'invasion de la Hongrie, et abandonnait les restes de l'armée autrichienne, en Bohème, et le sort de la monarchie, à la discrétion du vainqueur.

Quoi qu'il en soit, l'archiduc Jean, qui ne fit sans doute pas ces réflexions, commença sa promenade militaire, car c'est le seul nom qu'on puisse donner à son expédition. Le 14, il avait déjà fait camper son corps à Acs; le 15, il se mit en marche par Böny et Taplan, pour venir

[1] Voyez pièces justificat., N°. VIII.

camper à Gyirmoth et Koronczò. L'archiduc palatin, avec l'insurrection hongroise, vint à Acs. Le général Chasteler était parti le 3 de Keszthely, se dirigeant par Szala-Apathy, et Szant-Groth à Vasvar, et poussant des partis sur Steinamanger. Le 7, il y reçut la nouvelle de la bataille de Wagram et l'ordre de se rendre à Comorn. Prenant sa direction à drbite, par Janoshaza et Papa, il arriva le 10 à Kis-Ber, où il reçut l'ordre de se diriger sur Vienne. Le 12 il revint à Teth, où il resta le 13 et le 14, occupant Csorna et Kapuvar, et poussant des partis jusque sous les murs de Raab.

Le 15, le général Chasteler s'avança à Csanak, et ses troupes légères se présentèrent devant les faubourgs de Raab. Le général Narbonne, qui était gouverneur de la province, s'y trouvait renfermé de sa personne, mais n'y avait point amené de troupes. L'auteur, responsable de la conservation de la place, dont il était gouverneur, se trouvait dans une situation assez embarrassante. Sa garnison était composée de deux bataillons du 3e. italien, deux de la 3e. demi-brigade provisoire française, deux du 3e. régiment badois, et cent vingt hussards ou chasseurs; en tout environ seize cents hommes. Son artillerie de siége consistait en dix canons de douze; celle de campagne, en quatre pièces de bataillon des Italiens et des Badois; ses munitions dans les cais-

sons des pièces, les gibernes des soldats, et trois cents coups à tirer pour les pièces de siége. Malgré les ordres réitérés de l'empereur Napoléon, il n'avait reçu ni artillerie, ni munitions, depuis qu'il était entré dans Raab[1]. Dans cette position se laisser serrer de près, était se mettre dans le cas de devoir capituler sous deux jours, faute de munitions. L'auteur résolut de payer d'audace et d'aller au devant de l'ennemi, afin de se donner la faculté de défendre les faubourgs, du côté de Szabadhegy, tant qu'il le pourrait. Il sortit donc avec la plus grande partie de sa garnison; ayant laissé deux bataillons dans les faubourgs de Wezprim et de Weissemburg, il s'avança à Szabadhegy avec deux autres, deux canons et son peu de cavalerie, envoyant des piquets à la découverte sur son front, et sur les routes de Papa et de Szant-Jvany. La reconnaissance, envoyée vers Csanak, ne tarda pas à être ramenée par l'ennemi, amenant à sa suite le

[1] Le 23 juin, Napoléon avait ordonné qu'on envoyât à Raab 4,000 boulets de 12, 8,000 de 3 et de 6, 1,000 obus, 1,000 bombes, vingt canons de 3 et de 6, six mortiers, quatre obusiers, vingt milliers de poudre et deux ou trois cent mille cartouches. Le 26, il réduisit cet envoi à six pièces de 3, trois mortiers, deux obusiers, 6,000 projectiles et douze milliers de poudre. Rien de tout cela n'y fut envoyé. Ce ne fut que vers la fin de juillet que la place reçut quelques canons et qu'on commença à réparer les fortifications.

corps de Chasteler. Celle de gauche fit annoncer qu'un autre corps débouchait de Szant-Jvany; c'était celui de l'archiduc. Ayant ordonné de se hâter d'achever de barricader les faubourgs derrière lui, l'auteur se prépara à soutenir le choc, et à défendre pied à pied le terrain difficile entre Szabadhegy et Raab, cherchant à gagner la nuit, pour achever ses préparatifs de défense extérieure. Dans ce moment M. de Narbonne reçut de Vienne la communication de l'armistice, et l'envoya à l'auteur, qui lui-même se hâta de le faire notifier au général Chasteler.

Ce dernier répondit qu'il n'en avait aucune connaissance, mais que, ne mettant aucun doute dans la parole d'un officier général français, il consentait à une suspension d'armes, à dénoncer vingt-quatre heures d'avance, en cas de non confirmation de l'armistice conclu. Dans ce moment arrivait l'archiduc Jean. Sur son ordre, l'aide-de-camp porteur de la dépêche de l'auteur fut arrêté, comme prisonnier de guerre, démonté et dépouillé ainsi que les douze hussards qui l'accompagnaient. Le général Chasteler eut beaucoup de peine à faire réparer cette violation, et, il faut le dire à sa louange, il ne l'obtint qu'en menaçant d'envoyer un de ses aides-de-camp et douze de ses hussards en otages à Raab, pour dégager sa parole, faussée par cet acte de violence.

Cependant, d'après l'ordre de l'empereur

François, que nous venons de citer, l'armistice fut refusée, et les troupes de l'archiduc palatin, qui arrivèrent le soir, formèrent l'investissement de Raab; mais comme personne ne doutait de la réalité de l'armistice, il n'y eut aucune hostilité de commise. Les Hongrois ne dépassèrent pas Szabadhegy.

Le 16, l'archiduc Jean se réunit au général Chasteler à Teth; le 17 il vint à Papa. Ce jour-là il fut appelé, avec son chef d'état-major, le colonel Nugent, à Dotis, auprès de l'empereur, où il se rendit, le 18, pendant que son armée continuait à marcher. Un courrier du généralissime avait apporté à l'empereur l'armistice ratifié de part et d'autre, et à l'archiduc l'ordre d'en accomplir les stipulations. Il s'agissait alors de délibérer sur ce qu'on ferait. Le général Duca et M. de Metternich se trouvaient à Dotis. Ainsi tout le parti ennemi de la paix et de l'archiduc Charles allait se trouver réuni. On ne pouvait se dissimuler un fait, c'était que l'armistice avait sauvé les débris de l'armée, et qu'une rupture inconsidérée, en achevant de la détruire, amenait la presque certitude de la destruction de l'empire d'Autriche, à laquelle la France avait un si grand intérêt. C'était en effet le seul moyen de se débarrasser, une bonne fois, d'un ennemi aussi implacable que perfide. Cependant on ne prit qu'une demi-mesure. Sans reconnaître l'ar-

mistice, on chargea Nugent et Metternich, comme les politiques les plus astucieux, de négocier pour la paix. Pendant ce temps l'archiduc Jean devait réunir ses troupes à Körmend, afin de se trouver prêt à agir, en cas que les conditions ne convinssent pas.

Bientôt cependant on reconnut l'absurdité d'un projet pareil. Comment supposer, en effet, que Napoléon, vainqueur, consentirait à négocier sans qu'on reconnût l'armistice? Une pareille idée, née dans les têtes du conseil de l'empereur François, ne pouvait, certes, pas entrer dans celles mieux organisées du gouvernement français. Une autre circonstance vint encore à l'appui des réflexions, que firent sans doute les plus raisonnables. Giulay, stationnaire depuis le combat de Leoben, s'était remis en mouvement, avec sa lenteur ordinaire, le 12, vers Sömering. Le 15, son avant-garde était seulement à Kindberg, et son corps à Bruck. Le général Vandamme, qui s'était mis en mouvement aussitôt après l'armistice, était déjà arrivé à Neustadt avec son corps. Un parlementaire apporta, au ban Giulay, l'armistice de Znaym, et une lettre du général autrichien Rothkirch, chargé de le faire exécuter. Giulay, ayant reçu l'ordre de l'archiduc Jean de marcher sur Vienne, n'y eut aucun égard. Le lendemain, son avant-garde était arrivée à Krieglach, lorsque le général Vandamme se présenta

lui-même aux avant-postes, et menaça d'attaquer sur-le-champ; il ne ménagea pas, dans cette circonstance, les reproches que méritait une aussi honteuse mauvaise foi. Giulay, effrayé, accourut à Krieglach avec le général Zach, et conclut le même jour une convention, ensuite de laquelle il commença son mouvement rétrograde sur Gratz.

Alors la cour de Dotis se décida à plier sous la nécessité. Le commandement fut retiré à l'archiduc Charles, et l'empereur François annonça, par un ordre du 20, qu'il dirigerait lui-même ses armées, c'est-à-dire, qu'il les ferait diriger par le parti qui le dominait. Considérant que les armées de Bohème, de Moravie et de Galicie, étaient en mouvement pour se rendre en Hongrie, et *qu'une rupture prématurée pourrait être nuisible*, l'archiduc Jean eut l'ordre de faire exécuter l'armistice. Il ordonna en conséquence au ban Giulay de remettre la forteresse de Gratz, et au général Buol d'évacuer le Tyrol avec ses troupes, et de livrer celle de Sachsenburg.

Le 21, l'archiduc Jean continua son mouvement de Szant-Groth, et le 25 son armée était cantonnée aux environs de Czakatornya, entre la Muhr et la Drave, près de Warasdin, réorganisée et renforcée par des hommes tirés des dépôts. Elle était alors organisée comme il suit:

	Bat.	Escad.
Division Colloredo, sous les ordres du général Chasteler. Les brigades Devaux et Auracher.	17	»
Division Fenner. Les brigades Marschall et Athems.	12	»
Réserve du général Jellachich. Brigades Eckhardt et Luz.	11	»
Cavalerie du général Frimont. Les brigades Besan et Lederer.	»	29
TOTAL.	40	29

Faisant 32,000 hommes d'infanterie, et 3,500 chevaux.

Le 21, le général Giulay vint camper à Gleisdorf, et fit remettre au maréchal Macdonald le château de Gratz. Le 29, le corps de Giulay vint cantonner autour de Warasdin; les insurgés furent envoyés en Croatie. L'insurrection hongroise était restée vers Comorn, et formait le cordon en Hongrie.

Gratz fut occupé par le maréchal Macdonald, avec les deux divisions de l'aile droite de l'armée d'Italie, et par le corps du général Vandamme. Le restant de l'armée d'Italie s'étendit depuis Papa jusqu'à Klagenfurt. Cette armée était alors composée comme il suit :

Aile droite.

Le général MACDONALD.

	Bat.	Escad.
Division Broussier. — Brigades Garreau et	10	»
Division Lamarque. — Brigades Moreau et Huard.	13	»
Cavalerie.	»	4

Centre.

Le général GRENIER.

Division Durutte. — Brigades Valentin et Desaix	14	»
Division Pacthod. — Brigades Abbé et Pastol.	14	»

Aile gauche.

Le général BARAGUEY-D'HILLIERS.

Division Severoli. — Brigades Teste et Zucchi.	8	1
Brigade légère de Thiry	»	12

Cavalerie.

Division Gérard.	»	12
1er. de dragons, Grouchy. — Brigades Debroc et	»	12
2e. de dragons, Pully. — Brigades Poinsot et	»	7

Garde royale.

Division Fontanelli. — Brigades Lecchi et Viani.	3	3

Corps de Carinthie.

Division Rusca.—Brigades Bertoletti et ...	9	»
TOTAL	71	51

Faisant 42,000 hommes d'infanterie et 5,000 chevaux

Le corps du général Vandamme, qui se trouvait sous les ordres du prince Eugène, était de quatorze bataillons et seize escadrons, faisant huit mille hommes d'infanterie et seize cents chevaux.

Ainsi finit cette courte et glorieuse campagne, où l'armée d'Italie, sous les ordres du prince Eugène, partie le 1er. mai des bords de l'Adige, est arrivée le 6 juillet aux frontières de la Moravie, ayant battu l'ennemi en deux batailles rangées, et deux grands combats, et ayant pris part aux deux mémorables journées de Wagram. Elle fit trente-six mille sept cents prisonniers, dont cinq généraux, vingt-un officiers supérieurs, et cinq cent vingt-deux subalternes; prit douze drapeaux, soixante-dix-neuf bouches à feu de campagne et cent soixante-dix-neuf de siége, quatre-vingt-treize mille boulets, quatre mille cinq cents bombes, quatre mille sept cents obus et quarante-quatre mille cinq cents fusils.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

Pages.

CHAPITRE Ier.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.